REVUE

DES

DEUX MONDES

XLe ANNÉE. — SECONDE PÉRIODE

TOME LXXXVI. — 1er MARS 1870.

IMPRIMERIE J. CLAYE
RUE SAINT BENOIT 7
LABOR
PARIS

REVUE

DES

DEUX MONDES

XLe ANNÉE. — SECONDE PÉRIODE

TOME QUATRE-VINGT-SIXIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE BONAPARTE, 17

1870

11,560

054
R3274
1870 v.2

MALGRÉTOUT

TROISIÈME PARTIE (1).

A MISTRESS MARY CLYMER.

Malgrétout, mai 1865.

Les événemens inattendus dont je vous ai fait part ces jours-ci à la hâte vous font désirer de connaître tout ce qui les a précédés dans ma vie depuis environ un an. Je vous ai promis, mon amie, qu'à mon premier loisir je reprendrais mon récit où je l'ai laissé et dans la même forme où je l'ai commencé, quelque défectueuse qu'elle puisse être. Nous allons donc revenir à l'époque où je me débattais dans la solitude contre une affection que j'avais résolu d'étouffer. Je me flattais d'y parvenir et de retrouver ce calme de l'âme qui ne revient plus quand l'amour l'a troublé. Au contraire, après vous avoir confié mes chagrins, je me sentis plus agitée.

Je souffrais chaque jour davantage et ne trouvais pas l'épuisement sur lequel j'avais compté; ma santé revenait avec le repos. N'ayant plus pour les chers enfans absens les sollicitudes de chaque nuit et le souci de m'éveiller aussitôt qu'eux pour ne pas les perdre de vue, je dormais longtemps, et, comme je marchais beaucoup dans nos bois pour remplacer la surveillance de mon père, j'a-

(1) Voyez la *Revue* du 15 février.

vais un appétit impérieux. Le moral eût dû guérir aussi, — mais il semblait que la vigueur de mon être cherchât son aliment dans une sorte de désespoir exalté. Je m'aperçus de la faute que j'avais faite en laissant ma famille partir sans moi. La contrainte qu'on s'impose pour ne pas affliger ceux qu'on aime est une source de courage que chaque instant commande et renouvelle. Oui, la vie de famille est nécessaire à la femme; c'est ce qui fait notre grandeur. Sans le dévoûment de tous les jours et les sacrifices de tous les instans, nous ne comprenons plus notre raison d'être, nous ne savons que faire de nous.

Pénétrée de cette vérité, je résolus de rejoindre les miens à Nice. Ils étaient arrivés sans fatigue, ils avaient un temps superbe. Mon père se tourmentait de ma solitude, ma Sarah me demandait tous les jours et m'appelait tous les soirs en s'endormant. Adda voulait passer dans le midi deux mois encore; nous étions en mars. Je me mis en tête de les surprendre. Ils étaient rassurés sur ma santé, mais je savais que ce long voyage inquiéterait mon père. Je résolus d'arriver sans l'avertir et de tomber dans ses bras à l'improviste.

Mes préparatifs furent vite faits. Je ne comptais pas exhiber de toilettes à Nice. Je m'habillai fort simplement. Je pris une seule caisse de voyage et je partis seule. Je n'avais pas autour de moi de domestiques qui eussent pu m'être utiles en route; par économie, j'avais réduit mon personnel à un petit nombre de bonnes gens pris dans le pays, et la raison d'économie me dictait encore de restreindre au nécessaire mes frais de voyage. Adda n'avait pas cessé de railler et de critiquer mes progrès dans la parcimonie; elle faisait autant de dépenses inutiles et comptait aussi peu qu'avant nos désastres. Je tenais plus que jamais à conserver mon reste d'aisance pour doter sa fille.

J'arrivai à Lyon, seule dans le compartiment dit des *dames seules*. C'était le soir. Je ne m'étais jamais arrêtée dans cette grande ville. Je n'y connaissais personne et ne comptais y passer que la nuit; je me sentais fatiguée et j'avais une forte migraine. Je ne savais le nom d'aucun hôtel. Je montai dans le premier omnibus qui se présentait à la gare, je rabattis mon voile sur ma figure pour me préserver d'un vent frais qui m'était douloureux, et j'arrivai à un des plus beaux hôtels de Lyon sans avoir échangé un mot avec qui que ce soit depuis mon départ des Ardennes. J'avais traversé Paris sans y descendre; j'avais résisté au désir de voir Nouville, qui devait y être, et qui m'eût parlé de celui que je voulais oublier.

Les gens de l'hôtel me voyant seule avec un simple sac de voyage, — j'avais laissé ma caisse au bureau du chemin de fer, — s'occupèrent de moi quand ils eurent recueilli et casé tous les autres voya-

geurs. J'attendis avec patience, et on me conduisit dans une petite chambre au troisième étage, où je me fis apporter du thé et où, après m'être assurée que j'étais bien enfermée, je m'endormis, très lasse, mais plus calme que je ne l'avais été depuis longtemps. On m'avait demandé si je partais le lendemain matin et s'il fallait m'éveiller. J'avais répondu que je comptais partir, mais que j'avais l'habitude de m'éveiller moi-même. Vers une heure du matin, un tumulte se fit au dehors et de grandes clartés passèrent sur mes rideaux. Je crus à un incendie, je me soulevai, je prêtai l'oreille; parmi les cris confus d'une foule qui se rapprochait rapidement, je distinguai nettement ces mots : — Abel, Abel! vive Abel!

Sans respirer, sans réfléchir, je passai vite un vêtement, et j'ouvris la fenêtre. La foule entourait une voiture dont on avait dételé les chevaux et que des jeunes gens traînaient en mêlant leurs cris à ceux d'un public enthousiaste. D'autres jeunes gens portaient et agitaient des flambeaux. Je compris qu'Abel sortait d'un théâtre où il avait électrisé tous les cœurs, et qu'on le ramenait en triomphe. La voiture se dirigeait vers l'hôtel. Elle s'y arrêta. Les gens de la maison sortirent aussi avec des torches pour le recevoir. Il eut peine, lui, à sortir de sa voiture, on l'entourait, on l'étouffait, tous voulaient lui serrer la main. J'entendis qu'on lui criait : *la Demoiselle! la Demoiselle! encore la Demoiselle!* Il s'exécuta de bonne grâce et promit de la jouer sur son balcon, quand on lui permettrait de rentrer chez lui. Ses paroles accentuées arrivaient nettes à mon oreille. Il entra, suivi d'une douzaine de personnes des deux sexes, et cinq minutes après il était sur le vaste balcon du premier étage, juste au-dessous de moi, avec ces personnes, qui semblaient ne devoir pas le quitter. La foule attendait sur la place. Abel prit son violon, préluda un instant et joua mon air, *la Demoiselle,* avec un sentiment exquis. Il l'avait mis en variations, il en joua deux, et fut applaudi avec transport. Je crois qu'il y avait là quatre mille personnes au moins, qui se taisaient comme charmées, et ne perdaient pas la plus fine nuance de l'exécution merveilleuse. On criait *encore, encore!* — Il demanda grâce, déclara qu'il n'en pouvait plus, qu'il mourait de faim et réclamait la permission de souper. Il remercia son public, qui l'acclama longtemps et s'écoula à regret. Il était rentré sans fermer la croisée, et j'entendais sa voix vibrante crier aux garçons : Du bon vin surtout, et beaucoup!

On ferma tout, et je n'entendis plus que les allées et venues des domestiques servant le souper, montant et descendant les escaliers à la hâte avec un cliquetis d'ustensiles et des portes bruyamment ouvertes et fermées. J'essayai vainement de me rendormir. Cette rencontre imprévue ressemblait à un incident de roman; mais mon

roman, à moi, eût dû être intitulé *fatalité*. Abel, que je croyais dans le nord de l'Europe, était en France, et il ne me l'avait pas fait savoir! Il avait sans doute traversé Paris, et il n'avait pas dit à Nouville de m'écrire! Il avait donc résolu de m'oublier, ou plutôt il m'avait oubliée tout simplement par la force des choses, par la nature de son caractère et de ses occupations. Maintenant il était à deux pas de moi, et nous étions plus séparés encore que par des milliers de lieues. J'étais là, moi, tremblante, cachée, épouvantée, et lui, il soupait avec de joyeux convives, avec des gens que je ne connaissais pas, que je ne connaîtrais sans doute jamais! Moi la fiancée, la promise, je ne pouvais aller à lui; il était dans son milieu, dans son monde, dans cet inconnu de sa destinée où je ne devais jamais pénétrer!

Je m'habillai, j'allumai une bougie; il faisait froid, je n'y songeai guère; perdue dans mes pensées, j'attendais le jour avec impatience, comme s'il eût dû m'apporter une solution, quand je ne pouvais pas même faire un projet! Le voir? à quoi bon? Devais-je chercher à renouer une chaîne dont il s'embarrassait si peu? Lui écrire, lui rendre sa liberté? bienfait ironique! il ne l'avait point aliénée. De quoi pouvais-je me plaindre? Ne lui avais-je pas dit : « Vivez à votre guise, essayez de m'oublier; si mon souvenir vous est pénible, si vous n'y réussissez pas, revenez dans un an. » Il ne s'était encore écoulé que cinq mois, il n'avait pas d'engagement à renouveler, je ne lui en avais imposé aucun, et, s'il persistait à m'aimer, j'avais sept mois à attendre pour le savoir. J'avais fait un plan absurde, un traité stupide. Je devais en subir passivement les conséquences.

Au bout de deux heures, j'entendis rouvrir les croisées du premier étage, et des éclats de voix montèrent jusqu'à moi. On avait trop chaud dans cette grande salle de festin; moi, j'étais glacée dans mon étroite solitude. Toujours le contraste!

Une douloureuse curiosité s'empara de moi. J'ouvris aussi ma fenêtre, je m'avançai sur le balcon. Il était trois heures, le ciel était sombre, la ville silencieuse. Le gaz seul éclairait la grande place déserte. Une vive clarté se projeta de l'intérieur de l'hôtel sur les premiers plans du dehors. Je vis passer sur ce reflet les ombres des convives. Une forte odeur de fumée de tabac imprégnée d'alcool monta dans l'air. On riait, on criait, on ne causait que par rapides fusées de mots applaudis ou hués. Il y avait autant de voix de femmes que de voix d'hommes. Ces dix ou douze personnes que j'avais entrevues sur le balcon faisaient un bruit formidable; on était très animé, on s'amusait beaucoup sans doute. On chanta des fragmens de chœurs, des fragmens de duos, des fragmens d'airs, rien en somme. Les voix étaient fatiguées, les cerveaux semblaient divaguer. Était-

ce l'ivresse du vin ou l'épuisement des nerfs? Je cherchais à distinguer la voix d'Abel dans ce charivari, elle n'y était pas. Je respirai : il n'était plus là!

Tout à coup je l'aperçus juste au-dessous de moi. Il était dans l'ombre d'un massif de thuyas en caisse; mais il se rapprocha un peu de la lumière, et je le reconnus. Il n'était pas seul, une femme qui me sembla très parée, et dont l'énorme chevelure noire, fausse ou vraie, couvrait le dos jusqu'à la ceinture, avait un bras sur son épaule. Leurs têtes se touchaient, et pourtant il portait, quand même, son cigare à ses lèvres de temps en temps. Ils parlaient bas et riaient tout haut. Au bout d'un instant, ils rentrèrent par une porte-fenêtre non éclairée qui était derrière eux. — Était-ce bien Abel que je venais de voir? Je n'avais pu saisir que les contours de sa tête brune; il était trop immédiatement au-dessous de moi pour que j'eusse pu distinguer ses traits, fussent-ils éclairés. Je n'avais même pas entendu le son de ses paroles; mais la fraîcheur et la pureté de son rire, m'était-il possible de m'y tromper?

Il était donc occupé d'une femme? l'aimait-il? Aime-t-on en riant? Elle lui plaisait plus que les autres, puisqu'il s'isolait avec elle au milieu d'une réunion. C'était sans doute une artiste distinguée dont le talent avait sur lui un prestige légitime. Ce pouvait être aussi affaire de bonne camaraderie. Ils s'étaient fait quelque gaie confidence, ils avaient préparé quelque mystification aux autres convives, puisqu'ils étaient rentrés mystérieusement par une porte particulière. Ma candeur trouvait moyen d'expliquer tout. Abel m'était cher encore, plus cher peut-être que jamais, car peut-être au milieu des plaisirs ne songeait-il qu'à moi, comme au milieu de ses triomphes il ne cherchait d'inspiration que dans le souvenir de la *demoiselle*.

Une porte s'ouvrit tout à côté de moi dans une chambre dont je n'étais séparée que par une mince cloison. Ces voisinages brutaux de l'auberge, dont j'avais espéré être préservée par le hasard, puisque jusqu'à ce moment je n'avais entendu remuer personne, me firent tressaillir, et je me rapprochai sans bruit de la fenêtre pour ne pas entendre et n'être pas entendue. Hélas! mon destin devait s'accomplir quand même. Une voix de femme très accentuée et qui faisait fortement vibrer les *r* prononça ces mots : — C'est là ta chambre? Elle n'est pas riche!

— Je ne savais pas, répondit une voix d'homme sur un ton enjoué, qu'elle aurait l'honneur de te recevoir; je l'aurais fait tendre tout en billets de banque!

Cette voix était celle d'Abel! Je n'en entendis pas davantage. J'étais toute vêtue, enveloppée de mon manteau et de mon voile,

telle que je m'étais arrangée pour me mettre à la fenêtre. Je pris machinalement mon sac de voyage, je sortis; je descendis les escaliers en courant, je passai devant la salle du souper, d'où sortaient en titubant les convives, — je passai au milieu d'eux comme une flèche. Je crois qu'ils m'interpellèrent, je ne compris rien, je m'élançai dehors, j'évitai de traverser la place; je pris la première rue qui s'ouvrait devant moi, je m'enfonçai au hasard dans cette ville brumeuse que je ne connaissais pas; je fuyais comme si des spectres m'eussent poursuivie, je ne m'arrêtai que sur un quai au bord de la rivière; le jour ne paraissait pas encore, je m'aperçus qu'il pleuvait. Les réverbères projetaient des clartés glauques sur les flaques d'eau. J'essayai de me ressaisir, de me demander qui j'étais et ce que je voulais.

Je voulais fuir, m'en aller loin, bien loin; je n'aurais pas encore pu dire en quel lieu je me trouvais et ce qui m'y avait amenée. J'eus besoin de regarder mon sac de voyage, que je serrais convulsivement comme si c'eût été un objet très précieux, pour me rappeler où j'étais. Enfin la lucidité me revint.

J'avais deux heures à attendre le train qui devait m'emmener à Marseille, j'avais le temps de me rendre à la gare, qui pouvait être éloignée. Je n'aurais pas su la retrouver, mais après avoir erré encore un quart d'heure, je rencontrai une voiture, et j'y montai. J'avais demandé, la veille au soir, à payer ma dépense à l'hôtel, afin de n'avoir pas à m'occuper de ce détail au moment de partir. Le hasard qui me frappait d'une main me sauvait de l'autre; je n'étais pas forcée de retourner dans cet enfer! Je gagnai la gare une bonne heure d'avance; j'étais mouillée et brisée. Je me trouvai seule dans un grand salon, devant une cheminée où brûlait dans sa grille un monceau de charbon de terre. — Allons, allons! me disais-je en me réchauffant, tu n'es pas morte, tu n'es pas folle; remercie Dieu, qui a voulu te conserver à ton père et à ta bien-aimée petite Sarah. Tu vas les revoir, tu retrouveras la force de vivre!

Mes yeux interrogeaient avec impatience le ciel gris, qui blanchissait lentement; en me retournant vers la cheminée, je vis sur le mur une grande affiche jaune avec ces quatre lettres terrifiantes: *Abel!* — Je regardai: c'était l'annonce d'un nouveau concert d'Abel, à Marseille, pour le surlendemain.

Il allait à Marseille, j'étais condamnée à le rencontrer là, et à Nice peut-être encore! Mon parti fut pris à l'instant. Je consultai mon livret; le train pour Paris allait partir dans cinq minutes. Je m'élançai au bureau, je pris mon billet, je fis changer la direction de mon bagage; j'arrivai à Paris dans la soirée. Je n'y avais pas encore de pied-à-terre; je n'y voulais voir qu'une seule personne; je

me fis conduire à un hôtel d'où j'écrivis à Nouville que je désirais lui parler le lendemain matin. Je comptais aussi écrire à mon père, mais je me décidai à ne pas le faire. Comment lui aurais-je expliqué l'apparent caprice de revenir sur mes pas à moitié route? Il pouvait très bien ignorer ma désastreuse tentative, puisque j'étais partie sans l'avertir; il pouvait du moins l'ignorer jusqu'à son retour. Il serait temps alors, ou de lui révéler mon triste secret, ou de lui dire qu'en voulant aller le surprendre à Nice je m'étais trouvée si souffrante en chemin que j'étais revenue sur mes pas pour n'être point tout à fait malade à mon arrivée. Le soin de ne pas l'inquiéter par cette rechute de ma prétendue névralgie expliquerait suffisamment le silence gardé par moi sur ce voyage.

J'étais si abattue par la fatigue que je ne ressentis pas d'abord de mon désastre le chagrin qui devait succéder promptement à mes agitations. Je dormis dans une chambre bien muette et bien close, dans une vieille maison du faubourg Saint-Germain où mon cocher de fiacre, consulté par moi, m'avait amenée comme dans l'hôtel le plus tranquille de Paris; mais comme je m'y réveillai triste et désappointée! Comme j'y résumai avec douleur l'horrible voyage que je venais de faire! Quel isolement j'avais porté en moi en traversant le fracas de cette locomotion rapide de la vapeur! On roule comme porté par la tempête, on aborde au milieu d'une foule inconnue, on la traverse pour y échapper; on entre, inconnu soi-même, dans une maison inconnue; on s'y enferme, on s'y cache, on y mange seul, on s'y endort avec effroi, et si, malgré ces précautions pour rester en dehors de la vie des autres, quelque affreux chagrin vient vous étreindre, il faut se faire encore plus seul, il faut se cacher encore plus. On peut en mourir; il faut que personne ne sache pourquoi. Qu'importe à ce tourbillon qui vous apporte vivant de vous remporter anéanti? Si on devait du moins retrouver des êtres aimés au bout du voyage! Moi, je revenais seule comme j'étais partie, et ce que j'avais appris en voyage, c'est que la solitude de mon cœur commençait pour durer toute la vie.

Nouville entra chez moi à midi. Il fut effrayé de ma pâleur, il ne comprenait rien à ma présence inopinée à Paris, sans ma famille. Je le trouvai également fort changé, son grand voyage avec Abel l'avait fortement éprouvé. Il semblait qu'Abel l'eût tué, lui aussi. Je lui racontai ce que je me promettais de raconter à mon père et à ma sœur; j'étais souffrante d'une névralgie, j'étais partie pour les rejoindre, j'avais été forcée d'y renoncer, je revenais pour me réintégrer dans mon désert des Ardennes. Moralement parlant, je ne faisais pas de mensonge, je voulais rompre avec Abel sans avoir la honte de dire pourquoi.

Mais son ami cherchait à deviner, il me regardait avec attention. — Jusqu'où donc avez-vous été? me dit-il. Vous avez été jusqu'à Lyon, je parie! vous y avez vu Abel.

— Abel est à Lyon? lui dis-je, essayant de jouer la surprise.

Il ne répondit pas, il n'était pas dupe. — A quel hôtel étiez-vous? reprit-il. — Et quand j'eus répondu, il s'écria: — Vous l'avez vu, vous l'avez blâmé, grondé peut-être! Vous vous êtes fait du chagrin l'un à l'autre! Oui, oui, allez! je vois bien que vous avez plus de chagrin que de fatigue.

Je n'eus pas la force de lutter davantage. Je fondis en larmes et, pressée de questions, je lui racontai tout ce qui s'était passé. Il demeura un instant sans parler, me regardant toujours, puis il me dit en me prenant la main: — Pauvre enfant! pauvre chère miss Owen! Oui, vous avez bien souffert, et à présent vous voulez rompre, n'est-ce pas?

— Oui, sans explication, sans reproche. Je n'ai pas ce droit-là. Il ne m'a ni trahie, ni offensée, seulement ma dignité exige qu'il ne se croie plus enchaîné à moi. Tenez, voici tout ce qui constate nos mutuelles promesses. Un brin d'herbe roulé et noué en anneau. J'ai déroulé ce fétu desséché, et je l'ai mis dans une enveloppe à son adresse. Il comprendra que je n'ai pas brisé ce lien fragile avec dépit, mais que je l'ai dénoué avec calme et précaution. Prenez! Je vous charge de le lui envoyer, et, puisque vous m'avez arraché mon secret, je vous somme, au nom de l'estime à laquelle j'ai droit, de ne pas lui donner d'explication.

Nouville prit le gage sous enveloppe et le mit dans son carnet. Il se leva, marcha dans la chambre, et revenant à moi : — Vous avez tort de m'interdire la vérité! Vous aimez mieux qu'il vous croie inconstante et capricieuse qu'offensée? Il souffrira mortellement dans les deux cas; mais dans le premier il se croira autorisé à vivre à tout jamais sans réflexion et sans retenue; dans le second, il n'accusera que lui-même, et l'amère leçon peut lui être salutaire.

— Si vous croyez cela, dites-lui la vérité. Je sacrifie ma fierté à son intérêt.

— Vous êtes bonne et grande, je le sais bien! Il le sentira. Son repentir sera profond, et il réparera ses torts.

— Vis-à-vis de lui-même? Dieu le veuille! mais il n'a rien à réparer envers moi. Il avait le droit de m'oublier. Ce droit est réciproque. C'est peut-être tant pis pour lui, donc les reproches seraient une rigueur gratuite que je lui épargne.

— Oh! oui, oui! c'est tant pis pour lui, miss Owen! Des reproches et votre pardon, voilà ce qui pourrait encore le sauver.

— Je vous répète, mon ami, que je n'ai rien à pardonner. Je n'a-

vais rien exigé. Je le mettais à l'épreuve, et, s'il fût revenu au bout de l'année, je n'aurais jamais demandé compte de rien. J'aurais volontairement et fièrement ignoré dans quelles chutes il aurait cherché et trouvé la conscience de son véritable amour. Je me mettais à l'épreuve aussi, moi. Je voulais savoir si son absence me serait insupportable, j'étais certaine du moins que son retour me comblerait de joie. Tout cela était aussi raisonnable que peut l'être un entraînement romanesque; mais la destinée en a ordonné autrement. Je n'avais pu prévoir que je verrais de mes yeux, que j'entendrais de mes oreilles ce que j'ai vu et entendu. Que mon fiancé n'eût pas fait vœu de chasteté durant une année d'absence, je l'admettais. Cela m'était venu plus d'une fois à la pensée. Je ne voulais pas approfondir; cela ne me regardait pas. Mon imagination ne me représentait aucune scène contraire à la pudeur qui ferme mon étroit horizon; mais quand ces vagues fantômes, chassés d'un esprit chaste, prennent corps, et vivent, et parlent devant moi... non, je ne peux plus aimer Abel! Tous les raisonnemens du monde n'y feraient rien. Lui pardonner, c'est facile, et c'est déjà fait. Je ne l'admire et ne l'estime pas moins qu'auparavant. Je pourrais devenir son amie, si le sort nous rapprochait; mais la fiancée est morte en moi. Je reverrais en vain à mes pieds l'être noble et séduisant qui m'a demandé ma vie. Je me souviendrais toujours malgré moi du triomphateur de la place de Lyon, traîné en char par une jeunesse enthousiaste, et descendant de ce pavois de gloire pour se plonger dans une orgie et terminer la fête dans les bras d'une courtisane!

Nouville soupira. — Je vous comprends, dit-il, et vous me voyez profondément affligé; pourtant réfléchissez. Je ne suis point un homme de plaisir comme Abel; mais j'ai souvent suivi le vol de cette comète, et il y a eu des nuits insensées où, pour ne pas avoir l'air d'un cuistre, j'ai fini la fête aussi sottement que lui. Tout cela ne m'a pas empêché d'aimer une brave et honnête personne que j'ai épousée, qui m'a donné de beaux enfans, et que je me flatte de rendre très heureuse.

— Elle n'a jamais été témoin...

— Non, sans doute, mais peut-être m'eût-elle pardonné quand même; quand on aime beaucoup!... Vous n'aviez pas eu le temps de connaître assez Abel pour l'aimer réellement. Votre imagination seule était charmée, et c'est justement cela qui a été froissé et comme souillé; quel malheur pour lui!

— Le malheur est-il si grand? Si vous pensez que je ne l'aimais pas, réjouissez-vous plutôt de ce qui arrive.

— Écoutez, miss Owen, Abel se tuera par l'excitation, cela est certain. Mille fois je lui ai dit : — Si tu pouvais faire comme moi,

aimer un être pur, doux et fort, une vraie femme, tu serais aussitôt dégoûté de ces innombrables aventures qui te suivent et t'enlacent comme une danse macabre. Tu verrais percer les os des cadavres sous ces fleurs et ces chiffons. Tu les fuirais avec dégoût, et tu connaîtrais enfin l'amour, que tu cherches comme don Juan, sans le trouver plus que lui. Mille fois Abel m'a répondu : — Tu dis vrai, mais où trouver cet être incomparable dans le milieu que je suis forcé de traverser à perpétuité? Quelle femme sensée voudra m'y suivre? Et n'est-il pas trop tard d'ailleurs? Un ange voudrait-il de moi? — Quand il m'a dit un jour à Revins qu'il avait rencontré son ange gardien, qu'il l'adorait, qu'il voulait s'attacher à lui pour toujours et ne plus exercer son état que pour être à même d'élever une famille, j'ai crié : — Tu es sauvé ! — Il était sauvé en effet. Vous étiez une des deux fins prévues et acceptées par lui : vivre d'une vie enragée et finir vite, ou rencontrer un idéal et rompre brusquement, irrévocablement avec tout le reste. Cela était très sérieux. C'était le mot de sa destinée, et il y avait dix ans qu'il le savait et le déclarait avec la sincérité qu'il porte en toutes choses. Je le savais donc, moi, et je n'ai pas douté un instant. Vous avez fait une imprudence effroyable en croyant prendre une précaution. Avec une nature comme la sienne, il ne faut pas remettre au lendemain. Vous étiez libre, votre père eût consenti avec joie; mais vous n'aimiez pas assez, je l'ai bien vu, et vous n'aviez pas assez d'expérience pour distinguer la vérité mâle de la flatterie banale. Pourtant vous m'aviez dit : — *Je sens que je l'aime*, et il avait repris courage. Il vous adorait, il comptait rester non loin de vous et vous voir abréger le temps de son épreuve. La mort tragique de votre beau-frère vous a trop bouleversée, et vous avez craint l'opinion d'une manière exagérée, j'oserai dire par trop anglaise. J'ai peu compris, je l'avoue, l'ordre que vous donniez à Abel de ne pas reparaître chez vous avant la fin de l'année d'épreuve. Il est antipathique à votre capricieuse sœur, et vous semblez faire passer cette sœur avant lui dans vos affections. Il a été, non pas blessé, mais découragé par votre arrêt. Il est parti pour gagner à tout événement, disait-il, beaucoup de roubles, et il ajoutait, ce qui est bien dans son caractère chevaleresque : — Si, comme je le crains, elle ne m'aime guère et me refuse, je saurai bien lui refaire une existence libre sans qu'elle s'en doute. Il y a toujours moyen, quand on veut, de faire une bonne action.

— Alors il s'est lancé dans cette campagne à travers les neiges, où j'ai failli rester, continua Nouville. Je m'étais attaché à ses pas, voulant que ce fût ma dernière grande excursion, car je vieillis; mes enfans grandissent, et, pour clore mon existence active, j'avais besoin

aussi d'une bonne récolte. Je pourrai vivre maintenant paisible dans ma famille en donnant des leçons. Pour Abel, qui n'aura jamais la patience de professer, il faut plus d'argent, et quand j'ai été forcé de le quitter, il a été dans le nord, comme je vous l'avais annoncé. Ses affaires ont marché mieux et plus vite qu'il n'y comptait. Il est revenu par la Prusse, l'Allemagne et la Suisse. Il m'avait écrit que de là il se rendrait à Paris. Une chanteuse qui a été fort belle et qui a encore de très longs cheveux, celle que vous avez vue probablement, l'a fait changer d'itinéraire; il me l'a écrit. Elle allait dans le midi de la France, puis en Italie. Elle lui a persuadé que là encore il y avait une bonne chance à saisir. Ici je m'arrête, je vous dois une explication. — La Settimia n'est plus jeune, elle a un certain talent, beaucoup de *brio* et d'aplomb; à elle seule, elle n'est pas une étoile, mais son concours est très utile dans un concert. Nous l'avions rencontrée à Venise; elle s'était éprise d'Abel et avait voulu le suivre en Orient. Il ne voulait pas de femmes dans cette dure expédition. Il refusa et la quitta sans aucun regret, et maintenant je peux vous jurer sur l'honneur qu'il n'avait pas répondu à son caprice, qu'elle n'avait pas été sa maîtresse. Elle a de l'esprit et de la gaîté. Il aimait à causer et à rire avec elle, mais il la trouvait trop fardée et déclarait n'avoir aucun désir de sa personne.

— Si c'est elle que j'ai vue, répondis-je, il a changé d'opinion sur son compte.

— Cela n'est pas certain du tout.

— Quoi ! il l'aurait amenée dans sa chambre...

— Pour faire avec elle les comptes de la soirée et lui payer sa part, c'est fort possible; Abel a un homme de confiance qui porte dans sa chambre le montant des recettes et lui en remet la clé. La Settimia, qui dépense beaucoup, a pu avoir besoin d'argent le jour même. Abel, ne pouvant régler l'affaire dans le bruit du souper, a pu monter chez lui avec elle, lui remettre cinq cents francs et la reconduire; c'est peut-être ce que vous eussiez constaté, si vous n'eussiez été prise d'épouvante et de dégoût. Les paroles que vous avez entendues ne donnent pas de démenti à la version que je vous propose.

— Vous ne sauriez pourtant m'affirmer que c'est la vraie?

— Non, sans doute, mais c'est la vraisemblable. Tant de femmes jeunes et belles courent après Abel qu'il est devenu difficile. Je ne saurais me persuader que les quarante ans de la Settimia aient éveillé son caprice. Vous voyez que je ne cherche pas à vous tromper. Abel ne vous a pas été fidèle dans toute l'acception du mot : son cœur vous a gardée exempte de rivalité; mais sa nature fougueuse et le peu d'importance qu'il attache aux aventures qui viennent le trouver...

— C'est assez, je n'ai pas le droit de savoir cela; je ne veux rien savoir!

— Vous avez tort, il vaudrait mieux savoir et accepter le passé, le présent même, afin de changer et de sauver l'avenir.

— Vous croyez possible l'avenir tel que j'aurais le droit de l'exiger?

— Oh! cela parfaitement.

— Vous avez la foi!

— Oui, parce que j'aime Abel, et si vous l'aimiez...

— Ainsi vous me croyez plus coupable que lui?

— Oui, si vous persistez à ne pas vouloir qu'il s'explique et se justifie. Voyons! vous le croyez incapable de mentir, n'est-ce pas? soyez logique. Vous dites que les infidélités prévues, supposées, possibles et probables n'eussent point tué votre affection durant l'année d'épreuve? Ce qui vous a causé une invincible répugnance, c'est d'avoir presque assisté à une de ces chutes grossières qu'une femme pure comme vous ne peut oublier. Si cela n'est pas arrivé, si vous vous êtes trompée, lui pardonnerez-vous beaucoup d'autres fautes que vous ne pouvez ni ne voulez constater?

— Mon Dieu, que me dites-vous! Vous les constatez, vous me les faites supposer innombrables, et vous voulez que je vous réponde à l'instant même?

— Mon Dieu, oui, miss Owen, c'est ainsi! Je veux le sauver, voilà pourquoi je vous dis : Acceptez tout; mais je ne veux pas vous sacrifier, c'est pourquoi je vous dis tout. Ce terrible passé, si vous le connaissiez trop tard, empoisonnerait votre avenir. Je suis l'ami passionné d'Abel; mais je vous respecte, je vous aime aussi, et je ne veux pas le sauver aux dépens de votre bonheur et de votre dignité. Reprenez le gage que vous m'avez confié, vous réfléchirez, et vous l'enverrez vous-même, si vous sentez que l'amour est mort; mais, comme je veux la vérité, je vais écrire séance tenante à Abel; vous verrez la lettre. Laissez-moi faire.

— Je vous le défends! m'écriai-je. Si vous le faites, j'envoie le brin d'herbe à l'instant même! Sinon, je vous promets de le garder et de réfléchir.

— Mais quelle est donc cette horreur d'une explication où la bonne vérité peut triompher?

— Et si elle ne triomphe pas? répondis-je en pleurant; vous voulez donc que tout soit fini! Vous m'avez fait accepter un doute sur ce que j'ai cru voir; laissez-le-moi, je pourrai peut-être chasser ce souvenir atroce, je le tenterai du moins, je le jure!

Nouville me remercia et m'approuva. Dès lors il subit toutes les conditions que je lui imposais. Je ne voulais pas qu'Abel fût averti du chagrin qu'il m'avait causé; je ne voulais pas qu'on lui parlât de moi, que l'on me rappelât à son souvenir. J'exigeais qu'il fût laissé

à lui-même, absolument libre, et que Nouville ne me parlât plus de lui jusqu'au jour marqué pour la fin de l'épreuve. Je repartis le soir même pour les Ardennes, et je m'y trouvai plus calme.

En effet, Nouville m'avait influencée sérieusement, et, chose étrange, il m'était moins amer de supposer mille infidélités que d'être certaine d'en avoir vu une seule. Je me grondai d'avoir été si prompte au soupçon, et je rougis de la facilité avec laquelle j'avais donné accès en moi à la jalousie. Je pensai avec une satisfaction enfantine à cette femme qui m'avait semblé devoir être si belle, et qui avait quarante ans et les joues fardées. Je me surpris, en peignant mes cheveux, à me dire que si je voulais les boucler et les étaler sur moi, au lieu de les rouler modestement autour de ma tête, ils couvriraient non pas seulement mon dos, mais ma personne tout entière. Que vous dirai-je? J'avais eu une colère puérile, je me donnais de puériles consolations; je désirais être jolie, puisque Abel était fasciné par la beauté. Je regardais curieusement des types que j'avais vus cent fois. Je cherchais dans les marbres et les estampes de mon père les plus suaves figures et les formes les plus élégantes de la statuaire grecque et de la peinture renaissance. J'avais ouï dire à ma mère, quand j'étais enfant, que je ressemblais à certaines de ces figures; maintenant je les étudiais, je me regardais de face et de profil dans deux miroirs. Il me semblait par momens que j'étais charmante, mais tout aussitôt je doutais. Je n'avais jamais cru aux complimens, je n'avais pas désiré plaire, j'avais perdu la conscience de moi-même. Je me rappelais une gouvernante de cinquante ans que nous avions eue, une excellente personne, modèle de laideur, qui avait la folie de se croire séduisante et qui rougissait de plaisir quand la railleuse Adda lui disait qu'elle était encore très bien. — On ne se voit pas soi-même, me disais-je; je suis peut-être une créature insignifiante comme j'ai aspiré à l'être; pourtant Abel doit s'y connaître, et puisqu'il m'a dit que j'étais un ange...

Quand je fus reposée, je devins plus sévère envers moi-même, et je m'interdis ces enfantines préoccupations. Abel avait autre chose pour lui qu'un extérieur séduisant; il avait une grande âme, généreuse et tendre, et ce qui m'avait touchée, c'était moins son génie que ses actes de courage et de dévoûment racontés par Nouville. C'est aussi pour mon dévoûment qu'il m'avait aimée. Si je voulais qu'il m'aimât exclusivement et toujours, c'est par la beauté de mon âme que je devais le mériter. Il fallait donc savoir pardonner ses défauts et l'aimer tel qu'il était, pour lui-même et non plus pour moi, aspirer à le rendre sage pour qu'il fût heureux et non pour me donner la joie égoïste de ce triomphe. Je sentis qu'en envisageant ma situation sous ce point de vue je me calmais, parce que je

rentrais dans ma nature, dans mon idéal et dans l'habitude de ma vie. C'est ainsi que je triomphai des souffrances qui m'avaient torturée. J'écrivis à Nouville la situation de mon âme, et j'attendis dès lors avec patience le retour de ma famille; je n'étais plus en guerre avec moi-même.

Un jour, je vis entrer dans le parc une amazone charmante, admirablement montée, suivie d'un seul domestique; j'étais au salon, elle m'envoya une carte qui portait ces mots écrits au crayon : — Mlle Carmen d'Ortosa, qui apporte à miss Sarah Owen des nouvelles de sa famille.

J'hésitai un instant : la moralité de cette belle personne était, je vous l'ai dit déjà, très controversée; mais elle se réclamait de mon père et de ma sœur, pouvais-je la renvoyer? D'ailleurs avais-je raison d'être si farouche et de ne vouloir me trouver avec aucune femme légère, quand l'avenir m'appelait peut-être à changer toutes mes habitudes et à modifier toutes mes notions?

Je fis bon accueil à Mlle d'Ortosa. Elle avait l'aisance et l'aplomb d'une femme du grand monde; elle m'apprit qu'elle arrivait de Nice, où elle avait beaucoup vu ma sœur, qui était là sa plus proche voisine. Le même parc les réunissait tous les jours; elle raffolait de mon père, qu'elle définissait un Franklin artiste. Elle était charmée de Mme de Rémonville; c'était pour elle le type de la gentillesse et de la candeur. Je dus lui laisser croire que ma sœur m'avait écrit quelque chose de leur liaison, bien qu'Adda, craignant peut-être d'alarmer mon austérité, ne m'en eût pas dit un mot. Mon père était un peu comme Abel; il n'aimait pas à écrire longuement, et par lui je n'avais jamais aucun détail. Je vis pourtant bien que Mlle d'Ortosa n'exagérait rien en me disant qu'elle avait beaucoup fréquenté Adda, car elle se trouvait connaître toute notre histoire et même nos relations de l'année précédente avec Abel. Elle me regarda très fixement en prononçant ce nom et ajouta : Pourquoi donc n'êtes-vous pas venue nous rejoindre à Nice? Il y était ces jours-ci. Il nous a donné deux concerts excellens, et il a même eu l'obligeance de faire de la musique chez une vieille parente à moi qui est fixée là-bas et qui m'y donne l'hospitalité. — Je sentis que je rougissais, et sans doute elle le vit, bien qu'elle eût le bon goût de ne pas paraître y prendre garde. Ses grands yeux d'un vert changeant étaient singuliers; on ne savait s'ils étaient curieux et pénétrans, ou myopes et distraits.

— Je vous dirai, ajouta-t-elle, que M. Abel nous a joué des variations sur un motif qui a fait fureur dans le midi, et que tout le monde chante à présent. Le connaissez-vous? Cela s'appelle *la Demoiselle*. Vous ne me répondez pas? C'est par modestie! Votre sœur

nous a dit que ce motif était de vous. Il paraît que vous êtes grande musicienne.

— On dit cela de vous aussi, lui répondis-je.

— On se trompe. J'aime la musique avec passion, je m'y connais; je sais ce qui est beau, et voilà tout.

Je lui parlai musique pour rendre la conversation moins personnelle, et lui demandai ce qu'elle préférait; elle me répondit si sottement que je vis qu'elle n'y entendait rien. Je l'entretins alors des plaisirs qu'elle goûtait au Francbois; on m'avait dit que l'équitation et la chasse étaient ses délassemens favoris.

— Mon Dieu, reprit-elle, j'aime tout ce qui est actif et fait sentir la vie avec intensité. Sous ce rapport-là, je suis bien d'accord avec votre sœur. Cette chère enfant s'ennuie à la campagne parce que, dit-elle, vous êtes très isolées; mais il n'y a pas si loin de chez vous au Francbois. Voyez, je suis venue à cheval, sans me presser, en trois petites heures par cette vieille route qu'on appelle le chemin des Ardennes. C'est superbe, des points de vue magnifiques! Je me suis reposée à une bergerie qui a l'air d'un paysage suisse. Pourquoi donc ne venez-vous pas chez lord Hosborn? Je sais que sa mère vous a invitée à une de ses fêtes, et elle vous considérait comme invitée une fois pour toutes.

Je répondis que je n'aimais pas le monde et que je ne savais pas trouver le temps d'y aller.

— Je le sais bien, c'est de cela que se plaint vivement Mme de Rémonville. Elle m'a promis qu'elle viendrait cette année au Francbois pour la Saint-Hubert. Il y aura bal, concert ou spectacle tous les jours. J'espère bien que nous vous déciderons.

— Je ne le crois pas, répondis-je.

— Eh bien! votre charmante sœur vous décidera. Elle se trouve bien jeune, malgré son titre de mère de famille, pour se présenter seule, surtout la première fois, et, comme vous êtes un ange de bonté et de tendresse pour elle, vous ne voudrez pas la priver de vivre comme doit vivre une femme dans sa position. Vous devez bien songer qu'elle ne doit pas rester veuve à son âge, et qu'il ne faut pas qu'elle attende le déclin de sa beauté dans une solitude comme celle-ci.

Je trouvais que Mlle d'Ortosa se mêlait beaucoup trop de l'avenir de ma sœur, et ce n'est pas dans son milieu que j'eusse souhaité voir Adda chercher un mari. Je savais que ce milieu de grands seigneurs étrangers, mêlé à ce qu'on appelle aujourd'hui la fleur de la jeunesse française, était en proie à une fièvre de luxe et de plaisirs. Cet amalgame délirant était le grand inconnu d'où pouvaient sortir, brillantes ou funestes, toutes les destinées. Je compris bien que mon

père ne savait pas l'ascendant que Mlle d'Ortosa avait pris sur ma sœur. Je me hasardai à lui demander pourquoi, prêchant le mariage aux autres, elle était encore demoiselle.

— Oh! moi, dit-elle, c'est différent. J'ai une très mauvaise réputation, je passe pour très compromise, je le suis dans l'opinion des rigoristes, bien que je puisse jurer sur l'honneur n'avoir jamais été seulement tentée de commettre une faute. — Vous me regardez avec de beaux yeux étonnés... C'est comme cela, miss Owen, et si vous pensiez le contraire, je vous remercie de l'indulgente bonté avec laquelle vous m'avez ouvert votre porte. Ceci, encore plus que votre excellente renommée, me prouve que vous avez la vraie vertu, celle qui ne jette la pierre à aucune femme déchue; mais vous en serez cette fois pour vos frais de mansuétude. Je n'ai rien à me faire pardonner, et la mondaine personne qui vous parle vous apporte une pureté aussi intacte que la vôtre.

Elle avait l'assurance de la vérité. Je lui pris la main et lui répondis qu'en l'accueillant je n'avais pas d'opinion arrêtée sur son compte; mais je la priai de me dire pourquoi, aimant la vertu, elle permettait qu'on parlât d'elle légèrement, et pourquoi elle s'était laissé ainsi compromettre dans l'opinion.

— Ce serait bien long à vous dire, et il faut que je m'en retourne. J'ai du chemin à faire, et, comme je n'ai pas dit où j'allais, on pourrait être inquiet de moi. Si vous désirez me connaître, je reviendrai; sinon... Oh! soyez franche : il se peut que je ne vous sois pas sympathique. Dites-le; cela me fera de la peine parce que me voilà enthousiaste de vous encore plus que de votre sœur; mais je ne vous en voudrai pas du tout. Je sais qu'il y a des préventions involontaires, et qu'il n'y a, pour s'en offenser, que ceux qui les méritent réellement.

Je n'aurais pu dire encore à Mlle d'Ortosa si elle m'était agréable ou non; mais, puisqu'elle voulait s'emparer de la confiance, peut-être de l'avenir de ma sœur, je devais essayer de la connaître, et je l'invitai à revenir. Nous prîmes jour pour nous rencontrer, et, afin de lui abréger la distance, j'offris d'aller la trouver à mi-chemin, à cette bergerie où elle s'était arrêtée et que je connaissais. Elle y consentit, et nous nous séparâmes. Je la reconduisis jusqu'à son *destrier*, qu'elle maniait un peu comme une écuyère du cirque. Là je trouvai qu'elle n'avait pas l'air aussi comme il faut que doit l'avoir une personne sérieuse.

Je retombai dans mes réflexions. Il devenait évident pour moi que je n'avais jamais eu et que je ne pourrais jamais avoir d'influence réelle sur les futures destinées de ma jeune sœur. Elle aimait le monde et le bruit, et j'avais toujours accompli mes sacrifices dans

l'espoir de lui conserver les moyens de satisfaire ses goûts autant que possible. Je ne devais pas trouver étrange qu'au sortir de son deuil elle voulût fuir la retraite où je voulais, moi, qu'elle prît le temps de la réflexion. Je la voyais m'échapper, travailler du moins à rompre d'avance les mailles du filet, et je devais souhaiter qu'elle ne fût pas longtemps sans se remarier, car le pire eût été pour elle de devenir coquette et d'acquérir dans cette triste voie la triste réputation de Mlle d'Ortosa. Je résolus donc de ne pas entamer une lutte inutile pour la détourner du courant; mais je m'inquiétais beaucoup de l'avenir de ses enfans. Quelle éducation pouvait leur donner une mère décidée à vivre dans des réunions comme celles du château du Francbois? Le garçon irait au collége, mais ma bien-aimée petite Sarah me serait-elle laissée? Adda, qui avait le délire aristocratique et nobiliaire du jour, bien que nous fussions de souche parfaitement bourgeoise, ne me regarderait-elle pas comme déchue, si je venais à épouser un artiste? Elle avait paru revenir de ses préventions contre Abel; mais, sous l'influence nouvelle qu'elle subissait, n'allait-elle pas les reprendre? Elle avait vu Abel à Nice; d'où vient qu'elle ne m'en avait rien dit? Était-ce par excès de dédain?

Le jour fixé pour ma seconde entrevue avec Mlle d'Ortosa, je partis de bonne heure à cheval avec un domestique. Les chemins qui de chez moi aboutissaient à la vieille route des Ardennes ne me permettaient pas d'aller en voiture. J'arrivai la première au rendez-vous. C'était un plateau boisé, plus élevé que tous les autres et dominant ces innombrables mamelons à escarpemens rocheux qui portent les restes épars de l'immense forêt. La vue était triste, solennelle et admirable; je fis mettre mes chevaux à la bergerie, et j'y commandai un déjeuner rustique qui devait être servi sur le gazon. Le temps était charmant; mars déployait toutes ses fleurettes, et je fis un gros bouquet d'anémones lilas et de pâquerettes sauvages. Mlle d'Ortosa arriva au bout d'une demi-heure avec deux cavaliers, un domestique et un jeune crevé, — c'est ainsi qu'on appelle maintenant en France ce que l'on appelait autrefois chez nous un *dandy;* mais cela ne se ressemble pas. Un dandy était une contrefaçon de grand seigneur, un crevé est une contrefaçon de jockey.

Comme je regardais avec peu de satisfaction ce personnage inattendu, Mlle d'Ortosa, qui s'en apercevait, sauta à terre en riant. — Ne faites pas attention à ce *gêneur,* me dit-elle; il ne nous gênera pas. C'est le prince Ourowski, que j'ai l'honneur de vous présenter. — A présent, *jeune homme,* lui dit-elle, en se tournant vers lui, vous avez salué, tout est dit. Vous savez ce qui a été convenu : vous avez voulu absolument m'accompagner, vous aviez peur que je ne mou

russe d'ennui, si j'étais privée de votre conversation. Je l'ai acceptée pour ne pas vous désespérer, mais je vous ai dit que j'en venais chercher une meilleure. Donc allez-vous-en voir le cirque de Revins ou les Dames de Meuse, et revenez me prendre ici dans deux heures.

Le petit jeune homme salua, remonta à cheval et disparut avec l'aisance d'un esclave rompu aux caprices d'une reine.

Je ne fis pas de réflexion à Mlle d'Ortosa sur cet incident, qui n'était nullement de mon goût. Je lui devais l'hospitalité de nos Ardennes françaises, et je l'invitai à la collation d'œufs frais, de laitage et de pain bis que l'on nous servait avec des soins de propreté fort appétissans. Elle s'écria que c'était charmant, mais qu'elle trouvait l'idylle un peu fade, et qu'elle avait pris ses précautions. Elle appela son domestique et lui fit tirer d'une valise de fer-blanc, qu'il avait portée en croupe, une bouteille de *stout*, un saucisson, deux perdrix froides et une fiole de café noir. Puis elle s'écria : — Et le morceau de glace! Ah! c'est ce benêt de prince qui s'en était chargé. Il s'est plaint de ce que la boîte lui gelait les reins, et il l'emporte! Quel écervelé! Courez après lui, attrapez-le, il nous faut absolument de la glace!

Le domestique courut et rapporta la caisse de métal où était la glace. Mlle d'Ortosa mangea et but comme un homme. C'était une femme très grande, assez mince, mais fortement constituée, et qui, menant la vie d'un garçon, avait une santé de fer et l'appétit d'un chasseur.

Comme je lui en faisais mon compliment : — On a la santé que l'on veut avoir, répondit-elle; il ne s'agit que de savoir approprier son régime à son organisation. Je vois que vous êtes sobre. C'est bien vu, puisque vous avez une vie tranquille et réglée. Vous ne dépensez pas vos forces, vous n'avez pas besoin de combattre pour les empêcher de se perdre. Vous en aurez toujours assez pour ce que vous comptez en faire. Moi, c'est autre chose. Je vous ai promis de vous parler de moi, je suis venue pour cela. Je vais m'exécuter.

Elle alluma un cigare. — Je ne vous demande pas la permission, dit-elle; je sais que votre père fume beaucoup et que cela n'incommode ni vous ni votre sœur. — Puis elle s'étendit sur son waterproof, dans une attitude fort gracieuse qui découvrait son pied espagnol mignon et cambré dans sa botte fine et souple. Elle ôta son chapeau et répandit sur ses épaules sa riche chevelure d'or rouge. Son œil pâle, qu'un cercle noir artificiel faisait paraître énorme, prit la fixité d'un œil félin, et, sûre de sa beauté bien arrangée, elle parla ainsi :

« Je suis la fille d'une très grande dame. Le comte d'Ortosa, époux de ma mère, était vieux et délabré; il lui avait procuré des fils rachitiques qui n'ont pas vécu. Ma mère, en traversant certaines montagnes, fut enlevée par un chef de brigands fort célèbre chez nous. Il était jeune, beau, bien né et plein de courtoisie. Il lui rendit sa liberté sans conditions, en lui donnant un sauf-conduit pour qu'elle pût circuler à l'avenir dans toutes les provinces où il avait des partisans, car c'était une manière d'homme politique à la façon de chez nous. Voilà ce que racontait ma mère. Je vins au monde à une date qui correspond à cette aventure. Ma ressemblance avec le brigand est une autre circonstance bizarre que personne n'a prétendu expliquer. Le comte d'Ortosa prétendit bien que je ne pouvais pas appartenir à sa famille; mais il mourut subitement, et je vécus riche d'un beau sang dont je remercie celui qui me l'a donné.

« Je fus élevée à Madrid, à Paris, à Londres, à Naples, à Vienne, c'est-à-dire pas élevée du tout. Ma mère, belle et charmante, ne m'a jamais appris qu'à bien porter la mantille et le jeu non moins important de l'éventail. Mes filles de chambre m'ont enseigné la *jota aragonese* et nos autres danses nationales, qui ont été pour moi de grands élémens de santé à domicile et de précoces succès dans le monde. J'appris plusieurs langues, chose des plus utiles dans une carrière comme la mienne, et je lus une quantité de romans dont je n'ai pas été dupe, — je sais fort bien que la destinée ne fait rien par elle-même, — mais où j'ai puisé le culte de la volonté. Oui, les romans les plus invraisemblables ont, dans la vie, des solutions possibles, si on veut fortement ce que les auteurs, — à qui la chose ne coûte rien, — font accomplir à leurs personnages. Je suis donc romanesque à ma façon.

« Ma mère était d'âge à chercher un second mariage lorsqu'elle devint veuve. Elle n'avait recueilli de la succession de son mari que des dettes à payer. Son aventure de brigands avait fait un peu de bruit en Espagne. Elle voyagea pour échapper aux plaisanteries, du reste très bienveillantes, qui eussent écarté les prétendans sérieux. Partout elle fut acclamée comme une des plus séduisantes personnes du monde; mais elle était passionnée, ce fut son malheur. Elle aima, et les hommes qu'on aime n'épousent pas.

« Je vis ses amours; elle ne s'en cachait pas beaucoup, et j'étais curieuse. J'en parle, parce qu'ils sont à sa louange, comme vous devez l'entendre. Elle était plus tendre qu'ambitieuse, plus spontanée que prévoyante. Sa jeunesse se passa dans des ivresses toujours suivies de larmes. Elle était bonne et pleurait devant moi en me disant : « Embrasse-moi, console ta pauvre mère, qui a du chagrin! » Pouvait-elle s'imaginer que j'en ignorais la cause?

« Elle avait une sœur plus âgée qu'elle qui avait su faire son

chemin, c'est-à-dire le chemin de son unique ambition, la richesse, en épousant un spéculateur heureux. Ce fut elle qui me donna asile à Londres, quand j'eus la douleur de perdre ma mère. J'avais seize ans; mais, bien que je ne fusse pas encore entrée officiellement dans le monde, je le connaissais à fond. J'avais tout vu par la porte mal fermée qui séparait mon gynécée ambulant du boudoir de ma mère. Nous n'étions pas assez riches pour recevoir beaucoup de gens, c'était une bonne condition pour entendre causer, pour connaître tous les petits ressorts qui font mouvoir ce grand théâtre.

« Quand j'entrai dans l'opulence de ma tante, j'étais trop grande fille pour vivre à l'écart, et comme je commençais à tourner beaucoup de têtes, sa maison, un peu lourde de dorures et abêtie par les marchands d'or, s'éclaira d'un rayon de bon ton et s'assouplit sous les pas de gens à la mode. Ma tante en fut ravie; mon oncle le banquier fut flatté de voir des personnes titrées à sa table; mais, quand on lui demanda ma main, il répondit que j'étais assez agréable pour me passer d'une dot. Je compris, à la figure de mes prétendans, qu'on me plaignait beaucoup. Ma fierté en fut blessée. Je déclarai à qui voulut l'entendre que je n'avais aucun souci du mariage, et que j'aimais trop ma liberté pour l'aliéner.

« Je fus alors l'enfant chérie de mon oncle et la bien-aimée de ma tante. Ils trouvaient tout simple que ma jeunesse, ma danse enivrante, mon caquet éblouissant et sérieux au besoin, enfin le prestige que j'exerçais déjà, servissent à peupler leurs salons en échange de quelques jolis chiffons et du pain quotidien qu'ils me donnaient. En somme, j'étais plus heureuse que Mme de Maintenon, à qui l'on avait fait garder les dindes, et je ne me plaignis pas; mais un jour je pris ma volée en déclarant que j'étais invitée par la vieille cousine de Nice et que je voulais changer d'air.

« Il y eut une scène d'intérieur. — Je vois ce que c'est, dit l'oncle dix fois millionnaire, vous voulez vous marier. Allons! on vous mariera!

« — Soit, répondis-je; mais je veux me marier très bien ou pas du tout. Il me faut un million, sans marchander, mon cher oncle, ou je ne me marie pas.

« Il se récria. Je me pris à rire, et je partis.

« Ma cousine de Nice est médiocrement riche et très ambitieuse de ce qu'elle appelle les honneurs. Vieille fille assez bornée, quoique instruite, elle a toujours aspiré à être lectrice ou dame d'atours de quelque reine ou princesse. Elle est trop âgée maintenant pour prétendre à ces *hautes* destinées, mais elle essaya de me communiquer son ambition, la seule, disait-elle, qui pût convenir à une fille de bonne maison sans fortune.

« C'était une idée, mais j'en avais une meilleure. J'eus l'air d'ap-

précier la sienne, et je gardai la mienne pour moi. Je vis à Nice beaucoup de personnes assez haut placées dans les différentes cours de l'Europe, et je plus à plusieurs femmes qui m'aidèrent à étendre le cercle de mes relations sérieuses. C'est par les femmes que l'on arrive; à quelque sexe que l'on appartienne, il est très bon de se rendre agréable à la plus belle moitié du genre humain. Les hommes compromettent et nuisent. Les femmes vous pilotent et vous lancent. Elles s'ennuient à la mort, ces houris opulentes et blasées, et elles se craignent les unes les autres. Moi, je me posai comme une personne indépendante par goût, dont on ne devait attendre aucune rivalité; je déclarai que j'aimais les hommes comme de bons camarades ou de loyaux frères, mais que je ne voulais être la propriété d'aucun d'eux. Ce qui donna de la force à ma résolution, c'est que, par un hasard inoui en Espagne, je recouvrai un beau matin un débris de la fortune du comte d'Ortosa. L'eau vient, dit-on, à la rivière. Mon oncle le spéculateur, me voyant si goûtée dans la *high life* et craignant d'être blâmé pour son avarice, parla de m'adopter et me pria d'accepter, en attendant, une assez jolie pension, à la condition que j'irais vivre chez lui de temps en temps.

« La cousine de Nice, qui est réellement une bonne femme et qui m'adore, voulut se charger des frais d'une partie de ma toilette. Je me vis donc, à vingt et un ans, à la tête de cinquante mille livres de rente. C'est peu pour le monde où je vis, mais c'est assez pour la manière dont j'y vis. Je n'ai pas de maison, je n'ai pas même un pauvre petit *chez-moi*. On ne me le permet pas; c'est à qui veut m'avoir pour briller l'hiver dans les capitales ou courir les eaux, les bains de mer, l'Italie, la Suisse, l'Écosse durant l'été.

« D'un bout de l'Europe à l'autre, il y a des salons qui m'appellent, des châteaux qui me rêvent, des fêtes qui m'attendent. De frais de route, point. On me sait relativement pauvre, on m'accompagne, on me porte, on m'enlève. Je n'ai à dépenser que pour ma toilette, et je n'y épargne pas mon génie, car c'est ma beauté et mon élégance qui paient tous ces empressemens. Je suis la vie des réunions, je ne me vante pas, vous avez dû l'entendre dire; j'y suis ce que j'ai voulu être, ornement de première classe, étoile de première grandeur, et je m'arrange pour ne pas laisser prendre ma place. C'est facile; les étoiles filantes qui voudraient briller plus que moi font vite la rencontre d'astres masculins qui les absorbent ou les brisent. Moi, je ne me laisse pas seulement effleurer, et je poursuis ma route.

« C'est que je ne suis pas sotte. Je n'attache pas d'importance aux faux biens de ce monde. Je n'ai pas de diamans, une demoiselle n'en a pas besoin, et je ne rêve pas d'en avoir au prix du mariage ou de la galanterie. Je n'ai que faire d'étoffes et de dentelles de prix,

je sais arranger un chiffon de manière à éclipser tout. Je passe pour la femme qui se met le mieux, et je ne dépense pas plus de vingt-cinq mille francs par an pour soutenir ma réputation; je donne le reste aux laquais et aux pauvres. Ces deux classes de mendians sont les plus nécessaires dans ma position. En payant bien les valets des maisons où l'on vit, on est mieux servi que les maîtres de la maison, et l'on n'est jamais calomnié. En donnant aux misérables, on pourrait commettre impunément toutes les rapines et affronter tous les scandales. Il y a toujours des voix pour dire : Elle fait tant de bien! elle est bonne, elle soigne les malades, elle s'expose à prendre leur mal, c'est une grande âme! Qu'importe le reste?

« Vous paraissez épouvantée, chère miss Owen? vous ne réfléchissez pas. J'ai raisonné toutes ces choses avant d'accepter les ressources qui m'ont été offertes, et j'ai *résolu* de faire le bien. Si l'instinct ne m'y a point portée, si ma jeunesse a manqué de bons conseils et de bons exemples, avouez que ma froide raison m'a bien conseillée, et que j'ai pris un chemin sur lequel peu de femmes du monde sauraient me suivre. Je n'ai cédé à personne ce prétendu droit que donne la possession des sens. Je n'ai pas permis aux subalternes de m'accuser de parasitisme; je n'ai pas permis aux riches et aux puissans de me reprocher leur hospitalité princière; je fais l'aumône avec l'argent qu'ils me font épargner. Quant à leurs invitations, j'ai su toujours exiger royalement plus d'honneurs et de plaisirs qu'on ne m'en offrait, faisant voir et savoir que je ne me dérangeais pas pour me divertir médiocrement. Loin de passer pour une complaisante, je suis arrivée à une sorte de royauté qui m'enivre quand je m'ennuie, et qui m'ennuie salutairement quand je suis exposée à m'enivrer trop. Le monde n'est que cela en somme, un breuvage capiteux et une médecine. Le remède est à côté du mal. Qui ne sait pas équilibrer son système et son régime est vite dévoré. »

Je n'avais rien à objecter au régime et au système de Mlle d'Ortosa, tout cela était si nouveau pour moi que franchement je n'y comprenais rien. Je m'abstins donc de réflexions, et, cherchant toujours à pénétrer en elle, je lui demandai d'où venait la mauvaise réputation dont elle s'était vantée, et qu'elle avait voulu avoir.

— Ceci, dit-elle, est un second chapitre dans ma vie, je ne vous ai dit que le premier. Avant de tourner la page, je veux savoir si vous êtes scandalisée.

— Non, lui dis-je. Je ne peux pas déclarer que j'aime et que j'envie votre existence; mais on ne peut voir que par ses propres yeux, et vous seule pouvez vous juger. Si vous êtes réellement contente de vous dans ce grand travail dont je ne vois pas le but...

— Le but, c'est cela! vous êtes logique. Quand vous saurez le

but, vous jugerez. Ce sera le troisième chapitre. Passons au second :

« Pourquoi j'ai une mauvaise réputation et pourquoi je suis contente qu'il en soit ainsi.

« Je n'ai de mauvaise réputation que chez les gens qui ne me connaissent pas et qui enragent de n'être pas de mes amis. Quiconque me connaît, quiconque surtout m'a fait la cour sait que je suis invulnérable; mais dans la vie ordinaire on n'est jamais connu personnellement que d'une infiniment petite minorité. C'est pourquoi les personnes qui vivent dans la retraite peuvent, si elles vivent bien, être appréciées ou défendues par le cercle étroit où elles sont parquées. Dès qu'on sort de l'obscurité, que l'on soit homme ou femme, on appartient aux appréciations de fantaisie. On est jugé sur le bruit que l'on fait. On a bien autour de soi le petit cercle qui vous apprécie; mais ceux qui vous voient passer, quand vous passez à travers tout, crient que vous les écrasez, et ils demanderont votre tête. Ils voudraient bien savoir où vous allez, vous suivre, avoir aussi des ailes; ils n'en ont pas, et ils voudraient vous plumer vivant. Je ne veux pas ici faire le procès aux malveillans et aux médisans; ce serait trop long, et d'ailleurs je ne leur en veux pas. Je sais qu'il est impossible de monter sur un théâtre sans appartenir au jugement des foules, à plus forte raison d'être une étoile sur la scène du monde sans être critiqué et même calomnié, très innocemment parfois, par les masses. Comment en serait-il autrement? Les masses ont besoin de haïr ou d'adorer. Elles sifflent et applaudissent, elles portent en triomphe ou traînent dans le ruisseau. Elles veulent tout juger et ne savent rien; elles ont des fétiches nouveaux tous les matins. Pourquoi échapperais-je à ces engouemens et à ces colères que les plus hauts personnages de l'histoire ont dû subir? Plus on monte et plus on brille. Plus on brille, plus on offusque ceux qui ne voient pas bien, et le nombre ne peut jamais bien voir. Donc j'ai une mauvaise réputation, parce que j'ai une réputation, et, comme j'ai voulu l'avoir, il faut bien que je l'accepte mauvaise.

« Au commencement, je me suis affectée pourtant de la calomnie. Je ne m'y attendais pas, je l'avoue. J'acceptais tous les hommages avec la certitude que ma coquetterie de cœur me ferait des amis dès que l'on verrait qu'il n'y avait pas chez moi de coquetterie de femme. J'avais compté sans les passions que j'ai inspirées, et qui ont été beaucoup plus ardentes et plus tenaces que je ne le croyais possible. Je ne savais pas que la vanité de posséder la personne est beaucoup plus âpre que celle de posséder son estime et sa confiance. J'ai trouvé des hommes de cœur et d'esprit qui m'ont su gré de ma

loyale amitié; mais j'ai rencontré aussi des fats furieux qui ne m'ont pas pardonné de leur résister et qui m'ont accusée de les avoir rendus fous pour leur administrer ensuite la douche glacée de mon dédain. Cela n'était pas vrai; je vous jure, miss Owen, que cela n'était pas vrai!

« — Et à présent, mademoiselle d'Ortosa, est-ce vrai? En effet, je me le rappelle, c'est ce que l'on vous reproche généralement.

« — A présent, dit-elle avec un peu d'hésitation,... vous voulez donc tout savoir?

« — Il me semblait que c'était le second chapitre, puisque le troisième est consacré à l'avenir.

« — Vous avez raison, reprit-elle; je dirai tout, puisque j'ai un auditeur si attentif et si impartial. En vérité, j'ai du plaisir à me résumer devant vous; mais je ne puis parler du présent qu'en expliquant l'avenir. Donc le voici, voici le but. — Je ne l'ai entrevu que récemment, c'est-à-dire après ma vingt-quatrième année révolue. Jusque-là, mon existence errante m'avait plu sans réserve; mais je fis cette réflexion, qu'elle ne pouvait pas durer toujours, vu que la beauté n'est pas éternelle. Elle ne m'avait servi qu'à apparaître, il était temps qu'elle me servît à rester sur l'horizon, cette beauté, puissance indispensable dont je n'avais pas encore bien mesuré la portée; je calculai froidement ses chances, je me dis qu'elle pouvait rester stable de vingt-cinq à trente ans, et qu'elle devait inévitablement décroître ensuite. Il fallait donc qu'à trente ans ma vie fût fixée, et mon but saisi.

« Ce but normal et logique pour moi, ce n'est pas l'argent, ce n'est pas l'amour, ce n'est pas le plaisir; c'est le temple où ces biens sont des accessoires nécessaires, mais secondaires : c'est un état libre, brillant, splendide, suprême. Cela se résume pour moi dans un mot qui me plaît : *l'éclat!*

« Vous voyez que je suis d'accord avec mon passé. J'ai toujours cherché et produit l'éclat; je veux le fixer, le posséder, le produire sans effort, le manifester sans limites. Je veux donc tout ce qui le procure et l'assure. Je veux épouser un homme riche, beau, jeune, éperdument épris de moi, à jamais soumis à moi et portant avec éclat dans le monde un nom très illustre. Je veux aussi qu'il ait la puissance, je veux qu'il soit roi, empereur, tout au moins héritier présomptif ou prince régnant. Tous mes soins s'appliqueront désormais à le chercher, et, quand je l'aurai trouvé, je suis sûre de m'emparer de lui, mon éducation est faite. Je ne cours plus risque de me laisser charmer; j'ai acquis tout ce qui a manqué à mon éducation première. J'ai étudié; j'ai de l'érudition, de la science politique; je sais l'histoire de toutes les dynasties et de tous les peuples. Je con-

nais tous les arcanes de la diplomatie et toutes les naïvetés de toutes les ambitions. Je connais tous les hommes marquans, toutes les femmes puissantes du passé et du présent. J'ai pris à tous leur mesure exacte, je n'en redoute aucun. Un jour viendra où je serai aussi utile à un souverain que je peux l'être aujourd'hui à une femme qui me demanderait conseil sur sa toilette. J'ai l'air d'attacher une grande importance à des choses futiles, on ne se doute pas des préoccupations sérieuses qui m'absorbent, on le saura plus tard, quand je serai reine, tsarine, grande-duchesse... ou présidente d'une république, car je sais bien que les peuples s'agitent et veulent du nouveau; mais je ne crois pas à la durée de cette fièvre, et, présidente aujourd'hui, fût-ce en Amérique, je serais sûre d'être souveraine demain. Enfin je veux, après avoir joué un rôle brillant dans le monde, en jouer un éclatant dans l'histoire. Je ne veux pas disparaître, comme une actrice vulgaire, avec ma jeunesse et ma beauté; je veux une couronne sur mes cheveux blancs. On paraît toujours belle, puisqu'on éblouit avec une couronne. Je veux connaître les grandes luttes, les grands périls; l'échafaud même a pour moi une étrange fascination. Je n'accepterai jamais l'exil, je ne fuirai jamais; on ne me rattrapera pas, moi, sur le chemin de Varennes. Je ne deviendrai pas folle dans les désastres, je braverai les destinées les plus tragiques, je combattrai face à face le lion populaire, il ne me fera pas baisser les yeux, et je vous jure que plus d'une fois je saurai le coucher enchaîné à mes pieds. Après cela, qu'il se réveille, qu'il se lasse, qu'il porte ma tête au bout d'une pique! ce sera le jour de l'éclat suprême, et cette face pâle, plus couronnée encore par le martyre, restera à jamais gravée dans la mémoire des hommes! »

Mlle d'Ortosa s'arrêta, plongeant sur moi des regards dont le feu aveuglait; puis elle les ferma, et, comme si elle m'eût oubliée, parut plongée dans la vision de son rêve. Je confesse que je la jugeai complétement folle, et que je cherchai avec anxiété autour de moi pour m'échapper en cas d'un accès de fureur; mais elle se releva très calme, fit quelques pas, me prit le bras, et me dit avec un charmant sourire : — J'ai été un peu loin, n'est-ce pas? Je ne comptais pas vous dire toutes ces choses; je ne les ai jamais dites à personne, et j'avais besoin de les dire. A présent je ne les dirai plus, car le premier point pour réussir, c'est que personne ne soit en garde contre vous. Je compte donc sur votre silence, et je vous le demande très sérieusement; je dirai plus, je l'exige.

— Ce mot est un peu altier, lui répondis-je en riant; vous n'êtes pas encore reine!

— Non, mais j'ai votre secret comme vous avez le mien.

— Je n'ai pas de secret.

— Pardonnez-moi; un tout petit secret, qui, s'il était divulgué, vous donnerait plus de souci que mes grands projets ne peuvent m'en donner. Où étiez-vous, miss Owen, le jour du concert de MM. Abel et Nouville à Mézières, il y a six mois? Dans une maison respectable, je le sais, ne rougissez pas; mais où était le virtuose Abel entre la première et la seconde partie du concert? Je le sais aussi! J'étais dans un bateau, moi, toute seule, sur le bord de la Meuse. Je n'aime pas les concerts, c'est trop long. Je me réservais pour l'heure où je savais qu'Abel jouerait son morceau d'apparat, et j'avais persuadé à lady Hosborn de faire une visite à Monthermé pendant que je flânerais sur le rivage. Je vous ai vue seule d'abord avec un enfant. J'ai abordé, je voulais aller à vous, marcher dans la même prairie, vous rencontrer et vous parler comme par hasard. Je savais combien vous êtes jolie, je vous avais remarquée en diverses rencontres. Je voulais savoir si vous aviez autant de grâce et de charme qu'on vous en attribuait; mais à peine étais-je dans les arbres du rivage que j'ai vu Abel près de vous, à l'entrée d'un kiosque rustique. Je l'ai vu à vos pieds, je l'ai vu baiser vos mains, j'ai entendu ce qu'il vous disait, je me suis retrouvée avec lui dans le convoi qui me menait et qui le ramenait à son concert. Je n'ai pas paru le voir, et il s'est jeté dans un autre compartiment, car il me connaît bien, lui; nous nous sommes rencontrés souvent en Allemagne et en Russie. Ne pâlissez pas; je ne suis pas une de vos rivales! Je l'ai revu en plein au concert. Il avait bien chaud, le pauvre garçon; mais il avait l'ivresse du triomphe sur le front, et je dois dire qu'il n'a jamais été aussi beau! — Chère miss Owen, ne m'en voulez pas. Je ne suis pas votre ennemie, et vous n'avez pas affaire ici à une femme, c'est-à-dire à un de ces enfans jaloux et cruels qui sont charmés de découvrir une tache dans l'albâtre, une empreinte suspecte sur la neige, et qui se hâtent de briser les idoles respectées avec une joie furieuse. Moi, n'ayant pas de faiblesse à me reprocher, je plains l'erreur des autres et ne la signale jamais. Je vous ai gardé un secret absolu, voilà pourquoi je vous ai ouvert mon âme sans réserve, certaine que ce serait un contrat réciproque, sacré pour vous comme pour moi... vous ne pouvez pas dire le contraire!

Je fus offensée du ton d'autorité dédaigneuse que prenait Mlle d'Ortosa. On n'a pas vécu vingt-trois ans irréprochable et pure jusqu'au fond de l'âme pour se laisser humilier par une ambitieuse extravagante. — J'en suis fâchée pour vous, lui répondis-je avec fermeté, mais vous serez forcée de vous en rapporter à ma générosité, car vous m'avez dit vos secrets, et vous êtes libre de divulguer les miens. Vous avez cru surprendre un rendez-vous, vous n'avez surpris qu'une grande surprise de ma part. Vous pouvez donc raconter

que vous avez vu M. Abel faire une folie à laquelle je ne m'attendais pas et que je n'avais pas autorisée. Si vous avez entendu ce qu'il me disait, vous en êtes bien sûre.

— J'ai entendu, reprit-elle vivement, qu'il vous appelait sa fiancée, et que vous ne le lui défendiez pas.

— Soit! Dites-le. Je n'ai à rougir de rien, et il n'y a pas dans ma vie une pensée que je doive me reprocher. Sans doute c'est une chose blessante, cruelle, odieuse, de voir le public entrer dans les pudeurs de votre âme, fouiller dans votre conscience, vous demander compte de vos pensées et de vos sentimens; mais je préfère ce malheur à la soumission devant une menace. Je ne vous demande donc pas le secret, et ne veux rien vous promettre. Je ferai ce qui me conviendra, faites ce qui vous conviendra également.

Elle s'arrêta pour me toiser de la tête aux pieds d'un air de défi où il entrait quelque chose comme de la haine; mais elle était plus irritable que méchante, et peut-être trouvait-elle dans sa dévorante personnalité le dédain et l'oubli des résistances d'autrui. Son œil s'éclaira brusquement d'une gaîté caressante. — Vous êtes, je le vois, dit-elle, une enfant terrible! Qui se serait douté de cela? Je savais bien que vous étiez une personne supérieure, mais je vous aurais crue plus craintive devant l'opinion. Allons! c'est bien, je vous aime ainsi, et me voilà décidée à être votre amie. Ce n'est pas peu dire, cela, ma chère! Je suis amie comme un homme, aussi discrète, aussi ferme. Vous ne m'aimerez peut-être pas; vous avez trop de préjugés sur les choses de sentiment pour me comprendre. Un jour vous me rendrez justice, et vous me serez aveuglément dévouée. Vous aurez besoin de moi. Vous n'en croyez rien? Vous verrez! Vous me trouverez alors, et vous direz : Elle est bonne parce qu'elle est grande. Adieu donc, miss Owen, faites de mes confidences l'usage que vous voudrez. Moi, comme j'ai gardé pour moi votre secret, je le garderai encore.

— Vous l'avez gardé vis-à-vis de mon père et de ma sœur?

— C'est surtout vis-à-vis de votre sœur que je l'ai gardé. Où en seriez-vous, pauvre enfant, si Adda savait combien Abel a été épris de vous?

— Qu'importe à ma sœur?...

— Votre sœur aime Abel, ne le savez-vous pas?

— Vous rêvez, mademoiselle d'Ortosa! Elle le dédaigne profondément.

— C'est pour cela qu'elle en est folle. Quand on donne accès à une fantaisie dont on rougit, cela devient une passion.

— Laissez-moi, m'écriai-je en quittant son bras, c'est vous qui êtes folle, c'est vous qui prenez plaisir à m'étonner et à m'affliger par un tissu d'extravagances!

— Vous voilà blessée au cœur, pauvre fille, et vous devenez très irritable! Allons, calmez-vous. Bientôt vous verrez votre sœur, et, pour peu que vous ayez de pénétration, vous reconnaîtrez que je vous ai dit la vérité. Voilà un grand embarras de plus dans votre existence déjà si troublée. Heureusement je suis là; c'est moi qui guérirai Adda de cette maladie. J'ai déjà commencé, je lui ai mis en tête de plus hautes ambitions. Je veux lui faire épouser lord Hosborn, et j'y parviendrai. Il m'a trop aimée pour ne pas accepter une femme de ma main. Quant à vous, ma chère, vous épouserez Abel, je vous le promets. Ce sera d'abord un grand malheur pour vous, car c'est un fou, un fou charmant, excellent, qui, tout en vous adorant, vous causera les plus grands chagrins; mais il vous lancera. Les artistes sont très puissans dans le monde; ils charment les rois et les femmes. Au bout de quelques années, ne l'aimant plus, vous connaîtrez la vie, et vous pourrez aspirer à quelque chose de mieux que l'amour. Adieu tout de bon, voici mon jeune écuyer; au revoir!

Elle n'attendit pas ma réponse. Qu'aurais-je pu répondre à ce tourbillon de bourdonnemens et de piqûres qui m'enveloppait comme un essaim de guêpes? Elle entra dans la bergerie pour reprendre sa monture, et je m'enfonçai dans le bois pour n'avoir plus à lui parler. Je m'efforçai de me calmer. Je me trouvai ridicule de m'émouvoir des propos d'une personne qui ne pouvait pas être sérieuse malgré ses hautes prétentions. Le but qu'elle poursuivait, et dont l'audace m'avait tout d'abord étourdie, n'était-il pas puéril en lui-même? Il fallait plus d'étrangeté que de force dans l'esprit pour l'avoir conçu. Pour s'y attacher et le poursuivre, il fallait peut-être de la force réelle dans le caractère; mais qu'est-ce qu'une force mal employée? Une simple énergie vitale que ne dirige pas une puissance vraie... Certes Mlle d'Ortosa pouvait atteindre son but, nous vivons dans la phase des aventures, et l'histoire moderne est ouverte à toutes les ambitions. Il n'est pas nécessaire d'avoir une grande taille pour faire de grandes enjambées quand le hasard, renversant les vieilles institutions séculaires et bouleversant les mœurs, apporte un élément nouveau et tout à fait imprévu dans les destinées humaines. Chacun pouvant prétendre à tout, personne n'est fou d'aspirer à la domination par l'intelligence. Là où Mlle d'Ortosa était insensée selon moi, c'était de chercher le pouvoir, l'ascendant, *l'éclat*, comme elle disait, dans une situation matérielle quelconque. Il me semblait que le vrai pouvoir, celui qui atteint le cœur, la raison et la conscience, n'a besoin ni de trône, ni d'armée, ni d'argent. Pour l'obtenir, il n'y a qu'un travail à faire sur soi-même, chercher le beau, le vrai, et le répandre dans la mesure de ses forces. Si on n'en a que de médiocres, on ne fait qu'un peu de bien. C'était mon lot, et je m'en contentais. Ce peu valait encore mieux que le beaucoup de

mal qu'il faut faire pour usurper la puissance. Avec les forces de Mlle d'Ortosa, on pouvait à coup sûr faire plus et mieux que moi, mais à la condition de ne pas régner comme elle l'entendait, c'est-à-dire pour satisfaire une passion personnelle. Avec cette fièvre de personnalité avait-on devant Dieu le droit de se dire : Je serai grande? Évidemment elle ne voyait clair ni dans sa vie ni dans celle des autres. Elle prenait l'éclat pour la gloire, elle ne comprenait même pas le véritable éclat de son rôle, elle ne connaissait et ne rêvait que l'apparat.

Elle ne savait pas davantage ce que le présent appelle, ce que l'avenir promet. Elle appartenait au passé. Elle s'élançait en avant, voulant être de la puissante et funeste race des parvenus de l'histoire. Elle faisait ce qu'ils ont tous fait, ce qui les a tous précipités. Elle voulait copier les volontés absolues des puissances finies. Elle avait tous les préjugés des institutions mortes ou près de mourir. Elle jouait avec des ombres, elle évoquait des tragédies dont les passions ne veulent plus, elle se drapait dans le martyre pour échapper au ridicule.

Elle était intéressante pourtant, et son prestige était certain. Sa beauté avait des lueurs presque aussi vives que des rayons, et dans ses yeux changeans certains éclairs semblaient émaner d'un foyer véritable d'enthousiasme et de volonté. On y sentait la victoire de l'esprit sur la nature, l'amour tué par l'imagination. Si je n'eusse été défendue par les idées saines que mon père m'avait données et par la retenue de mes habitudes d'esprit, j'aurais subi la domination qu'elle voulait exercer sur moi. Ma pauvre Adda, inquiète et troublée par un malheureux essai de la vie, n'avait pas dû résister au vertige que produisait cette femme caressante et tyrannique : pourrais-je conjurer le fléau?

Là commencèrent mes perplexités. Adda aimait-elle Abel? La révélation de Mlle d'Ortosa était-elle une rêverie ou une perfidie? Je ne la jugeai point perfide; mais sa pénétration me paraissait noyée dans de telles fantaisies que je pouvais bien ne pas m'alarmer sérieusement. Que faire pourtant, si elle avait deviné juste? Je cherchai en vain une solution qui me fût favorable, je n'en trouvai pas. Abonder dans le sens de Mlle d'Ortosa, éveiller l'ambition dans l'âme de ma sœur, la pousser à un mariage *d'éclat*, plus malheureux peut-être que le premier, pour qu'elle renonçât à me disputer mon fiancé, voilà ce que je ne pouvais admettre; mais ce que je ne pouvais admettre davantage, c'est qu'elle épousât l'homme dont la parole avait tué son mari et l'avait faite veuve, l'artiste dont elle méprisait la condition, le viveur exalté qu'on ne pouvait aimer qu'avec une abnégation dont Adda était absolument incapable. D'ailleurs, en sup-

posant que tous ces obstacles fussent vaincus, il eût fallu encore qu'Abel répondît à l'affection de ma sœur, et cela me semblait plus invraisemblable que tout le reste.

Si Mlle d'Ortosa avait eu le dessein de bouleverser mon esprit et de briser mon cœur, elle y avait donc réussi. La folle avait troublé la raisonnable, l'insensible avait ému la dévouée : n'était-ce pas dans l'ordre? Je m'efforçai de réagir, et, tout en revenant à cheval à travers les bois et les collines, j'élevai mon âme vers celui qui représente dans nos pensées l'idéale justice et l'infatigable amour. Je ne sais, ma chère amie, si la raison peut prouver Dieu, mais il est des heures d'effroi amer où toutes les choses de la vie nous oppriment. A ces heures-là, une bonne conscience sent Dieu en elle, et elle le sent si profondément et si vivement qu'elle se passe aisément d'autre preuve.

Je rentrai chez moi résignée à souffrir et à me sacrifier, s'il le fallait. Je n'étais peut-être pas née pour être heureuse autrement. Tout était cependant remis en question dans ma vie, et le grand effort que j'avais fait pour accepter Abel avec les fatalités et les entraînemens de son sort et de son caractère ne me servirait peut-être plus de rien. Si ma sœur s'obstinait à me faire renoncer à lui, il s'agirait bientôt de travailler à l'oublier. Je souffrais si cruellement que je sentis le besoin de m'imposer une distraction forcée pour échapper, ne fût-ce que quelques jours, à une recherche vaine et douloureuse de mon véritable devoir.

Je m'étais toujours refusée à visiter les sites un peu éloignés de ma demeure, parce que je ne pouvais y conduire ma petite Sarah. Je résolus de mettre à profit le temps où j'étais seule et d'aller voir des grottes très curieuses dont mon père m'avait parlé avec admiration. J'avais une tendance à choisir le but le plus difficile et les aspects les plus frappans. Je me rendis donc à Givet, en moins d'une heure, par le train le plus matinal; j'y louai une voiture et me fis conduire au village de Han, dans la province de Namur. J'y arrivai en trois heures à travers ce beau pays wallon qui tranche d'une manière si frappante avec les paysages anguleux et fermés de nos Ardennes françaises. Ce pays au contraire est le pays ouvert par excellence. Il a un aspect de franchise et de sérénité. C'est une région de collines mamelonnées sur de vastes ondulations nues et battues d'un air vif. L'approche du printemps couvrait ces grands espaces de la riche verdure des jeunes blés, et les parties plus arides qui en masquent parfois le faîte étaient revêtues de l'herbe fine des pâturages. Une atmosphère changeante, tantôt chargée de vapeurs, tantôt balayée par de fortes brises, irisait des nuances les plus fines cet océan végétal dont les vagues semblent escalader paisiblement le ciel.

Ce riche pays, admirablement cultivé, étonne par la solitude qui y règne. On y marche des heures entières sans approcher d'une habitation. Il n'y a pas de maisonnette isolée; la chaumière n'existe pas. Toute la population est concentrée dans de gros villages ou dans de vastes groupes d'usines. On se demande comment on peut ensemencer et récolter avec de telles distances à franchir et tant de hauteurs à grimper. Quand de ces hauteurs on embrasse l'horizon, les distances entre les villages vous frappent encore plus. Le peu de place qu'occupe l'homme y est sans aucun rapport avec l'incommensurable domaine de son travail.

A mesure qu'on descend vers le vallon de la Lesse, le paysage change. On quitte les grandes vues, le découvert immense, pour retrouver une Meuse en miniature, d'étroites prairies, des ravins et des rochers abrupts, un ruisseau clair et rapide, de beaux arbres, des bruyères, des bosquets de frênes et de mélèzes.

Je descendis à la rustique auberge de Han, où je fus servie avec la brillante propreté, l'abondance et le bon marché qui règnent dans tout le pays. Je demandai le guide, il était absent; personne ne voulut le remplacer. On ne visitait pas les grottes à ce moment de l'année. La Lesse y faisait de grands ravages tous les hivers; il fallait à chaque printemps des travaux pour rendre les passages praticables, et ces travaux n'étaient pas terminés. Ne voulant pas être venue pour rien, je demandai à voir au moins le trou du rocher où la Lesse s'engouffre. Rien n'était plus facile; c'était à une demi-heure de marche, et le premier enfant venu pouvait m'y conduire.

J'aimais mieux être seule. Je me fis indiquer le chemin, et j'entrai dans un vallon étroit et frais, coupé de rochers et de bouquets d'arbres, qui côtoie la montagne où les grottes sont enfouies. Ce paysage inculte est ravissant. La Lesse s'y étale dans des déchirures verdoyantes qu'elle inonde au printemps. J'arrivai par de délicieux sentiers à la bouche de pierre noire où elle se glisse avec un sourd et frais mugissement. Il me vint à l'esprit une de ces comparaisons auxquelles nous porte la tristesse. Ma vie n'était-elle pas faite à l'image de ce ruisseau, qui, lassé de se promener dans une solitude charmante et de refléter le ciel dans son eau tranquille, rencontrait un abîme et s'y jetait aveuglément pour s'égarer dans l'inconnu, au risque de s'y perdre et de ne jamais revoir la lumière? Tout en philosophant sur moi-même et en comparant ce gouffre à mon malheureux amour, je fus prise d'une ardente curiosité de m'élancer aussi dans l'inconnu, et je cherchai un sentier qui me permît d'entrer avec le torrent dans l'abîme.

Il n'y en avait pas. La Lesse remplissait toute la voûte où elle disparaissait. Une jeune fille, sortant des buissons, vint à moi en

courant, et me demanda si je voulais voir les grottes. — On prétend, lui répondis-je, que ce n'est pas possible.

— Ce n'est pas possible par là, reprit-elle; mais par l'entrée, plus haut, si le cœur vous en dit?

Je la regardai; elle avait seize ou dix-sept ans. Avec sa fraîcheur un peu aigre de ton et ses cheveux d'un rouge cuivreux, elle n'était pas jolie, mais elle avait ce type de douceur et de franchise résolue qui m'avait frappée dans plusieurs types du pays. Comme elle n'était guère plus grande ni plus robuste que moi, je pensai pouvoir bien passer où elle passerait, et j'acceptai sa proposition.

Je la suivis sur le sentier, et nous montâmes à l'ouverture supérieure. — Comment verrons-nous à nous conduire là dedans? lui dis-je.

— Je sais, répondit-elle, où on met les torches, et nous en prendrons deux. Vous déposerez le prix ici, dans ce creux, c'est le profit des guides quand ils sont là. Et puis nous trouverons les grottes éclairées, on y travaille.

Nous entrâmes dans les ténèbres avec nos torches, dont la fumée nous aveuglait. Nous n'avions pas fait trois pas que deux vieilles, sordides et vraiment effrayantes, nous barrèrent le passage avec un sale ruban bleu étoilé d'or fané. Je pensai que c'était quelque tentative d'initiation à la cabale, car je n'ai jamais vu de sorcières mieux caractérisées. — Donnez-leur deux sous, et qu'elles nous laissent tranquilles, me dit Élisabeth; c'était le nom de mon jeune guide femelle.

Je donnai dix sous pour me faire expliquer le mystère. C'était une pratique religieuse, catholique, il n'est pas besoin de le demander, puisqu'il fallait payer. En passant sous ce ruban consacré à la Vierge, on était assuré de ne pas tomber dans les précipices qui s'ouvrent à chaque pas dans les grottes. Je dois vous dire que le propriétaire de la montagne, qui spécule sur la curiosité, ne permet plus aux pieuses sorcières de se tenir à l'entrée, parce que leur cérémonie effraie les voyageurs. Elles profitaient de ce qu'il n'y avait pas encore de surveillance, et, m'ayant aperçue, elles avaient quitté à la hâte les chèvres qu'elles gardaient pour me soumettre à leur misérable impôt.

Pendant longtemps, nous marchâmes péniblement sur la roche glissante sans voir autre chose que des passages étroits et des stalactites noires sans effet et sans grandeur. Je regrettais d'avoir entrepris une promenade désagréable tout à fait dépourvue d'émotion; mais au bout d'une heure environ nous entrâmes dans le chaos Les parois qui m'oppressaient s'écartèrent, le sol se creusa rapidement, des espaces sombres que les torches remplissaient d'une brume rougeâtre s'ouvrirent tantôt sous mes pieds, tantôt sur ma

tête; la Lesse gronda dans des profondeurs invisibles. Nous gravîmes de petites hauteurs, difficiles à cause du sol glaiseux et toujours imprégné du suintement des roches; nous traversâmes des galeries énormes. Je ne m'arrêtai pas à regarder les bizarreries des stalactites qu'Élisabeth voulait me faire admirer comme des merveilles *qui n'existaient nulle part ailleurs;* sur la foi des dévots de son village, elle voyait partout des représentations de l'enfer avec des monstres pétrifiés, ou des statues de madone placées là par la Providence pour nous protéger. Je la laissais dire et cherchais à me rendre compte des formes de ce monde souterrain qui n'est pas, comme on le croit dans le pays, l'ouvrage des eaux de la Lesse. C'est un craquement intérieur formidable où le torrent a trouvé passage et s'est laissé emporter par la pente, tournant les obstacles qu'il rencontrait, et se faisant large ou étroit, rapide ou morne, selon la disposition de son lit et ses rives, se comportant enfin de la même façon qu'il se comporte à ciel découvert. Il n'y avait donc là rien de curieux; mais ce monde souterrain s'est établi dans des proportions d'une majesté rare. Je pus m'en convaincre quand, nous dirigeant vers un bruit de voix et d'outils, nous arrivâmes à un endroit dont une vingtaine d'ouvriers déblayaient les sentiers. Ils avaient tous des torches, et, comme ils étaient disséminés sur plusieurs points, je n'eus pas besoin de les prier d'illuminer. Le paysage souterrain était éclairé à souhait.

Figurez-vous un ravin avec le torrent au fond, des blocs énormes jetés en désordre sur la croupe de collines aux versans rapides, donnez pour cadre à ce vaste tableau des bases colossales de montagnes dont le sommet se perd dans la nuit, et pour ciel l'ombre impénétrable d'une voûte longue d'un kilomètre et haute de trois cents pieds. C'est un chaos alpestre enfoui dans un chaos. C'est une scène de montagne brisée dans l'intérieur d'une montagne compacte. Le bruit de l'eau courante, les ouvriers occupés à retrouver les sentiers praticables et à réparer le pont rustique, donnaient un aspect de vie étrange à ce décor enseveli.

Comme ces hommes achevaient leur travail et se transportaient dans ce qu'ils appelaient une autre salle, et que j'aurais appelé, moi, un autre pays, je les suivis, et ils m'aidèrent à passer encore le torrent sur une simple planche et à marcher dans les endroits dangereux. Ils s'installèrent pour réparer un autre pont dans une autre immensité. Là, voulant voir le lieu, qui était encore plus grandiose que le précédent, je m'assis sur une roche, et j'attendis qu'ils eussent pris chacun leur poste et planté leur torche. Élisabeth me recommanda de ne pas bouger, car j'étais au bord d'un précipice, et elle s'éloigna pour aller babiller avec un jeune gars, son frère ou son amoureux.

On m'avait beaucoup exagéré la hauteur des eaux de la Lesse, mais elle s'était fraîchement retirée, et l'humidité laissée sur les roches était si grande que plusieurs torches s'éteignirent, surtout du côté où j'étais. Je me trouvai plongée par momens dans une obscurité qui ne me permettait pas de voir à mes côtés. Cette promenade sinistre m'avait exaltée, il me passa par la tête des idées folles. N'était-ce pas là un endroit ménagé à souhait pour le suicide qui ne s'avoue pas? Je n'avais qu'un pas, qu'un léger mouvement à faire pour me laisser glisser dans cette eau noire et profonde qui mugissait à mes pieds. Qui s'en apercevrait? qui me retrouverait là? qui saurait jamais si je n'y étais pas tombée par accident?

Cette rêverie s'empara de moi au point que, pour résister au vertige de l'abîme, j'étendis la main pour me tenir à un angle du rocher. Ma main rencontra le bras d'une personne qui était derrière moi et que je n'avais pas vue, que je ne pouvais pas distinguer. — Est-ce vous, Élisabeth? lui dis-je. — Elle ne me répondit pas et glissa comme une ombre confuse. Élisabeth était à quelque distance, elle m'entendit et vint à moi avec sa lumière. La personne avait disparu. J'avoue que j'avais eu peur, et qu'au milieu de mon désir de suicide l'approche d'un danger inconnu m'avait rappelée à la raison. Je pensais qu'un des ouvriers avait voulu me voler, ou, chose pire, m'insulter. Je n'osai dire ma puérilité à la jeune fille, et je me rapprochai des lumières.

Mais quand j'eus assez vu le site, et qu'elle me proposa de reprendre notre route, car nous avions encore une heure à marcher avant de pouvoir sortir, mes appréhensions revinrent, et je lui demandai si elle connaissait toutes les personnes qui étaient dans la grotte.

— Certainement que je les connais, répondit-elle, c'est tous de braves gens; mais, comme l'entrée n'est pas gardée en ce moment, il peut bien se faire que quelqu'un d'étranger soit entré derrière nous. Si vous avez peur, je vais demander à mon oncle, qui est par là, de nous conduire jusqu'au lac.

J'acceptai, et après d'autres stations toujours plus intéressantes nous arrivâmes au lac que forme la Lesse avant de sortir de sa prison. L'oncle d'Élisabeth nous confia au batelier qui stationne au rivage, et nous montâmes toutes deux dans la barque avec d'autres paysans qui devaient nous régaler du formidable coup de canon dont la détonation se prolonge à l'infini sous la voûte immense. A peine étions-nous installées pour partir, qu'on éteignit les torches; nous nous trouvâmes ensevelies dans une obscurité absolue.

— Ne vous étonnez pas, me dit la jeune fille, et regardez devant vous, tout droit.

— Pourquoi n'avançons-nous pas? lui demandai-je après quelques instans.

— Nous avançons, me dit-elle, et très vite; regardez! vous le verrez bientôt.

En effet, un tout petit point bleu trouait comme un pâle saphir les ténèbres sans bornes. Le courant insensible nous poussait sans bruit vers cette lueur qui grandissait rapidement, et qui devint un clair de lune, puis une aube, puis une splendide grotte d'azur. Le lac, en se resserrant, se remplit des reflets énormes de la voûte, et ce miroir, d'une immobilité extraordinaire, apparut comme un abîme sans eau où la barque allait se briser et se perdre dans des profondeurs hérissées de rochers monstrueux. Je me demandais très naïvement comment nous franchirions ce gouffre, quand la grotte d'azur devint un foyer ardent dont les yeux pouvaient à peine supporter l'éclat. C'était le jour, et le jour terne, car il pleuvait dehors. Qu'est-ce donc que ce foyer d'irruption de la lumière dans le crépuscule quand le soleil est de la partie?

J'étais si éblouie que je ne pouvais sortir de la barque et ne voyais pas le magnifique portail de rocher qui s'ouvrait sur la verdure extérieure. Cette verdure me semblait incandescente; quelqu'un me donna la main et me fit asseoir sur un banc auprès duquel était la petite pièce de campagne qu'on se hâtait de charger. Le coup partit. Je ne l'entendis pas. Quelqu'un qui craignait pour moi la commotion trop violente m'avait entourée de ses bras en me disant tout bas : *Sarah!* — C'était Abel! Le cri de surprise qui m'échappa fut sans doute couvert par la terrible détonation. Je ne la ressentis aucunement; mon être avait subi une secousse autrement profonde.

Nouville ne m'avait pas tenu parole. Il avait cru devoir donner à son ami une leçon salutaire. Il lui avait envoyé à Nice la dernière lettre que je lui avais écrite et où, rappelant l'aventure de Lyon, je lui disais : « J'en suis venue à pardonner même cela, et je vois bien que je pardonnerai tout, car il s'agit de le sauver, et je m'y dévoue, dussé-je mourir à la peine. » Abel avait quitté Nice à l'instant même. Il était venu me chercher à Malgrétout, et, ne m'y trouvant pas, il avait su où j'étais et m'avait suivie. Me voyant effrayée de son approche dans la grotte, où un petit berger l'avait guidé, il avait attendu que nous fussions sortis de ces dangers pour me parler.

Quand je vins à bout de comprendre ce qu'il me disait, nous étions encore assis sous le majestueux portique de la grotte, en face de ce miroir du lac qui en reflétait l'arcade festonnée de verdure. Il pleuvait; Abel avait envoyé Élisabeth chercher la voiture. Le batelier était retourné à son poste dans la caverne. Nous étions seuls.

Abel me parlait en tenant mes mains. Comme cet illettré, ce muet épistolaire savait dire avec l'éloquence du cœur ce qu'il voulait dire! Il me jurait et me prouvait presque que la Settimia n'avait jamais

été pour lui qu'une associée de rencontre; la version de Nouville était la vraie. Si j'étais restée un instant de plus, j'en eusse été convaincue. Il avait été si près de moi et il ne l'avait pas su! Il ne m'avait pas devinée à travers cette cloison qui nous séparait! Il maudissait la fâcheuse qui m'avait mise en fuite; quelle joie il eût éprouvée de me retrouver à Marseille et à Nice! — Nous serions, disait-il, officiellement fiancés, mariés peut-être à l'heure qu'il est! J'aurais su que vous m'aimiez, et j'aurais renversé les obstacles, tandis que, n'osant devancer votre volonté, j'ai perdu l'occasion qui s'offrait de déclarer mes intentions à votre père et à votre sœur. Je les ai vus souvent, j'ai travaillé à détruire les préventions de Mme de Rémonville, et je crois y être parvenu, car elle a cessé de me railler, et même elle m'a quelquefois parlé d'un ton d'amitié qui semblait appeler ma confiance; mais que savais-je si, en recevant mes aveux, elle n'eût pas changé de dispositions à mon égard? Quand j'ai lu la lettre que vous aviez écrite à Nouville, je suis devenu fou de bonheur, et me voilà. J'accours avec toutes mes espérances renouvelées, et cette fois avec des projets bien arrêtés. Je n'écouterai plus vos craintes et vos scrupules. J'attendrai auprès de vous, n'importe où dans votre voisinage, le retour de votre famille, qui doit avoir lieu incessamment, et je ne veux plus attendre six mois, je ne veux pas attendre six semaines. Je veux être à vous tout de suite et pour toujours. Je suis assez riche pour deux ou trois ans, si vous voulez mener une vie brillante, — pour dix ans et plus, si vous voulez une vie modeste et retirée. Que m'importe à moi l'avenir? Il sera ce que vous le ferez. J'ai encore des forces immenses pour vous faire une fortune. J'en ai d'inépuisables pour le bonheur intime et tendre que vous avez toujours rêvé, et que je rêve avec délices depuis que je vous connais. Tenez, Sarah, ce que je vous ai dit dans votre parc au bord de la Meuse, dans cette nuit étoilée, est toujours aussi vrai. Vous êtes mon salut, mon étoile, à moi; il ne faut pas me rejeter dans l'ombre de cette horrible caverne que nous venons de traverser, et qui est l'image de ma vie sans vous. Il y a là des beautés qui ne sont que des mirages, des merveilles qui ne sont que des vertiges; l'enfer est sous les pieds, la voûte de la tombe s'étend partout sur la tête, et on erre là ainsi qu'une forme humaine qui a laissé son âme à la porte. J'ai horreur de la nuit, et si je ne vous eusse cherchée dans ces ténèbres, j'y serais devenu fou. Oui, Sarah, oui, ce n'est pas une métaphore; ma vie sans vous est comme cet abîme, tout y est mort, il n'y a pas une fleur, pas un brin d'herbe, pas un rayon. Ramenez-moi au soleil; aimez-moi, ou je n'aimerai jamais, et je mourrai sans avoir vécu.

Je ne sais ce que je lui répondais. Mon cœur parlait sans que ma raison se rendît compte de mes paroles. Il me remerciait, il était

heureux. Il pleurait d'amour et de joie. La voiture arriva, et nous reconduisit au village. Nous avions trois heures de route pour regagner Givet, et je m'avisai qu'Abel avait peut-être oublié de déjeuner pour me rejoindre plus vite. — Quelle enfant! me dit-il en me regardant avec un rire attendri; elle croit que je songe à manger!

— Si vous n'y songez pas, répondis-je, c'est raison de plus pour que vous en ayez grand besoin.

Je donnai l'ordre qu'on nous servît.

— Oui, dit-il en s'asseyant devant moi à la petite table de noyer où j'avais déjeuné seule le matin, j'ai faim, vous m'y faites penser; mais j'aurais pu l'oublier jusqu'à la mort. C'est donc vous qui me soignerez? C'est moi qui serai l'enfant? Oui, vous êtes la maternité, la tendresse, la sollicitude, je le sais bien, je le vois, et le sentiment que j'en ai met comme une douce moiteur sur mes nerfs irrités. Comment, je vais être aimé! Quelqu'un s'inquiétera de moi à toute heure et me dira : Il faut faire telle chose et t'abstenir de telle autre! Je ne me gouvernerai plus, quelle chance! Et vous serez heureuse aussi, Sarah, heureuse de rester vous-même, c'est-à-dire providence, et d'avoir un enfant docile et reconnaissant!

J'étais heureuse déjà de le servir et de bercer cette puissance à laquelle j'appartenais. Je pris du thé pour le décider à manger, et après nous nous demandâmes où nous allions. Je n'avais plus d'objections, plus de doutes quand il était là; mais enfin il fallait aviser aux choses immédiates. Il voulait rester près de moi jusqu'au retour de mon père et de ma sœur. Dans ma maison, ce n'était vraiment pas possible; dans mon voisinage, il était connu, et d'ailleurs pourrions-nous passer plusieurs jours sans nous voir, nous sentant près l'un de l'autre?

— Comment, s'écria-t-il, je vais vous reconduire chez vous ce soir, et nous nous dirons encore adieu! Non, ce n'est pas possible. Vous êtes là, je vous tiens, je suis ivre de joie, nous mangeons ensemble, nous sommes tête à tête comme deux époux, et parce qu'on pourra le savoir et le dire, nous allons nous quitter! Non, Sarah, je ne veux pas, je vous enlève! Ce pays est une solitude immense; faisons deux lieues à travers les bois, et personne ne nous y connaît plus. On sait chez vous que vous êtes en excursion; on ne sait quand vous comptez rentrer, car vos gens m'ont dit qu'après les grottes de Han vous iriez peut-être voir celles de Rochefort. N'y allons pas, fuyons les lieux habités; allons à l'aventure, ne nous quittons pas surtout; si vous me quittez, vous aurez encore peur de moi. On vous ébranlera, on vous dira d'attendre; moi, je n'attends plus, ou je deviens fou!

J'essayai de résister. Il eut l'air de céder, et nous montâmes dans la voiture qu'il avait amenée; il avait renvoyé la mienne à Givet.

La soirée était humide et fraîche. Il m'enveloppa d'une peau d'ours blanc, fine et souple comme de la soie, qu'il avait rapportée de Russie, et quand nous fûmes en route, il me dit : — Parlons raison, ma bien-aimée Sarah. Votre sœur ne consentira jamais de bonne grâce à votre mariage avec moi. Il faut que vous ayez le courage de lutter; si vous ne l'avez pas, je suis perdu.

— Eh bien! oui, répondis-je, il faut parler raison. Il faut que vous me donniez plus de détails sur vos relations avec ma sœur à Nice.

— Je vous ai tout dit, sauf qu'elle est aussi coquette que capricieuse.

— Coquette! Voyons, dites-moi tout ce que vous pensez d'elle. Je la justifierai, mais après avoir écouté toutes vos accusations.

— Eh bien! sachez tout, il le faut. La dernière fois que je l'ai vue, c'est avec moi qu'elle a été coquette. Il y a là-bas une certaine aventurière du monde qui s'appelle Mlle d'Ortosa.

— Je la connais; que pensez-vous d'elle?

— Je pense qu'elle est dévorée de la vanité d'éclipser toutes les autres femmes et de tourner la tête à tous les hommes.

— Et elle y réussit?

— Elle y réussit; mais elle a échoué avec moi. Voici ce qui s'est passé il y a huit ou dix jours : j'avais eu un grand succès; j'étais à la mode. Mlle d'Ortosa me fit inviter par sa parente, la comtesse d'Arès, à prendre le thé chez elle « en petit comité. » Il y avait deux cents personnes! Votre sœur y était. Je m'approchai d'elle et je lui parlai assez longtemps; nous parlions de vous.

— Que disiez-vous? il faut que je le sache.

— Votre sœur, à qui je demandais de vos nouvelles, me répondait que vous étiez au comble du bonheur d'être seule.

— Elle disait cela? Pourquoi?

— Pour me répéter que vous aviez horreur du monde et du mouvement, et me faire sentir que j'aurais bien tort d'embarrasser ma vie d'artiste d'un mariage qui convenait tout au plus à un riche bourgeois retiré des affaires.

— Comment! elle vous a dit cela?

— Non pas à bout portant, mais de manière que je ne perdisse pas une intention de son thème. C'était la première fois qu'elle y mettait autant de clarté, et j'en mis de mon côté le plus possible à lui dire qu'elle exploitait votre dévoûment et voulait se dispenser de la reconnaissance en prétendant que vous n'aviez pas de mérite à vous sacrifier. Notre *a parte* devenait assez aigre, lorsque Mlle d'Ortosa, qui voyait sans la comprendre l'animation de notre dialogue, et qui ne souffre pas qu'on fasse la cour aux autres en sa présence, vint me demander mon bras pour faire le tour du salon. Elle croyait

m'accorder une grande faveur, elle qui ne fait porter la traîne de sa robe qu'à des princes, tout au plus à des ambassadeurs. Je trouvai la chose comique, et je fus gai. Elle me crut enivré et me défendit, en paroles cassantes, de rien espérer, tout en dardant sur moi ces yeux étranges qui disent *osez tout!* C'est sa manière.

— Ces yeux-là enivrent, à ce que l'on dit?

— Ils enivrent comme du vin de Champagne où l'on aurait mis du vitriol. Je ne suis plus un enfant pour goûter au poison; je ne fus pas enivré.

— Et alors ma sœur...

— Votre sœur et Mlle d'Ortosa se haïssent cordialement.

— Que dites-vous là? Elles s'aimaient. L'Espagnole a choyé la petite Anglaise jusqu'au jour où elle a vu que celle-ci, avec son air mutin sous ses habits de deuil, avait un succès de fraîcheur et de physionomie. Elles ont essayé leurs flèches sur moi. Pour Mlle d'Ortosa, c'était une occasion d'enflammer le dépit de ces messieurs et de les renvoyer humiliés à la petite Adda. Pour la petite Adda, c'était une tentative audacieuse et désespérée d'arracher à la grande aventurière la seule conquête dont elle eût le caprice ce soir-là. L'assaut fut rude. Mme de Rémonville me fit de son éventail noir, et sans aucune adresse, le signe impérieux de revenir auprès d'elle. Mlle d'Ortosa me força de lui tourner le dos en me faisant faire demi-tour d'un bras nerveux. Tout le monde vit ce singulier jeu de scène, et, pour mettre les parties d'accord sans me donner ridiculement en spectacle, je m'esquivai adroitement du salon. J'ai été à Monaco, et c'est là que j'ai reçu la lettre de Nouville, qui m'a fait partir à l'heure même.

— Et à présent, Abel, que concluez-vous de tout cela?

— Que votre sœur et Mlle d'Ortosa sont irréconciliables, que l'une est une coquette corrompue, l'autre une coquette ingénue, et que celle-ci, votre charmante petite sœur, fera tout au monde pour vous détourner de moi, non qu'elle veuille de moi, je ne suis qu'un pleutre de ménétrier, mais parce que toute femme coquette voit avec dépit l'amour dont elle n'est pas l'objet.

Je sentis qu'Abel me disait la vérité et jugeait bien la situation. — Pourtant, lui dis-je, je veux en avoir le cœur net. Supposons qu'au lieu d'être enivrée par la vanité, comme il vous semble, ma sœur se soit naïvement éprise de vous?

— Naïvement?... après ses persiflages, ses grossièretés et ses avances? Ce n'est pas l'amour ingénu et spontané, cela!

— Qui sait? chez une enfant un peu gâtée?

— Où voulez-vous en venir, Sarah? Quand elle m'aimerait?

— Ce serait un grand malheur pour moi, Abel!

— Le malheur de la contrarier? Je la contrarierais bien davantage, moi, si elle vous faisait souffrir; je la haïrais!

— Qu'elle me fasse souffrir, ce n'est rien, j'y suis habituée; mais si elle souffrait beaucoup elle-même?

— J'entends, vous me sacrifieriez, et vous croyez que ce serait le moyen de me rendre épris d'elle?

— Qui sait? avec le temps! Un homme résiste-t-il à une passion vraie quand la femme est jeune et charmante?

Le cocher qui nous conduisait s'arrêta. Abel passa la tête dehors et lui dit quelques mots que je n'entendis pas. Il repartit aussitôt. — J'avais cru, lui dis-je, que nous arrivions à Givet?

— Nous n'y serons pas, me répondit-il, avant deux heures.

Je ne m'inquiétai pas du chemin que nous suivions, et que la nuit ne m'eût pas permis de reconnaître; mais le silence où Abel était tombé m'alarma, et je lui demandai s'il n'avait rien à répondre à mes anxiétés.

— Vos anxiétés, reprit-il, ne sont pas les miennes. Vous pensez à votre sœur; moi, je pense à vous, Sarah! Vous ne m'aimez donc pas, que vous admettez la pensée de m'en voir aimer une autre? Voyons, que feriez-vous si j'étais assez lâche pour épouser votre sœur au lieu de vous?

— Rien!

— Comment! rien?

— Je resterais près de vous, j'élèverais vos enfans, je tiendrais votre ménage.

— Enfin vous n'en mourriez pas, cela est certain!

— Je ferais mon possible pour vivre de mon sacrifice, au lieu de vous le rendre stérile en succombant à mon chagrin.

— Vous êtes peut-être sublime, reprit-il avec emportement, mais c'est trop pour moi. Je ne comprends pas! Vous n'aimez pas, Sarah! c'est trop d'abnégation. Si vous me quittiez pour un autre, je le tuerais, fût-il mon frère, et vous, vous m'offrez... Tenez, vous êtes folle, et vous me brisez!

Je ne répondis pas, sa voix irritée me faisait peur. Il s'agita dans la voiture, il leva et baissa les glaces avec brusquerie, maudit le temps, qui était lugubre, la nuit sombre, les nuages de plomb qui lui rappelaient l'horrible grotte de Han; puis il s'apaisa, me prit les mains et vit que je pleurais. — Quelle femme! s'écria-t-il! elle pleure à étouffer, et on ne l'entend pas! Elle mourrait à vos côtés sans se plaindre! Ah! tiens, Sarah, tu es au-dessus de la nature humaine, et moi je suis au-dessous! Que veux-tu? j'ignore tant de choses! Je ne sais ce que c'est que les liens du sang, je n'ai pas eu de famille, j'ai vécu comme un sauvage, tout seul dans la vie, es-

sayant d'aimer mes amis comme j'aurais voulu être aimé, mais ne comprenant pas d'autres sacrifices que ceux de mon temps et de ma peine. J'aurais bien volontiers donné ma vie, s'il l'eût fallu; mais donner mon âme, sacrifier mon amour... je n'ai jamais admis cela. Tu l'admets, toi! Je m'efforce de t'admirer, et je suis en colère. Je ne peux pas dire « c'est bien, » et pourtant tu pleures de n'être pas comprise, tu sens que je suis trop égoïste et trop brutal pour t'apprécier. Tu me trouves injuste et cruel peut-être? — Tu as raison, puisque tu souffres, puisque c'est moi qui te fais pleurer. Je te fais pleurer, moi, qui suis venu à toi, croyant t'apporter des trésors de tendresse, me vantant à moi-même de t'inonder de joie et de confiance... Ah! je suis maudit, et tout ce qui m'arrive, c'est ma faute! C'est ma folle existence qui te rend si courageuse devant la possibilité de vaincre ton amour. Je ne vaux pas la peine d'être disputé, tu le sens, et tu ne me disputeras pas!

— Voilà qui est plus cruel que tout le reste, lui dis-je, je ne croyais pas mériter ce reproche-là!

Il se jeta à mes pieds et me demanda passionnément pardon, et moi je sentais qu'il m'était si cher que je lui demandais pardon encore plus de l'avoir fait souffrir.

Cependant la voiture descendait rapidement dans des chemins affreux, et comme la nuit se faisait un peu plus claire, je fis observer à Abel que nous étions sur une route qui n'était pas celle que j'avais suivie le matin. — C'est probable, répondit-il, il y a une heure que le cocher est perdu; mais voici qu'on voit à se conduire, il se retrouvera. Il est du pays, et nous ne pouvons pas être bien loin d'un endroit habité où il se renseignera.

Bien que la route devînt de plus en plus dangereuse et pénible, je ne pouvais avoir peur auprès d'Abel. Nous marchâmes encore une heure, et quand nous nous arrêtâmes, nous étions à dix lieues de Givet; les chevaux, harassés, ne pouvaient aller plus loin. Nous étions dans un petit village de marbriers, au fond d'une gorge, à la porte d'une auberge très rustique. — Je me reconnais, dit Abel en sautant à terre, c'est la gorge d'Antée à Astières, j'y suis passé autrefois. Cette auberge est propre, et vous n'y manquerez de rien. Allons, mon amie, vous avez besoin de repos; il faut nous arrêter ici.

— Pourquoi nous arrêter? lui dis-je. Je ne suis pas fatiguée, et nous pouvons trouver ici des chevaux.

— Des chevaux pour aller où? demanda l'hôtesse, qui m'aidait à descendre.

— A Givet, répondis-je.

— Oh! cela, non, dit-elle en joignant les mains; nous n'avons

que des chevaux pour le travail des carrières, et ils ne vont ni loin ni vite. A aucun prix, vous n'en trouverez chez nous.

— Allez donc voir, dis-je à Abel.

— Entrez toujours, répondit-il, je vais m'informer, — et il s'éloigna. J'entrai dans l'auberge, qui, au dehors, semblait une masure, mais dont l'intérieur propre, ciré et orné de fleurs comme tous ceux du pays, ne rendait pas bien effrayante la perspective d'y rester quelques heures. Les deux femmes qui tenaient la maison étaient prévenantes sans importunité. Je me chauffai avec plaisir, et, pour faire quelque dépense, je commandai du café pour Abel. Il revint au bout de peu d'instans, et me dit qu'il était impossible de sortir de ce village avant le lendemain.

— Eh bien! lui répondis-je avec une candeur qui le troubla, vous vouliez rester avec moi, le hasard l'a voulu aussi. Nous ne nous dirons pas adieu aujourd'hui. — Je vis qu'il hésitait à me répondre, et je lui demandai de quoi il paraissait inquiet. — Ah! Sarah, me dit-il en s'agenouillant près du feu devant moi, vous êtes un trop bon ange! Je ne peux pas vous tromper plus longtemps. Vous ne voyez donc pas que je vous ai perdue exprès?

— Non, je ne le voyais pas, répondis-je, blessée au cœur, et je ne peux pas le croire, quoique vous me le disiez.

— Eh bien! reprit-il vivement, j'ai fait quelque chose qui vous semble mal, qui vous offense, et que vous me pardonnerez, il le faut! Si vous étiez au bord d'un précipice, je vous retiendrais de toute la force de ma volonté, dussé-je froisser vos membres délicats, que j'adore, et déchirer vos vêtemens, qui me sont sacrés. Je ne penserais qu'à vous sauver, et mon étreinte furieuse serait aussi chaste que celle dont vous embrasseriez votre petite Sarah en pareille circonstance. Tenez, il faut en finir avec ces terreurs. On veut nous désunir : deux femmes ennemies, Mlle d'Ortosa, qui ne reculera devant aucune machination pour m'éloigner de votre famille, et votre sœur, moins habile, mais plus puissante sur vous! Je sens bien, à chaque pensée qui vous trouble, à chaque parole qui vous échappe, que vous m'appartenez quand je suis là, mais que vous subissez une domination atroce quand je vous quitte. Vous n'avez pas la force nécessaire pour la briser. Il faut que j'aie cette force pour nous deux. J'ai voulu l'avoir, je l'ai, je l'aurai.

— Mais que voulez-vous donc? lui dis-je : quel moyen avez-vous trouvé de me soustraire à l'influence de ma sœur? Vous voulez me compromettre, m'ôter cette bonne réputation qui devrait faire votre orgueil, et qui est la seule dot que je puisse être fière de vous apporter?

— Je veux vous enlever! Que m'importe cette réputation qui est

à moi à présent, et que ma passion légitime ne peut ternir? Qui pourra vous l'ôter, qui pourra vous insulter dans mes bras? Restez avec moi, écrivez à votre père de vous rejoindre, et ne rentrons en France que mariés.

— Et vous croyez que, si ma sœur veut empêcher ce mariage, elle ne suivra pas mon père auprès de nous?

— Partons pour l'Angleterre. Votre fuite aura fait quelque bruit, vous serez compromise, comme vous dites! Tout le monde comprendra qu'ayant un trésor à garder, je n'aie pas voulu me le laisser prendre.

— Ainsi vous voulez m'exposer aux railleries du pays, au mépris de ma sœur, et vous croyez que mon père, qui ne demande qu'à nous unir, ne blâmera pas cet acte de démence? Vous croyez qu'il n'aura pas un profond chagrin de me voir mariée au prix d'un scandale? Vous pensez que je serai une bien bonne gardienne de ma petite Sarah aux yeux de ma sœur irritée, quand je voudrai redevenir sa mère adoptive? Est-ce là ce que vous m'aviez promis, Abel? est-ce là ce bonheur de famille que vous vouliez respecter à tout prix? est-ce la protection que je devais au moins attendre de vous dans ma lutte avec le monde? Déjà, sans y songer, sans le vouloir, vous m'avez pris mon honneur.

— Moi! s'écria-t-il, moi!

— Oui, vous! quand vous êtes venu, au milieu d'un concert, me surprendre à Nouzon, vous m'avez livrée à la merci de Mlle d'Ortosa; elle nous a vus, elle nous a épiés, elle sait mon secret, et Dieu sait quel usage elle veut en faire!

— Ah! si j'avais su cela! reprit Abel avec feu; — que ne l'ai-je su plus tôt! — J'aurais parlé à votre père à Nice, j'aurais proclamé mon amour pour vous, j'aurais brisé ces misérables intrigues de femmes!

— Il est temps encore, Abel! Venez dans quelques jours et demandez-moi hautement et franchement, réclamez-moi au besoin, puisque me voilà compromise deux fois par votre volonté; mais n'exigez pas qu'il y ait de la mienne dans cet apparent oubli de ma dignité de femme. Ne me ramenez pas dans ma demeure comme une conquête avilie; laissez-moi rentrer seule et libre, je veux pouvoir dire à mon père que je suis toujours digne de lui et de vous.

— Partons, dit-il, partons, j'obéis! — Et il sortit impétueusement; mais il rentra mouillé jusqu'aux os, car la pluie avait recommencé, et il avait en vain couru tout le village; il s'était même blessé dans l'obscurité, et il avait les mains couvertes de sang. Il avait promis une fortune au cocher qui nous avait amenés. Il avait trouvé un homme incorruptible qui aimait ses chevaux *pour eux-*

mêmes, qui craignait d'ailleurs l'averse et les mauvais chemins pour son compte, et que rien n'avait pu décider à repartir après une journée de vingt lieues. — Voilà! me dit Abel, partir est impossible; mais, vous le voulez, partons; je vous porterai jusqu'à ce que je meure.

Je le calmai, je le consolai, je ne pouvais le voir ainsi mouillé, ensanglanté, exaspéré contre lui-même. Je lavai sa main blessée, cette main si précieuse et si habile dont il ne voulait pas s'occuper, et que je pansai avec mon mouchoir. Je lui dis que j'attendrais sans dépit et sans effroi jusqu'au lendemain, que je me fiais désormais à sa parole, qu'il fallait accepter un événement dont il n'avait pas prévu les conséquences, et dont je n'avais pas sujet de m'affecter puérilement, dès que, de sa part et de la mienne, il devenait involontaire.

Je demandai une chambre pour me reposer, car j'étais brisée de fatigue. Il était minuit, et nos vieilles hôtesses n'étaient pas contentes de veiller si tard pour attendre notre décision. Pendant qu'on préparait ma chambre, Abel me remercia avec ardeur de ce qu'il appelait ma bonté. — Oui, la bonté, disait-il, voilà votre force, à vous! la douceur, le pardon inépuisable, cet éternel sourire d'une âme toujours prête à s'oublier pour consoler et guérir! Vous êtes mon dieu, Sarah, ne m'abandonnez pas; à chaque minute, je vous aime davantage. Je vous jure que je me sens mourir à l'idée de vous perdre!

L'hôtesse entra pour demander s'il nous fallait deux lits. Je n'avais pas prévu cette question d'une candeur brutale, qui me fit monter le sang au visage. — Je ne passe pas la nuit ici, répondit Abel, et il ajouta en s'adressant à moi : — J'ai aperçu dans le village une usine dont le travail de nuit m'intéresse, j'irai m'y réchauffer, et reviendrai demain matin déjeuner avec vous.

— Il faut vous reposer aussi, lui dis-je tout bas, je l'exige. Je ne dormirais pas, si je vous savais condamné à veiller pour me rassurer sur les propos que l'on pourra faire.

— Je trouverai un gîte, répondit-il, ne vous inquiétez pas de moi. Je veux dormir aussi, car je ne veux pas devenir fou, et ce n'est pas si près de vous que je pourrais me calmer. Je ne veux plus vous faire pleurer, Sarah! cela est trop douloureux pour moi. Je vous sais en sûreté ici, dormez tranquille, et à demain!

GEORGE SAND.

(*La quatrième partie au prochain n°.*)

LA

PRUSSE ET L'ALLEMAGNE

IV.

LES ÉTATS ALLEMANDS DU SUD, LES PARTIS ET LES GOUVERNEMENS [1].

I.

Grandes furent les perplexités, les angoisses des états secondaires de l'Allemagne dans les premiers mois de l'année 1866. Une lutte terrible allait s'engager, et, quelle qu'en fût l'issue, l'Allemagne avait beaucoup à perdre, elle n'avait rien à gagner. A Dresde, à Munich, à Stuttgart, on pouvait dire avec un personnage de Goethe : « Deux mondes prêts à s'entre-choquer nous écrasent de leur poids. Les puissances qui nous gouvernent réclament un sacrifice, et nous sommes la victime désignée par le destin. » Quel parti prendre dans cette crise? Se croiser les bras, rester neutre, ou, un rameau d'olivier à la main, s'interposer entre les contendans? L'une et l'autre conduite étaient bien hasardeuses. De tous les droits de ce monde, les droits des neutres sont les plus contestés, et quant aux arbitrages, pour qu'ils aient quelque chance d'aboutir, il faut que l'arbitre soit fort, il faut aussi que les plaideurs désirent la paix. En vain la diète de Francfort pouvait-elle se prévaloir de cet article 11, qui obligeait tous les états germaniques à porter leurs

(1) Voyez la *Revue* du 15 janvier 1870.

différends devant elle pour qu'elle les conciliât ou les jugeât. Les lois sont faites pour les petits, les grands les ignorent. La diète ne pouvait se flatter que son verdict fût respecté; à peine entendait-on sa voix dans cet orageux tumulte; il n'y avait pas d'apparence que des ambitions si échauffées et de si longues épées s'inclinassent devant sa toque et sa simarre.

Deux sentimens dominaient dans les états allemands du midi : on craignait l'Autriche et on n'aimait pas la Prusse. On craignait l'Autriche parce qu'on était accoutumé à la craindre, parce qu'avec toute l'Europe on la croyait plus préparée qu'elle ne l'était, parce qu'enfin la puissance qui possède la Bohême et le Tyrol commande l'Allemagne du midi, la tient dans une sorte de dépendance géographique. On n'aimait pas la Prusse, et il est à peine besoin d'en rappeler les raisons. Le cabinet de Berlin avait pris à tâche de s'aliéner et les peuples et les gouvernemens. Depuis des années, on voyait M. de Bismarck aux prises avec sa chambre et le règne des lois remplacé par les ukases. Le vernis constitutionnel dont s'était revêtue quelque temps la royauté prussienne était tombé écaille par écaille; on apercevait à découvert une monarchie militaire et de droit divin, qui ne croyait qu'à sa mission et à son épée. Comme la liberté, l'Allemagne avait de cuisans griefs contre Berlin. La question des duchés avait été résolue sans elle et contre elle. Droits légitimes, vœux des populations, la Prusse faisait bon marché de ces niaiseries; elle déclarait dans les termes les moins ambigus qu'elle avait fait la guerre au Danemark pour s'agrandir, et, comme si elle avait eu des rancunes à satisfaire, en notifiant ses intentions à ses confédérés, elle s'était plu à leur prodiguer les hauteurs. Les plus candides adeptes du *Nationalverein* savaient désormais l'usage qu'elle ferait de la victoire, si la fortune favorisait ses armes (1).

Les états secondaires n'écoutèrent pas seulement leurs ressentimens, leurs craintes ou leurs aversions; leur conduite fut conforme au seul principe qui pût déterminer leur choix dans des circonstances si embarrassantes. Ce principe fut exposé très nettement par le plus important de ces états, la Bavière, dans une dépêche qu'elle adressa, le 8 mars, à la Saxe, au Wurtemberg, à Baden, à Hesse-Darmstadt et à Nassau. M. de Pfordten y déclarait que si l'Autriche et la Prusse, s'obstinant à récuser l'autorité de la confédération, entendaient vider leur querelle en tête à tête, le devoir de l'Allemagne était de rester neutre, que si au contraire l'une des parties invoquait l'arbitrage de la diète, celle-ci devait s'empresser d'ap-

(1) Cette histoire a été retracée de main de maître par M. Julian Klaczko dans les remarquables articles intitulés *les Préliminaires de Sadowa*. Voyez les livraisons de la *Revue* du 15 septembre et du 1er octobre 1868.

peler la cause à son tribunal. En même temps, le ministre bavarois avertissait le cabinet de Vienne qu'il eût à se replacer sur le terrain légal dans la question des duchés, qu'à cette condition seulement il aurait qualité pour saisir la diète de ses griefs. Cet avertissement fut entendu. L'Autriche commençait à se repentir d'avoir trop longtemps joué le jeu de M. de Bismarck; elle abjura ses longues et déplorables erreurs, elle se ressouvint qu'il y avait une confédération germanique, elle lui déféra le jugement souverain du procès. Dès lors les états allemands ne pouvaient plus hésiter sur la conduite à tenir; en restant neutre, la diète eût abdiqué, renoncé à l'existence, et elle se flattait d'exister; c'était à M. de Bismarck de lui prouver le contraire. Tout en s'occupant de rassembler les élémens de cette démonstration, la Prusse s'efforçait d'embrouiller la question et de troubler les esprits par des propositions de réforme fédérale; elle en appelait de la diète de Francfort à une autre confédération germanique dont elle avait le plan en portefeuille. Les contradictions ne lui coûtaient guère. Elle avait accusé l'Autriche de pactiser avec la démagogie en parlementant avec les populations du Holstein, et le lendemain elle proposait la convocation d'un parlement fédéral, puis la création d'un nouveau *Bund* dont l'Autriche serait exclue, et où l'hégémonie militaire du sud serait attribuée à la Bavière. Qui pouvait croire encore à son libéralisme, à ses concessions? Les états secondaires étaient tentés de lui répondre ce que disaient à Faust et à Méphistophélès les braves habitués du caveau d'Auerbach : « Je vous en prie, regardez-nous en face, car nous croyons nous apercevoir que vous vous moquez de nous. »

Nein, Herren, seht mir ins Gesicht!
Ich seh' es ein, ihr habt uns nur zum Besten.

Quoi qu'on en dise à Berlin, l'Allemagne fit en 1866 la seule chose qu'elle pût faire. Elle prit parti pour celui des belligérans qui lui faisait l'honneur de reconnaître son existence, et qui tardivement avait mis le bon droit de son côté. En politique, il ne suffit pas d'être correct, il faut être heureux, et la fortune est moins capricieuse qu'il ne semble : elle dispense volontiers ses faveurs à ceux qu'elle trouve en état de grâce, c'est-à-dire attentifs et prêts. Or depuis bien des années on avait fait à Munich et à Stuttgart de grandes économies sur le budget de la guerre, et l'on n'était pas prêt. On le fit savoir à Vienne, on demanda du temps. Le cabinet autrichien, dans sa superbe confiance, déclara fièrement qu'il répondait de tout, que ses alliés pouvaient s'en rapporter à lui, qu'au besoin il se chargeait à lui seul de mettre la Prusse à la raison, — après quoi les canons eurent la parole et donnèrent un éclatant

démenti à ces hautaines assurances. L'Autriche fut à ce point humiliée qu'elle dut se résigner à ne traiter que pour elle-même; au mépris de ses engagemens, elle ne put rien stipuler pour ses alliés, elle dut les abandonner à la discrétion du vainqueur, et chacun des états du sud envoya son ministre dirigeant à Nikolsbourg pour y mendier un armistice et des préliminaires de paix. La Prusse se complut à tenir en suspens ces inquiets solliciteurs, à leur donner des alarmes, des dégoûts, à leur faire sentir la pesanteur de ses victoires et de ses pardons. — Dur et pénible nous fut le voyage de Nikolsbourg, — disait un jour le président du ministère wurtembergeois, M. de Varnbüler.

Les frais de guerre que durent acquitter les gouvernemens du sud montèrent pour Baden à 6 millions de florins payables en deux mois, pour le Wurtemberg à 8 millions, pour la Bavière à 13 millions, plus une parcelle de territoire, pour le grand-duché de Hesse à 3 millions, plus le landgraviat de Hesse-Hombourg, dont il avait hérité depuis quelques mois à peine. La carte à payer mise à part, on peut se demander si la neutralité eût fait aux états du sud une meilleure situation que leur malheureuse campagne. La Prusse nourrissait l'espoir que, s'effrayant de leur isolement, ils bifferaient de leur main l'article 4 du traité de Prague, qu'avant peu ils consommeraient son triomphe en se donnant volontairement à elle. Il importait de ne point décourager leur bonne volonté par des froissemens et des rigueurs inutiles. On avait bien pu se donner le plaisir d'humilier leurs ministres à Nikolsbourg; mais peuples et gouvernemens, la politique commandait de ménager ces 9 millions d'Allemands du midi qu'on ne pouvait prendre et qui pouvaient être tentés de s'offrir (1). Aussi, depuis 1866, la Prusse n'a guère eu que de bons procédés à leur égard; on a beau les traiter, dans le laisser-aller d'une conversation, de *non-valeurs politiques*; on est bien forcé de convenir que le couronnement de l'édifice dépend d'eux avant tout, et que, s'ils le voulaient bien, dès demain la Prusse n'aurait plus rien à désirer. Cependant le cabinet de Berlin entendait pousser ses acheminemens aussi loin que possible et imposer à toute l'Allemagne son hégémonie militaire et économique, se flattant que le reste se ferait de soi-même. Il n'avait pas tenu compte dans ses calculs des résistances morales et de la clairvoyance

(1) La Prusse avait d'abord exigé de la Bavière le paiement de 20 millions de thalers et la cession de territoires situés dans le nord du Palatinat et dans la Franconie, et comprenant au moins 500,000 habitans. Le gouvernement bavarois invoqua dans sa détresse les bons offices de la France, qui ne lui furent point inutiles; mais il est probable que la Prusse avait demandé beaucoup afin d'avoir bonne grâce en se contentant de peu.

de ce bon sens populaire qu'on trompe rarement, qu'on endort quelquefois, mais dont les réveils inattendus déconcertent souvent les prévisions des habiles.

Par les traités secrets d'alliance que la Prusse conclut à Nikolsbourg avec les états du sud, les parties contractantes se garantirent réciproquement l'intégrité de leurs territoires, et s'engagèrent, le cas échéant, à réunir toutes leurs forces sous le commandement suprême du roi de Prusse. Ces traités ne furent portés à la connaissance de l'Europe que le 19 mars 1867. La grosse affaire du Luxembourg venait de s'engager; on espérait sans doute faire réfléchir la France. Dans le midi de l'Allemagne, l'impression fut très vive; l'opposition accusa les gouvernemens d'avoir porté atteinte au traité de Prague dans ce qu'il avait de favorable à l'indépendance du sud et de s'être faits les vassaux militaires de la Prusse. La Souabe surtout se récria, protesta, et l'on vit le moment où le parlement wurtembergeois refuserait la ratification qu'on lui demandait. En Prusse, on éprouva d'abord une satisfaction sans mélange, on porta aux nues l'habileté du grand ministre qui, d'un coup de baguette, venait de supprimer le Mein. Après réflexion, ce grand enthousiasme se refroidit; on ne vit plus dans les traités d'alliance qu'une demi-mesure et un demi-succès. On jugea que ce fameux coup de partie n'était, à le bien prendre, qu'un coup de théâtre. Passe encore si des conventions annexées aux traités avaient soumis à la surveillance et au contrôle prussiens l'organisation militaire des états du sud; mais ces états restaient les maîtres absolus de leurs armées en temps de paix, et, qui plus est, la teneur des obligations qu'ils avaient contractées était bien vague. A quoi s'étaient-ils engagés? A reconnaître la paix de Prague et à faire cause commune avec la Prusse contre quiconque attenterait au nouvel ordre de choses. Or qui peut bien songer à biffer le contrat de Prague? Ce n'est pas l'Autriche, dont la politique consiste à en recommander la fidèle observation. Ce n'est pas la France non plus, qui a collaboré de son mieux à ce grand œuvre de la diplomatie. La paix de Prague n'est incommode qu'à ceux dont elle n'a satisfait qu'à moitié l'ambition et qui la considèrent, non comme le dernier terme de leurs espérances, mais comme une étape qu'ils ont hâte de laisser derrière eux pour atteindre le but. Ceux-là peuvent être tentés d'en éluder les dispositions ou tout au moins de les interpréter à leur façon. Les états du sud n'ont point juré de considérer la casuistique prussienne comme parole d'Évangile, et si on voulait les entraîner dans quelque ambitieuse entreprise où les intérêts de l'Allemagne, tels qu'ils les comprennent, ne se trouveraient point engagés, ils rappelleraient au cabinet de Berlin qu'ils ont conservé le droit d'ap-

précier les circonstances et de déterminer le *casus fœderis* (1). C'est ce qu'ont déclaré tour à tour M. de Varnbüler et le prince Hohenlohe aux parlemens de Bavière et de Wurtemberg. « Quand j'ai dit, s'écriait ce dernier dans la séance du 23 janvier 1867, que la Bavière placerait, en cas de guerre, son armée sous le commandement du roi de Prusse moyennant garantie de sa souveraineté, il s'entend de soi-même que j'ai supposé le cas d'une guerre où l'intégrité de l'Allemagne dans ses limites actuelles serait menacée de quelque côté que ce soit. » Cela revient à dire que, si la Prusse était jamais appelée à défendre par les armes les intérêts allemands, elle pourrait compter sur le concours actif des états du sud. Que la France étende le bras pour s'emparer du Rhin, l'Allemagne se lèvera comme un seul homme. Était-il besoin d'un traité pour cela? Seulement, à Munich comme à Stuttgart, on n'a pas renoncé à distinguer les intérêts allemands des intérêts prussiens, ce qui prouve qu'il y a encore un Mein, et que la confédération du nord n'embrasse pas toute l'Allemagne. Jadis M. de Kaunitz, dans un moment d'humeur contre la France, qui se refusait à suivre le cabinet de Vienne dans son aventure bavaroise et disputait sur le *casus fœderis*, s'écria : « Il est inutile de faire des traités, si l'explication de leurs engagemens devient arbitraire. » Il faut reconnaître en effet que les traités généraux d'alliance, par lesquels on croit engager l'avenir, sont d'une médiocre utilité. L'application qu'on en peut faire dépend toujours de la conformité des vues et des intérêts. On le sait bien à Berlin, et on y doute de l'efficacité de l'instrument de Nikolsbourg; mais on y sait aussi qu'il est avantageux de n'avoir pas l'air d'en douter, tout en se disant, avec le prince de Ligne, « qu'on ne peut s'en rapporter qu'à soi, et qu'on n'a des alliés que pour être sûr de n'avoir pas tout à fait des ennemis de plus. »

La Prusse remporta un avantage plus effectif par le renouvellement du Zollverein et par la métamorphose qu'elle lui fit subir. Sur ce terrain, la Prusse était forte; elle avait pour elle la conspiration secrète ou déclarée des intérêts économiques, plus puissans dans

(1) Les traités d'alliance portent que les contractans se garantissent réciproquement l'intégrité de leurs territoires respectifs, et s'engagent, en cas de guerre, à mettre *à cet effet, zu diesem Zwecke,* toutes leurs forces à la disposition les uns des autres. Il en résulte que les états du sud ne se sont engagés que pour le cas d'une guerre qui aurait pour objet de sauvegarder l'intégrité de l'Allemagne, et qu'ils se sont réservé le droit d'examiner si tel cas qui pourrait se présenter est vraiment un *casus fœderis*. Depuis peu, les feuilles officielles de Berlin leur contestent ce droit; elles ne s'en étaient pas avisées jusqu'à ce jour. M. de Varnbüler déclara, en 1867, que le cabinet prussien l'avait consulté pour savoir s'il estimait que l'affaire du Luxembourg fût un *casus fœderis*. M. de Bismarck reconnaissait ainsi implicitement le droit d'examen des états du sud.

ce siècle que dans tout autre. Les marchandises n'ont pas d'opinions politiques; le seul principe qu'elles admettent est que tout ce qui entrave la faculté d'aller et de venir et le droit de libre circulation est pernicieux et funeste. La frontière politique du Mein serait devenue insupportable aux populations du sud, si elle s'était transformée tout à coup en ligne de douanes. Il y parut bien quand en Bavière la chambre haute fit mine de rejeter le traité douanier; la boutique et le comptoir s'émurent, s'ameutèrent; les *meetings* succédèrent aux *meetings;* effrayée de cet orage, la chambre des pairs courba la tête : la raison d'état est bien forcée de capituler quand elle a contre elle les affaires et ceux qui les font.

Le cabinet de Berlin, qui connaissait l'état des esprits, en profita pour faire ses conditions, pour prendre tous ses avantages et pour investir le roi de Prusse de l'hégémonie économique de l'Allemagne. Amoureux, non sans raison, de la constitution qu'il venait de donner au Nordbund, M. de Bismarck ne put rien imaginer de mieux que de l'étendre à l'union douanière. Le nouveau Zollverein se trouvait ainsi nanti d'un président, qui était le roi de Prusse, et de deux chambres, dont l'une n'était que le *Bundesrath* agrandi et l'autre le *Reichstag* avec une rallonge. Cette organisation ne pouvait produire que d'excellens résultats. Commissaires et députés du sud devaient faire dorénavant, à époques réglées, le voyage de Berlin pour venir siéger dans le Zollbundesrath ou dans le Zollparlament. Il était bon que ces Souabes, ces Bavarois, si casaniers, si attachés à leurs habitudes, fussent obligés de respirer de temps à autre l'air de la Prusse, le pays le plus parlementaire de l'Europe, puisqu'il possède désormais trois parlemens et six chambres, toutes gouvernées par M. de Bismarck. On pouvait se flatter de commencer ainsi le dressage politique du sud, de l'initier par un laborieux noviciat aux institutions du nord, de lui en faire prendre l'esprit et le pli. Qui ne sait qu'en fait d'éducation les commencemens sont tout? Les Allemands du midi n'acceptèrent pas sans effroi des conditions qui leur paraissaient menaçantes pour leur indépendance. Ce qui les inquiétait le plus, c'étaient les priviléges conférés à la présidence, c'est-à-dire à la Prusse, le droit qu'elle s'arrogeait de conclure de son chef, sauf ratification du parlement, des traités de commerce et de navigation avec l'étranger, le *veto* qui lui était attribué en matière de lois et de règlemens administratifs, l'atteinte dangereuse qu'on portait à l'autonomie des états en englobant dans les objets de législation commune l'imposition du sel et du tabac indigènes. La Bavière s'efforça d'obtenir de Berlin quelques concessions. On lui octroya six voix au lieu de quatre dans le *Bundesrath*, et la promesse que, nonobstant le droit d'initiative réservé à la Prusse

dans les conventions qui pourraient être conclues avec l'Autriche et la Suisse, les états du sud seraient admis à participer aux négociations; mais en vain réclama-t-elle une part dans le droit de *veto*. La Prusse savait tout ce qu'il lui était permis d'oser; les gouvernemens du midi en étaient réduits à subir ses conditions ou à sortir du Zollverein. Après d'orageux débats, les parlemens bavarois et wurtembergeois ratifièrent le traité douanier comme les traités d'alliance, non sans regret, à leur corps défendant, se disant, avec un moraliste, que c'est une violente maîtresse d'école que la nécessité, ou, pour emprunter le langage de l'un de leurs hommes d'état, « qu'en politique ce qui n'est que mauvais est quelquefois acceptable, et qu'il ne faut rejeter que le pire. »

Le Zollverein n'a pas eu toutes les conséquences politiques qu'on en attendait. Il n'a justifié jusqu'à ce jour ni les inquiétudes du midi, ni les espérances du nord. Les unitaires ne craignaient pas de déclarer que le Zollparlament était une boîte à surprises d'où allait sortir, au grand effarement de l'Europe, l'unité de l'Allemagne, ou, pour parler plus net, la création définitive d'une grande Prusse s'étendant des rivages de la Baltique jusqu'aux frontières de l'Autriche. Il pouvait arriver en effet que le parlement douanier, composé des députés de l'Allemagne entière, résolût, dans un élan d'enthousiasme national, de reculer les limites marquées à sa compétence et de se transformer en assemblée politique. Sur quoi se fussent appuyés les gouvernemens du sud pour réprimer cette insurrection parlementaire du suffrage universel? Aussi les élections douanières, qui eurent lieu dans les mois de février et de mars 1868, furent-elles envisagées d'avance par tous les partis comme un événement qui déciderait du sort de l'Allemagne. On se demandait avec anxiété ce qui allait sortir de cette urne mystérieuse autour de laquelle toutes les espérances, tous les intérêts, toutes les passions s'étaient donné rendez-vous. Le parti prussien mit tout en œuvre pour gagner cette bataille décisive; il se flatta pendant quelques jours qu'il tenait la victoire : accoutumé au bonheur, un échec lui semblait impossible. Le résultat ne répondit pas à son attente. Dans le grand-duché de Hesse, il est vrai, les nationaux eurent gain de cause; à Baden, ils n'obtinrent qu'un demi-succès; en Bavière, ils essuyèrent une éclatante défaite, et en Wurtemberg leurs dix-sept candidats restèrent sur le carreau.

Les nationaux eurent quelque peine à se résigner. La première session du parlement douanier fut troublée par les efforts qu'ils firent pour arracher à cette assemblée une déclaration conforme à leurs vues, efforts malencontreux qui soulevèrent des orages. Le Bavarois, quand on le provoque, devient âpre et violent; le Souabe

a des fougues, des élans et des libertés de parole qui démontent le flegme prussien. Berlin s'étonna de ces véhémences, de ces incartades méridionales. Dans la séance du 7 mai, les nationaux présentèrent un projet d'adresse qui, sous une forme indirecte, conviait le parlement douanier à réaliser par l'extension de sa compétence l'union politique de l'Allemagne. C'était vouloir mettre le feu aux étoupes. L'assemblée conjura l'incendie en enterrant cette motion par un ordre du jour pur et simple.

Le 22 mai, la session terminée, les membres du parti *sudiste* adressèrent à leurs commettans un manifeste par lequel ils déclaraient qu'ils avaient profité de leur séjour à Berlin pour étudier de près les choses et les hommes, qu'ils avaient pu se convaincre que dans le Nordbund les intérêts militaires passaient avant tout, et que la politique traditionnelle de la Prusse ne pouvait manquer d'imposer à ses confédérés des charges toujours croissantes, qu'aussi bien cette confédération n'était qu'un établissement transitoire, et que les états qui la composaient se trouveraient tôt ou tard absorbés dans une grande Prusse unitaire, que partant l'accession des états du sud serait un malheur et pour l'Allemagne et pour la liberté, qu'il leur importait de sauvegarder énergiquement leur indépendance, tout en remplissant loyalement leurs devoirs nationaux. « Nous atteindrons ce but, ajoutaient-ils, par une politique franchement libérale et en établissant entre nous une entente ferme et durable. »

Ce manifeste fournit aux journaux du parti national une occasion de plus de déclamer contre la phraséologie des Allemands du midi, *die süddeutschen Phrasen*, ce qui signifie simplement qu'au nord et au sud du Main on ne parle pas la même langue politique.

II.

Pour se faire une idée exacte de la situation politique des états allemands du sud et de la conduite qu'ont suivie leurs gouvernemens depuis 1866, il importe d'examiner tour à tour ce que ces états ont de commun et par quoi ils diffèrent.

Un patriotisme local très vif et un indestructible attachement à la grande patrie, ces deux sentimens se retrouvent partout, sous une forme ou sous une autre, dans l'Allemagne du midi. Qu'y reproche-t-on à la Prusse? D'avoir déchiré l'Allemagne par sa politique de conquêtes, d'avoir traité avec l'étranger pour qu'il reconnût ces conquêtes faites sur des Allemands, d'avoir créé une situation telle que désormais il a le droit de dire son mot sur les affaires allemandes. Quand elles apprirent les clauses du traité de

Prague, les populations du sud éprouvèrent une véritable consternation. L'Allemagne divisée en trois tronçons! Leur patriotisme ne pouvait se résigner à ce déchirement, elles se sentaient comme délaissées et condamnées à l'isolement politique, et il est à croire que, si les traités douaniers et militaires avaient été proposés sur-le-champ à leur acceptation, elles les eussent votés d'enthousiasme, tant elles avaient besoin de se rattacher à quelque chose, de sortir d'une position louche et équivoque, d'échapper aux incertitudes de l'avenir! Avec le temps, les esprits se remirent; à mesure qu'on se rendit mieux compte de ce qui se passait à Berlin, on fut moins tenté d'envier les destinées des états du nord, plus disposé à s'accommoder de son isolement pour sauver son autonomie. Il s'agissait pour les états du sud ou de rester ce qu'ils étaient ou de devenir les vassaux de la Prusse en attendant de devenir ses sujets. — Est-il de notre intérêt, se demandèrent-ils, de renoncer à notre indépendance pour que l'Allemagne devienne une grande Prusse? Le bon sens populaire répondit non. Ce n'est pas à dire qu'on se résignât à jamais au *statu quo*, que, pour sauver la petite patrie, on renonçât à la grande. Les choses ne se passent pas ainsi dans les têtes germaniques; elles répugnent aux options, parce que tout choix suppose un sacrifice. Nombre d'Allemands ressemblent à cet évêque qui croyait aimer la campagne et qui possédait une maison de plaisance où il n'allait jamais. Un de ses amis le priant instamment de la lui céder: — Permettez, repartit le prélat, ne savez-vous pas qu'il faut toujours avoir un endroit où l'on ne va point et où l'on croit qu'on serait heureux, si on y allait? — Tel Souabe serait inconsolable, si on parvenait à lui démontrer qu'il n'y a de possible qu'une grande Prusse, et que la grande Allemagne est un rêve. Il sait que son programme est d'une exécution difficile, que ses espérances, avant de s'accomplir, essuieront bien des contre-temps et des lassitudes, et que dans l'histoire les paiemens se font rarement aux échéances convenues. Que lui importe? Il ne doute pas qu'un jour tous les peuples germaniques ne forment une vaste communauté où les Souabes seront des Allemands sans cesser d'être des Souabes. Seulement il a résolu d'attendre des conjonctures plus favorables, et que le militarisme prussien soit remplacé par des constellations plus bénignes et plus propices. Il tient à son rêve, mais il n'entend pas en être la dupe.

Partagés entre des intérêts contraires, les Allemands du midi s'en remettent à l'avenir du soin de les concilier; cependant il est difficile qu'une âme sollicitée par deux passions tienne la balance égale entre elles. Dans tous les états du sud s'est formé un parti nombreux, qui a fait résolûment son choix, et dont le programme peut

se formuler ainsi : — Il faut prendre les situations telles qu'elles sont; les récriminations et les doléances ne servent de rien. La Prusse, constituée et gouvernée comme elle l'est, ne nous inspire ni confiance ni sympathie; mais sa suprématie est un fait que nous devons accepter ou subir. Unissons-nous dès aujourd'hui à la Prusse pour doter enfin l'Allemagne de cette unité politique à laquelle elle aspire. — Ce parti d'unitaires quand même qui se recrute surtout dans la classe commerçante, dans certaines couches de la bourgeoisie des grandes villes et dans les universités, se compose d'élémens très divers et de gens qui s'entendent, par des motifs différens, à vouloir à peu près la même chose. Ceux-ci voient avant tout l'étranger et la nécessité de se fortifier contre lui, de lui imposer, de le décourager d'avance des entreprises qu'il pourrait former. Ceux-là subissent l'entraînement du succès, ils ont un goût naturel pour ce qui est fort; ils estiment qu'il y a quelque gloire à relever de Berlin, que les puissans communiquent un peu de leur lustre à ce qu'ils protégent. D'autres sont impatiens du provisoire, ils éprouvent le besoin de régulariser leur position et de fixer leurs destinées; convaincus qu'un jour la Prusse mettra la main sur eux, ils sont disposés à anticiper sur l'avenir, à s'abandonner aux événemens pour n'avoir plus à les redouter. — Ces timides, disait un grand personnage du midi, sont semblables à un soldat qui se brûlerait la cervelle avant la bataille de peur d'y être tué. — Il en est d'autres encore qui font passer avant tout les intérêts et les facilités qu'assure aux transactions commerciales l'unité de législation; les grandes patries sont favorables aux grandes affaires. Dans cette phalange bigarrée et bariolée figurent aussi des hommes d'université, affranchis par vocation ou par esprit de métier de tout patriotisme local. Depuis longtemps, il n'existe plus de frontières intérieures pour les professeurs d'outre-Rhin. Tribu nomade, ils ont l'humeur voyageuse, le pied léger, et l'Allemagne leur appartient tout entière. Ont-ils acquis quelque renom, tous les gouvernemens les recherchent à l'envi, se les disputent, et ces inconstans s'envolent du sud au nord, emportant leur chaire sur leur dos. Ces aventures ont quelquefois un air de roman; on a vu s'opérer des rapts de philosophes, des enlèvemens de physiciens; il n'y manquait que l'échelle de soie. Comment s'étonner que Tubingen et Heidelberg soient des foyers de *prussianisme?* On y trouve réunis des hommes venus de tous les coins de l'Allemagne, et qui ne sont que des Badois ou des Souabes d'occasion.

Ce qui fait la faiblesse du parti *grand-prussien,* c'est qu'il y règne bien des dissidences. On est d'accord sur le but, on exprime des vœux et des souhaits communs, on a plus de peine à s'enten-

dre sur la conduite à tenir. Les uns disent : Commençons par nous donner; coalisés avec les états du nord, nous contraindrons la Prusse à compter avec nous. D'autres, plus nombreux, leur répondent : — Dieu nous garde d'une telle imprudence! Commençons par faire nos conditions à la Prusse, par lui demander des garanties, — à quoi les premiers répliquent, non sans raison, qu'il est de l'essence de la politique prussienne de dicter des conditions et de n'en point accepter, — que M. de Bismarck croirait acheter à trop haut prix l'accession des états du sud, si elle le condamnait à modifier sa constitution fédérale, cette savante machine construite pour certaines fins, et dont on ne saurait relâcher les ressorts sans tout compromettre. D'autres enfin, plus indifférens ou plus naïfs, estiment qu'il faut se donner sans conditions, parce que tout est bien, parce que la confédération du nord est une vraie confédération, parce que la Bavière et le Wurtemberg n'auraient rien à désirer, si on leur faisait le même sort qu'à la Saxe, dont l'indépendance, en dépit des méchants propos, ne court aucun danger. Ces naïfs, à la vérité, sont rares dans le midi. Du lac de Constance jusqu'aux bords de l'Inn, on raconte aux petits enfans l'histoire de Waldeck.

Le parti *grand-prussien* est tenu en échec dans le Wurtemberg et la Bavière par une majorité peu disposée à transiger avec lui, et qui est elle-même une combinaison d'élémens divers. On y trouve rassemblés et associés des conservateurs dont le principal mobile est le sentiment dynastique, des patriotes qui tiennent à leurs souvenirs et à leurs traditions, des catholiques qui se défient beaucoup des avances que leur fait Berlin, des constitutionnels qui ne croient pas à la constitution prussienne, des démocrates qui ne sauraient se contenter des libertés berlinoises. Si différentes que soient leurs visées, ces hommes ont une passion commune : ils désirent la chute de Babylone et le rétablissement de Jérusalem.

Depuis 1866, plusieurs circonstances ont accru et renforcé cette majorité. Le prestige des grandes victoires diminue avec le temps; on les commente, on les explique, on fait sa part à la fortune. Les *sudistes* sont frappés aussi de ce que les populations annexées restent hostiles, de ce que la Prusse a quelque peine à digérer ses conquêtes. Sa résignation dans l'affaire du Luxembourg leur a fait quelque impression; sa politique, jadis étourdissante d'audace, leur paraît plus tâtonnante, moins sûre de son fait. — On ne sait plus très bien ce que veut la Prusse, disait un politique du sud, et ce qu'elle est capable d'oser. — Il faut mettre encore en ligne de compte la transformation qu'a subie l'Autriche, la popularité qu'elle a reconquise par son libéralisme, qui donne lieu à des comparaisons peu flatteuses pour Berlin. Il ne faut pas oublier non plus la sagesse de

la diplomatie française, qui a soigneusement évité de donner aux Allemands du sud des inquiétudes et des ombrages dont la Prusse eût profité. Assurément la France ne saurait renoncer à s'occuper des affaires d'Allemagne : elle n'est point absente de Munich; mais elle n'y gêne que ceux qui ont quelque chose à lui cacher. Discrète, conciliante, réservée, quoique attentive, acceptant loyalement les faits accomplis et leurs inévitables conséquences, voyant les choses avec cette élévation d'esprit qui n'a garde de grossir les détails et qui préserve des tracasseries, elle ne permet point cependant qu'on oublie qu'elle est là, que ce qui se passe l'intéresse, et que, si elle respecte tous les droits, elle ne reconnaît à personne celui de la tromper. La révolution pacifique, sinon paisible, qui vient de s'accomplir à Paris a contribué également à diminuer ou à dissiper les défiances de l'Allemagne à l'endroit de la France. L'Europe est convaincue que les institutions parlementaires sont une garantie de paix, un préservatif contre la politique d'aventures, de surprises et de coups de main. — Il y a quelques mois encore, nous écrivait un Allemand, la France semblait vouée à jamais au gouvernement personnel, ce qui était d'autant plus grave qu'il semblait vraiment qu'il n'y eût plus personne. Il nous paraît prouvé aujourd'hui qu'il y avait quelqu'un; mais il ne nous fait plus peur. S'il réussit dans ce qu'il vient d'entreprendre, il n'aura plus besoin du Rhin, et nous n'aurons plus besoin de la Prusse.

La réforme militaire, qui fut pour les états du sud l'une des conséquences les plus incommodes de la paix de Prague, est encore un de leurs griefs contre la Prusse, bien qu'elle n'en soit qu'indirectement responsable. Tant que subsista l'ancienne confédération germanique, les petits et moyens états, qui vivaient en sûreté sous le double protectorat de la Prusse et de l'Autriche, avaient pu se permettre de diminuer leur armée et d'affecter aux travaux de la paix les économies qu'ils opéraient sur les baïonnettes. Le plus admirable résultat qu'aient jamais produit les viremens budgétaires, c'est Munich. Les églises, les palais, les musées, les chefs-d'œuvre de tout genre qui en font une ville européenne, un lieu de pèlerinage pour les artistes, sont en grande partie la création d'un roi dilettante qui, pour fournir à ses nobles plaisirs, taillait et rognait dans le budget de la guerre. Il lui sera beaucoup pardonné parce qu'il préférait une fresque à une revue. Sadowa et Nikolsbourg imposèrent aux gouvernemens du sud de nouvelles et pressantes nécessités, auxquelles ils ne pouvaient se dispenser de pourvoir. Livrés à eux-mêmes, ils devaient songer à leur sûreté et se rendre assez forts pour être pris au sérieux, pour faire, le cas échéant, respecter de tout le monde la liberté de leurs résolutions. Comme ils avaient prévu par

les traités d'alliance le cas où ils s'uniraient à la Prusse pour défendre l'intégrité du territoire allemand, il était naturel qu'en réformant leurs institutions militaires ils prissent modèle sur le puissant allié qui, un jour peut-être, serait appelé à commander leurs troupes. Toutefois ils ne pouvaient se dissimuler que l'introduction du système prussien provoquerait dans les populations bien des résistances. Les Allemands du midi savent très bien que le service obligatoire et universel n'est une institution libérale qu'à la condition que la caserne ne garde pas longtemps son monde, et qu'elle ne le reprenne que par intervalles; ils n'ignorent point la différence qu'il y a entre une armée citoyenne et une nation de soldats (1). Rien de plus contraire que le caporalisme à leurs habitudes et à leurs goûts. Le maître d'école est en honneur chez eux; mais, s'ils ne demandent pas mieux que de se laisser élever, ils souffrent difficilement qu'on les dresse, qu'on les enrégimente, qu'on les encadre. Il leur plaît d'avoir leurs coudées franches, et ils ne savent respecter que ce qu'ils aiment.

Les gouvernemens du sud ne purent obtenir l'acquiescement des chambres à leurs projets de réforme militaire qu'à la faveur de transactions, de compromis, que Berlin leur reproche sévèrement. En Bavière, la durée du service fut limitée à six ans, dont trois ans sous les drapeaux pour l'infanterie, quatre pour la cavalerie. Encore les écrivains militaires de Prusse accusent-ils le gouvernement bavarois d'entendre le service actif autrement qu'on ne le fait à Berlin, où on ne le réduit qu'exceptionnellement par des congés; ils ne lui pardonnent point non plus d'avoir conservé ses règlemens particuliers d'exercice et de manœuvres, d'être resté fidèle à son système d'administration militaire, et surtout d'avoir sacrifié à l'idole du *séparatisme* en préférant au fusil prussien une arme de sa façon, le fusil Werder. « La Bavière, disent-ils, s'est tellement appliquée à conserver à ses troupes un caractère particulier, qu'aujourd'hui il n'y a pas plus de ressemblance entre l'armée bavaroise et celle du *Nordbund* qu'entre les armées prussienne et française (2). » Ils ne peuvent adresser au Wurtemberg le même reproche; il n'a point fait difficulté d'adopter le fusil prussien, mais il a réduit de trois années à deux la durée du service actif, et sa landwehr n'existe encore que sur le papier. Quant au grand-duché de Baden, la Prusse n'a qu'à se louer de lui; il a fait tout ce qu'on

(1) Un homme d'état hanovrien, Rehberg, écrivait au commencement de ce siècle: « La Prusse n'est pas un pays qui a une armée, c'est une armée qui a un pays. »

(2) *Süddeutsches Heerwesen und süddeutsche Politik von einem Norddeutschen.* Berlin, 1869, p. 23.

lui demandait, son budget l'atteste, et cependant, comme leurs voisins, les Badois ont peu de goût pour les dépenses improductives. Chose curieuse, chaque année les chambres badoises expriment des vœux en faveur de l'accession du sud à la confédération du nord, et chaque année elles protestent contre les dépenses militaires exagérées, et invitent le gouvernement à réduire de fait le temps de service en multipliant abondamment les congés. On ne se régénère pas en un jour. A Carlsruhe comme ailleurs, le vieil homme *sudiste* montre le bout de l'oreille.

L'amour de l'économie, que Mirabeau qualifiait de seconde providence du genre humain, une aversion prononcée pour les gros budgets militaires, une façon un peu bourgeoise, c'est-à-dire très moderne et très sensée, d'entendre les devoirs de l'état et le gouvernement des peuples, le sentiment que la prospérité d'un pays fait plus pour sa vraie gloire que le nombre de ses baïonnettes, la haine instinctive de toutes les gênes inutiles, voilà des traits communs à toutes les populations allemandes du sud, dont les propensions et les habitudes politiques diffèrent beaucoup de celles du nord. La vie constitutionnelle, qui a pénétré si tard en Prusse et qui a tant de peine à s'y acclimater qu'on l'y traite encore en étrangère, a pris pied depuis un demi-siècle dans l'Allemagne méridionale; c'est dire qu'elle y est déjà une coutume, une tradition. Heureux les peuples qui ont eu le temps d'acquérir les mœurs et les préjugés de la liberté! Le Wurtemberg, où l'autorité du prince fut presque toujours tempérée par le pouvoir des états, possède une constitution depuis 1819, Baden et la Bavière depuis 1818. A l'origine, ces constitutions laissaient sans doute beaucoup à désirer; elles étaient un compromis passé entre les traditions historiques et les idées nouvelles, système mixte où le régime représentatif se trouvait concilié tant bien que mal avec le maintien des corporations, la séparation des classes, les distinctions hiérarchiques et les priviléges. Toutefois, si imparfaites qu'elles fussent, ces chartes ont pris racine dans le sol, et à travers bien des crises, des temps d'arrêt, des réactions, elles ont porté leurs fruits. Réparant ses défaites, se retrempant dans ses adversités, la liberté grandissait et se sentait maîtresse de l'avenir. Depuis dix ans surtout, elle a fait de grandes conquêtes dans les états moyens de l'Allemagne; l'esprit moderne y a renouvelé des institutions surannées, démoli bien des abus, sapé bien des priviléges, opéré d'importantes réformes civiles, administratives et politiques. Ce mouvement s'est encore accéléré depuis 1866. Comme l'Autriche, les gouvernemens du sud ont pris à tâche de se faire pardonner leurs échecs par des concessions libérales, et ils ont rendu plus acceptable la réorganisation militaire que leur impo-

saient les circonstances en l'accompagnant d'autres réformes plus populaires. On les prenait pour des malades condamnés par leur médecin; ils étaient bien aises de prouver qu'ils en appelaient.

Ce n'est pas à dire que le système de gouvernement qui prévaut encore dans l'Allemagne du sud soit le pur régime parlementaire. Qui dit parlementarisme dit trois choses : — une royauté toujours prête à sacrifier ses préférences et ses idées personnelles aux oscillations de l'opinion publique dont elle accepte les arrêts, — un gouvernement pris dans la majorité des chambres et qui en est l'expression fidèle, — par suite un ministère homogène et solidairement responsable. Le régime parlementaire est au régime personnel ce qu'est au dogmatisme en matière de sciences le système expérimental, qui leur a rendu de si grands services. Les peuples libres font des expériences, et la royauté s'y prête en s'appliquant à en conjurer les périls. Si l'expérience réussit, le souverain en profite; si elle échoue, il se sert des mécomptes de la nation pour la ramener à ses propres idées. Dans l'Allemagne du sud, où le sentiment dynastique a conservé je ne sais quoi de patriarcal, la royauté ne se croit point obligée aux sacrifices et aux abstentions qu'elle s'impose en Angleterre et en Belgique. Si constitutionnel qu'y soit le souverain, il y a en lui du père de famille, qui se fait un devoir, dans les cas graves, de dire hautement ce qu'il pense, ce qu'il redoute, ce qu'il désire, et de donner à ses sujets les avertissemens et les conseils que lui inspire sa prudence. C'est ainsi qu'on a vu dernièrement, lors de la discussion des traités, le roi de Wurtemberg peser de toute son influence sur les députés pour vaincre une opposition qu'il croyait funeste aux intérêts du pays. C'est de plus un principe reçu dans ces états que le choix des ministres est une prérogative de la couronne, ce qui rend impossible l'homogénéité rigoureuse et la responsabilité collective des ministères. Les Allemands, qui ne craignent pas les complications, ne cherchent pas à simplifier la politique. Ceux du midi ne sauraient admettre le régime personnel, ils ne professent point non plus dans sa rigueur la doctrine de la souveraineté du peuple. Le pied sur lequel vivent chez eux les princes et les parlemens est un respect réciproque, qui les empêche d'entreprendre les uns sur les autres, qui résout par des compromis les difficultés qui peuvent surgir : système bien différent de celui qu'on voit dans un pays où le gouvernement porte des défis à ses chambres, parce que dans ce pays il n'y a de vraiment solide que l'administration et l'armée, et que les libertés octroyées n'y ont encore qu'une existence précaire et toute de tolérance. « L'âme de la Prusse, a dit récemment un Prussien, est la royauté, et cette royauté est essentiellement militaire et féodale... Les événemens

de 1866 ont prouvé qu'il n'y avait de populaire chez nous que le roi et l'armée (1). » Un seul fait suffit souvent pour définir des situations. Le roi Louis de Bavière annonçait dernièrement à ses chambres que son gouvernement leur présenterait un projet de loi sur la réorganisation de la garde nationale, « afin d'assurer pour l'avenir les services méritoires que la bourgeoisie bavaroise a su rendre avec un dévoûment digne de gratitude au maintien de la paix et de l'ordre public. » Une garde nationale en Prusse! Se trouverait-il un Prussien pour la prendre au sérieux?

Le tempérament politique des Allemands du midi offre un remarquable mélange de féauté dynastique et de franchise démocratique. La démocratie est une puissance dans des contrées naturellement riches, où la propriété est divisée, où la fortune est plus également répartie que dans le nord, où règnent l'esprit communal et le génie de l'association. Dans le système mixte, auquel sont soumis aujourd'hui les états du sud, les droits très effectifs des parlemens sont restreints par les prérogatives de la couronne; mais d'autre part ces prérogatives ont pour contre-poids une opinion publique très vigilante, dont le pouvoir a pour garanties des élections libres et une presse libre. Que si cette presse a des griefs à faire valoir, elle exprime ses plaintes, ses mécontentemens, dans un langage souvent acerbe, âpre, véhément, parfois grossier, car, s'il est vrai, comme on l'a dit, que l'exagération est le tort commun des partis sous le régime représentatif, cela s'applique surtout aux pays à tendances démocratiques. Fortement organisés, les partis qui divisent le duché de Baden, la Bavière et le Wurtemberg n'agissent pas seulement par la presse; l'Angleterre et la Suisse n'ont rien à leur apprendre sur l'usage qu'on peut faire du droit d'association et de réunion. Dans les cas graves, quand une grosse question est pendante, par voie de *meetings*, de pétitions, d'adresses, ils organisent dans les villes et dans les campagnes une *agitation* avec laquelle les gouvernemens doivent compter. Si les parlementaires purs peuvent trouver à redire aux institutions de l'Allemagne du sud, ils ne sauraient nier qu'elle ne soit un pays de forte vie politique, ce qui n'étonne pas ceux qui savent qu'elle est un pays de forte vie communale. Partout où la commune est libre, le peuple acquiert à la fois l'habitude et la faculté de faire lui-même ses affaires.

Quelque vigueur de tempérament que déploient les partis politiques du sud, ils sont trop nombreux et trop divisés pour posséder toute la puissance d'action à laquelle ils prétendent. Très forts pour

(1) *Deutschland um Neujahr 1870, vom Verfasser der Rundschauen.* Berlin 1870. L'auteur de cette brochure, qui a fait grand bruit à Berlin, est l'un des chefs du vieux parti prussien, M. de Gerlach.

empêcher ce qu'ils ne veulent pas, s'agit-il de vouloir, ils se partagent, se décomposent, s'affaiblissent par leurs discordes intestines. Il en faut chercher la raison dans la nature de l'esprit allemand, qui unit au goût des abstractions l'esprit de détail et qui se résout difficilement à sacrifier les accessoires à l'essentiel. Ajoutez l'excessive complication des problèmes depuis 1866 et la difficulté de s'entendre à la fois sur la question allemande et sur les questions intérieures. Tel progressiste national se joint aux démocrates pour demander certaines réformes civiles, sociales ou politiques; mais il désire l'accession au *Nordbund*, et cette accession fait horreur à ceux-ci, qui s'accordent avec les conservateurs pour réclamer énergiquement le maintien du *statu quo*. C'est ainsi que dans les états du sud il est également difficile de trouver un parti où l'on s'entende sur tout et deux partis qui ne s'entendent pas entre eux sur quelque chose. Les couleurs n'existent pas dans la nature : elle n'offre au regard que des nuances qui se [lient les] unes aux autres par une dégradation insensible. Tel est à peu près l'état des esprits dans l'Allemagne du sud, ce qui, joint aux prérogatives de la couronne, y rend malaisée l'introduction du pur régime parlementaire. Peut-on demander que la majorité du parlement gouverne, lorsque le plus souvent ce parlement n'a point de majorité, ou que cette majorité n'a point de programme commun, qu'unanime aujourd'hui sur une question, se divisant demain sur une autre, elle déroute les calculs par l'infinie variété de ses groupemens? C'est affaire au gouvernement de constituer de son mieux dans ces chambres flottantes un tiers-parti, *eine Mittelpartei*, centre droit ou centre gauche, qui se préoccupe d'assurer par une politique d'accommodement la bonne marche des affaires. Cette minorité ministérielle prend sur les fractions modérées des partis extrêmes l'ascendant qu'exerce toujours le bon sens, et, grâce à son appui, le ministère leur fait agréer des transactions qui satisfont la majorité du pays.

Dans de telles conditions, les partis sont impuissans à gouverner; mais les gouvernemens doivent compter sérieusement avec eux, sous peine de voir se former de fortes et dangereuses coalitions qui les renverseraient. Ces coalitions, qui jouent un grand rôle dans le mécanisme constitutionnel des états du sud, ont plus d'une fois déconcerté les projets de la Prusse et de ses partisans. Que la question d'indépendance vienne à se poser, on voit démocrates et catholiques se former en phalanges serrées pour faire face à l'ennemi commun. Le parti prussien n'a rien négligé pour rompre cette redoutable alliance, il a usé de toutes les armes que pouvaient lui fournir les événemens. Au printemps de 1869, dans son grand *meeting* de Worms, il poussa un cri de guerre contre le concile, s'en servant comme d'un épouvantail pour effrayer les libéraux et les protestans

du sud et les jeter dans les bras de la Prusse. On espérait, par cette manœuvre, réveiller les passions religieuses dans le sud; on se flattait qu'en évoquant devant les populations le fantôme de l'ultramontanisme, on leur ferait faire de salutaires réflexions, et que le despotisme spirituel de Rome se chargerait de les réconcilier avec la dictature militaire de Berlin. Cet espoir a été déçu. Les Allemands du midi ont de bonnes raisons pour n'avoir pas trop peur de l'ultramontanisme; bien qu'il s'agite chez eux comme partout, ils le savent impuissant. Qu'est-ce que le catholicisme jésuitique? Une conception grossière de la religion, qui la réduit à n'être qu'un instrument de gouvernement et dont l'idéal est une dévotion machinale ou mécanique, de laquelle les habiles font jouer à leur gré les ressorts. Les Allemands sont protégés contre le jésuitisme par des défenses naturelles. Ils sont la race religieuse par excellence, et on leur persuadera difficilement qu'on peut avoir une religion sans y mettre un peu de soi, un peu de son âme, un peu de ce cœur pensant auquel ils ont donné le nom de *Gemüth*. Leurs croyances leur sont chères, parce qu'elles les aident à vivre; elles ne sont pas à la merci d'une bulle ou d'un rescrit. Qu'était-ce que Luther, ce grand Allemand? Le tribun de la conscience; la sienne lui semblait valoir un monde, et, la proclamant inviolable, il mettait Rome et l'empereur au défi de la lui prendre. Au surplus, l'Allemagne est un pays de forte culture scientifique. Les jésuites ne seront les maîtres et les directeurs du clergé allemand que lorsqu'ils auront détruit les universités et les facultés théologiques d'où sont sortis les Wessenberg, les Moehler, les Dollinger, les Hefele, les Haneberg, ces doctes et vénérables représentans du catholicisme libéral.

L'attitude qu'a prise au concile l'immense majorité des prélats allemands prouve assez que les démocrates avaient bien jugé de la situation, et qu'ils ont bien fait de ne pas trop s'émouvoir du *meeting* de Worms. Que si les nationaux leur font un crime de se coaliser avec Rome, ils répondront qu'une coalition est immorale quand deux partis font campagne ensemble pour renverser un gouvernement qu'ils ne sauraient remplacer sans que l'un des deux regrette ce qu'il a contribué à détruire : dans de telles alliances, il y a toujours un trompeur et une dupe; mais qu'y a-t-il de répréhensible dans une ligue formée pour conserver ce qui est, chacun des deux partis le préférant à l'inconnu redoutable qu'on lui propose? Lors des élections au parlement douanier, catholiques, ministériels et démocrates wurtembergeois pouvaient signer tous, sans sacrifier aucun de leurs principes, ce commun manifeste : « l'accession au *Nordbund* signifie un surcroît de dépenses annuelles de 6 millions de gulden, un an de service de plus, nos droits constitutionnels compromis, la liberté de la parole et de la presse mise en péril, notre

prospérité et notre bonheur menacés par les charges toujours croissantes qu'impose au peuple un gouvernement militaire, lequel demande des soldats et encore des soldats, de l'argent et toujours de l'argent. »

III.

Ce qui ajoute aux difficultés de la question allemande, c'est que les deux royaumes et les deux grands-duchés dont se compose l'Allemagne du midi sont bien liés entre eux par des relations d'amitié et de bon voisinage, par des traditions, par des intérêts semblables, mais que cependant ils diffèrent trop les uns des autres pour pouvoir s'associer et faire corps. Ils se ressemblent tous en ceci, que chacun d'eux ressemble fort peu à la Prusse, et que le régime prussien, transporté chez eux, choquerait leurs habitudes et leurs idées. Toutefois, si le voyage est long de Berlin à Munich, on voyage aussi en se transportant de Munich à Stuttgart, et le Wurtemberg réserve bien des étonnemens à celui qui penserait y retrouver les mœurs et le tour d'esprit bavarois. Si l'on veut juger impartialement la politique qu'ont suivie les états du sud depuis 1866, il faut se rendre compte du caractère particulier des peuples et de la nature des difficultés qu'avait à surmonter chacun de leurs gouvernemens.

Il serait permis, dans cette revue, de ne citer Hesse-Darmstadt que pour mémoire à cause de la situation toute spéciale que lui ont faite les traités en incorporant dans la confédération du nord la partie du grand-duché située sur la rive droite du Mein, c'est-à-dire la province de la Hesse supérieure et les communes de Kastel et de Kostheim, soit une population de 250,000 âmes sur 800,000. La province de Starkenbourg, dont Darmstadt est le chef-lieu, et la Hesse rhénane gardaient leur indépendance, mais écornée, amoindrie et compromise par des conventions que le vainqueur avait dictées. L'administration des postes et des télégraphes du grand-duché a passé aux mains de la Prusse, et ses troupes font partie intégrante de l'armée fédérale. Organisées à la prussienne, elles sont, en temps de paix comme en temps de guerre, sous le commandement du roi de Prusse avec cette seule restriction, que la nomination des généraux, hormis celle du commandant divisionnaire, n'a pas besoin d'être sanctionnée par lui, et qu'en temps de paix il renonce à l'exercice de sa juridiction militaire. Ajoutons que le grand-duché a dû céder Mayence à la Prusse; non-seulement elle y tient seule garnison, elle s'est subrogée à tous les droits qu'exerçait la confédération germanique à l'égard du gouvernement territorial. Ce *modus vivendi* n'a pas un caractère strictement juridique; mais la Prusse a la possession de fait, et l'on ne voit pas trop qui

pourrait la lui contester. La Hesse se trouve ainsi enlacée de toutes parts dans un réseau qui gêne singulièrement la liberté de ses mouvemens, une partie de son territoire relevant de la confédération du nord, et le reste ne s'appartenant qu'à moitié : situation difficile et périlleuse, qui semblait faite pour ne pouvoir durer et qui dure encore, grâce surtout à la patiente ténacité de l'habile président du ministère hessois, le baron Dalwigk, dont les résistances ont plus d'une fois mécontenté Berlin. On le lui a fait sentir. Le 24 novembre 1867, le chancelier fédéral lui adressait une note amère et sèche pour le blâmer de s'être laissé inviter par la France à une conférence européenne sur la question romaine. Au mois d'avril 1868, M. de Bismarck frappa un second coup; il se plaignait que le grand-duché procédât trop lentement à la réorganisation de son armée et à l'exécution des traités. Il s'en prit au général divisionnaire, le prince Louis, qui rejeta la faute sur le ministre de la guerre. Le cabinet de Berlin menaçait, si on ne lui donnait satisfaction, de transporter à Cassel les troupes de la Hesse supérieure et de remplacer le prince par un général de division prussien. Le prince donna sa démission. Cette pression, habilement concertée, ne manqua point son effet: la Hesse dut faire son *peccavi*, et le 21 avril des officiers prussiens arrivaient à Darmstadt pour y prendre en main l'administration militaire. Le ministre de la guerre avait reçu son congé, mais M. Dalwigk est toujours là.

Le génie français est rectiligne de sa nature, et les situations fausses lui sont insupportables; il est prêt à tous les sacrifices pour en sortir. L'esprit allemand en prend mieux son parti, il en fait le tour, il en examine les bons côtés, et cherche à s'y établir le plus commodément possible. A son obstination naturelle, qui le rend capable de longues résistances, il joint le talent de la procédure, et alors même qu'il a perdu le principal, il multiplie les incidens; il plaidera jusqu'à ce qu'il ne lui reste plus rien à perdre. L'histoire d'Allemagne en offre une foule d'exemples, grands et petits, et ce qui se passe à Darmstadt en est un. Il semblait que la population hessoise ne pourrait supporter longtemps de se voir partagée par le Mein en 250,000 Allemands du nord et en 600,000 Allemands du sud. La destinée des premiers paraissant irrévocable, on pouvait croire que les seconds ne tarderaient pas à les rejoindre et à se fondre avec eux dans la confédération du nord. Peut-être l'espérait-on à Berlin. C'eût été une première entorse donnée au traité de Prague, et un tel exemple aurait pu devenir contagieux. Quand la convention militaire fut présentée au parlement hessois, les nationaux et quelques conservateurs de la seconde chambre se réunirent pour demander l'accession. Ils faisaient valoir des raisons de convenance, d'utilité, de nécessité politique, de patriotisme allemand, et représentaient

qu'au surplus le principal était fait, qu'il ne valait guère la peine de se débattre pour conserver un semblant d'indépendance. M. Dalwigk repoussa énergiquement cette motion; il s'efforça de démontrer que les inconvéniens de la situation n'étaient pas aussi grands qu'on se plaisait à le dire; il allégua aussi le traité de Prague, et que l'Autriche, consultée par lui, avait déclaré qu'elle prenait au sérieux l'article 4 et la frontière du Mein. En dépit de son éloquente plaidoirie, la proposition fut votée par 32 voix contre 15; mais le gouvernement avait pour lui la chambre haute, qui la rejeta tout d'une voix, après une discussion vive où la politique prussienne fut traitée sans ménagement. L'un des orateurs déclara que, si jamais il était forcé de voter pour l'accession, il attendrait qu'un jour plus heureux vînt à luire pour l'Allemagne, et qu'il voterait alors des deux mains la dissolution du *Nordbund*. La même proposition a été remise plus récemment sur le tapis sans plus de succès, et jusqu'à ce jour le grand-duché a maintenu obstinément le *statu quo*. Les Hessois n'ont pas encore rempli la mission que leur assignait Berlin, ils ne se sont pas faits « les pionniers de l'unité. » Les nationaux prussiens s'en prennent à M. Dalwigk, à son savoir-faire, à ce qu'ils appellent ses intrigues; en vérité ne se sont-ils pas appliqués à lui rendre sa tâche plus facile?

La Bavière, qui traverse en ce moment une crise parlementaire et ministérielle dont l'Europe s'occupe, est, par l'étendue de son territoire, le plus important des états du sud. Il y a des pays qui sont en quelque sorte embarrassés de leur taille. Trop grands pour accepter des dépendances humiliantes et une existence de satellite, pas assez pour dominer les événemens, ils courent le risque d'avoir des prétentions qui excèdent leurs forces; essuient-ils des catastrophes, se voient-ils condamnés aux abaissemens et aux soumissions, ils ne s'accommodent pas longtemps de leur déchéance, une sourde inquiétude les pousse à recouvrer leur rang par de nouvelles entreprises. L'histoire des derniers siècles nous montre la Bavière tantôt entraînée par les passions religieuses dans l'orbite de l'Autriche et gravitant autour d'elle, tantôt sentant le péril de cette alliance et s'appuyant sur la Prusse pour résister aux menaçantes convoitises des Habsbourg, tantôt liant à deux reprises partie avec la France, dont l'amitié lui fut utile, mais risqua de lui devenir fatale, ou bien enfin visant à jouer, dans le sein de la confédération germanique, un rôle proportionné à son importance, s'efforçant de grouper autour d'elle les états secondaires de l'Allemagne et caressant des rêves de *triade* que les événemens ont jusqu'ici condamnés. Dans les diverses péripéties de cette politique oscillante, qui essayait de tout, la Bavière a connu les extrémités des choses humaines. Maximilien-Emmanuel, pour avoir épousé la cause de la

France dans la guerre de succession, fut, après la bataille d'Hochstett, mis au ban de l'empire et ne rentra dans ses droits qu'après la paix de Baden. Son successeur, le fameux Charles VII, conquit l'Autriche et ceignit la couronne impériale; mais, par un revers de fortune, il perdit du même coup et l'empire et la Bavière. La paix de Fussen la rendit à son fils. Plus tard, quand Maximilien-Joseph fut mort sans enfans et que le chef de la branche cadette de la maison palatine, Charles-Théodore, fut appelé à recueillir son héritage, l'Autriche étendit de nouveau la main sur cette proie, et ce fut l'intervention prussienne qui sauva la Bavière. L'alliance française devait, au commencement de ce siècle, l'ériger en royaume; cet honneur l'eût perdue, si elle n'eût sacrifié à la fortune et acheté par un brusque retour l'indulgence des vainqueurs de Leipzig. C'est ainsi qu'on a vu la Bavière guettant d'un œil inquiet les occasions, cherchant à tâtons sa destinée sur tous les chemins de l'Europe, et tour à tour croyant la tenir, ou réduite à disputer son existence. « Certaines gens, a dit un homme d'état, s'imaginent que la Bavière ne représente rien. Elle a échappé à tant de chances de destruction, elle existe depuis si longtemps, qu'il faut bien qu'il y ait de bonnes raisons pour cela. »

Ce n'est pas seulement dans ses relations avec l'étranger que la Bavière a des choix à faire et que ces choix l'embarrassent. Sa situation intérieure présente des difficultés qui ne peuvent être surmontées que par un gouvernement habile, dont la main soit à la fois ferme et légère. Pays essentiellement agricole et catholique, la Bavière, avec le temps, est devenue autre chose encore; elle se compose aujourd'hui d'élémens distribués à doses inégales dans les diverses parties de son territoire et réfractaires les uns aux autres. Ses villes industrieuses et commerçantes renferment une bourgeoisie riche, éclairée, ouverte à toutes les idées modernes; elle a trois universités, — et dans le nombre l'une des plus prospères et des plus fréquentées de l'Allemagne; un quart de ses 5 millions d'habitans professe la religion protestante, répandue surtout en Franconie et dans le Palatinat. Le parti bourgeois, jaloux d'assurer à la Bavière toutes les institutions et les garanties libérales, forme des groupes épars au milieu d'une vaste population agricole, qui se dérobe à son influence et dont les intérêts sont absolument opposés aux siens. Pour mesurer la distance qu'il y a des idées de cette classe moyenne à celles de ce peuple des campagnes, il suffit de parcourir un numéro de la *Gazette d'Augsbourg*, qui, à travers les vicissitudes de sa politique, est demeurée l'un des organes les plus éclairés de l'esprit moderne en toutes choses, et de lire ensuite l'un de ces petits carrés de papier qui s'impriment à Munich et dans lesquels un bon sens gausseur ou des préjugés surannés s'adressent, dans le langage

qu'il peut comprendre, à un public de villageois. Un peu lourd de tempérament, rude d'écorce et de manières, assez instruit pour mêler un peu de raisonnement à ses préventions et à ses instincts, organisé en associations puissantes qui couvrent tout le pays de leur réseau, vivant sur une terre grasse et fertile qui récompense abondamment les sueurs de l'homme, et dans un pays où il y a du bonheur, le paysan bavarois est très attaché à ses habitudes, à ses souvenirs : il est conservateur avec passion. L'esprit moderne l'inquiète, le trouble, parce qu'il se présente à lui sous les traits de la bureaucratie et que les bureaux sont ses plus grands ennemis. La liberté, telle qu'il l'entend, est celle qui le soustrait autant que possible au contrôle et aux tracasseries de cet être invisible qu'on nomme l'état, lequel n'entre guère en conversation avec lui que pour lui demander de l'argent, lui intimer des ordres ou lui signifier des défenses. Il n'obéit volontiers qu'à certaines autorités qu'il peut aimer, parce qu'elles ont un visage, ou parce qu'il sait nettement à quoi elles servent : son roi, sa commune, son curé. Voilà, dans sa pensée, les rouages qui font aller le monde. Les lois et les fonctionnaires sont des inventions bourgeoises; quand ses meneurs veulent lui échauffer la tête, ils lui représentent que le gouvernement dont il se plaint, qui lui augmente chaque année sa cote, est un gouvernement de bourgeois. Ce mot dit tout; il n'en demande pas davantage, il sait ce qu'il doit faire et comment il doit voter.

La Bavière est l'un des pays où le clergé a conservé le plus longtemps ses priviléges et son omnipotence. Livrée aux jésuites, lorsque le joséphisme vint à régner en Autriche, elle se gara de cette contagion, sa foi demeura vierge et incorruptible. Ce fut l'électeur-roi Maximilien-Joseph qui, le premier, revendiqua les droits de la société civile. En 1817 et 1818, la Bavière reçut tout à la fois une constitution et un concordat. Une lutte sourde s'engagea entre les deux puissances, lutte mêlée d'alternatives diverses. Tantôt l'état concédait trop, tantôt il faisait prévaloir avec ses intérêts ceux de la science, de la tolérance et de la civilisation. Depuis dix ans surtout, il a fait des pas décisifs; il lui serait difficile de retourner en arrière. Quand le clergé ne peut plus disposer de l'état, qu'il n'a plus le gouvernement à sa dévotion, il se fait peuple. C'est à quoi il a réussi en Bavière plus encore qu'ailleurs. S'appuyant sur le paysan, épousant ses passions, lui parlant sa langue, qu'il savait de naissance, il s'est fait le représentant de ses instincts à la fois conservateurs et démocratiques, de son aversion pour le régime bourgeois. Sans laisser dormir dans leur fourreau les vieilles armes ecclésiastiques, il s'en est forgé de nouvelles ; il a usé avec habileté de tous les moyens d'agitation inventés par la démocratie, la presse, les assemblées, les associations. Le clergé bavarois constitue aujour-

d'hui une sorte de tribunat en soutane, passé maître dans l'éloquence populaire, et agissant en même temps par le confessionnal et par le journal. Les événemens de 1866 l'ont servi à merveille. Il a su exploiter l'attachement du pays à son indépendance, les antipathies que le nom prussien inspire au patriotisme bavarois, les défiances du peuple des campagnes, son humeur soupçonneuse, qui découvre partout des machinations et des trames. S'emparant de ces inquiétudes, les fomentant et les envenimant, incriminant les intentions, dénonçant avec acrimonie et les actes du pouvoir et les arrière-pensées qu'il lui imputait, — de tous ces griefs, les uns plus ou moins fondés, les autres chimériques, il a composé un volumineux dossier où il puise à pleines mains dans les jours d'élections. Il est donc pour quelque chose dans l'organisation de ce parti *patriote* qui possède aujourd'hui la majorité dans les chambres, et qu'on désigne à tort en France et ailleurs sous le nom de *parti ultramontain*. Les conservateurs ou patriotes bavarois, qui ont à leur tête des hommes éclairés et de grande valeur, sont moins un parti qu'une coalition, et cette coalition se recrute dans toutes les classes. A côté des champions du *Syllabus* et de la curie, on y trouve des hommes de gouvernement, des catholiques libéraux, presque tous les orthodoxes protestans. L'intérêt commun est la conservation de la Bavière; mais les uns estiment qu'il est des progrès et des changemens conciliables avec cette conservation; d'autres, incapables de ces distinctions, s'attachent à tout conserver, craignant que la muraille ne s'écroule, si on en détache une pierre; d'autres encore s'occupent moins de sauver la patrie que de faire leurs propres affaires, et, avides du pouvoir, ils comptent que les patriotes voudront bien leur tenir l'échelle. L'indépendance nationale est le mot d'ordre commun du parti; mais ce qui pour la plupart est le but, pour quelques-uns n'est qu'un moyen, et le paysan est leur instrument (1).

Si on en jugeait par sa lourdeur apparente, par son indolence

(1) Il est permis de douter que la majorité des paysans bavarois soient ultramontains. En tout cas, les définitions théologiques sont le moindre de leurs soucis; ils n'entrent pas dans le détail, ils voient les choses en gros. Dans la séance du 3 février dernier de la chambre des députés de Bavière, l'un des représentans de la droite, M. Hafenbrädl, a déclaré qu'il était faux que les associations de paysans ou *Bauernvereine* fussent au service de Rome et des jésuites, que leur mot d'ordre était: Dieu, le roi et la patrie. « Dites aux paysans, s'est-il écrié, que la Bavière doit devenir une province romaine, et vous verrez comme ils feront volte-face. » Répondant ensuite à ceux qui lui reprochaient d'être allé pendant la période électorale à la chasse du paysan, *auf den Bauernfang* : « Nos paysans ne sont pas si faciles à attraper que vous croyez, ajouta l'honorable député. Essayez de cette chasse, il est probable que vous en reviendrez bredouille. La grosse affaire pour le paysan, avant de se laisser prendre, c'est de savoir qui est le chasseur. »

habituelle, on pourrait croire que la grande occupation du Bavarois est d'exister et de se sentir exister. Pourquoi ne jouirait-il pas de la vie? Il n'a pas à se plaindre de son lot dans ce monde. Toutefois sous ce flegme couvent des passions mal endormies et de véritables fougues politiques. Il y a dans le Bavarois le plus placide un électeur primaire qui a la tête près du bonnet, et ses longues tranquillités sont interrompues par des fièvres électorales à tout consumer. Heureusement il n'y a pas d'inquiétude à avoir pour la maison; elle est bâtie à chaux et à sable. Au demeurant, dans les pays libres, les agitations de la vie publique ne sont pas un mal; elles sont tout au plus l'un des inconvéniens nécessaires de la liberté. Ceux qui les maudissent ou qui les redoutent doivent se chercher un maître et le charger de vouloir pour eux. Il n'est pour la Bavière qu'un danger sérieux; ses hommes d'état doivent veiller à ce que la lutte des partis ne dégénère pas en une lutte de classes, et la question politique en une question sociale. La bourgeoisie bavaroise est trop nombreuse, trop influente, et ses idées sont trop d'accord avec celles du siècle pour qu'elle ne les impose pas à son gouvernement; mais il doit tenir grand compte des instincts et des préventions populaires. Joseph de Maistre disait qu'il ne suffit pas d'aimer son prochain comme soi-même, qu'il faut l'aimer comme il désire qu'on l'aime : grande maxime à l'usage des gouvernans. Il ne suffit pas de bien gouverner les peuples, il faut leur faire aimer leur gouvernement et les apprivoiser avec la raison en l'accommodant à leurs goûts. Pour que le progrès devienne populaire en Bavière, il faut que le progrès se fasse bavarois. En un mot, la Bavière est peut-être le pays où le doctrinarisme bourgeois offre le plus de danger, où la politique de transaction et de bon sens pratique est le plus nécessaire.

Le prince Hohenlohe, qui entra dans les affaires le 31 décembre 1866, fut condamné par la nécessité à un début malheureux; il dut proposer aux chambres cette réforme militaire à laquelle le Bavarois a peine à s'accoutumer. — Cela explique en quelque mesure l'écho qu'ont pu trouver dans le pays les accusations passionnées auxquelles sa politique est en butte, bien qu'envisagée en elle-même, cette politique, dont il n'a jamais dévié, soit celle que conseillaient les circonstances à un esprit réfléchi, à une intelligence élevée. Se posant en modérateur des partis, réprouvant également les impatiences de la gauche progressiste et les inquiétudes exagérées de l'extrême droite patriote, le prince Hohenlohe a toujours déclaré d'une part que l'indépendance de la Bavière serait le premier intérêt de son gouvernement, et qu'il ne conseillerait jamais à son pays de solliciter son entrée dans la confédération du nord, dont les institutions lui semblaient inconciliables avec les droits de souveraineté des états.

D'autre part, il représentait aux conservateurs que, pour un pays tel que la Bavière, l'isolement est une situation fâcheuse et à la longue insupportable, que ce droit qu'elle tenait de la paix de Prague de choisir ses alliances était d'un usage dangereux, qu'elle devait faire non pas de la grande politique ni de la politique européenne, mais de la politique allemande, qu'en cherchant son point d'appui dans une puissance étrangère, elle blesserait le sentiment national et s'exposerait à de redoutables complications, que les engagemens souscrits à Nikolsbourg étaient les seuls compatibles avec le véritable intérêt bavarois. Concilier le légitime désir de s'appartenir, de rester soi, avec l'observation loyale des traités et le maintien de bonnes relations entre la Prusse et la Bavière, tel a été, pendant ces trois années, le programme du prince Hohenlohe. Dans sa politique intérieure, le prince est parti de ce principe, que de sages progrès sont la meilleure sauvegarde de l'indépendance de la Bavière, et toutes les lois qu'il a présentées aux chambres touchant la liberté d'industrie, le mariage, les associations, la réforme judiciaire, sont des lois de progrès, destinées les unes à garantir les droits de l'état, les autres à supprimer de vieilles institutions et de vieux règlemens qui ne répondent plus aux besoins d'activité et de libre expansion des sociétés modernes (1).

Le seul reproche qu'on puisse adresser à la politique honnête et éclairée du ministère bavarois, c'est qu'il a donné prise à ses adversaires par des imprudences, des précipitations, par un certain luxe de mouvemens et de démarches propres à exciter des inquiétudes. Il n'a rien fait de mauvais, mais il a trop fait, et pour un gouvernement toute action superflue est une faute. Il s'est attiré un échec en proposant une loi scolaire qui dérobait l'école à la surveillance du clergé, et qui, excellente en soi, devançait les temps, choquait bien des catholiques modérés, et avait peut-être ce défaut suprême d'être impraticable. Poursuivant au dedans une politique vraiment libérale, il s'est trop préoccupé de petits incidens qu'il aurait dû ignorer; il a trop prodigué les circulaires, les adresses, les avertissemens au pays. Il a eu le tort que le Christ reprochait à Marthe, il s'est occupé et inquiété de trop de choses. Dans sa politique extérieure, il a commis la faute de ne pas s'en tenir à ce qui était net, précis et pratique. Il a compliqué son programme de regrets et

(1) On peut s'étonner que le ministère bavarois n'ait pas proposé une loi de réforme électorale. La Bavière élit sa chambre des députés par un système d'élection à deux degrés; d'autre part, elle nomme par le suffrage universel ses députés au parlement douanier. Une telle anomalie semble ne pouvoir durer; mais l'épreuve qui a été faite en 1868 du suffrage universel a démontré qu'il était une arme puissante entre les mains du parti patriote. Le système bourgeois par excellence, celui qui garantit le mieux l'influence des classes moyennes, est l'élection directe avec un cens. Ce n'était pas une chose à proposer, le pays n'en voudrait pas. Cette grave difficulté réclame sa solution.

d'aspirations dont il était inutile d'entretenir les chambres, puisqu'on n'avait rien à leur proposer. On leur a trop souvent répété que l'isolement compromettait l'existence du pays, qu'on avait hâte de trouver un moyen de renouer le lien fédéral de l'Allemagne et de sortir du provisoire alarmant où l'on vivait. Il faut savoir subir le provisoire et attendre les occasions; ce n'est pas en en parlant qu'on les fait naître. Le prince Hohenlohe a un idéal, lequel assurément est très avouable. Il a la fibre allemande, il est très attaché à l'unité nationale, et il serait étrange qu'on lui en fît un crime. Il déplore la politique d'annexion qui a brisé le faisceau de la famille allemande, et, s'il ne tenait qu'à lui, la Prusse aurait déjà restitué ses conquêtes, et s'en dédommagerait par l'hégémonie de l'Allemagne. D'un autre côté, il s'inquiète de sentir derrière lui une Autriche détachée des intérêts germaniques, et qui, en toute question qui se présentera, ne prendra conseil que de sa propre sûreté. Ne pouvant supprimer les traités de Prague, ni défaire ce qu'a fait la Prusse, le programme d'avenir qu'il caresse, qu'il a souvent exposé dans un noble langage, peut se résumer ainsi : — union fédérative entre les états du sud, entente cordiale entre ces états et la confédération du nord et règlement commun des affaires communes, réconciliation et alliance de la Prusse et de l'Autriche. — Mais aujourd'hui encore ce programme n'est qu'un rêve, et, en y revenant si souvent, on courait le risque d'alarmer inutilement le pays, de lui faire croire que ces plans d'avenir étaient déjà en voie d'exécution, qu'outre les traités militaires et douaniers, on en avait fait un autre auquel on cherchait à le préparer : soupçons injustes qu'une déclaration royale vient de condamner, mais que les animosités et les jalousies ont su exploiter. Que reprochent ses ennemis au prince Hohenlohe? Non des actes, mais des arrière-pensées et des intentions, ou, pour parler bavarois, *sein tendenziöses Schaffen und Handhaben*. Or il ne sert de rien à un gouvernement d'avoir des tendances; elles le compromettent en pure perte.

L'espérance du prince Hohenlohe était que le parti sur lequel il s'appuyait rallierait à lui peu à peu les esprits modérés de la droite et de la gauche. Il n'en fut rien, le ministère vit son corps d'armée s'affaiblir, se disperser et se fondre. Les élections du printemps de 1869 donnèrent à la Bavière une chambre où les patriotes et les progressistes se balançaient, et où le tiers-parti ne formait qu'une infime minorité. On sait l'étrange spectacle que donna cette chambre quand elle voulut constituer son bureau et choisir son président. Deux partis exactement égaux luttèrent front contre front dans sept votations successives sans qu'il se fît aucune défection d'un côté ou de l'autre, — rare exemple de discipline et d'opiniâtreté. En vain le prince Hohenlohe interposa ses bons offices pour concilier cet inso-

luble différend et ménager un accommodement; il fallut dissoudre cette chambre impossible et en appeler au pays. La dissolution n'ayant point été provoquée par une question de cabinet, le ministère aurait dû garder une stricte neutralité; quel que fût le résultat du scrutin, il n'aurait point eu de part dans la défaite. Il eut le tort de remanier les circonscriptions électorales, et il paie aujourd'hui cette imprudence. Les patriotes sortirent de la lutte vainqueurs, très échauffés et disposés à pousser jusqu'au bout les conséquences de leur victoire. Dans le remarquable discours que prononça le roi Louis à l'ouverture de la session, il engagea les partis à la conciliation et à la concorde. Les deux chambres lui ont répondu par des adresses qui renferment un vote de méfiance pour le ministère, et le jeune roi en a marqué son déplaisir; ce vote lui a paru porter atteinte à sa prérogative. Il lui en coûte de se séparer d'un ministre qui a sa confiance; il sent d'ailleurs qu'une politique prudente est la seule qui convienne à la Bavière dans la situation délicate et troublée de l'Allemagne, qu'une rupture avec la Prusse ou tout éclat fâcheux pourrait avoir d'inquiétantes conséquences, et, bien qu'il lui fût aisé de trouver un ministère à sa convenance dans les rangs des patriotes, qui ont beaucoup d'hommes à lui proposer, il redoute la queue du parti, ses fins secrètes et ses menées occultes.

Il est une réponse à faire aux exagérés qui accusent le prince Hohenlohe de trahir les intérêts bavarois et de livrer la Bavière à la Prusse. Le discours de la couronne reproduit, quant au fond, le programme qu'il n'a cessé de proposer et de défendre, et ce discours a excité à Berlin un vif mécontentement. Toutefois, dans l'intérêt du régime constitutionnel, il est désirable que l'injustice des chambres bavaroises ait gain de cause. Quelque sympathie qu'on ressente pour un homme d'état, on ne saurait lui souhaiter un succès que lui reprocherait sa conscience politique. En définitive la victoire des institutions tourne au profit de tout le monde, et même des vaincus. Le prince Hohenlohe peut se dire que l'opinion publique se ravisera, que tôt ou tard son pays aura besoin de ses services et devra revenir à une politique modérée et libérale, à laquelle on ne peut reprocher que de s'être trop agitée et de représenter la raison sans en avoir tout le sang-froid.

IV.

Parler du Wurtemberg, c'est parler de l'un des pays les plus prospères et les plus libres qui soient au monde. C'est parler aussi de l'état qui représente avec le plus d'énergie les deux passions communes à toute l'Allemagne du midi, un attachement égal à la petite et à la grande patrie. Un Prussien a dit du Wurtembergeois

qu'il ne connaissait que deux choses, la Souabe et le ciel. Cette boutade ne porte point. Le Wurtembergeois ne peut séparer dans ses rêves la conservation du Wurtemberg et le rétablissement de la grande Allemagne. Il se sent à la fois très Souabe et très Allemand. Et quelle province a donné davantage à la commune patrie, a fait produire au génie germanique plus de fruits exquis et savoureux? Si le Souabe aime trop l'Allemagne pour se réconcilier avec la paix de Prague, il est trop libéral pour se donner à M. de Bismarck; il craindrait que le remède ne fût pire que le mal. C'est à ce double titre que Stuttgart est le foyer de la résistance à la Prusse et qu'il a mérité d'être surnommé l'anti-Berlin.

S'il est vrai que la santé soit l'équilibre, le Wurtemberg est aussi l'un des pays de ce monde qui se portent le mieux. On n'en trouve guère qui visent davantage à cet idéal de la civilisation complète où aucun intérêt n'est sacrifié. Pays d'agriculture et d'industrie, de démocratie et de classes moyennes instruites et influentes, de liberté municipale et d'excellente administration, d'enseignement populaire et de haute culture scientifique, il n'est pas de société mieux pondérée et qui s'applique davantage à se développer dans tous les sens. Nulle part l'instruction n'est plus répandue et ne répond mieux à tous les besoins; l'éducation va chercher tout le monde en Wurtemberg, mais elle respecte le naturel, elle ne lui fait point faire pénitence. Le Souabe possède ce qui est rare dans le nord : l'abandon, l'expansion, la vivacité, le charme, et sa capitale s'en ressent; elle n'est pas la plus belle des résidences allemandes, elle en est la plus charmante. Ce naturel qui résiste à tout est aussi la qualité souveraine des poètes et des écrivains souabes, arbres à qui les soleils du midi ont permis de croître et de mûrir en plein vent sans avoir à subir la gênante discipline de l'espalier. Ouverts à toutes les influences, à toutes les idées, ces poètes n'ont pas à craindre de cesser d'être eux-mêmes. Qu'est-ce que Schiller? Un Souabe qu'a greffé la Grèce et qui a humé les vents orageux de la révolution française. Le passé, le présent, son cœur a tout fondu dans une harmonie forte à la fois et délicieuse. Il n'est pas d'écrivain qui soit plus homme; bien habile qui distinguerait son génie de son âme : il avait une âme de génie. Moins grands que lui, ses successeurs de l'école souabe lui ont ressemblé en ceci, que l'art pur ne leur a point suffi, et qu'un jour ou l'autre ils ont servi d'interprètes aux grandes passions qui remuent le monde. « Que ne puis-je, s'écrie le plus parfait d'entre eux, respirer de nouveau dans le royaume doré des songes et des légendes! Un souffle plus sévère fait vibrer les cordes de ma lyre. Ma fée s'appelle aujourd'hui la liberté, et mon chevalier s'appelle le droit. Debout, chevalier, et résiste de pied ferme aux sauvages assauts des dragons. »

Un Zurichois ou un Bernois qui voyage en Wurtemberg ne s'y sent point dépaysé; tout lui rappelle que le Souabe est son parent, qu'ils sont sortis l'un et l'autre d'une tige commune. Il retrouve dans cette Suisse monarchique tout ce qui se voit chez lui, le même penchant à se gouverner soi-même, la liberté communale, une ardeur passionnée pour les affaires publiques, l'esprit de parti tout-puissant, l'usage illimité du droit de réunion et d'association, une police qui n'impute à personne des délits d'opinion. Cependant les deux pays ne se ressemblent pas en tout point. La Suisse, en raison de sa petitesse et de la division pour ainsi dire parcellaire de son territoire, se compose de cantons qui ne sont la plupart que des municipes souverains; il en résulte que les opinions et les idées y prennent des proportions municipales, et que de grands talens politiques y sont employés souvent à régler des questions de ménage. Les Souabes joignent à l'avantage de former un pays à part, qui s'administre et se régit lui-même, celui de se rattacher à une grande vie nationale, dont ils ressentent les contre-coups et les courans; ils ne sont pas claquemurés chez eux; tout en s'occupant activement de leurs affaires, ils ont vue sur le monde, et débattent avec leurs intérêts privés ceux de 40 millions d'Allemands. Aussi n'ont-ils pas l'esprit positif et renfermé du Suisse. Le Wurtemberg a produit non-seulement des Schiller et des Uhland, mais des métaphysiciens, des Schelling et des Hegel. En revanche, le Suisse, se mouvant dans un cercle plus étroit et ne s'occupant que d'intérêts dont il peut faire le tour, apprend à se défier des utopies; son bon sens politique, qui le préserve de bien des entraînemens dangereux, est le correctif de l'absolue liberté dont il jouit. En sa qualité d'idéaliste, le Souabe a le goût de faire grand; il cherche l'absolu dans la politique, — délicate entreprise. Ajoutez qu'il tient trop à ses idées pour se résigner facilement à en rien sacrifier; il aime mieux s'isoler que de s'amoindrir. N'est-ce pas un poète souabe qui a dit : « Je ne jurerai jamais par le nom de personne, car moi aussi je suis quelqu'un? »

En Wurtemberg, les difficultés politiques sont d'une tout autre nature qu'en Bavière; elles n'y sont point compliquées d'oppositions de classes et de confessions. Le Wurtemberg est un état essentiellement protestant; sur 1,800,000 habitans, il a 540,000 catholiques, et sur cette terre protestante l'état moderne se développe sans crises violentes; le terrain lui est favorable, il plonge ses racines dans des consciences émancipées. L'esprit libéral domine parmi les catholiques du Wurtemberg. Le clergé souabe fait ses études à Tubingen, il s'y familiarise avec les sciences, l'histoire et les idées nouvelles; partant il est disposé à vivre en de bons termes avec les protestans et avec l'état, et quelques efforts qu'une nonciature italienne, qui

ne comprend rien aux instincts élevés de l'esprit allemand, ait pu tenter pour brouiller les cartes, elle n'y a pas réussi.

Nous avons vu qu'en Bavière le plus grand embarras pour un gouvernement libéral est une démocratie rustique, ennemie du bourgeois, par trop conservatrice et endoctrinée par ses curés. En Wurtemberg, le danger est la formation d'un parti républicain, auquel semble incliner une fraction de la bourgeoisie. Les Souabes ont la république à leurs portes, ils ne sont séparés d'elle que par la largeur du lac de Constance, elle est pour beaucoup d'entre eux un idéal qu'ils souhaitent d'acclimater chez eux. Le parti républicain, qui a pour organe le *Beobachter* de Stuttgart (1), ne réclame pas ouvertement la république, il se contente de demander les institutions républicaines. Il a déjà obtenu le suffrage universel; ce qu'il poursuit en ce moment, c'est l'abolition de la chambre des pairs et le remplacement de l'armée permanente par des milices organisées et exercées comme en Suisse. De telles prétentions ont paru excessives à plusieurs des hommes de valeur du parti démocratique ou *Volkspartei*. Ils sentent qu'une propagande républicaine, couverte ou déclarée, donnerait beau jeu à la Prusse. L'attachement qu'ont les populations du sud pour leur indépendance est un faisceau de sentimens, d'habitudes et de traditions auquel il serait dangereux de toucher; l'amour du pays s'unit étroitement dans leur esprit à l'affection qu'elles portent à la maison de leurs princes. Est-il sûr qu'elles soient mûres pour la république?

Le président du ministère wurtembergeois, le baron de Varnbüler, n'est pas de ceux que les difficultés effraient ou rebutent. Si c'est le caractère des grands poètes de faire difficilement des vers faciles, c'est le propre des hommes d'état qui ont la vocation de faire facilement les choses difficiles. Esprit supérieur et ironique, M. de Varnbüler a de l'homme d'état le coup d'œil juste et prompt, le sentiment vif et net des situations, le parfait sang-froid et cette belle humeur qui assure à l'esprit toute sa liberté. Administrateur consommé, il possède aussi la tactique et le maniement des assemblées. Il sait, selon les occasions, agir ou faire agir, se montrer ou s'effacer, parler ou se taire. On l'a vu, dans les grandes crises, assister silencieux pendant des séances entières à des débats passionnés où s'agitait une question de cabinet, attendre son moment, et, profitant d'une manœuvre imprudente, d'un mot malheureux, faire une soudaine trouée dans les rangs ennemis et enlever la victoire quand tout semblait perdu. Au surplus, le moins doctrinaire des hommes, faisant peu de cas des politiques spéculatifs et de ces rêveurs que

(1) Le *Beobachter* a pour rédacteur en chef M. Karl Mayer, écrivain de grand talent d'un esprit élevé, d'un cœur chaud, et l'une des plumes de guerre les mieux taillées de l'Allemagne.

Napoléon Ier appelait des *têtes à tableaux*, il ne croit guère aux idées, mais il croit beaucoup aux situations, et il s'applique à se servir le mieux possible des cartes qu'il a en main. Il connaît mieux que personne les conditions et les nécessités du gouvernement des sociétés modernes; aristocrate d'instinct, il est orateur d'assemblée populaire comme de parlement, et il se prête aux réformes, même à celles qui ne lui plaisent guère, lorsqu'elles lui paraissent réclamées par l'opinion. Ses adversaires lui reprochent sa versatilité et de n'avoir que des principes de circonstance; il pourrait répondre qu'en politique ce qui est faux aujourd'hui sera vrai demain, et que le premier principe d'un homme d'état est d'avoir une montre qui marche bien.

M. de Varnbüler, qui était déjà le pilote du Wurtemberg dans les tempêtes de 1866, n'eut pas de peine à se justifier après l'événement de la politique qu'il avait suivie. C'était celle du pays, et les Souabes n'avaient point changé d'avis après Sadowa; ils ne se repentaient de rien, leur conscience n'étant pas à la merci de la fortune. Il fut plus difficile à l'habile ministre de leur faire agréer les engagemens qu'il avait souscrits à Nikolsbourg. Il a le malheur des hommes d'état dont la réputation d'esprit est faite, on lui prête des mots. On assurait qu'il avait dit à M. de Bismarck : « Nous croyions l'Autriche forte, nous nous sommes alliés à l'Autriche; nous savons aujourd'hui que vous êtes forts, vous pouvez compter sur nous. » On prétend aussi que l'idée première des traités d'alliance lui appartient, que c'est lui qui les a proposés. Peut-être se disait-il que l'empressement à offrir sert quelquefois à empêcher qu'on ne vous demande plus que vous ne voulez donner. Peut-être aussi pensait-il qu'il fallait ôter au provisoire ce qu'il avait de plus inquiétant, que c'était le meilleur moyen de le faire durer. Quoi qu'il en soit, M. de Varnbüler eut de la peine à défendre le traité d'alliance contre une opposition acharnée qui le qualifiait d'attentat à l'indépendance du Wurtemberg, et il lui fut difficile aussi de faire accepter la réforme militaire qui en était la conséquence indirecte. Les discours qu'il prononça dans ces importantes discussions sont des chefs-d'œuvre d'éloquence parlementaire. Un instant la Prusse et les nationaux se flattèrent qu'il se donnerait à eux; mais il s'était d'avance tracé sa ligne et n'était pas homme à s'en écarter. Aussitôt que les traités furent votés, on le vit, dans les élections douanières, déclarer la guerre au parti prussien, et, se liguant avec les démocrates, remporter avec eux une éclatante victoire, peu après, toujours prompt dans ses décisions et agile à la manœuvre, leur rompre en visière dans les questions intérieures et résister énergiquement à leurs demandes de réformes radicales. I ne croit pas aux milices suisses; il n'accor-

dera pas non plus la suppression de la chambre haute, mais il désire qu'elle représente des intérêts et non des priviléges; s'il ne tenait qu'à lui, il en ferait une chambre de grands propriétaires. Quant à la question allemande, il n'a garde de compliquer son programme par de trop longues prévoyances, par de précoces inquiétudes. Il estime que les petits états n'ont qu'un moyen de sauvegarder leur indépendance : c'est de prouver qu'ils vivent et qu'ils aiment à vivre en faisant de bonnes lois, en attachant surtout une extrême importance aux intérêts économiques et aux réformes administratives, et ce ne lui est pas une médiocre satisfaction d'avoir réussi à doter le Wurtemberg d'un réseau de chemins de fer supérieur à ce qui se voit ailleurs, entreprise qu'il a conduite avec une habileté financière que personne ne conteste. « Après tout, dit-il, et ceci n'est pas un des mots qu'on lui prête, pourquoi sacrifier le présent à l'avenir? Tout dans ce monde est provisoire. Si la grande crise qu'on redoute éclate, elle remettra en question toutes les existences, petites ou grandes, à commencer par celle de l'assureur. »

Arrivons enfin au grand-duché de Baden, qu'un publiciste appelait le pays des imbroglios et des mystères. S'il s'est trouvé un état du nord pour reprocher à la Prusse d'avoir trop respecté les droits de souveraineté de ses confédérés, parmi les états du sud il en est un à qui son indépendance pèse, qui a hâte de se délivrer de sa liberté, et qui sollicite incessamment et opiniâtrément son accession au *Nordbund*, comme s'il ne lui était possible de vivre et de respirer que sous le sceptre tutélaire de la Prusse. La politique badoise a donné lieu à bien des appréciations diverses; on en a cherché le secret. Les uns prétendent que le grand-duché n'est qu'un instrument entre les mains de la Prusse, qu'il ne fait qu'exécuter les ordres qu'il reçoit de Berlin, — enfant perdu qu'on lance en avant, quitte à le désavouer, s'il devient compromettant. Quoi que fasse le gouvernement grand-ducal, quoi qu'il désire, quoi qu'il propose, ces esprits soupçonneux voient toujours M. de Bismarck derrière le ministère Jolly, lequel ne ferait que répéter les paroles du grand souffleur, et se chargerait de demander à ses voisins ce que la Prusse n'ose demander elle-même. N'a-t-on pas vu dernièrement, dans les conférences sur les forteresses du sud, la Bavière et le Wurtemberg obligés de rejeter des propositions de Carlsruhe qui eussent réduit l'Allemagne du sud à reconnaître en temps de paix la suzeraineté militaire de Berlin? Baden nous donne beaucoup d'ennuis, disait à ce propos un homme d'état.

D'autres assurent au contraire, avec plus de raison, que Baden ne reçoit point son mot d'ordre de Berlin, qu'il agit et parle de son chef; ils ajoutent que ses instances indiscrètes ont souvent embarrassé la Prusse, que maintes fois ce solliciteur intempestif a frappé

secrètement à la porte et que cette porte ne s'est point ouverte, qu'en 1867 M. Matthy, le prédécesseur de M. Jolly, a mis en quelque sorte M. de Bismarck en demeure, et que M. de Bismarck n'a pas même daigné répondre, estimant que l'annexion isolée de Baden lui procurerait peu d'avantages et de grands embarras. Ils soutiennent encore que cette convention, récemment passée, par laquelle les Badois ont acquis le droit de faire leur service militaire en Prusse, loin d'avoir été désirée à Berlin, y fut d'abord repoussée, et que le cabinet prussien ne céda que malgré lui à d'opiniâtres obsessions, dont il ne se pouvait délivrer. Ceux qui pensent ainsi ne voient dans les agissemens de la cour de Carlsruhe que les conséquences naturelles de relations de famille, et ils expliquent tout par une politique de sentiment (1). Ils allèguent que ce que femme veut, Dieu et les ministères le veulent aussi, et qu'une princesse charmante, spirituelle et d'une rare intelligence prend bien de l'ascendant sur tout ce qui l'entoure. Il faut convenir en effet qu'il y a dans la politique badoise je ne sais quoi d'agité, de nerveux et de passionné qui donne beaucoup à penser. Quand on palpe et qu'on ausculte cette politique, on croit sentir le battement fébrile et précipité d'un cœur de femme.

Que l'esprit de famille exerce quelque influence sur la conduite des affaires, cela s'est vu trop souvent pour qu'on s'en étonne, et de tels mobiles sont trop respectables pour qu'on les discute; mais on ne saurait admettre que dans les affaires badoises tout s'explique par une politique de sentiment : — à la raison de famille se joint la raison d'état. S'il est naturel que le gouvernement grand-ducal désire l'accession de Baden à la confédération du nord, il reste à expliquer pourquoi, en dépit des froideurs de Berlin, il poursuit l'accomplissement de son désir avec de fiévreuses impatiences qui embarrassent tout le monde, comme s'il y avait péril en la demeure, et qu'il sentît la terre lui manquer sous les pieds. Est-ce à dire que, limitrophe de la France, il se sente plus exposé, qu'il tremble chaque soir de voir le lendemain à son réveil un régiment français entrant dans Carlsruhe enseignes déployées? A supposer qu'il fût en proie à des craintes aussi chimériques, ne peut-il s'endormir en paix sur cet oreiller qui s'appelle le traité d'alliance, lequel, en pareille occurrence, serait valable et très valable? Qu'ajouterait donc à sa sécurité son adjonction politique à la Prusse? Non, ce n'est pas la France qui excite ses alarmes; c'est la question intérieure, ce sont les embarras du dedans.

La maison de Zæhringen a traversé, en 1849, des crises et des orages qui ne se sont point effacés de son souvenir. La révolution

(1) Le grand-duc de Baden a épousé en 1856 la princesse Louise, fille du roi Guillaume.

l'avait dépossédée; c'est l'épée de la Prusse qui lui a rendu sa couronne et ses états. De telles épreuves prédisposent à l'inquiétude. Assurément la maison de Zæhringen n'a pas à craindre le prochain retour de dangers si pressans; mais elle gouverne un pays où les passions sont vives, où les partis sont violens, et quand on a pris l'habitude de craindre, on redoute non-seulement les périls, mais les difficultés et les embarras. Baden est un état mixte de 1 million 500,000 habitans, dont les deux tiers sont catholiques et se partagent en libéraux et en ultramontains. Les rapports de l'église et de l'état sont dans le grand-duché la question principale et dominante, problème plus difficile à résoudre en pays catholique qu'en pays réformé. Ce que l'église demande à un gouvernement protestant, c'est la liberté; ce qu'elle demande à un gouvernement catholique, c'est de la laisser gouverner. — De là d'inévitables conflits, plus graves dans les petits états où le pouvoir impose moins, et, se défiant de sa force, se protége quelquefois en attaquant. Baden est un aimant dont les deux pôles sont l'archevêché de Fribourg et l'université de Heidelberg; mais cet aimant n'a pas de ligne moyenne. Ce qui manque au grand-duché, c'est un parti mitoyen, qui, se posant en arbitre entre des prétentions extrêmes, ferait sa part à la minorité, et appliquerait les principes dans un esprit de sagesse politique. Craignant de ne pouvoir maîtriser une situation tendue, redoutant ces agitations de la vie publique, qui sont, après tout, la marque et l'honneur d'un pays libre, la cour inquiète de Carlsruhe ne rêve que de s'atteler à plus fort qu'elle; il lui tarde de se sentir protégée par le bras puissant de la Prusse, et au besoin par cet article 68 qui autorise le président de la confédération du nord à rétablir la sûreté publique dans les états où l'ordre est compromis. Quand pourra-t-elle atteindre à ce port, où il lui sera permis de se reposer et de respirer à l'abri des tempêtes, sans avoir à redouter les anathèmes de l'archevêque de Fribourg et les violences des feuilles ultramontaines, sans avoir aussi à compter avec les hommes de Heidelberg, dont elle a dû rechercher l'appui, — amitié de circonstance qui lui est souvent incommode?

Entre les deux partis qui se disputent le grand-duché, le choix de la cour ne pouvait être douteux. Le nom prussien est en horreur aux ultramontains comme aux démocrates. Il fallait avoir pour soi les libéraux et s'assurer leur concours. Donnant donnant; une telle alliance ne pouvait reposer que sur des concessions réciproques, et plus d'une fois elle a été pour le gouvernement grand-ducal un fardeau lourd à porter. Ce qu'on désirait dans les hautes régions de Carlsruhe, c'est de contracter avec la Prusse tous les engagemens possibles, de se modeler sur elle, d'adopter son système militaire dans son immaculée pureté, de confier à un Prussien le portefeuille

de la guerre, d'envoyer les cadets badois faire leur noviciat dans les écoles militaires d'outre-Mein. En attendant qu'on pût s'unir politiquement à la Prusse, on aspirait à se rapprocher d'elle, à lui ressembler, à diminuer dans la mesure du possible la différence qu'il peut y avoir entre un Prussien et un Badois. Le malheur est que les libéraux n'entendaient pas se donner sans conditions, et, quoi qu'ils en disent, ils sont Allemands du sud, comme leurs voisins de Stuttgart et de Munich. Ils acceptaient le programme de la cour dans la question allemande, ils votaient la réforme militaire, les graves charges qu'elle allait faire peser sur le pays. En retour, il fallut leur accorder bien des choses dont on se souciait peu. On promettait, on ne se pressait pas de s'acquitter; mais ils revenaient à la charge, et il fallait finir par céder. Ils ont demandé et obtenu l'extension des prérogatives parlementaires, le droit d'initiative substitué au simple droit de motion, une loi sur la presse, une loi sur la responsabilité ministérielle, un commencement de réforme électorale. Étrange effet d'une alliance contre nature! Un cabinet qui aurait voulu faire du grand-duché une annexe politique de la Prusse s'est vu contraint, dans la question capitale, celle du *modus vivendi* de l'état et de l'église, de faire tout le contraire de ce qui se fait en Prusse. A Berlin, l'état s'unit étroitement à l'église, la protége et lui assure une part considérable d'influence dans le gouvernement des esprits et de la société, estimant que l'église est une grande école de respect et d'obéissance, et que le dogme est le vrai fondement du principe d'autorité. C'est un système tout opposé que les libéraux badois ont fait triompher dans le grand-duché. Ils professent le principe de la séparation absolue des deux puissances. Ils entendent renfermer l'église dans le cercle des affaires ecclésiastiques et lui interdire toute immixtion dans les affaires civiles; leur mot d'ordre est l'état moderne, neutre en religion ou laïque, formule qui épouvante Berlin. La sécularisation de l'état civil, le mariage civil obligatoire, l'école entièrement soustraite au contrôle de l'église, les institutions de bienfaisance distinguées rigoureusement des établissemens religieux et remises aux mains des communes ou de l'état, voilà les réformes qu'ils ont obtenues, et c'est ainsi qu'une cour prussienne de cœur a inauguré une politique qui prend en toutes choses le contre-pied de la Prusse.

Cette alliance n'a pas seulement l'inconvénient d'être onéreuse, elle est précaire. Bien des orages l'ont troublée et la troubleront encore. Au commencement de l'année 1868, le gouvernement badois présenta aux chambres une série de projets de loi qui avaient pour objet d'introduire dans le grand-duché la législation militaire prussienne, code pénal, procédure, loi sur les tribunaux d'honneur des officiers. La commission parlementaire chargée d'examiner ces pro-

jets déclara au gouvernement que l'introduction des lois prussiennes ne lui paraissait pas une conséquence nécessaire des traités, que l'entrée de Baden dans le *Nordbund* résoudrait la question, que jusque-là il n'y avait pas de raison d'adopter un code qui inspirait aux populations une insurmontable répugnance, qu'en tout cas il le faudrait considérablement amender, et que mieux valait s'abstenir de débats compromettans et dangereux pour la politique nationale qu'on entendait suivre. Le ministère retira ces projets; mais peu après il promulguait une loi provisoire de procédure militaire. Le pays se récria, tout fut remis en question. Ainsi finissent les lunes de miel.

Au défi qu'on leur portait, les libéraux répondirent par l'assemblée d'Offenbourg et par une circulaire qui fit du bruit. Ils déclaraient dans ce manifeste que désormais l'ultramontanisme n'était plus le seul péril à conjurer, que le parti libéral avait d'autres craintes et d'autres soucis, qu'en prêtant les mains à l'augmentation du budget militaire et des impôts il avait compromis sa popularité, que le gouvernement, trop peu reconnaissant des services rendus, avait manqué d'égards aux chambres, qu'on l'avait vu récemment remanier le cabinet sans daigner se mettre d'accord avec le parti libéral, que la confiance réciproque était morte et que l'alliance était rompue. Les signataires du manifeste ajoutaient que l'accession de Baden à la confédération du nord serait toujours l'objet de leur plus cher désir, mais que, cette accession n'étant point prochaine, la grande affaire était de poursuivre activement l'œuvre commencée des réformes intérieures, en revenant à des traditions de sage économie et en se gardant de copier ou d'imiter la Prusse, dont les traditions et les erremens, en tout ce qui touche à la question des cultes, étaient jugés par eux « contraires à l'esprit du siècle et propres à compromettre les intérêts intellectuels de la nation allemande. » Irrité de ce vote de méfiance qui ressemblait à une déclaration de guerre, le gouvernement répliqua d'abord par des hauteurs, par des défis. Cependant, l'agitation croissant, on entra en pourparlers; on tâcha de s'entendre; les promesses et les sourires réussissent quelquefois où les menaces ont échoué. Dans la seconde assemblée qu'ils tinrent à Offenbourg le 27 décembre 1868, les libéraux firent entendre un langage plus conciliant : ils s'engageaient à ne point faire d'opposition systématique; ils soutiendraient le ministère dans toutes les mesures conformes à leurs principes, ils le combattraient dans les autres. On ne se boudait plus, on ne devait pas tarder à se réconcilier, grâce à l'imprudence des ultramontains, qui, trop ardens à profiter des dissentimens de leurs adversaires, conclurent un pacte avec les démocrates, et, entrant en campagne, organisèrent une agitation populaire pour obtenir la réforme de la constitution et l'élection d'une constituante par le suf-

frage universel (1). Cette levée de boucliers de l'ennemi commun produisit un effet magique; on se tendit la main, et le raccommodement dure encore, les libéraux votant à regret les dépenses militaires, le gouvernement leur proposant des lois qui ne lui plaisent qu'à moitié, les deux alliés se consolant de leurs amertumes par des mesures de rigueur contre leurs communs adversaires, lesquelles sont souvent impolitiques, et ne sont pas toujours conformes à la justice.

Il est regrettable, dans l'intérêt du grand-duché, que la tentative d'Offenbourg ait avorté. Elle aurait mis fin à la coalition forcée d'un gouvernement et d'un parti qui ne s'entendent guère et qui ne s'aiment que par intermittence. Elle aurait pu donner à Baden ce qui lui manque, un tiers-parti, un centre parlementaire et une assiette politique plus solide. Le premier devoir d'un gouvernement est d'avoir l'esprit gouvernemental, et ce serait un bonheur pour le grand-duché que la formation d'un ministère qui, dans les affaires allemandes, concilierait le patriotisme avec la sagesse, et au dedans inaugurerait une politique de ménagement et d'apaisement. Les passions compromettent les principes, et on ne résout rien en fermant des couvens, en multipliant les poursuites judiciaires et les procès de presse, en refusant aux corporations religieuses la faculté d'ouvrir des écoles, et en proposant sur les fondations une loi qui passe le rouleau sur les droits acquis. C'est aux petits pays à donner l'exemple de la justice, et la justice n'est sauvegardée que par les grandes réformes; les demi-mesures la mettent en péril. Le parti libéral badois et les hommes distingués qui sont à sa tête rendraient service à l'Europe, s'ils se proposaient de résoudre les premiers le grand problème de la séparation de l'église et de l'état. Ce qui ne s'est pas fait se fera peut-être. Baden n'est pas seulement le pays des imbroglios, mais des réactions subites, des remous politiques, des flux et des reflux. En attendant de savoir quel effet y produiront les changemens apportés récemment au système électoral, il est intéressant de remarquer ce qu'il y a d'artificiel dans la situation présente du grand-duché et les ressorts secrets qui y font mouvoir la machine politique. Il est curieux aussi de constater que le seul des états du sud qui réclame sa part dans les bienfaits de l'hégémonie prussienne est celui qui aurait le plus de peine à s'accommoder du régime prussien, car, s'il est quelque chose qui diffère plus encore de la Prusse que le conservatisme bavarois et le libéralisme souabe, c'est le radicalisme badois.

VICTOR CHERBULIEZ.

(*La dernière partie au prochain n°.*)

(1) Dans le duché de Baden, démocrates et ultramontains, unis par un éloignement commun pour la Prusse, réclament le suffrage universel et direct, qui modifierait la représentation des partis dans la chambre élective. Les élections douanières en font foi.

LA

QUESTION OUVRIÈRE

AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

LE SOCIALISME ET LES GRÈVES.

Dans un discours qui date de quelques années et qui eut un grand retentissement en Europe, l'un des hommes d'état les plus illustres de notre temps, M. Gladstone, a osé dire que le XIXe siècle serait appelé par l'histoire « le siècle des ouvriers. » Il y a dans cette parole une part notable d'exagération oratoire : entendue à la lettre, elle serait non moins injuste qu'inexacte; mais elle exprime, sous une image un peu forcée, la place importante et presque prépondérante que les questions de travail et de salaire ont prise dans les préoccupations de la société contemporaine. Les populations ouvrières ne jouent pas encore dans notre civilisation le principal rôle, et peut-être ne le joueront-elles jamais; toutefois leurs intérêts, leurs doctrines, leurs aspirations, ont acquis, au point de vue de la paix et de la liberté sociale, une influence qui grandit chaque jour. La révolution mémorable qui ferma le siècle dernier avait eu la prétention de détruire toutes les distinctions de classes et de ne plus laisser subsister aucune barrière entre les différentes parties d'un même peuple. Cependant, comme si les efforts magnanimes de nos aïeux s'étaient trouvés illusoires, les fractions de la société qui

vivent principalement du travail manuel affirment qu'elles sont iniquement exploitées par les autres catégories de citoyens, et, sous le prétexte de rétablir ou plutôt de créer la justice dans les relations sociales, elles annoncent l'intention de refondre non-seulement les institutions, mais encore les mœurs et les idées, en un mot la civilisation tout entière. Cet esprit d'hostilité radicale contre l'ordre existant a deux modes de manifestations : d'un côté, dans le domaine théorique, les discussions journalières, les programmes et les systèmes qui remplissent les réunions publiques et les organes de la presse avancée; de l'autre, dans le domaine des faits, ces crises si nombreuses qui font irruption tour à tour dans nos divers centres manufacturiers, qui, en suspendant le travail, troublent le cours naturel de la production, et arrêtent la marche progressive de nos industries.

En présence de ces idées subversives et de ces fréquens désordres matériels, les esprits les plus fermes se trouvent déconcertés et se prennent à douter parfois de l'efficacité des principes de liberté par lesquels ils croyaient assurer le développement régulier et pacifique de la civilisation. Des catastrophes comme celles de Seraing, de la Ricamarie et d'Aubin, des coalitions grosses de périls comme celles de Bâle, de Genève et du Creuzot, des tentatives ouvertement criminelles comme celles qui avaient ensanglanté Sheffield il y a quelques années, et qui viennent de se renouveler ces jours derniers à Thorncliffe, tout cet enchaînement de faits déplorables jette l'alarme parmi les populations paisibles et laborieuses, dont ils compromettent le repos et entravent l'essor. Le moindre mal produit par ces crises successives et rapprochées n'est pas cette frayeur extrême qui envahit peu à peu le parti conservateur, et qui pourrait le jeter à la longue dans la voie des mesures de compression.

Quelles sont les causes de cet état maladif où semblent se trouver les populations ouvrières de plusieurs de nos grands centres industriels? quels sont dans l'histoire, et spécialement dans la première partie de ce siècle, les antécédens de ces idées de violence et de guerre qui se manifestent dans les réunions ouvrières et dans les grèves? comment la constitution de notre industrie se trouve-t-elle affectée par ces discordes intestines? quelle est la position respective des entrepreneurs et des ouvriers dans ces regrettables luttes? Telles sont les graves questions que nous nous proposons d'examiner, questions traitées bien des fois au point de vue scientifique et général, mais qui ont été rarement abordées sur le terrain des faits actuels et de la situation présente. En remontant ainsi à l'origine du mal, en suivant notre organisation industrielle dans les modifications qu'elle a éprouvées depuis cinquante ans, nous comprendrons mieux

le caractère de la crise contemporaine, nous serons moins prompts à nous en exagérer les dangers, nous aurons plus de facilité à discerner les remèdes efficaces des remèdes chimériques.

I.

C'est une illusion naturelle à tous les siècles et à tous les peuples de considérer comme nouvelles des maladies ou des souffrances sociales dont l'existence est ancienne, et qui tiennent à l'essence même du genre humain. « Nous sommes très sensibles aux piqûres que nous éprouvons, a dit Rossi, et nous oublions les blessures désormais cicatrisées de nos ancêtres. » C'est ainsi que beaucoup d'esprits judicieux regardent le socialisme comme une aberration propre à notre temps; d'autres, plus instruits des faits de l'histoire, constatent dans les sociétés grecque et romaine les premiers symptômes de ce fléau dangereux, devenu endémique parmi nous; mais cette vue même est bornée, et une connaissance plus exacte des nations qui peuplent l'univers nous apprend que le socialisme est un fait beaucoup plus général et plus permanent que l'on n'est porté d'ordinaire à le croire. Si l'on entend par ce mot non pas une doctrine nettement formulée ou un système précis d'organisation sociale, mais bien un sentiment âpre et haineux des misères de la civilisation, un violent esprit de révolte contre l'inégalité naturelle des conditions et des existences, un effort collectif pour reconstituer la société sur des bases artificielles, il est incontestable que le socialisme a existé dans tous les âges et sous tous les climats. C'est une erreur et en même temps une injustice d'en faire le partage exclusif des populations qui ont une industrie manufacturière très développée, ou des nations qui occupent les contrées occidentales de l'Europe, ou bien encore des peuples qui ont puisé leur culture à la double source de l'enseignement classique et de l'enseignement chrétien. Comme il arrive toujours en pareil cas, cette erreur théorique sur l'origine réelle et l'extension du socialisme entraîne des conséquences graves dans la pratique, soit qu'elle produise un découragement exagéré dans certains esprits, soit qu'au contraire elle incline à l'illusion que ce péril est passager et pourra être écarté facilement.

Il serait long et superflu de rechercher dans les civilisations antiques les traces du socialisme; elles y sont trop apparentes pour échapper à l'attention de tout homme qui a étudié l'antiquité. Chez les Hébreux, le partage des terres à des intervalles périodiques, — chez les Romains, les perpétuelles discussions sur les lois agraires, les incessantes abolitions et réductions des dettes, mille autres faits

de l'enfance agitée de ces sociétés portent l'empreinte évidente de l'esprit de jalousie et de haine qui animait les classes inférieures contre les classes plus fortunées. Ce qui est moins connu et mérite d'être signalé, c'est que ces aspirations égalitaires, ces projets chimériques de reconstitution de l'édifice social, se sont rencontrés de tout temps et se rencontrent encore, sous une apparence et des formules bien connues de chacun de nous, dans les civilisations de l'extrême Orient, qui semblent n'avoir de commun avec les peuples occidentaux que le fond immuable de la nature humaine. La Chine a été tout autant que l'Europe troublée par ces mouvemens intérieurs. Dès le IIe siècle de notre ère, à la fin de la dynastie des Han, une conspiration dangereuse, qui provenait d'un mouvement non pas politique, mais social, mit en péril l'ordre public. Au XIe siècle, sous les Song, un grand réformateur, Onang-ngan-ché, essaya d'appliquer un système où la propriété collective du sol aurait appartenu à l'état, qui aurait distribué les semences, réparti les différentes cultures, fixé les tarifs et les salaires et supprimé, si c'eût été possible, la misère et le prolétariat. Ces doctrines, réprimées par la force dans leurs manifestations extérieures, se sont réfugiées aujourd'hui dans les sociétés secrètes. M. L.-M. de Carné, dans le récit de son expédition du Mékong, nous a fait la peinture d'une de ces sectes qui semblent dévouées à la propagande des idées socialistes, la secte des *pé-lien-kiao* ou nénufars blancs (1). L'existence et l'intensité du socialisme dans ces civilisations de l'Orient, d'ailleurs si riches, si laborieuses, si prospères et, sous beaucoup de rapports, si avancées, nous sont attestées par des documens nombreux et d'une grande portée. Il y a dix ans, la frégate autrichienne la *Novara*, portant à son bord des savans, parmi lesquels des économistes et des statisticiens, fit un grand voyage de circumnavigation, et touchait à toutes les principales stations commerciales du monde, recueillant partout les renseignemens les plus authentiques et les plus circonstanciés sur la situation intérieure des pays qu'elle abordait. M. de Scherzer, qui faisait partie de cette expédition, et qui en a raconté les péripéties et les résultats dans plusieurs intéressans ouvrages (2), a constaté à Singapoure l'existence d'un grand nombre de sociétés secrètes parmi les Chinois, qui forment l'élément le plus considérable et le plus riche de cette florissante cité. Il est parvenu à se procurer le diplôme d'associé de l'une de ces sociétés qui s'appelle *Tinté-huy* ou la *ligue fraternelle du ciel et de la terre*. Les passages les plus marquans

(1) Voyez la *Revue* du 15 janvier.

(2) *Reise der œsterreichischen Fregatte Novara um die Erde.* — Statistich-commerzielle Ergebnisse einer Reise um die Erde, 1867.

11,560

du symbole inscrit sur ce diplôme ont été traduits par un éminent sinologue, M. Neumann. Ils valent vraiment la peine d'être reproduits, tant ils se rapprochent, par le tour général des idées et même par le ton et la forme, des manifestes analogues que nos réunions ouvrières ont publiés dans ces derniers temps. « La *société fraternelle du ciel et de la terre*, est-il dit dans ce symbole socialiste chinois, déclare hautement qu'elle se croit appelée par l'Être suprême à faire disparaître le déplorable contraste qui existe entre la richesse et la pauvreté. Les puissans de ce monde naissent et meurent comme leurs frères malheureux, les opprimés et les pauvres. L'Être suprême n'a pas voulu que des millions d'hommes fussent condamnés à être les esclaves d'un petit nombre. Jamais le ciel, qui est le père, et la terre, qui est la mère, n'ont donné à quelques milliers de privilégiés le droit de dévorer, pour satisfaire leur orgueil, la subsistance de tant de millions de leurs frères. D'où vient la richesse des puissans? Uniquement du travail et des sueurs de la multitude. Le soleil et ses doux rayons, la terre et ses inépuisables richesses, le monde et ses joies, tout cela est un bien commun qu'il faut enlever à la jouissance exclusive de quelques-uns pour que tous les déshérités en aient leur part. Enfin un jour viendra où la souffrance et l'oppression cesseront. Pour qu'il arrive, il faut s'unir et poursuivre sa tâche avec courage et vigueur. L'œuvre est difficile et grande; mais, que l'on y songe, il n'y a pas de victoire, pas de délivrance sans lutte et sans combat. Des soulèvemens intempestifs nuiraient à nos projets. Quand la grande majorité des habitans des villes et des provinces aura prêté serment à l'union fraternelle, la vieille société tombera en poudre, et l'on bâtira l'ordre nouveau sur les ruines de l'ancien. Les générations heureuses de l'avenir viendront bénir les tombeaux de ceux à qui elles devront le bienfait d'être délivrées des chaînes et des misères des sociétés corrompues. » — Ces sociétés secrètes s'étendent dans tout l'Orient. Dans les possessions anglaises, où le gouvernement leur laisse toute liberté, elles se livrent à une propagande pacifique; dans les îles de la Sonde, au contraire, où l'administration hollandaise croit devoir se montrer rigoureuse, elles ont souvent recours à l'assassinat politique. C'est un fait non-seulement curieux, mais grave, que de voir les idées socialistes répandues à l'extrême Orient parmi ces populations chinoises qui ont à un si haut degré l'esprit de travail, d'industrie et d'épargne, et qui d'ailleurs, disputant aux Européens les contrées non encore peuplées de l'Océanie et de l'Amérique elle-même, partagent avec nous la domination du monde entier. Rien ne saurait mieux démontrer l'erreur considérable de ceux qui regardent les idées socialistes

comme un phénomène passager et local, qu'il serait facile de détruire par quelques réformes dans l'enseignement public, ou par quelques améliorations de détail dans l'organisation de l'industrie.

Si le socialisme est un fait permanent, universel, un ferment qui se retrouve au fond de toute civilisation humaine, il n'en est pas moins vrai que les circonstances diverses du milieu social en favorisent ou en entravent le développement. Quelles sont donc les causes qui ont contribué à lui donner, de nos jours et sur notre terre d'Europe, une vigueur aussi subite et aussi alarmante? — Il faut se garder d'une observation superficielle qui ne présente qu'une face du problème et par conséquent le dénature. Quelques publicistes, d'ailleurs distingués, n'ont voulu voir dans les dernières manifestations ouvrières qu'une « saturnale intellectuelle » et un « carnaval révolutionnaire. » D'autres les attribuent uniquement « aux sollicitations troubles des intérêts égoïstes prompts à prendre leurs désirs pour des réalités et leurs passions pour des vérités, » et se bornent à flétrir les « imaginations excitées par toutes les convoitises. » C'est une opinion généralement admise que les deux seules causes du socialisme sont l'ignorance et l'égoïsme, qui, de tout temps, ont entraîné les hommes à substituer leurs propres œuvres à celles de la nature. Il y a sans doute dans ces explications une très large part de vérité; mais, pour découvrir les sources réelles de la crise qui préoccupe à si bon droit la société entière, il faut une analyse plus profonde et plus minutieuse. Tout se tient dans l'esprit et dans l'âme humaine, et l'on ne peut séparer les idées et les tendances sociales de l'ensemble des croyances d'un peuple. Il est impossible qu'un observateur sérieux ne découvre pas le lien qui rattache dans l'esprit de nos populations ouvrières la question sociale à la question religieuse. C'est le mérite principal d'un livre aussi instructif qu'attachant, écrit par un ancien ouvrier qui joua en 1848 un rôle parlementaire (1), d'avoir mis dans la lumière la plus vive cette face jusque-là obscure de la crise sociale que nous traversons. Il n'est assurément pas téméraire d'affirmer que dans une grande partie de nos populations ouvrières a disparu non-seulement toute adhésion à une religion positive, mais encore toute croyance, même vague et indécise, à la permanence de la personnalité humaine et à l'existence d'une autre vie. M. Corbon, qui plus que tout autre connaît les classes laborieuses pour en avoir fait partie, nous donne sur ce point les renseignemens les plus catégoriques. Parlant de la vie future, « tout ce qui avait autrefois germé en ce sens dans

(1) Corbon, *le Secret du peuple de Paris.* Voyez spécialement la quatrième partie intitulée *la Religion du peuple.*

l'âme populaire a été presque complétement étouffé, dit-il, par un prodigieux développement d'aspirations ayant pour objet exclusif les choses de ce monde. » La psychologie, même la plus superficielle, nous apprend qu'un tel état de l'âme populaire doit être gros de conséquences périlleuses. Il y a dans l'homme un instinct indomptable qui le pousse à se former un idéal de parfaite justice et de complet bonheur. Au milieu des inquiétudes, des épreuves et des abaissemens de la vie journalière, c'est un besoin impérieux que de se représenter dans l'avenir un monde où l'équité, la dignité et le repos ne seront jamais troublés. Cette irrésistible puissance de l'élément mystique, qui ne disparaît jamais, détournée de la contemplation des choses d'une autre vie, se porte avec violence vers une société terrestre idéale. A défaut des images et des souvenirs religieux, les rêveries socialistes viennent hanter le cœur de nos populations ouvrières. « L'espérance de *la terrestre rédemption* morale, intellectuelle et physique du genre humain (1) » devient la croyance dominante, le refuge habituel où s'élance l'âme, froissée par les misères et les déceptions de la vie réelle. Dans les premiers temps du christianisme, un grand nombre d'esprits généreux attendaient dans un lointain avenir la formation d'une société plus parfaite où les principes de l'Évangile seraient appliqués selon la lettre et l'esprit. C'est ce que l'on appelait le *millenium*. Cette molle idée du paradis sur terre revit aujourd'hui pour nos classes laborieuses; mais le peuple ne peut concevoir un idéal social sans user de toutes ses forces pour l'atteindre et en faire une réalité. Les rêveries se changent bientôt en tentatives. — Quelles puissantes racines ces aspirations ont poussées dans les imaginations et dans les cœurs, bien des passages extraits de nos poètes nous le disent mieux que toutes les dissertations philosophiques. « O peuples des siècles futurs, s'écrie Alfred de Musset dans la *Confession d'un enfant du siècle*, ô peuples des siècles futurs, lorsque, par une chaude journée d'été, vous serez courbés sur vos charrues dans les vertes campagnes de la patrie, lorsque, essuyant sur vos fronts tranquilles le saint baptême de la sueur, vous promènerez vos regards sur votre horizon immense, *où il n'y aura pas un épi plus haut que l'autre dans la moisson humaine d'hommes libres*, quand vous remercierez Dieu d'être nés pour cette récolte, pensez à nous qui ne serons plus... » Il ne faudrait pas feuilleter longtemps les œuvres d'Henri Heine pour y découvrir nombre de passages empreints du même esprit et de la même inspiration. Ce caractère pour ainsi dire religieux des croyances socialistes se ma-

(1) Corbon, *le Secret du peuple de Paris*, p. 311.

nifeste de la manière la plus évidente dans certaines réunions ouvrières. Tous ceux qui ont souvent assisté, non aux discussions de la Redoute et du Pré-aux-Clercs, où la petite bourgeoisie dominait, mais aux séances de Belleville, et qui y sont entrés avec un esprit d'observation sérieuse, ont été vivement affectés par la composition et le recueillement de l'auditoire. Trois mille personnes, parmi lesquelles beaucoup de femmes avec de tout jeunes enfans sur les bras, cette foule réunie dans un même sentiment de fraternité et d'espérances, ce calme plein de sérénité, tout cet aspect extérieur démontre combien le socialisme s'est emparé des imaginations et des cœurs parmi les classes laborieuses. Ce n'est pas là un club, ce n'est pas une salle de conférences ou de discussions; c'est presque un temple où se fonde une église nouvelle, où se prêche une révélation, où s'annonce *une rédemption terrestre*.

Dès les premiers jours de notre grande révolution, le socialisme fit son entrée sur la scène. Dès lors aussi il se mit à entasser contre la société nouvelle des griefs et des ressentimens qui, longtemps contenus, finirent par faire explosion. Notre grande réforme de la fin du XVIIIe siècle fut, à son origine, l'œuvre de la seule bourgeoisie. Dans les assemblées primaires réunies pour la convocation des états-généraux, les ouvriers, les simples artisans, ne trouvèrent aucune place. Les gradués, les titulaires de lettres de maîtrise, les contribuables payant un certain cens, purent seuls faire entendre leurs vœux. Les rancunes populaires ne tardèrent pas à se manifester. « Pourquoi, dit un pamphlétaire parisien, faut-il que 150,000 individus utiles à leurs concitoyens soient repoussés de leurs bras? Pourquoi nous oublier, nous, pauvres artisans, sans lesquels nos frères éprouveraient des besoins que nos corps infatigables satisfont et préviennent chaque jour? » Un autre rédige, — le mot est significatif et il est resté en faveur chez les ouvriers, — le *Cahier du quatrième ordre*. Un document plus lugubre et plus sinistre, ce sont les *Quatre cris d'un patriote*; là se manifeste pour la première fois, croyons-nous, mais avec une sauvage énergie, ce dédain des institutions libérales et du régime parlementaire qui est devenu un des articles du code socialiste moderne. « Que servira une constitution sage à un peuple de squelettes qu'aura décharnés la faim? Il faut vite ouvrir des ateliers, fixer une paie aux ouvriers, forcer le riche à employer les bras de ses concitoyens que son luxe dévore, nourrir le peuple, garantir les propriétaires de l'insurrection terrible et peu éloignée de 20 millions d'indigens sans propriété. » Plus explicite encore est le *Cahier des pauvres*, où sont exprimées en termes précis les principales exigences populaires : « 1° que les salaires ne soient plus aussi froidement calculés d'après les maximes meurtrières d'un luxe effréné ou d'une cupidité

insatiable; 2° que la conservation de l'homme laborieux et utile ne soit pas pour la constitution un objet moins sacré que la propriété du riche; 3° qu'aucun homme laborieux ne puisse être incertain de son existence dans toute l'étendue de l'empire. » C'est en l'année 1789, alors que notre révolution était encore immaculée, que se manifestaient avec cette netteté les vœux ou les commandemens populaires; mais les temps n'étaient pas venus où ces voix isolées pourraient trouver un immense écho. Il en est résulté une impression qui est encore profondément gravée dans l'esprit de nos populations ouvrières, c'est que notre grande révolution avait été faite sans elles et presque contre elles. Aussi reprennent-elles avec prédilection les formules les plus célèbres de ces temps héroïques pour en revendiquer une application radicale à leur profit exclusif. Elles réclament l'avénement et la prédominance du *quatrième état*, et, transformant le mot de Sieyès, un orateur des derniers congrès ouvriers s'écriait : « Qu'est-ce que le travailleur? Rien. Que doit-il être? Tout. »

Ces idées et ces tendances devaient fermenter pendant un demi-siècle avant de trouver un milieu propice pour faire explosion au grand jour. Pendant les vingt-cinq années de la première république et de l'empire, les esprits étaient trop passionnés par cette grande épopée guerrière, à laquelle s'attachait l'âme entière de la France, pour que les intérêts et les jalousies de classes pussent exciter l'attention publique. Dans les trente années de régime constitutionnel qui suivirent, l'état de l'industrie et les traditions encore subsistantes parmi les populations ouvrières ne permettaient pas, ainsi que nous allons en donner la preuve, que le socialisme pût se constituer à l'état de puissance redoutable. Ce furent alors les classes moyennes et bourgeoises qui se chargèrent de la propagation des idées subversives, et qui eurent le privilége d'émettre tous ces systèmes de palingénésie morale, créations éphémères d'une imagination généreuse, mais maladive. La littérature, la science, l'éloquence même de ce temps, sont saturées de tendances socialistes, qui parfois s'accusent de propos délibéré, parfois existent à l'état inconscient. La plupart des publicistes qui, à cette époque, se sont occupés des questions ouvrières se sont laissé entraîner à des projets autoritaires ou à des plans de constitution artificielle de l'industrie. Sans parler des réformateurs et des faiseurs de systèmes, les écrivains conservateurs, Sismondi, MM. de Villeneuve-Bargemont et de Lafarelle, versèrent souvent dans cette ornière, et l'on put entendre un savant illustre, revêtu de fonctions officielles, déclarer à la chambre « qu'il y avait nécessité d'organiser le travail (1). »

(1) Discours d'Arago en mai 1840; voyez *le Moniteur* de 1840, p. 1080 et 1081.

C'est seulement de notre temps que toutes ces semences ont commencé à lever. Grâce à des conditions extérieures plus favorables, à une atmosphère ambiante plus propice,— après avoir germé péniblement durant de longues années, elles se dressent et se propagent avec une force qui menace de tout étouffer. La situation des classes ouvrières et la constitution de l'industrie se sont modifiées dans un sens qui facilite notablement les progrès du socialisme. L'importance de ces transformations n'a pas été suffisamment étudiée; il est nécessaire de la mettre en lumière. Nos populations ouvrières, pendant la première partie de ce siècle, étaient loin de présenter une masse homogène empreinte de sentimens de fraternité. Elles étaient encore divisées en un grand nombre de petites sociétés rivales que pénétrait l'esprit de coterie et de jalousie mutuelle. La révolution avait supprimé les corporations, mais elle avait laissé subsister le compagnonnage, c'est-à-dire que les maîtres n'étaient plus groupés ni solidaires, tandis que les ouvriers restaient constitués en différens corps. Quelques-uns des cahiers de 1789 avaient émis le vœu « que les assemblées illicites des compagnons et les assemblées connues sous le nom de *devoirs* et de *gavots* fussent défendues, que les règlemens faits sur cet objet pour Paris fussent étendus à tout le royaume. » Ce vœu provenait des patrons; les ouvriers restaient fidèles à leur compagnonnage; il y avait les compagnons du *devoir*, les compagnons de *liberté* et beaucoup d'autres encore, enfin au-dessous des compagnons il y avait les *aspirans*. Toutes ces catégories d'ouvriers se montraient fières à l'endroit les unes des autres et pleines de dédain pour les degrés inférieurs. L'esprit d'exclusion régnait dans toute sa force, et ne s'éteignit guère qu'en 1848. Les rixes étaient fréquentes et graves entre ces coteries jalouses et rivales. En 1816, il y eut près de Lunel, entre les tailleurs de pierre de deux confréries, une rixe dans laquelle plusieurs hommes furent tués; en 1823, les aspirans menuisiers se soulevèrent contre les compagnons; une nouvelle révolte du même genre se produisit en 1830. En 1825, il y avait à Nantes entre gavots et forgerons un combat qui entraîna mort d'homme. La même année, un événement analogue, avec des suites encore plus graves, se passait à Bordeaux. En 1827, à Blois, les *drilles* attaquaient les gavots, et plusieurs restaient sur le terrain. Les mœurs et les chants populaires étaient d'une révoltante sauvagerie. Ces dissensions intestines durèrent jusqu'à la fin du règne de Louis-Philippe. A Lyon, un charpentier du père Soubise tue un tanneur de maître Jacques, et par représailles un forgeron de maître Jacques tue un charron. En 1842, deux corps de charpentiers, au nombre de plusieurs centaines d'hommes, sont aux prises à Maisons-Laffitte, et l'intervention de la troupe est néces-

saire pour les séparer. Dans le même temps, des luttes analogues entre compagnons de différentes confréries ensanglantent les villes de Sens et d'Auxerre. Les compagnons des divers métiers refusent de reconnaître les boulangers pour frères, parce qu'ils ne se servent ni de l'équerre ni du compas. Les boulangers de Nantes, voulant en 1845 célébrer la Saint-Honoré, se parent de cannes et de rubans, les insignes du compagnonnage; mais ils sont violemment attaqués par les autres ouvriers, qui les considèrent comme des intrus. Le maire est obligé d'appeler un renfort de troupes pour rétablir l'ordre (1). En 1848, on voyait les ouvriers de Montmartre demander au gouvernement provisoire qu'il fût interdit aux ouvriers de Paris de venir dans leur commune leur faire concurrence; les membres des *trade's unions* anglaises émirent aussi la prétention d'exclure les produits et les ouvriers des districts voisins. Ainsi les populations ouvrières des villes manquaient alors presque complétement d'homogénéité, il n'y avait pas entre elles de communauté de sentimens ou d'aspirations; la solidarité, dont on parle tant de nos jours, n'avait pas encore réuni dans un faisceau commun ces masses populaires. C'est assez dire que le socialisme avait peu de prise sur elles; elles n'étaient pas fondues en un seul bloc formé de molécules fortement liées les unes aux autres. Il était réservé à la révolution de 1848 de dissoudre définitivement tous ces petits groupes, pour constituer la grande famille ouvrière dont l'union seule fait la puissance.

Avant 1848, l'industrie manufacturière était peu développée; il y avait de grands industriels, mais il n'y avait guère de grandes usines. Les industries des tissus, sauf pour la filature, étaient sous le régime du travail à domicile. Le dévidage, le bobinage, le tissage, le peignage, la bonneterie, se pratiquaient presque exclusivement dans l'atelier domestique. L'ancien régime nous avait légué un type de grande manufacture dans la fabrique de draps des van Robais à Abbeville. Elle occupait 1,692 ouvriers, et avait des ateliers particuliers pour la charronnerie, la coutellerie, le lavage, l'ourdissage, le tissage et la teinture. Il avait fallu deux siècles pour que ce modèle de vaste établissement se répandît en France et fût dépassé dans ses proportions. Jusqu'à un temps très rapproché de nous, la population ouvrière occupée dans l'atelier commun était relativement peu nombreuse; les familles des tisserands,

(1) Voyez sur ces querelles entre confréries différentes : M. Levasseur, *Histoire des classes ouvrières depuis 1789*, t. Ier, p. 483-85, et t. II, p. 160-63. — Sur l'organisation intérieure du compagnonnage, voyez M. Le Play, *les Ouvriers des deux mondes*, t. Ier, p. 54 et suiv.

dispersées dans les villages ou les faubourgs des villes, n'ayant entre elles aucun rapport, ne pouvaient s'entendre et se concerter. Ces ouvriers isolés n'avaient que de rares relations avec le patron; c'était généralement avec des commis ou facteurs qu'ils traitaient pour recevoir la matière première et rendre l'ouvrage terminé. Cette organisation donnait lieu aux abus les plus graves; mais ces abus étaient latens. L'ouvrier était souvent indignement exploité par les petits fabricans ou par les intermédiaires et commis. Dans le tissage, l'on augmentait indéfiniment la longueur des chaînes que l'on remettait au tisserand des campagnes, et on le payait comme si la chaîne avait eu la longueur invariable indiquée par un ancien usage, tombé en oubli depuis longtemps. Les choses allaient de même pour le bobinage; les poignées de fil que l'on confiait aux bobineuses, et qui autrefois se composaient d'une quantité fixe de matière, avaient été peu à peu démesurément grossies sans que la rémunération fût augmentée (1). Ces abus, trop réels et trop bien constatés, amenèrent la loi de 1850 sur le tissage et le bobinage. L'ouvrier était encore pour les mal-façons à la merci des commis et des intermédiaires, et il avait à supporter bien des humiliations et des préjudices souvent peu mérités. Il en était résulté dans ces populations ouvrières disséminées une accumulation de rancunes et de haines qui couvait dans la solitude et le silence des chaumières. Aujourd'hui, sur tous les points de la France, la constitution de l'industrie est presque complétement changée. Le tissage du coton, puis celui du lin et de la laine, plus récemment celui de la soie, se sont transportés dans les manufactures; les opérations du dévidage et du bobinage s'exécutent aussi dans l'atelier commun par des procédés automatiques; les peigneuses mécaniques Heillmann et Hubner ont encore contribué à multiplier et à agrandir les usines; les métiers circulaires mécaniques pour la bonneterie ont compromis et réduit dans cette branche le travail domestique. Ainsi la grande industrie, depuis vingt ans surtout, n'a cessé d'aspirer dans le sein de la manufacture tous ces travailleurs disséminés naguère dans les campagnes ou les faubourgs des villes. Ils ont apporté pour la plupart des ressentimens et des rancunes qu'a bientôt rendus dangereux la conscience de leur nombre et de leur force.

Les métiers des villes n'ont pas tardé aussi à être atteints dans leur organisation primitive et à subir la contagion de la grande industrie et de la mécanique. Les cordonniers, les tailleurs, les selliers, les chapeliers, bien d'autres ouvriers façonniers ou petits patrons, ont vu se

(1) Voyez M. Audiganne, *les Ouvriers en famille*, p. 103.

modifier leur existence et leur situation. C'est immédiatement après la révolution de 1830 que l'industrie des vêtemens confectionnés fit à Paris son apparition pour prendre bientôt d'énormes proportions. Chose curieuse et digne de remarque, c'est à une coalition de tailleurs qu'est dû cet essor de la confection. Une multitude de petits entrepreneurs en chambre furent sacrifiés par cette transformation importante; du rang de travailleurs indépendans, ils tombèrent au rang de salariés. Bientôt la découverte de la machine à coudre vint accélérer ce mouvement de concentration, et l'on vit se fonder d'immenses ateliers, comme ceux de la maison Godillot, rue Rochechouart, où des machines, marchant à la vapeur et desservies par plusieurs milliers de bras, coupent et cousent les vêtemens, les harnais et les objets d'équipement. Quelques années plus tard, la mécanique s'appropriait la chaussure par l'invention des semelles rivées ou vissées; c'est en 1844, à Liancourt, que fut fondée la première manufacture de chaussures, et le système est allé se perfectionnant chaque jour et créant des ateliers de plus en plus vastes. Les articles de Paris n'ont pas complétement échappé à cette transformation; il a surgi des usines importantes pour la reliure, pour la fabrication des portefeuilles, des porte-monnaie et de mille autres objets. Le petit commerce aussi, pour les étoffes, la mercerie, la quincaillerie, etc., a été mis en péril par la création de ces magasins immenses qui entassent dans leur sein les produits les plus variés et détruisent autour d'eux la concurrence modeste du commerce inférieur. Ainsi l'ouvrier façonnier, le petit patron, le petit commerçant, sont presque menacés de disparaître; leur nombre du moins devient de plus en plus rare, et leur situation de plus en plus mauvaise.

Le public a sans cesse sous les yeux ces transformations radicales, et il en profite; mais il ne réfléchit guère aux conséquences sociales et politiques qu'elles doivent infailliblement amener. Autrefois il y avait entre le petit patron et l'ouvrier une certaine communauté d'habitudes, de culture et de genre de vie. L'un et l'autre travaillaient au même atelier. La fête du patron réunissait souvent à la même table le maître et ses ouvriers. Les mêmes lieux publics, cabarets, promenades, étaient hantés par ceux-ci et par celui-là. Toute la société française était ainsi reliée de l'échelon le plus bas à l'échelon le plus haut par des dégradations insensibles, sans aucune solution frappante de continuité. Aujourd'hui il n'en est plus ainsi, les apparences sont changées plus encore que les réalités; mais au point de vue social et politique les réalités ont moins de poids que les apparences. Le patron et l'ouvrier sont généralement séparés par l'immense intervalle de la fortune, de l'éducation, des

relations sociales. Autrefois l'ouvrier laborieux et rangé devenait aisément patron. Il serait injuste de dire que les travailleurs ne peuvent pas s'élever dans notre société actuelle, bien des faits démentiraient une pareille assertion; le mouvement ascendant est tout aussi fréquent, et il est probablement plus aisé qu'autrefois. Il s'opère toutefois sous une forme nouvelle : l'ouvrier qui travaille, qui épargne et qui sait devient contre-maître, puis directeur d'atelier, quelquefois associé ou même gérant de l'entreprise; mais en montant ainsi sur l'échelle sociale il prend d'autres habitudes, d'autres mœurs, une autre culture, et se distingue davantage de la masse ouvrière dont il s'est désagrégé.

La transformation de l'industrie s'est accentuée de plus en plus, la concentration de la production s'accélère chaque jour. Les établissemens de second ordre se fusionnent souvent pour former un établissement de premier ordre. A la fin du règne de Louis-Philippe, l'on a vu naître ces fusions. On comptait autrefois soixante-cinq concessions de mines de houille dans la Loire; en 1837, elles s'unirent pour la plupart et formèrent trois grandes compagnies; en 1845, ces trois grandes compagnies s'étaient fondues en une seule, qui fut appelée *société générale des mines réunies*, et qui afferma le canal de Givors, ainsi que le chemin de fer de Saint-Étienne à Lyon. Des unions analogues s'opérèrent dans toutes les parties de la France. En 1857, les deux grandes manufactures de glaces de Saint-Gobain et de Cirey se fondirent l'une avec l'autre. On ne peut s'opposer assurément à cette concentration de la grande industrie, c'est le seul moyen de produire mieux et à meilleur marché et de soutenir la concurrence des nations étrangères. Cependant au point de vue social ces modifications nécessaires ont de dangereuses conséquences. Une très grande partie de nos usines est actuellement sous le régime des sociétés anonymes ou en commandite, c'est le cas habituel pour les établissemens métallurgiques; quelques filatures de l'est et du nord se constituent sous le même système. Ainsi des populations énormes d'ouvriers, qui se montent quelquefois à 4,000 ou 5,000 têtes dans les grandes usines pour les industries textiles, et qui atteignent parfois le chiffre de 10,000 dans l'industrie du fer, se trouvent en présence d'une compagnie d'actionnaires et d'un gérant. L'intelligence de l'ouvrier n'est pas assez développée pour qu'il considère avec quelque respect les compagnies, ces corps abstraits qui lui paraissent de machiavéliques combinaisons. Il a lu les ardentes déclamations de Proudhon contre la commandite; peut-être aussi a-t-il parcouru les invectives non moins violentes de Balzac; le théâtre, le roman, lui enseignent que ces grandes compagnies sont des instrumens de fraude ou d'agiotage, car, il ne faut

point l'oublier, notre littérature, surtout la littérature populaire, est profondément imprégnée de socialisme. L'ouvrier croit d'autant mieux ces suggestions, qui caressent ses préjugés, que de temps à autre nos tribunaux ont à réprimer quelques déplorables affaires de rouerie financière. Ainsi nos populations laborieuses, qui auraient encore quelque respect pour un patron dont elles apprécieraient la vigilance et l'activité, se persuadent facilement qu'une compagnie d'actionnaires est composée de dupes ou d'oisifs, méprisables pour leur cupidité, et qu'un gérant est un aventurier sans scrupules que son intelligence, ses relations et sa réussite mettent au-dessus des lois. C'est ainsi que l'on arrive à calomnier et à haïr le capital, cette puissance naturellement bienfaisante qui répand l'aisance sur ceux qu'elle emploie.

Un autre effet de cette concentration de la production, c'est l'essor pris par des villes qui ne vivent absolument que de l'industrie. Il y a dans l'est, le nord et le centre de la France des agglomérations considérables qui se sont formées autour de quelques grands établissemens. Dans ces localités, la classe bourgeoise est pour ainsi dire absente; il n'y a ni tribunaux, ni fonctionnaires, ni riches propriétaires, ni vieilles familles aisées qui aient acquis par une honnêteté et un labeur séculaires une autorité incontestée sur les populations. Des milliers d'ouvriers, quelques centaines de petits débitans aux habitudes souvent peu recommandables, les employés et les directeurs des usines, voilà tout ce que comprennent ces villes nouvelles. Il n'y a donc là ni influence locale, ni traditions bienfaisantes, rien, en un mot, qui tempère et adoucisse l'élément populaire. Quoi d'étonnant que de pareilles conditions favorisent l'essor du socialisme? Ces milliers d'ouvriers, qui se trouvent ainsi réunis sans direction, sans l'appui ou le frottement de la classe bourgeoise honnête, flottent au gré de toutes les passions. On leur parle de la féodalité industrielle, et quand ils ne voient autour d'eux aucune existence intermédiaire et indépendante entre le salarié et la compagnie ou le patron qui dirige l'usine, — qui souvent possède toutes les maisons et tout le sol dans un rayon étendu, — comment ne prêteraient-ils pas l'oreille à des calomnies qui semblent justifiées par les apparences? Dans les villes plus anciennes et plus grandes, où tous les élémens de la société sont réunis, les conditions depuis quelques années sont devenues presque aussi défavorables aux intérêts de l'ordre et des saines doctrines. Autrefois à Paris, ouvriers et bourgeois étaient mêlés, ils habitaient les mêmes quartiers, souvent les mêmes maisons; ils se croisaient dans le même escalier, l'un se rendant au premier étage, l'autre à la mansarde; ils vivaient ainsi côte à côte dans des relations de mutuelle courtoisie et de

franchise réciproque. Aujourd'hui il y a la ville du luxe et la ville du travail. L'expérience nous apprend qu'assigner à une classe de la population un quartier qui lui soit propre, c'est une mesure irritante, c'est un stimulant de désordre, c'est presque toujours une marque de mépris, comme l'était l'existence des quartiers des Juifs dans les villes du moyen âge. Écoutons sur ce point un publiciste ouvrier. « Le peuple n'aime pas qu'on le parque. Il en voit l'intention même lorsqu'elle n'existe peut-être pas, et cela lui laisse une impression fâcheuse. Qu'on songe bien d'ailleurs à ceci : le contraste est incomparablement moins sensible à l'ouvrier incessamment mêlé à la bourgeoisie qu'à l'ouvrier systématiquement tenu à distance d'elle. Il vaut mieux qu'il demeure dans la maison du bourgeois que de demeurer dans la cité ouvrière. Il sera beaucoup moins accessible aux mauvaises pensées, même en passant devant l'appartement du riche pour monter à son humble demeure, qu'en occupant un logement propret dans une cité peuplée exclusivement des gens de sa classe. Qui ne comprend pas cela n'entend vraiment rien aux choses humaines. On peut n'avoir pas songé tout d'abord à ces graves inconvéniens; mais la réflexion ne peut manquer de leur donner tout leur éloquent relief. Les cités ouvrières n'ont pas réussi heureusement; mais la transformation de Paris ayant fait refluer forcément la population laborieuse du centre vers les extrémités, on a fait de la capitale deux villes : une riche, une pauvre, celle-ci entourant l'autre. » Ainsi plus nous allons, plus nous voyons que la population ouvrière se sépare et se distingue de la population bourgeoise, il y a entre elles des barrières matérielles de même que des barrières morales, et, pour n'être pas infranchissables, ces barrières n'en choquent pas moins ceux qui croient en souffrir. La révolution de 1789 avait effacé en réalité les distinctions de classes; mais les mœurs et les nécessités de l'industrie en ont ressuscité l'apparence.

Nos législateurs ont fait cependant bien des efforts pour établir entre les ouvriers et les bourgeois une complète égalité civile et industrielle, et l'on peut dire qu'actuellement il ne subsiste plus aucune trace importante des mesures de précaution, de surveillance et de tutelle que l'ancien régime et le consulat avaient instituées à l'encontre des populations laborieuses. La loi qui défendait les coalitions d'ouvriers a été abolie, l'obligation du livret a été supprimée, l'article 1781, portant que le maître serait cru sur sa parole dans toute contestation relative aux salaires, a disparu de notre code, on s'est ingénié à faire des lois qui permissent aux ouvriers de constituer des sociétés commerciales. Il est difficile de dire qu'il y ait dans la législation française une différence sensible entre le

travailleur salarié et les autres citoyens. Il en est presque de même en Angleterre, où les associations ouvrières, nommées *trade's unions,* quels que soient les périls qu'elles comportent et les méfaits qu'elles aient commis, viennent d'être reconnues par un bill récent comme personnes légales. Les droits politiques aussi ont été largement octroyés aux ouvriers. En Angleterre, le suffrage descend de plus en plus dans les couches inférieures de la population; en France, le vote universel permet aux ouvriers de peser d'un grand poids dans les destinées du pays. Il s'en faut néanmoins que ces réformes donnent toute satisfaction aux vœux populaires, nos populations ouvrières en ont retiré seulement un sentiment exagéré de leur force. Ce qui devait être un moyen d'apaisement n'a été dans bien des cas qu'un stimulant à des exigences peu légitimes. La conscience et l'intelligence du peuple ne sont pas encore assez éclairées; elles se sont fait parfois du suffrage universel une conception sauvage qui supprime tous les droits individuels et tout respect des minorités. Les améliorations dans les voies de locomotion, les rapprochemens entre les classes analogues des différentes nations ont eu aussi leur part dans cette surexcitation. Les expositions universelles ont été l'occasion, si ce n'est la cause, de l'essor d'une catégorie spéciale d'ouvriers dont l'importance est devenue considérable. Les délégués à l'exposition de Londres ont été les chefs de ligne de cette démocratie ambitieuse et turbulente qui, après avoir parlé à mots couverts, avoue maintenant le dessein arrêté de renverser la société pour la reconstruire sur un autre plan. L'on a vu se constituer un état-major nombreux d'hommes intelligens, actifs, qui ont changé leur position d'ouvriers pour celle de politiques marrons. Ils ont l'instruction superficielle et unilatérale qui plaît aux esprits absolus et qui séduit les ignorans; ils écrivent avec élégance et netteté, leur parole est toujours facile, au besoin elle est éloquente; ils ont en outre toutes les qualités du diplomate : — produits curieux d'une époque où l'ambition pénètre et soulève toutes les classes, où une instruction toute de surface aiguise et polit les esprits sans les fortifier. Toutefois l'influence de cette petite aristocratie ouvrière a moins de réalité que d'apparence; elle ne conserve son crédit qu'à la condition de flatter et de servir les projets et les aspirations populaires.

Or ces aspirations et ces projets sont de plus en plus tournés vers le socialisme; il semble que tout ce qui entoure nos masses ouvrières développe en elles ces instincts dangereux. Il n'est pas jusqu'aux progrès de la science qui ne fournissent des argumens ou du moins des prétextes aux rêveries chimériques d'une partie de nos populations laborieuses. Ces merveilleuses transformations que le

développement des sciences physiques a opérées depuis un demi-siècle sur notre globe, tous ces changemens presque à vue dont notre génération a été témoin ont fait une profonde impression sur les esprits; il en est résulté une foi intense dans le progrès indéfini et des espérances excessives dans l'amélioration de la destinée humaine. Confondant, — c'est son habitude, — l'ordre moral avec l'ordre physique, le peuple, en partie du moins, est arrivé à s'imaginer que la constitution de la société pourrait subir une métamorphose analogue à celle qu'a éprouvée la production. Les raisonnemens spécieux et les sophismes n'ont pas manqué pour fortifier ces rêves. L'on a calculé, il y a quelques années, que la force des chevaux-vapeur employés par l'industrie anglaise représentait le travail de 77 millions d'ouvriers; ne pouvait-on pas en conclure qu'un jour viendrait où, par le perfectionnement des méthodes et de l'outillage, le travail de l'homme serait pour ainsi dire superflu dans la production?

De ces idées et de ces sentimens est sorti le socialisme, c'est-à-dire le projet de réédifier la société sur une base artificielle. Nous avons montré combien ce délire est naturel et inhérent à toute société humaine; nous l'avons suivi en outre dans les progrès qu'il a faits en France. nous avons énuméré les circonstances qui ont accru sa force. On a dû voir que le mal a de profondes racines dans l'état de nos mœurs, de nos croyances et de nos relations sociales. Il n'est pas permis de s'abuser sur l'intensité et sur la durée de ce phénomène : ce n'est pas une crise passagère ou locale. Après avoir ainsi recherché et décrit les causes du développement des idées socialistes en France, nous allons étudier ces secousses transitoires appelées grèves, qui ont si profondément ébranlé dans ces derniers temps la sécurité de notre industrie.

II.

Certains publicistes ne veulent reconnaître entre les grèves et le socialisme aucune connexité. Sans doute il peut surgir des coalitions d'ouvriers qui ne soient pas systématiquement produites par des inspirations socialistes, et qui au contraire proviennent de causes particulières à telle industrie ou à telle localité; mais ce ne sont là que des faits exceptionnels. L'on peut dire que, dans la majorité des cas, les grèves se rattachent à des idées beaucoup plus générales, à des visées plus hautes, à des projets plus ambitieux que les griefs allégués ne sembleraient l'indiquer. Quand elles n'ont pas pour cause une inspiration socialiste, les coalitions ont souvent

une démonstration socialiste pour effet. Le socialisme est donc ordinairement, soit le point de départ, soit le point d'arrivée. Nous n'en voulons pour preuve qu'une coalition de l'été dernier, qui a fait peu de bruit et qui cependant a une grande signification : c'est celle des ovalistes de Lyon. On appelle ovalistes ou moulinières les ouvrières qui font le tirage des fils de soie composant les cocons et qui les assemblent et les tordent pour les rendre plus résistans. Cette tâche a toujours été assez misérablement payée; pour un travail continu de douze heures, ces pauvres femmes recevaient 1 fr. 50 ou 1 fr. 60 par jour, rémunération souvent réduite par des chômages forcés. Elles se mirent en grève et réclamèrent une diminution de deux heures de travail et un salaire journalier de 2 francs. Elles pouvaient compter sur la sympathie générale, et si l'état de l'industrie l'eût permis, si la concurrence des ouvrières de la Lombardie n'eût pas été trop à craindre, elles auraient obtenu l'objet de leur demande. Déjà les patrons consentaient à la réduction de la journée; mais, au lieu de conserver le calme qui pouvait seul leur concilier l'appui efficace de l'opinion, les ovalistes rédigèrent un manifeste communiste où elles se qualifiaient de citoyennes et faisaient appel aux patriotes de tous les pays, enfin elles envoyèrent au congrès de Bâle un délégué chargé d'exposer et de défendre leurs aspirations *collectivistes*. On voit que les mouvemens ouvriers de notre temps aboutissent presque fatalement à une déclaration de socialisme. Il y a en effet, dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique, une sorte de loi d'attraction en vertu de laquelle les groupes les moins nombreux et les idées les moins radicales sont violemment attirés par les masses les plus considérables et les idées les plus absolues. Tous les petits courans isolés finissent ainsi par tomber dans cette mer profonde du socialisme.

Il a fallu beaucoup de temps à l'humanité pour reconnaître et respecter l'existence des lois naturelles qui régissent le monde moral comme le monde physique. L'on a cru pendant des siècles que le taux du salaire était quelque chose d'arbitraire que la contrainte pouvait élever ou abaisser selon les fantaisies du plus fort. Il faut bien convenir que, dans les siècles passés, c'est au nom des patrons et pour déprimer la rémunération de l'ouvrier que la force fut le plus souvent employée. En Angleterre de même qu'en France, les magistrats et la loi intervinrent fréquemment pour déterminer un maximum des salaires. C'était là une véritable exploitation que l'ignorance du temps pouvait seule excuser. Après la peste de 1348 notamment, le parlement de Londres établit un maximum pour la rémunération journalière du travailleur, et l'habitude de ces tarifs autoritaires se continua jusqu'au XVIIIe siècle. L'histoire de Macau-

lay nous apprend qu'en l'année 1685 les juges de paix du comté de Warwick, se conformant à un acte d'Élisabeth, établirent un tarif des salaires et déclarèrent passible d'une peine le maître qui donnerait ou l'ouvrier qui recevrait une paie supérieure. Ce maximum des salaires était pour les laboureurs de 4 shillings par semaine de mars à septembre, et de 3 shillings pendant l'autre moitié de l'année. A la fin du XVIIe siècle, ces tarifs cessèrent d'être appliqués et même d'être édictés. Alors la population ouvrière s'était considérablement augmentée, et elle ne se fit pas faute de recourir aux coalitions pour élever sa rémunération.

Nous voyons à cette époque les compagnons toiliers de Caen forcer par des menaces les maîtres d'accroître les salaires. A Darnetal, près de Rouen, en 1697, les compagnons drapiers excluent des ateliers quiconque n'est pas de leur société; ils s'ameutent au nombre de plusieurs milliers parce que les patrons avaient employé des ouvriers étrangers, ils font fermer les fabriques, et malgré l'intervention des autorités de la province ils restent un mois entier sans reprendre leur travail. Vers la même époque, les compagnons maréchaux font des émeutes devant la porte des maîtres pour que leur journée soit mieux payée. Les jurés chapeliers se plaignent que le renvoi d'un ouvrier incapable suffise pour faire mettre l'atelier en interdit par tous les autres ouvriers. A partir de la seconde moitié du XVIIIe siècle, ces querelles deviennent plus fréquentes et plus dangereuses. A Lyon, en 1744, les ouvriers demandent une augmentation d'un sou par aune et se mettent en grève : pendant huit jours, ils sont maîtres de la ville; le gouvernement dut envoyer des troupes pour rétablir l'ordre. En 1786, nouvelle émeute des ouvriers lyonnais, qui demandent deux sous par aune, arrêtent tous les métiers et parcourent la ville en bandes menaçantes. L'autorité locale s'alarme et cède; mais le gouvernement fait occuper militairement les faubourgs de Vaise, de la Croix-Rousse et de la Guillotière.

Au début de la révolution, les coalitions d'ouvriers se multiplient et inquiètent sérieusement l'administration. En 1789, les garçons tailleurs, au nombre de 3,000, se réunissent sur le gazon du Louvre et envoient une députation de 20 membres au comité de la ville pour lui demander de leur garantir en toute saison un salaire de 40 sous par jour. Ce fut bientôt le tour des garçons perruquiers, qui s'assemblèrent aux Champs-Élysées dans un dessein pareil. Un officier de la garde nationale voulut les disperser, il fut désarmé par ses propres soldats. Dans le même temps, les ouvriers cordonniers, au nombre de 5 ou 600, se coalisent, nomment un comité exécutif, et décident d'exclure du royaume quiconque ferait une paire de

souliers au-dessous d'un prix convenu. Les grèves alors envahissent tous les métiers, imprimeurs, charpentiers, papetiers, etc. Une proclamation de la municipalité parisienne est obligée de déclarer « nuls, inconstitutionnels et non obligatoires, les arrêtés pris par les ouvriers de différentes professions pour s'interdire respectivement, et pour interdire à tous autres ouvriers, le droit de travailler à d'autres prix que ceux desdits arrêtés. » Les ouvriers papetiers profitent de l'activité des fabriques pour émettre des prétentions exorbitantes : ils frappent d'interdiction certains ateliers, ou exigent des maîtres de fortes sommes pour les relever de l'interdit; ils excluent ceux de leurs compagnons dont ils sont mécontens, ou leur font payer des amendes.

L'on voit que notre temps n'a pas le mérite d'avoir inventé les grèves : c'est à peine si l'on peut dire qu'il les a perfectionnées; il les a rendues seulement plus fréquentes, plus générales et plus préjudiciables aux intérêts de tous. Ces guerres industrielles ont existé alors même que la loi les défendait, et elles ont toujours présenté les caractères principaux qu'elles offrent encore actuellement. L'étude des coalitions du règne de Louis-Philippe n'est pas dépourvue d'enseignement à ce point de vue. Déjà sous la restauration les tribunaux jugeaient tous les ans un ou plusieurs procès de coalition : c'était peu, dira-t-on. L'une de ces grèves cependant avait eu du retentissement : celle des ouvriers charpentiers en 1822. Ce fut une grève des canuts, en 1831, qui fut l'occasion de cette terrible insurrection de Lyon pendant laquelle les ouvriers régnèrent dix jours en maîtres dans cette grande ville, d'où les troupes avaient été forcées de se retirer momentanément après un échec. Une autre grève des ouvriers en peluche amena les Lyonnais à une nouvelle et sanglante émeute en 1834. Les autres coalitions entraînèrent de moindres troubles politiques, mais elles eurent d'aussi fâcheux résultats économiques. C'est aux charpentiers qu'appartient à cette époque la palme de l'agitation. Ils étaient organisés en confréries puissantes, qui jouaient à peu près le même rôle que jouent aujourd'hui les *trade's unions* en Angleterre. En 1832, au moment où le travail, interrompu par la révolution, reprenait de l'activité, les ouvriers charpentiers mirent en interdit pour cinq ans les ateliers d'un entrepreneur contre lequel ils prétendaient avoir des griefs. Neuf mois après, le même corps d'état formait une coalition générale. En 1841 et 1842, nouvelle agitation chez les travailleurs de la charpente, puis explosion d'une grève immense en 1845; elle éclate à la fin de mai, alors que les commandes étaient nombreuses et pressantes; 7,500 charpentiers, dont le plus grand nombre appartenaient aux confréries du *devoir* ou de la *liberté*, y prirent part; elle dura trois mois. L'on

se doute bien que ces circonstances n'étaient pas propres à « faire aller, comme on dit, le bâtiment. » Aussi les maçons, les serruriers, les menuisiers, qui ne réclamaient pas, durent cependant se croiser les bras. Il en est des guerres industrielles comme des guerres politiques, elles atteignent et blessent les intérêts non-seulement des belligérans, mais encore des neutres eux-mêmes; à tous, elles apportent la gêne ou la ruine. Les patrons finirent par capituler, et les ouvriers charpentiers eurent gain de cause. Ce fut la plus bruyante affaire de ce genre sous le règne de Louis-Philippe; mais il y en eut bien d'autres analogues. Dans la seule année 1840, l'on peut enregistrer les grèves successives des tailleurs, des bottiers, des cordonniers, des menuisiers, des tailleurs de pierre, des ébénistes, des serruriers; il y eut des rixes sanglantes. La grève des mineurs de Rive-de-Gier, en 1844, eut encore un plus triste dénoûment. Les grévistes usaient de violence contre les dissidens (1). La troupe intervint et fit prisonniers les plus mutins; les ouvriers voulurent délivrer leurs camarades, ils attaquèrent les soldats à coups de pierres; ceux-ci usèrent de leurs armes, et plusieurs mineurs restèrent sans vie sur la place. On voit que le déplorable et lugubre événement de la Ricamarie avait eu un précédent presque dans les mêmes lieux et dans les mêmes circonstances; mais l'expérience d'une génération est perdue pour une génération suivante. La Belgique, dans la même période, ne fut pas davantage à l'abri de ces crises. M. de Molinari nous apprend que, de 1840 à 1849, il y eut dans ce pays 435 ouvriers traduits devant les tribunaux pour délits de coalition; 132 furent acquittés, 293 condamnés à la prison, et 10 à l'amende. L'Angleterre avait aussi largement sa part de ces émotions industrielles. M. le comte de Paris nous a décrit avec poésie ces grévistes anglais choisissant « une nuit obscure pour se réunir sur une de ces landes tourbeuses, appelées *moors*, qui couvrent les collines du centre de l'Angleterre. C'est là qu'on recueillait la souscription pour le fonds commun, c'est là qu'on préparait la grève qui devait éclater sans aucune apparence d'entente entre les ouvriers, c'est là qu'on leur distribuait des secours lorsqu'ils avaient quitté l'ouvrage, — et avant que le jour vînt éclairer ces innocens conspirateurs, avant que le cri matinal du *grouse*, seul habitant de ces vastes déserts, vînt attirer le chasseur sur son domaine, les archives de la société étaient soigneusement enterrées, et chacun reprenait le chemin de la cité voisine (2). » Ainsi à une

(1) Voyez *Histoire des classes ouvrières avant 1789*, t. II, et *Histoire des classes ouvrières depuis 1789*, par M. Levasseur, t. Ier. Voyez aussi M. Le Play, *les Ouvriers des deux mondes*, t. Ier.

(2) *Les Associations ouvrières en Angleterre*, p. 136.

époque où la législation punissait sévèrement en France, en Angleterre et en Belgique le délit de coalition, les grèves n'en éclataient pas moins, fréquentes, tumultueuses, quelquefois sanglantes.

Il est intéressant de pénétrer un peu plus à fond dans ces crises industrielles qu'a déjà enveloppées le voile de l'oubli. Nous y trouverons les procédés qui sont encore en usage de nos jours. Ce sont d'abord les mêmes prétentions et les mêmes demandes : une augmentation de salaires, l'établissement d'une rémunération égale pour les ouvriers, la diminution des heures de travail, la limitation du nombre des apprentis : quelquefois aussi ce sont des susceptibilités blessées, des froissemens plus ou moins légitimes, une irritation personnelle contre les patrons ou les directeurs; mais cette dernière cause est beaucoup moins active et moins générale que de nos jours, l'amour-propre des ouvriers est moins chatouilleux, ils n'ont pas encore ce tempérament nerveux, irritable, prompt à s'offenser; ils sont, à ce point de vue, plus maniables et de meilleure composition. La grève se déclarait alors comme aujourd'hui même. Lors de la coalition des charpentiers en 1845, il y a un chef attitré : c'est le secrétaire de la société des compagnons du *devoir*, fonctionnaire jouissant d'un traitement fixe, qui parlemente pour ses camarades. Lors de la grève de Lyon en 1834, il y avait parmi les ouvriers de cette ville deux grandes associations, celle des *mutuellistes* et celle des *ferrandiniers*. L'une et l'autre avaient été fondées en vue de secours mutuels; mais, comme les *trade's unions* anglaises, elles avaient été détournées de leur destination primitive. Dans l'association des mutuellistes, l'on mit aux voix la question de savoir si l'on entrerait en grève; l'affirmative fut adoptée à la majorité de 1,297 suffrages contre 1,044 : c'était une bien faible majorité pour avoir d'aussi graves conséquences, puisque le sang coula ensuite à flots. — Si l'on considère l'intimidation qui préside toujours à de pareilles résolutions, l'on doit dire qu'une majorité nominale aussi faible correspond à une minorité réelle. Les partisans des mesures extrêmes sont en effet toujours plus résolus, plus actifs, plus audacieux; ils ne manquent jamais d'être présens au vote. Les modérés sont plus craintifs, ils restent de préférence chez eux, ou bien ils se laissent entraîner à suivre l'opinion la plus bruyante. C'est là l'histoire de tous les temps et de tous les pays.

La grève, une fois déclarée, suivait son cours avec l'accompagnement ordinaire de violences que l'on voit aujourd'hui; l'on doit même dire en toute impartialité que le langage des grévistes actuels est dans la forme moins rude et moins grossier. Ceux qui autrefois ne voulaient pas se soumettre à l'opinion de la majorité étaient

regardés comme des rebelles, des traîtres, des déserteurs devant l'ennemi. Sous le règne de Louis-Philippe, l'on appelait les dissidens « Bourmont » et « Raguse; » l'on allait d'ailleurs beaucoup plus loin que ces injures. En 1831, les ouvriers de Lyon parcouraient les ateliers, entraînant de gré ou de force ceux qui voulaient reprendre leurs travaux, coupant même sur le métier les chaînes des tisserands qui persistaient à travailler. En 1844, à Rive-de-Gier, les mineurs s'emparaient des dissidens, les promenaient dans les rues avec un écriteau sur les épaules et les accablaient de coups. En 1845, après la grève des charpentiers de Paris, les débats judiciaires firent ressortir cette révélation frappante d'un ouvrier opposé à la grève : « on ne nous dit rien maintenant, mais plus tard on nous blessera dans les chantiers, on nous fera tomber des solives sur le dos. » Les patrons d'ailleurs, quand ils y étaient poussés par l'exaspération, ne se montraient guère moins violens. Les maîtres charpentiers ayant eu une réunion, l'un d'eux proposa de céder aux ouvriers; il y eut alors un tumulte indicible, il ne s'en fallut guère que ce conseiller malavisé ne fût jeté par la fenêtre. Tel est le caractère déplorable de ces luttes, qui sont presque des guerres sociales; elles ramènent à la sauvagerie tous ceux qui y prennent part. Voilà quels étaient les procédés en usage dans ces duels industriels; sont-ils abandonnés aujourd'hui? A Genève, à Seraing, à la Ricamarie en 1869, la physionomie des grèves était exactement la même que vingt ou trente ans auparavant à Lyon, à Rive-de-Gier ou à Paris.

On ne peut cependant poursuivre jusqu'au bout ce parallèle. Malgré la conformité des apparences, les coalitions actuelles diffèrent singulièrement des précédentes par la gravité des désordres économiques qu'elles entraînent. Nous avons montré les transformations opérées dans l'outillage de la grande industrie, dans les voies de locomotion, dans les procédés commerciaux, dans les rapports internationaux. L'influence de ces tranformations est immense, elle a complétement changé la situation relative des patrons et des ouvriers. C'était autrefois presque un axiome de la science économique qu'il y avait entre les salariés et les entrepreneurs une inégalité naturelle de conditions tout à l'avantage des derniers. La croyance que le capital est en mesure de faire la loi au travail, c'est-à-dire qu'il a les moyens de fixer les salaires à son gré et au-dessous du taux qu'exigerait l'équité, cette croyance est encore de nos jours universellement répandue; l'autorité des plus grands noms entretient malheureusement ces préjugés, qui ne sont pas seulement des erreurs scientifiques, mais qui sont des fermens de discordes et de guerre sociale. « En tout genre de travail, a dit

Turgot, il doit arriver et il arrive que le salaire de l'ouvrier se borne à ce qui est nécessaire pour se procurer sa subsistance. » Enchérissant encore sur cette doctrine, M. John Stuart Mill n'a pas hésité à écrire cette singulière proposition : « Dans ce pays (l'Angleterre), il y a peu d'espèces de travail dont la rémunération ne pût être abaissée, si l'entrepreneur poussait jusqu'au bout les avantages que lui procure la concurrence. » Un siècle auparavant, un autre économiste illustre, Adam Smith, décrivait dans les termes qui suivent la position réciproque des ouvriers et des patrons en cas de grève : « Un propriétaire, un fermier, un maître manufacturier, un marchand, peuvent généralement vivre une année ou deux des fonds qu'ils ont par-devers eux sans employer un seul ouvrier. La plupart des ouvriers ne pourraient pas subsister une semaine, fort peu l'espace d'un mois, et presque aucun l'espace d'un an sans travailler. A la longue, le maître ne peut pas plus se passer de l'ouvrier que l'ouvrier du maître; mais le besoin qu'il en a n'est pas aussi urgent. » Telles sont bien les idées courantes; elles servent de puissans argumens à ceux qui revendiquent l'emploi de la force et de l'intimidation dans la fixation des salaires. Cependant, nous ne craignons pas de l'affirmer, toutes ces propositions sont erronées.

La maxime de Turgot, que l'ouvrier est condamné par la fatalité des lois économiques à ne gagner jamais rien au-delà de sa subsistance, est aujourd'hui complétement fausse. Elle a pu être vraie dans une civilisation pauvre, où l'outillage industriel était presque nul et la production misérable, mais non dans les pays où se rencontrent l'activité du travail et l'importance de la production. S'il était vrai, comme l'affirme M. Mill, que les industriels fussent complétement maîtres des salaires de leurs ouvriers, ne serait-ce point de leur part une vertu surhumaine que de le maintenir à un taux au-dessous duquel il leur serait facile de l'abaisser ? Pourrait-on attendre d'une classe nombreuse d'individus une abnégation aussi méritoire? Pourrait-on surtout expliquer que le salaire des ouvriers anglais ait haussé dans des proportions considérables depuis trente ans, quoique le prix des vivres ait diminué dans la même époque par l'abolition des lois sur les céréales (1)? L'assertion d'Adam Smith, que les patrons, en cas de grève, ont une position meilleure que les ouvriers, mérite une réfutation plus minutieuse : ce sera l'occasion de montrer jusqu'à quel point les coalitions peuvent désorganiser la puissante, mais délicate industrie moderne.

(1) Un document anglais sur la manufacture de draps d'Huddersfield prouve que les salaires avaient augmenté pour toutes les catégories d'ouvriers dans les trois périodes 1839, 1849, 1859; pour certaines branches de travail, la hausse des salaires se traduisait par les chiffres suivans : 30 sh. — 37 sh. 6 den. — 65 shillings par semaine.

Il est un fait remarquable, c'est que les grèves antérieures à 1848, et dont nous avons étudié le caractère, se produisaient principalement chez les ouvriers appartenant aux petits métiers des villes, comme les tailleurs, les charpentiers, les cordonniers. Il est incontestable que les patrons dans ces corps d'état pouvaient assez facilement supporter la grève quand elle ne se prolongeait pas. L'exercice de ces industries, en effet, n'exige d'ordinaire qu'un capital assez restreint; d'un autre côté, les commandes et les livraisons n'y sont point soumises aux mêmes conditions d'exactitude rigoureuse qui sont en usage dans la grande industrie. Celle-ci a subi une complète transformation. Autrefois l'outillage était rare et défectueux; le nombre des machines était faible proportionnellement au nombre des bras, les capitaux engagés dans une entreprise étaient peu considérables. En veut-on des exemples? Il y avait, à la fin du XVIIIe siècle, quelques grandes manufactures en France : nous avons cité les ateliers de van Robais, qui occupaient près de 1,700 ouvriers. On pourrait mentionner aussi d'importantes verreries, faïenceries, distilleries. Quel était l'outillage de toutes ces fabriques? Des manéges, des rouages de bois, de grossiers engins; les bâtimens étaient souvent de simples hangars où les ouvriers étaient pressés les uns contre les autres. L'*Encyclopédie* nous représente une fabrique d'épingles. L'on y voit un ouvrier qui tourne la roue pendant qu'un autre appointit à la meule un paquet de six épingles; plus loin, deux autres passent à la filiere et amincissent le fil de laiton; au milieu de l'atelier, des enfans accroupis coupent avec des cisailles les morceaux du fil de métal; le personnel est nombreux, le matériel est absent. Tout se fait à l'aide de bras ou de menus outils, rien avec le secours des machines. Que l'on compare cette fabrique du XVIIIe siècle avec les manufactures d'épingles ou de clous à Warrington ou à Wolverhampton. Assurément il était alors facile aux industriels de supporter une grève avec si peu de capitaux engagés. Les temps sont bien changés. Sous le premier empire, dans les manufactures de laine, qu'on désignait alors sous le nom de laineries, l'on cardait, l'on peignait, l'on filait à la main; il n'y avait que les foulons qui fussent mus par l'eau ou par le vent; les ouvriers étaient entassés dans des ateliers sans air et sans jour et les pieds baignés dans l'eau. Combien sont différentes nos grandes manufactures de Reims! Il n'y a pas encore trente ans, un industriel des Vosges achetait, pour monter son usine, de vieux métiers qu'il payait aux prix de la ferraille. Que de transformations sous nos yeux mêmes! Nous avons maintenant les peigneuses Heillmann et Hubner, le métier renvideur, *selfacting*. Pour faire place à ces nouveaux engins, les flancs de la manufacture doivent se dilater, et les murs s'élever. La part du ca-

pital engagé devient ainsi plus grande de jour en jour; des fabriques qui occupent le même nombre d'ouvriers qu'autrefois représentent des frais d'établissement deux ou trois fois plus considérables. C'est dire que de plus en plus l'industriel a besoin d'employer ce matériel coûteux pour en retirer l'intérêt et l'amortissement, et qu'il est de moins en moins capable de résister à une longue suspension du travail. Puis il y a des industries spécialement susceptibles, qui ne peuvent supporter le moindre temps d'arrêt : il faut que les hauts-fourneaux restent toujours allumés; il est nécessaire, dans les mines, que les machines d'épuisement ne cessent pas de fonctionner, sinon ce n'est pas seulement l'intérêt, c'est le capital lui-même qui est perdu pour le patron, pour la société, et nous ajouterons pour l'ouvrier. Il en est des établissemens industriels comme des êtres vivans : ceux qui ont l'organisation la plus simple peuvent supporter longtemps une suspension partielle ou totale des fonctions vitales, comme les animaux hivernans, sans parler de ces insectes que la légende ou la science assure pouvoir revivre après des siècles d'engourdissement; mais les êtres les plus parfaits et dont l'organisation est compliquée ne peuvent résister à la moindre interruption des fonctions essentielles; il ne faut qu'un instant d'arrêt pour déterminer leur mort.

Ce ne sont pas seulement les engins de production, ce sont aussi les procédés commerciaux qui se sont transformés. Autrefois chaque manufacturier n'usait guère que de son propre capital. Il commençait par fonder un établissement modeste, et il l'agrandissait peu à peu. Les nécessités industrielles, qui ne permettent plus que la production sur une très grande échelle, ont forcé de recourir au crédit. Il y a peu de manufacturiers qui ne doivent des sommes importantes à des banquiers auxquels ils servent de gros intérêts. Ce sont là de mauvaises conditions pour résister à une suspension de travail un peu prolongée. Aujourd'hui l'on produit de plus en plus sur commande, l'on a des livraisons à effectuer à jour fixe; les retards entraînent souvent des dommages-intérêts. Conçoit-on les désordres causés par les grèves avec cette nouvelle organisation industrielle et commerciale? Il faut tenir compte aussi de la concurrence internationale, qui est un fait nouveau. Pendant que l'industrie d'un pays est frappée par une grève, l'industrie similaire de l'étranger en profite pour écouler ses produits, pour supplanter sa rivale et lui enlever ses anciens débouchés. C'est ce qui est arrivé aux constructeurs de machines en Angleterre; beaucoup de coalitions ouvrières vinrent troubler cette industrie, jadis si prospère; les constructeurs français en ont profité pour s'emparer de la plupart des marchés d'Europe. Quelquefois, il est vrai, les grèves ont un

résultat contraire aux prévisions : elles provoquent une réaction énergique et un progrès industriel. M. Ernest Gouin attribue aux exigences des monteurs et ajusteurs (*millwrights*) le développement pris par les machines-outils, en Angleterre d'abord, puis en France (1); mais de tels faits sont l'exception, et l'on peut être sûr que le pays où les grèves sont le plus fréquentes sera bientôt devancé par ses concurrens sur le marché international. Ce qui assure en effet la supériorité commerciale d'un peuple, ce n'est pas seulement le bon marché et la qualité des produits, c'est l'exactitude des livraisons et la sécurité des relations.

Ainsi tout concourt à prouver que l'industrie peut de moins en moins supporter les grèves. La position des manufacturiers devant une coalition est de plus en plus difficile; celle des ouvriers au contraire est meilleure qu'autrefois. La situation relative des deux parties est en quelque sorte renversée. Pour échapper au péril dont ils sont quelquefois menacés, les industriels, en cas de réclamations exorbitantes, n'ont qu'une ressource efficace : opposer une coalition du capital à une coalition du travail. Cette arme terrible, ils en ont usé en Angleterre, et, grâce à elle, ils ont remporté la victoire; mais au prix de quels sacrifices et de quels désastres! C'est ainsi qu'en 1866 les fabricans de fer du Staffordshire, dont quelques-uns étaient attaqués par une grève locale, s'entendirent pour fermer tous les ateliers sans exception. Ce fut une lutte épouvantable qui coûta aux ouvriers 8 millions de francs de salaires, et qui ne dut pas porter un moindre préjudice aux patrons. En l'état actuel de notre industrie, il est naturel que les grèves prennent de pareilles proportions; il est aussi impossible de localiser aujourd'hui les guerres industrielles que de localiser les guerres politiques.

La constitution de notre société est délicate, susceptible, impressionnable, précisément en raison de sa perfection. Elle a besoin au plus haut degré de la paix et de la concorde intérieure. C'est un mécanisme compliqué que le moindre désordre dans les rouages menace de langueur et de mort. Il semble qu'il suffise d'un grain de sable pour arrêter ces ressorts si mobiles et si fins dont l'agencement et le concours harmonieux produisent notre merveilleuse civilisation. Et cependant que de causes de ruine, ou tout au moins de crises intenses, n'avons-nous pas constatées! que de pronostics de mauvais augure! Beaucoup d'esprits se sont émus de cette situation périlleuse. De toutes parts, l'on s'est ingénié à chercher des remèdes, chacun a proposé son spécifique favori. Les uns ont vanté

(1) Déposition de M. Gouin dans l'enquête sur l'enseignement professionnel, t. Ier, p. 391.

les associations coopératives et nous ont montré les sociétés de crédit ouvrières d'Allemagne étendant chaque jour leur œuvre au grand profit des classes laborieuses. D'autres ont exalté la participation aux bénéfices et ont mis en relief des modèles divers imaginés en Angleterre, en Allemagne, en France, pour transformer les salariés en capitalistes. Quelques-uns, plus modestes dans leurs prétentions, n'ont demandé qu'un plus grand essor de l'instruction publique pour dissiper toutes les inquiétudes.

Nous n'avons pas à examiner en ce moment la valeur pratique de ces divers systèmes; nous trouverions sans doute qu'on a placé une foi trop grande et trop exclusive en chacun d'eux, que l'on se prépare de prochaines déceptions. Ce qu'il nous suffisait d'établir, c'est que la maladie est plus générale, plus ancienne et plus intense qu'on ne le croit communément. Nous nous défions des panacées dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique, mais nous croyons à l'influence du régime et de l'hygiène; nous croyons à l'action lente de la nature et du temps. Un demi-siècle d'expérience a dû nous apprendre à connaître le tempérament des populations ouvrières; nous n'ignorons plus leurs besoins, leurs aspirations ni leur caractère; nous savons combien de préjugés et de rancunes s'allient chez elles à des sentimens généreux et à de naïves illusions; nous avons fait des tentatives isolées pour les élever sur l'échelle du bien-être, de la moralité et de l'intelligence. C'est à généraliser et à compléter cette œuvre que doivent s'appliquer tous nos soins. Il ne faut pas croire à une solution unique, exclusive, de ce que l'on appelle la question ouvrière, on ne prévient pas, on n'arrête pas une crise organique par une formule ou par un mécanisme; mais l'on peut perfectionner les méthodes d'instruction et les combinaisons de l'épargne. Il est permis d'ailleurs de compter sur le bon sens des classes laborieuses, sur le concours des forces vives de la société. Chaque jour, la production devient plus considérable et plus facile, la richesse s'accroît, la quote-part de chacun devient plus grande; ce sont des causes naturelles d'apaisement. Sans doute l'avenir nous réserve des secousses plus ou moins graves : il est bon de les attendre pour les subir sans découragement ni faiblesse. Quels qu'aient été les obstacles semés sur sa route, l'humanité n'a jamais cessé d'avancer dans la voie du progrès, et parfois les efforts qu'elle a été contrainte de faire pour triompher de crises transitoires lui ont valu ses plus importantes conquêtes.

PAUL LEROY-BEAULIEU.

LE

CHEMIN DE FER DU PACIFIQUE

VOYAGE DE SAN-FRANCISCO A NEW-YORK.

III.

LE CHEMIN DE FER DE L'UNION. — CHICAGO ET NEW-YORK.

VIII.

La ville d'Ogden est située sur la côte septentrionale du Lac-Salé et à une quarantaine de milles de la capitale des mormons; cette station relie le chemin de fer Central à celui de l'Union, à une distance de 742 milles de Sacramento et de 1,030 d'Omaha. Comme il a été dit déjà (1), c'est un des plus anciens siéges du mormonisme. Elle a été fondée, il y a environ seize ans, par un des disciples de Brigham Young, et a pris le nom d'un aventurier qui, après avoir pénétré dans cette région avant l'arrivée des mormons, était parvenu à s'y maintenir au milieu de tribus hostiles d'Indiens. Aujourd'hui la ville compte de 3,500 à 4,000 habitans. Elle est adossée à une muraille naturelle d'environ 2,000 pieds de haut, et dont le sommet était, lors de mon passage, entièrement couvert de neige. Les rues en sont larges, tirées au cordeau et se coupent à angles droits; les maisons n'ont rien de remarquable, mais elles semblent assez bien

(1) Voyez la *Revue* du 1er novembre et du 1er décembre 1869.

bâties au point de vue du comfortable moderne. Ogden se trouve au centre d'un district agricole, et les habitans jouissent en apparence d'un grand bien-être. Elle rivalise en ce moment avec Corinne pour attirer à elle le monopole du commerce nouveau et sans doute important que l'ouverture de la ligne du Pacifique ne peut manquer de créer sur les bords du Lac-Salé. Il n'est pas encore possible d'indiquer laquelle des deux cités l'emportera sur l'autre; si Ogden a l'avantage de former le point même d'embranchement des deux grandes voies ferrées, d'un autre côté les habitans de Corinne paraissent distancer leurs rivaux par l'énergie et l'activité qu'ils puisent dans les institutions libres qui les gouvernent. Le mormonisme est intolérant, despotique, jaloux; c'est au milieu de la république américaine une monstruosité politique et religieuse tout à la fois. Nul doute que l'isolement ne soit pour cette secte une condition essentielle d'existence, nul doute que l'établissement du chemin de fer du Pacifique, qui met en rapport direct le territoire d'Utah avec les grands états de l'est et de l'ouest et qui tend à replacer les habitans sous le droit commun, ne lui ait porté un coup dont elle ne se relèvera pas. Brigham le pressent bien; déjà même on lui prête le dessein d'abandonner le pays que l'invasion des *gentils* menace d'infester, et de chercher un dernier refuge dans de nouvelles et inaccessibles solitudes; mais le *père des saints* est vieux, il a soixante-dix ans, et l'énergie dont il a fait preuve pendant de longues années commence à lui faire défaut. Des dissensions religieuses ont éclaté au sein même de la cité où naguère il régnait en maître absolu : deux hommes éminens dans leur pays, David et Alexandre Smith, fils de Joseph Smith, le fondateur du mormonisme, ont commencé à l'attaquer publiquement, lui et son système. Les défections ne sont plus isolées, elles deviennent de plus en plus fréquentes; on prévoit le jour prochain où les membres de la congrégation chrétienne de Salt-Lake-City formeront une minorité imposante que les saints ne pourront plus mépriser et avec laquelle il faudra compter. Ces schismatiques seront d'autant plus à craindre qu'ils se sentent appuyés par la majorité des citoyens des États-Unis. Les mormons ne comptent en effet qu'une faible proportion d'Américains dans leurs rangs. C'est surtout en Angleterre, dans le pays de Galles, en Norvége, en Suède, en Danemark, qu'ils recrutent les plus nombreux et les plus fervens prosélytes. L'antagonisme qui sépare les disciples de Brigham Young et les *gentils* de l'Amérique a ses racines dans les antipathies de races aussi bien que dans les haines religieuses; ces différences doivent tôt ou tard disparaître devant la force d'assimilation et de nivellement, résultat naturel des institutions démocratiques, et la princi-

pale, sinon l'unique cause de la grandeur politique des États-Unis.

En Amérique, le mormonisme n'a jamais été pris en sérieuse considération. Les hommes d'état qui se sont occupés de cette question, lorsqu'elle s'imposait à l'attention publique, l'ont toujours traitée avec ce dédain superbe que leur inspirait le sentiment de la force de la république. Ce petit mouvement religieux, grandement exagéré en Europe, ne les a jamais inquiétés; ils le regardaient avec chagrin et pitié plutôt qu'avec colère, sachant que dans une société fondée sur la morale chrétienne, dans un état qui s'administre au nom de la liberté, un système religieux et politique invoquant les principes de la polygamie et du despotisme ne pouvait pas devenir dangereux. Ces hommes d'état, si prévoyans, si calmes, ne se sont point trompés; le mormonisme s'achemine rapidement vers la décomposition, il déploie en ce moment même une activité plus qu'ordinaire, et ses missionnaires se multiplient. Il ne faut pas voir dans ce redoublement d'efforts un signe de puissance, et cette secte née d'hier n'en est pas moins fatalement vouée à une ruine proche et certaine. Peut-être quelques milliers de fanatiques donneront-ils au monde le spectacle d'une résistance qu'ils soutiendront jusqu'à la mort; mais il est impossible de concevoir des doutes sur l'issue de ce combat, prévu et nullement redouté par les Américains.

On s'occupe de construire un embranchement de Salt-Lake-City à Ogden. Aujourd'hui, si l'on veut se rendre dans la ville des saints, il faut prendre la diligence à un endroit appelé Taylor's-Mill, près d'Ogden; elle conduit le voyageur par une route abominable à la ville décrite et représentée dans tous les ouvrages récens sur le *far-west* américain. Cette cité, qui doit sa fondation à Brigham, n'a cependant rien de bien remarquable, et ne répond, selon moi, que d'une manière très imparfaite à l'idée que l'on s'en fait généralement. Les rues sont larges, bien alignées; mais elles ne sont ni pavées, ni éclairées au gaz, et l'entretien en est encore plus mauvais que celui de la plupart des villes américaines. Aussi la salubrité publique laisse-t-elle beaucoup à désirer, et les enfans y meurent-ils en grand nombre. Il n'est pas difficile d'être présenté au père des saints, Brigham Young. L'étranger fait alors connaissance avec un homme qui paraît ennuyé de la singulière renommée qu'on lui a faite, et qui, après avoir débité d'un air indifférent quelques phrases banales, adresse poliment deux ou trois questions sans autrement se soucier de la réponse qu'il reçoit, s'empresse enfin de reconduire son hôte jusqu'à la porte dès qu'il manifeste la moindre envie de le quitter. Cela s'explique, et l'on ne peut lui en vouloir. L'homme célèbre a dû grandement souffrir dans son amour-propre de l'avide et indiscrète curiosité des touristes; mais, d'un autre côté, quel triste et affligeant spectacle présente dans sa personne

cet ancien spéculateur enrichi, ce trafiquant en religion, que des milliers d'hommes crédules vénèrent comme l'apôtre vivant de l'humanité! Les femmes mormonnes que j'ai eu l'occasion de voir ne m'ont paru se distinguer des Américaines que par leur laideur et par le manque d'élégance dans leur toilette. D'après les voyageurs que j'ai consultés, la beauté féminine serait ce qu'il y a de plus rare parmi ces sectaires.

Dans les environs d'Ogden, le chemin de fer du Pacifique était, au mois de mai dernier, en fort mauvais état. Les directeurs de la compagnie promettaient de faire des réformes immédiates, et un grand nombre d'ouvriers étaient occupés aux réparations les plus urgentes; en attendant, le passage des ponts jetés sur les *cañons* de Weber et d'Echo n'était point sans péril. Beaucoup d'accidens venaient d'avoir lieu sur cette section : des trains avaient déraillé, des ponts avaient été emportés; des débris des wagons mis en pièces, et qu'on n'avait pas même pris la peine d'enlever, signalaient encore le long de la route de récens désastres. Quant aux ponts, ils avaient été rétablis ou réparés tant bien que mal; mais on était fondé à signaler le passage d'un train arrivant sain et sauf à Wasatch comme un événement heureux. Il faut rendre cette justice aux directeurs de l'Union, qu'ils n'avaient point hésité à payer de leurs personnes. L'un ou l'autre d'entre eux se trouvait presque toujours sur la voie, et, debout sur la plate-forme d'un wagon, il examinait attentivement l'effet du passage des trains sur le frêle échafaudage qui servait de pont (1). Notre voyage se fit dans la compagnie du vice-président Durant, qui haussait les épaules d'un air impatienté lorsqu'il entendait les plaintes ou les critiques des voyageurs, et qui avait toujours l'air de dire : « Je voudrais vous voir à ma place; je suis certain que vous n'auriez pas aussi bien fait que moi. » Certes la situation des directeurs de la compagnie n'était pas, à l'époque dont je parle, une sinécure. Leur sollicitude n'était pas seulement mise en éveil par des dangers ou des difficultés de toute sorte, ils avaient aussi à se défendre journellement

(1) Comme preuve de l'état défectueux de la voie, je rappellerai que la commission d'examen, présidée par le général Warren, estimait dans son rapport au gouvernement qu'il faudrait dépenser les sommes suivantes pour mettre les ponts et viaducs de la ligne de l'Union dans des conditions satisfaisantes :

Réparations des fondations de ponts, etc.	360,000 fr.
Travaux de maçonnerie.	1,400,000
Réparations générales des ponts.	1,433,550
Construction d'un nouveau pont à Dale-Creek.	500,000
Travaux de remblai au *cañon* d'Echo et réparations du tunnel à l'entrée des *cañons* d'Echo et de Weber.	783,750
TOTAL.	4,477,300 fr.

contre une critique acerbe, malveillante, souvent de mauvaise foi, et qui s'en prenait aussi bien à leur compétence qu'à leur probité. On leur reprochait de n'avoir pas tenu des engagemens solennellement pris, d'avoir abusé de la confiance des actionnaires, de s'être enrichis d'une façon déloyale, et de se moquer, en fin de compte, du public, auquel ils étaient redevables de leur position. J'avais, en traversant l'Amérique, fait collection d'articles de journaux qui exprimaient dans les termes les plus violens les reproches que l'on adressait aux directeurs du chemin de fer. Mon intention était d'*étonner* le lecteur français par ces intempérances de langage qui, à cette époque, me parurent inouies et montraient l'état de la presse aux États-Unis; mais ces citations n'offriraient plus maintenant le même intérêt : le journalisme français a subi dans ces derniers six mois une transformation considérable, et il a égalé, sinon dépassé en violence celui de l'Amérique.

Entre Ogden et Wasatch, je dois mentionner la petite station d'Echo. Avant d'y arriver, il faut passer par *les Barrières du Diable* (*Devil's Gate*), et cet endroit était, à tort ou à raison, réputé tellement dangereux, que nous étions tous impatiens d'arriver à Echo. La distance entre Ogden et Echo n'est que d'une soixantaine de kilomètres. Il nous fallut près de six heures pour la parcourir. Ce retard était causé et justifié tout ensemble par les précautions à prendre pour la traversée des nombreux ponts sur lesquels on franchit les *cañons* de Weber et d'Echo, ainsi que les Barrières du Diable. Le torrent qui court au fond de ces gorges profondes est très rapide; dans le voisinage des barrières, sa vitesse s'accroît encore. Encaissé dans un lit étroit et tortueux, et dont la pente est de 60 pieds sur 120 mètres, entraînant parmi ses eaux d'énormes débris des rochers témoins de sa furie destructive, il se rue avec un bruit effroyable contre les murailles de granit qui s'opposent à son passage et qui le repoussent transformé en bouillante écume. Le pont des Barrières du Diable traverse ce rapide à une hauteur de 60 pieds. Il n'est point remarquable par la longueur, et la construction définitive offrira sans aucun doute toutes les garanties désirables de sécurité; mais le pont provisoire sur lequel nous sommes obligés de nous hasarder n'est point d'un aspect rassurant. Il consiste en un assemblage de troncs d'arbres superposés et formant une sorte de viaduc à triple étage auquel on a prétendu donner la solidité nécessaire en reliant entre elles les parties essentielles au moyen d'épais cordages. Je compte quinze ou seize arches, dont la plus large, celle du milieu, mesure de 35 à 40 pieds de pilier à pilier. Les pièces de bois qui entrent dans la construction de ce pont, mises bout à bout, atteindraient, me dit-on, une longueur de 42 kilomètres (128,000 pieds anglais), et l'on n'aurait employé que six

jours à l'élever. Cela fait honneur sans doute à l'ingénieur qui a dirigé les travaux, mais je ne vois pas dans ce tour de force une garantie quelconque de sécurité. Nous nous arrêtons à quelques mètres du pont, que tous les passagers examinent avec une sorte de curiosité inquiète. Un de nos compagnons de voyage, ouvrier terrassier de l'Union, qui paraît familier avec les usages pratiqués sur cette section, insinue que l'on va nous faire descendre pour traverser le pont à pied. Il n'en est rien pourtant. La locomotive a été détachée du convoi et montée par quelques hommes, parmi lesquels je crois distinguer le vice-président lui-même, elle a lentement franchi le frêle échafaudage; elle rétrograde, elle s'arrête au milieu du pont comme pour en éprouver la force de résistance, puis elle est de nouveau attelée au *tender*, et bien lentement elle nous entraîne sur le passage redouté. Les femmes ferment les yeux, les hommes se groupent sur les plates-formes; le mugissement du torrent devient plus lugubre et plus distinct, mais les voyageurs observent tous un profond silence. Lorsque nous nous trouvons à peu près au milieu du pont, un des ouvriers, assis non loin de moi, s'adresse à haute voix à l'un de ses voisins. — « Eh bien! dit-il avec un accent américain très prononcé, je vous parie à présent 50 dollars contre 10 que notre traversée s'achèvera sans accident. » — Le défi n'est pas accepté; une femme s'écrie que c'est un blasphème, que parler de la sorte c'est tenter la Providence; les hommes sourient, et sur ces entrefaites nous sommes transportés sains et saufs de l'autre côté du précipice. Les ouvriers se mirent à crier *bravo!* et à battre des mains, comme si l'on venait d'accomplir une action digne d'éloge.

Non loin des Barrières du Diable est un autre endroit également curieux et qui porte le nom de *Devil's Slide* (glissade du diable). Elle est formée par deux longues arêtes de rochers qui descendent en lignes droites et parallèles depuis le sommet jusqu'à la base d'une haute montagne, semblables à deux gigantesques rails de pierre. Près de là, l'on voit l'*Arbre de mille milles* (*Thousand miles Tree*), ainsi nommé parce qu'il s'élève exactement à la distance de 1,000 milles d'Omaha. Après avoir dépassé cette sorte de borne kilométrique, on entre dans le *cañon* d'Echo, et bientôt après on atteint la station du même nom. Il était six heures du soir lorsque nous y arrivâmes. Nous étions tous à bout de forces. La journée avait été féconde en émotions : nous avions traversé le pays des mormons, vu les villes de Corinne, de Brigham et d'Ogden, franchi les Barrières du Diable et éprouvé dans cette occasion plus de sensations que les compagnies de chemins de fer n'en réservent d'ordinaire à leurs voyageurs. Nous avions été incommodés par la chaleur et la poussière non moins que par nos compagnons accidentels, les ouvriers de l'Union, dont j'ai déjà parlé précédemment. A mesure

que la journée s'était avancée et qu'ils se familiarisaient davantage avec nous, ils étaient devenus de plus en plus tapageurs et désagréables. Un des employés de la ligne nous informa que la voie n'était pas libre, et que nous serions retenus à Echo pendant au moins une heure. Nous profitâmes de cet arrêt forcé pour descendre au bord de la rivière et y faire, en même temps que nos ablutions, un semblant de toilette; puis nous remontâmes dans les wagons, désertés par les ouvriers, qui s'étaient précipités dans les auberges d'Echo, et, grâce aux provisions emportées de San-Francisco, nous pûmes faire un repas assez satisfaisant.

Il faisait nuit lorsque nous reprîmes notre route vers Wasatch. Une nombreuse masse d'ouvriers qui avait attendu le train à Echo avait envahi les voitures. Dans l'impossibilité de trouver place à l'intérieur, beaucoup des derniers arrivans s'installèrent en dehors, sur la toiture même des wagons. La nuit était fraîche, et les gens forcés de voyager en plein air cherchèrent dans le whiskey un supplément de chaleur. On les entendit chanter, rire, se quereller, marcher, courir; je suis encore étonné qu'ils n'aient pas été victimes de leur imprudence, et que tous ces turbulens passagers soient arrivés sans encombre à Wasatch.

Depuis Ogden, on avait ajouté à notre train un wagon de luxe contenant des lits. Nous avions retenu des places dans cette voiture; mais les dames californiennes en compagnie desquelles nous nous trouvions depuis Sacramento, inquiétées par le vacarme des ouvriers de l'Union, ne voulurent point se séparer les unes des autres, et il fut décidé que nous passerions la nuit dans le compartiment ordinaire, où nous pouvions rester tous ensemble. Le chemin entre Echo et Wasatch était en mauvais état; nous continuâmes toutefois d'avancer tant bien que mal. Vers dix heures du soir, la marche du train devint de plus en plus irrégulière : nous allions tantôt vite, tantôt lentement, la locomotive sifflait à chaque instant; les conducteurs et serre-freins ne cessaient de traverser les wagons pour donner et exécuter des ordres. Soudain le convoi s'arrêta. Je mis la tête à la portière; il faisait nuit noire, et je ne vis rien. Je me rendis sur la plate-forme pour puiser un renseignement à ma source ordinaire, auprès du serre-frein. A mes questions, il répondit brièvement et d'un air très affairé que nous étions arrivés au *Z* de Wasatch. Je ne compris pas; mais je vis que le moment était mal choisi pour entrer en conversation avec l'employé, et je me tournai vers un ouvrier placé à côté de moi, qui, en homme au courant de ce qu'il dit, me fournit les explications qu'on va lire.

La station de Wasatch est située sur un plateau élevé. La ligne définitive qui doit y conduire n'est pas encore terminée, et ne le sera que dans quelques mois. Pour ne pas interrompre le trajet di-

rect, on a construit une ligne provisoire où les courbes nécessaires à la voie future sont remplacées par des angles, et qui, de sa forme brisée, ressemblant à la dernière lettre de l'alphabet, a pris le nom de *Z*. La façon de circuler sur cette voie en zigzag est ingénieuse et, autant que je sache, inusitée autre part qu'en Amérique. Les deux lignes parallèles, le sommet et la base du *Z*, dépassent la diagonale qui les unit de quelques centaines de mètres; la diagonale, en vue des manœuvres à faire et que j'expliquerai tout à l'heure, s'étend également à une certaine distance au-delà du point de contact avec la base et le sommet. Supposé le train dans la situation où nous étions, c'est-à-dire au pied de la montagne; il lui faudrait accomplir les manœuvres suivantes pour arriver au sommet : la locomotive dépasse le point où la diagonale atteint la ligne de base et s'avance jusqu'à celui où la dernière voiture du train est placée en face de ce même point; un mouvement d'aiguille fait passer le train, la dernière voiture en tête, sur le tracé de la diagonale; la vapeur est alors renversée, et la locomotive, en reculant, pousse le train sur la seconde branche du *Z*. Au bout de cette branche, on répète la même manœuvre en sens contraire, c'est-à-dire le train s'arrête lorsque la locomotive se trouve au point de jonction entre la diagonale et le sommet, et un nouveau mouvement d'aiguille place la locomotive sur le plan de cette dernière ligne, au bout de laquelle est la station de Wasatch. En théorie, cela est fort simple. Pour parcourir à l'aide d'une seule locomotive une voie ainsi brisée, il faut que la machine exécute trois manœuvres consécutives : qu'elle marche en avant jusqu'au sommet du premier angle, qu'elle remonte la seconde ligne en reculant, et qu'elle reprenne sa position ordinaire pour suivre la troisième. Afin d'apprécier les difficultés qui s'opposaient à l'exécution pratique de ce problème, il faut se souvenir que la voie ferrée ne traversait pas une plaine; il s'agissait au contraire d'arriver, par une succession de rampes très raides, jusqu'au sommet du plateau.

Nous venions, non sans peine, de parcourir la première ligne du zigzag, base du *Z*, et il fallait pousser le train vers la ligne du sommet. La première tentative fut tout à fait infructueuse : au milieu du chemin, la locomotive s'arrêta impuissante. Tous les freins furent serrés pour empêcher les wagons de redescendre la pente rapide, et il y eut, autant que les voyageurs pouvaient en juger, une espèce de consultation entre le mécanicien et ses aides. Nous revînmes lentement jusqu'au point de départ. La locomotive ayant condensé une forte quantité de vapeur, nous tentâmes une seconde fois l'ascension. Nous partîmes grand train, nous franchîmes le point où nous avions fait halte; mais bientôt notre marche se ralentit de plus en plus, et à une faible distance du sommet la locomotive s'ar-

rêta de nouveau épuisée. La même manœuvre fut répétée jusqu'à cinq fois. Nous ne savions plus que penser de ce va-et-vient continuel qui avait absorbé déjà une bonne partie de la nuit. Nous pensions qu'on attendrait le jour, et que pour alléger le train on nous ferait monter la côte à pied; mais le mécanicien, ne perdant pas courage, fit un effort désespéré. Chauffant la machine, comme s'il s'agissait d'une gageure, bien au-delà du degré recommandé par la prudence et l'usage, prenant son élan de l'extrémité de la ligne, il parvint enfin à nous conduire jusqu'au sommet. La troisième et dernière branche du formidable *Z* n'offrait pas les mêmes obstacles, et vers deux heures du matin nous étions arrivés à Wasatch.

Malgré les fatigues de la journée, nous n'avions pu fermer les yeux; ce fut à notre grande satisfaction que nous entendîmes le chef du train donner à haute voix l'avis qu'on ne se remettrait en route qu'à cinq heures et demie, et qu'il y avait des lits à l'auberge de la station. Il ajouta que ceux d'entre nous qui préféraient rester en wagon ne seraient pas dérangés avant cinq heures, moment de l'ouverture des bureaux pour la délivrance des billets de Wasatch à Omaha, et pour l'enregistrement des bagages. La nuit était noire, et le temps s'était refroidi. Nous nous trouvions sur un plateau d'une élévation considérable. Un vent glacial nous fouetta le visage lorsque nous sortîmes de voiture. Les deux côtés de la voie étaient bordées de maisons isolées les unes des autres, et dont la position ne nous était indiquée que par les lumières qui y brillaient. Nous avions présente à la mémoire la détestable réputation des gens de Wasatch, qui rivalisaient avec ceux de Corinne de débauche, de violence et de crimes. Toutes ces maisons que nous n'apercevions que d'une manière confuse devaient être des tripots et des cabarets. Nos compagnons de voyage, les ouvriers de l'Union, représentaient la mauvaise compagnie qui les fréquentait. Nous n'avions nulle envie de passer la nuit avec leurs semblables dans des maisons isolées, placées en dehors de toute surveillance, et nous préférâmes nous accommoder du peu de bien-être que nous trouvions dans les wagons.

Cependant il semblait écrit que nous n'aurions cette nuit-là aucun repos. A peine installés dans les lits improvisés sur les banquettes, nous reçûmes une forte secousse; le train s'était mis en marche. Au bout de quelques minutes, il s'arrêta, puis il revint sur ses pas; il s'ébranla de nouveau, et cette manœuvre se répéta jusqu'au jour à de courts intervalles. Les employés, harassés de fatigue et de fort mauvaise humeur, ne pouvaient ou ne voulaient donner l'explication de cet incessant va-et-vient. Le lendemain, nous apprîmes (et je ne doute pas que ce ne fût la véritable raison) que l'on était resté en mouvement pendant toute la nuit par crainte

d'une alerte de la part des ouvriers cantonnés à Wasatch. Ces gens avaient en effet, cinq ou six jours auparavant, tenté un coup de main dont le résultat leur avait été tellement favorable qu'il ne fallait pas grande imagination pour en appréhender le renouvellement. Cet acte de violence nous fut communiqué dans tous ses détails. Un grand nombre d'ouvriers avaient eu à se plaindre de la manière dont leurs comptes étaient réglés par les agens et les entrepreneurs de l'Union; on les payait irrégulièrement, et à l'époque dont je parle de fortes sommes leur étaient dues. A Piedemont, à 38 milles de Wasatch, le mécontentement avait éclaté ouvertement. Les ouvriers, ayant appris le passage du vice-président Durant, avaient détaché du train la voiture dans laquelle il voyageait, et après l'avoir entouré et fait en quelque sorte prisonnier, ils lui avaient nettement signifié qu'ils lui joueraient un vilain tour, s'il ne se mettait sans retard en mesure de régler leurs comptes. M. Durant, sachant à qui il avait affaire, avait rédigé une dépêche demandant un envoi immédiat d'argent. L'employé du télégraphe chargé de transmettre la dépêche avait été averti que s'il expédiait un télégramme requérant le secours de la force armée ou dénonçant de façon ou d'autre la conduite des ouvriers, on l'entraînerait dans la montagne pour le fusiller ou pour le pendre. Heureusement pour l'employé et pour le président, on n'avait pas perdu un moment pour envoyer une forte somme d'argent à Piedemont, et les ouvriers, leurs comptes réglés, n'avaient plus mis d'obstacles au départ de M. Durant. Ce fait n'était pas volontiers avoué par les directeurs de l'Union; il n'est pas permis de douter cependant qu'il ait eu lieu tel que je viens de l'exposer. Il me fut raconté par plusieurs ouvriers, et j'en trouvai plus tard la confirmation dans différens comptes-rendus de récens voyages sur le chemin du Pacifique.

On prétendait, à tort ou à raison, que les ouvriers de Wasatch, aussi mal payés que ceux de Piedemont, ne cherchaient qu'une occasion de s'emparer de la personne d'un des directeurs de l'Union, et comme nous faisions route en compagnie du président Durant, cette circonstance devint pour nous l'explication la plus plausible des manœuvres qui nous avaient incommodés jusqu'à la pointe du jour. Quoi qu'il en soit, les ouvriers se tinrent tranquilles; on nous fit changer de voitures, et on nous prévint qu'il fallait s'occuper de nos billets et de l'inscription de nos bagages pour Omaha. Nous essuyâmes en cette occasion les mêmes tribulations qu'à Promontory. Nos malles et nos effets étaient jetés pêle-mêle à côté de la voie, ce ne fut pas sans peine que chacun de nous parvint à réunir les élémens épars de sa propriété.

La route à l'orient de Wasatch est horriblement triste. On tra-

verse le pays des Eaux-Amères (*Bitter Creek Country*), et durant des heures qui nous parurent bien longues on n'aperçoit pas un arbre, une touffe d'herbe; nulle trace de vie animale ou végétale. Dans le lointain, je distinguai des rochers de forme bizarre; ils s'élèvent isolés au milieu d'une vaste plaine de sable, et sans leurs dimensions énormes on les prendrait pour les ruines de quelque ancien château-fort ou pour les débris d'une statue colossale. On les nomme les *Monumens des dieux*, et les légendes indiennes en attribuent l'origine aux géans qui peuplaient ces régions avant l'apparition de l'homme.

Nous suivons l'ancienne route des émigrans; les ossemens blanchis des buffles, des chevaux, des antilopes, en marquent les jalons. Çà et là un tumulus surmonté d'une croix sert de tombe à quelque pauvre émigrant que les Indiens ou les accablantes fatigues de la route doivent avoir tué. Sur un de ces tombeaux, tout près de la voie, mais loin de toute habitation humaine, je distingue un ruban ou un chiffon noir autour de la croix. Cette lugubre décoration de la mort dans un pays où il n'y a pas de fleurs fait penser au malheureux survivant qui a laissé là un être qui lui était cher. Lorsqu'on songe aux angoisses d'une maladie mortelle sur cette terre inhospitalière, à l'absence ou à l'inefficacité des secours, on se représente le sombre désespoir du moribond et de ses compagnons d'infortune, et l'on est comme soulagé par la pensée que, grâce aux nouveaux moyens de communication, de pareilles scènes ne pourront plus se renouveler.

Les stations d'Evanston, d'Aspen, Piedemont, Bridger, Carter, Church-Butts et Bryan défilent successivement sous nos yeux. Chacune d'elles offre le même ramas de misérables cabanes où l'on vend des œufs, du jambon et du whiskey, les mêmes groupes d'hommes à l'air froid et déterminé. Dans quelques années, tout cela sans doute sera considérablement changé, quoique les villes et bourgs du pays des Eaux-Amères ne soient point, par suite du caractère stérile de la contrée, appelés probablement à acquérir une grande importance. On fait dès à présent dans quelques-unes de ces stations, notamment à Carter et à Bryan, un commerce assez lucratif avec les mines du pays des Eaux-Douces (*Sweet-Water mining Districts*), qui se trouve au nord de celui des Eaux-Amères.

Nous traversons un grand nombre de ponts jetés sur des rivières et criques tributaires de la grande Rivière-Verte (*Green-River*). Le plus considérable de ces ouvrages provisoires est celui sur lequel on passe la Rivière-Verte même, à 119 milles de Wasatch. C'est un pont très long, d'une construction semblable à celle du pont des Barrières du Diable et d'une solidité tout aussi problématique. Ce-

pendant nous franchissons tous ces endroits, réputés dangereux, sans aucun accident, et, puisque chaque jour apporte des améliorations nouvelles, il paraît certain que dans peu de temps on circulera en toute sécurité sur cette partie de la ligne. La station de Green-River n'est pas sans importance. Une population nombreuse d'ouvriers y avait élu son quartier-général durant les travaux du chemin de fer; elle est partie à présent, et les maisons neuves, abandonnées et tombant déjà en ruines, donnent un aspect de décrépitude à cette ville née d'hier; on rencontre d'ailleurs tout le long de la voie de semblables campemens aujourd'hui déserts. Les propriétaires et constructeurs de l'éphémère cité avaient emporté avec eux les portes et fenêtres de leurs demeures de quelques mois pour utiliser ces matériaux dans l'édification d'une nouvelle ville. Les murailles des habitations étaient encore debout, et ces ruines d'un nouveau genre avaient un caractère particulièrement triste, en harmonie du reste avec le sauvage pays des Eaux-Amères.

Avant la tombée du jour, nous arrivâmes au pied des Montagnes-Rocheuses; mais la nuit était venue lorsque nous traversâmes le sommet, situé entre les stations de Creston et de Separation, à une altitude de 7,700 pieds. Le chemin de fer n'a eu du reste en cet endroit aucune difficulté extraordinaire à vaincre. A la station de Rawlings, nous eûmes un souper convenable, et qui nous parut exquis en le comparant aux maigres repas dont, depuis Truckee, nous avions été forcés de nous contenter. Le lendemain matin, à la pointe du jour, après avoir passé devant un grand nombre de stations qui n'existent pour ainsi dire que de nom, nous nous arrêtâmes à Laramie, un des principaux entrepôts de cette ligne. Laramie est à 572 milles d'Omaha et à 391 milles de Wasatch. C'est une petite cité d'une certaine importance, et qui finira par concentrer dans ses murs le peu de commerce qui se fait à l'ouest de Cheyenne. La compagnie de l'Union y a construit des ateliers; la main d'œuvre y est fort chère, on n'y travaille qu'à la plus urgente besogne, telle que la réparation des locomotives et wagons détériorés entre Omaha et Wasatch.

Sur le plateau de Laramie, de même que sur les hauteurs des Montagnes-Rocheuses et des Collines-Noires (*Black-Hills*), l'Union a établi des abris coûteux pour protéger la voie contre les neiges qui durant l'hiver tombent en abondance. Ces paraneiges ne ressemblent point aux remarquables constructions élevées dans la traversée de la Sierra-Nevada. La voie de l'Union n'est pas en cet endroit encaissée comme celle de la compagnie centrale. La plus grande partie du parcours se fait à travers une plaine plus ou moins élevée. On n'avait point à se garantir contre les éboulemens ni contre les

avalanches. Ce qu'il y avait à craindre, c'étaient les vents qui balaient sans cesse ces plaines immenses, et qui, chassant la neige devant eux, menaçaient d'en obstruer la voie ferrée. Pour parer à ce danger, on a, sur un long espace de terrain et partout où il a semblé nécessaire, bâti de chaque côté de la voie une double rangée de palissades qui ont de 3 pieds 1/2 à 5 pieds de hauteur. Quelques-unes sont en bois, mais la plupart du temps on s'est servi de pierres pour les construire. Elles suivent un tracé parallèle à la voie à une distance d'environ 30 pieds, avec un intervalle d'égale étendue entre la première et la seconde rangée. Tout porte à croire que ces ouvrages ne seront pas d'une protection suffisante. Au dire de quelques hommes du métier, ces palissades, pour être efficaces, devraient avoir une élévation de 12 pieds; mais les frais de construction de quatre murailles (deux de chaque côté de la ligne), sur un parcours d'au moins 50 kilomètres, sont tellement considérables, que la compagnie de l'Union n'a pas encore pris à cet égard de résolution définitive. De même que pour les ponts entre Promontory et Wasatch et dans le pays des Eaux-Amères, elle s'est bornée, pour ces abris-neige, à élever des remparts provisoires. La commission d'examen évalue à 500,000 francs la dépense nécessaire pour protéger la voie contre l'invasion des neiges. Cette somme toutefois paraît encore insuffisante en présence des travaux à exécuter. En Amérique, on ne se préoccupe guère de l'avenir : pourvu que dans le présent tout aille bien ou à peu près, on se déclare volontiers satisfait. Chacun pour soi, c'est la devise régnante. La génération actuelle n'a qu'à se préoccuper de ses besoins réels, les générations futures ne seront pas plus embarrassees que celle d'aujourd'hui pour exécuter ce qui sera indispensable à leurs intérêts, à leur sécurité et à leur bien-être. Le *non-souci* de l'avenir et de la postérité permet de faire beaucoup pour le présent.

Après avoir quitté Laramie, on franchit à Sherman le plateau des Collines-Noires et le point culminant de la ligne du Pacifique. Avant d'arriver là, le pays, si monotone, devient un peu plus accidenté; mais les difficultés à surmonter ne sont pas graves, et ne peuvent nullement être comparées à celles que les compagnies ont rencontrées dans les montagnes de Wasatch et dans la Sierra-Nevada. Sherman, à 549 milles d'Omaha et 414 milles de Wasatch, à une altitude de 8,424 pieds au-dessus du niveau de la mer, est actuellement la plus haute station de chemin de fer du monde entier. A ce titre seul, elle mérite d'être mentionnée. Il y a un restaurant, quelques bazars et des débits de whiskey. A l'entrée de la station, je remarquai un énorme amas de bouteilles tout à fait en disproportion avec l'exiguïté de l'endroit où elles devaient avoir été vidées; mais

j'appris d'un ouvrier que Sherman avait été l'une des stations où, à l'époque de l'établissement de la voie, avait eu lieu la plus forte consommation d'eau-de-vie, et que probablement cette habitude avait été conservée par les résidens actuels. Je vis aussi proche de la station un magasin de modes; je suis encore à me demander quelle clientèle peut achalander une si délicate industrie sur le sommet des Montagnes-Rocheuses.

La partie comprise entre Wasatch et Sherman est, je le répète, fort mauvaise; il y a des passages très défectueux, périlleux même, et, malgré toutes les précautions que l'on prend, il y arrive encore beaucoup d'accidens. La commission officielle a parfaitement signalé ces défauts, et la compagnie de l'Union sera obligée d'y remédier avant d'avoir droit à la subvention de l'état (1). A partir de Sherman et de là jusqu'à Omaha, les travaux de la ligne laissent peu de chose

(1) Voici la liste complète des travaux exigés de cette compagnie par la commission d'examen :

Section d'Evanston à Clay-Bluffs	78,000 doll.
Section de Black-Fork à Rock-Creek	200,000
Élargissement de la voie aux endroits indiqués	224,000
Travaux à Bitter-Creek	24,000
Achat de 450,000 traverses en bois neuf destinées à remplacer les traverses provisoires	450,000
Réparations générales sur la ligne entière (d'après les devis)	979,000
Fondations de ponts à reprendre en sous-œuvre	72,000
Réparations de ponts	567,310
Travaux à Dale-Creek	100,000
Travaux à Mary-Creek et à Bitter-Creek	100,000
Réparations dans la section d'Omaha à Elkhorn	245,000
— entre Omaha et North-Platte	48,000
— entre North-Platte et Muddy	203,200
— à Muddy	31,050
— entre Omaha et Muddy	276,000
Achat de 68 locomotives neuves à 14,000 dollars chaque	952,000
Réparations d'anciennes locomotives	207,000
Achat de 68 wagons neufs pour passagers	408,000
— de 33 wagons de marchandises à 3,800 dollars chaque	125,000
— de 480 wagons de marchandises à 900 dollars chaque	432,000
Construction de 70 hangars à 4,000 dollars chaque	280,000
— d'ateliers à Cheyenne, à Bryan, à West-End Road et à Omaha	433,000
Travaux pour approvisionnement d'eau	40,000
Travaux dans les gares	40,000
Abris-neige	100,000
Travaux de remblai au *cañon* d'Echo	146,750
Travaux de remblai à celui de Weber	10,000
TOTAL	6,771,310 doll.
Ou, à 5 fr. le dollar,	33,856,550 fr.

à désirer. La descente est en pente douce, presque insensible, et le terrain est des meilleurs pour la construction d'un chemin de fer. On voyage avec rapidité, les temps d'arrêt sont réguliers; enfin, bien qu'on soit encore éloigné des grands centres de l'Atlantique, on se sent au milieu de la civilisation, et l'on perd ce sentiment d'isolement dont on a peine à se défendre pendant la première partie du voyage.

A une trentaine de milles de Sherman se trouve Cheyenne. C'est, après Omaha, la ville la plus considérable de la ligne de l'Union. Elle compte 3 ou 4,000 habitans; elle a un théâtre, une église, plusieurs hôtels, et elle fait un commerce assez lucratif avec Denver, avec la Cité des plaines et avec le Nouveau-Mexique. La première de ces deux villes sera prochainement reliée à Cheyenne par un embranchement; la distance entre elles n'est que de 120 milles, et l'on dit qu'une compagnie anonyme a offert à l'Union de compléter la ligne entière pour 2 millions de dollars. Il se publie trois journaux à Cheyenne. A les lire, on croirait que cette petite ville n'est pas moins importante que Chicago ou San-Francisco. Sa position géographique ne lui permet pourtant pas d'avoir de grandes prétentions : située à mi-chemin entre Omaha et Ogden, sur la limite des prairies et des Montagnes-Rocheuses, elle est comme le point central d'une immense solitude qui ne pourra se peupler que fort lentement. Parmi les habitans de Cheyenne, on trouve un grand nombre de téméraires aventuriers qui n'attendent qu'une occasion pour aller au sud ou au nord, d'hommes qui n'ont peur de rien, qui sont bons à tout, de traqueurs qui parlent d'un combat avec les Indiens comme d'une partie de chasse, et qui sont à chaque instant prêts à s'embarquer dans les entreprises les plus hasardeuses, au demeurant des hommes extraordinaires qu'on ne peut s'empêcher d'admirer sous beaucoup de rapports, quoique leur commerce soit très désagréable sous d'autres, et dont l'existence entière n'est qu'une suite à peine interrompue d'étranges aventures. En quittant Cheyenne, on leur dit adieu. A Omaha déjà, quoique ce soit encore une ville dans l'enfance, tout est déjà mieux posé, plus établi.

Entre Wasatch et Cheyenne, sur un parcours de 500 milles, on a trouvé du charbon partout où l'on en a cherché, et cela à une assez faible distance du chemin de l'Union. Les principales mines sont situées près d'Echo, à Evanston, à Rocks-Springs, à Point of Rocks, à Black-Butts, à Rawlings-Springs, à Carbon et aux environs de Cheyenne. On a découvert aussi du fer et d'autres minéraux, et, malgré la cherté de la main d'œuvre (la journée d'un mineur se paie, suivant les localités, de 20 à 60 fr.), ces mines offrent d'incontestables avantages à la compagnie de l'Union.

La distance entre Cheyenne et Omaha est de 516 milles. Sur ce long parcours, le paysage est presque toujours dépourvu d'intérêt : on traverse une plaine qui s'étend dans sa triste et aride monotonie à perte de vue d'un côté et de l'autre de la voie. On aperçoit des troupes d'antilopes, ainsi qu'une quantité innombrable de chiens des prairies; mais ces rencontres intéressent peu, et l'on passe le temps à lire, à fumer, à causer ou à dormir. Nous allons vite pour rattraper les heures perdues entre Wasatch et Cheyenne, et nous notons à peine les noms des nombreuses stations où le train fait halte. Peu à peu, le paysage perd de son uniformité : nous longeons la grande rivière Platte, et l'herbe jaunâtre des prairies prend sensiblement des tons plus vigoureux et plus gais. Çà et là, mais à de très grandes distances, se montrent quelques fermes, et deux ou trois heures de marche nous transportent enfin dans les terres fertiles et cultivées de l'état de Nebraska. Les bâtimens d'exploitation agricole deviennent moins rares; bientôt des hameaux, des villages apparaissent de plus en plus rapprochés; les hommes qui se tiennent aux stations ont une tout autre physionomie que ceux que nous avons laissés à Cheyenne, à Laramie, à Wasatch, à Promontory. Ce sont des fermiers, des cultivateurs, des pères de famille, qui semblent jouir d'une certaine aisance. L'expression de contentement et de bien-être que je lis sur beaucoup de figures me frappe vivement. Je crois saluer dans ces nouveau-venus des compatriotes, des fils déshérités de la vieille Europe, de braves travailleurs que la misère a chassés du pays natal, qui ont repris dans le Nebraska leur dur métier de laboureurs, et dont le succès a enfin couronné les patiens efforts dans leur patrie adoptive. Voilà certes des gens qui ont bien gagné leur bonheur.

Les dernières stations, Fremont, Valley, Elkhorn, Papillion, se succèdent rapidement; un agent de l'*Express-Company* nous débarrasse de nos bagages et nous délivre des billets d'omnibus pour le meilleur hôtel d'Omaha, et à onze heures du matin nous sortons définitivement des voitures du chemin de fer du Pacifique, dans lesquelles nous avons accompli en l'espace de cent vingt-quatre heures consécutives une traversée de 1,772 milles. Les dames californiennes qui, depuis Sacramento, avaient voyagé avec nous, nous quittèrent à Omaha pour se diriger vers le sud, les unes à Saint-Louis, les autres à la Nouvelle-Orléans. Il me semblait, après six jours passés en leur société, perdre en elles d'anciennes amies, et ce fut avec de sincères regrets que je leur adressai mes adieux. Il est impossible, je crois, si je consulte ma propre expérience, de trouver des compagnons de voyage plus aimables que les jeunes femmes américaines. Pour ma part, je n'en souhaite pas d'autres; si elles

acceptent, comme leur étant dus, les légers services qu'un homme bien élevé est toujours heureux de rendre aux femmes, elles n'ont point ces exigences affectées qui à la longue deviennent si fatigantes. Notre voyage depuis Sacramento jusqu'à Omaha n'avait en rien ressemblé à un voyage d'aventures; nous n'avions couru aucun danger réel ni souffert aucun accident, nous n'avions pas eu d'excessives fatigues à endurer. Cependant, en fin de compte, nous avions été en proie à bien des petites misères, et le trajet, on peut le dire, n'avait pas été fort agréable. Nous étions couverts de poussière-notre peau était séchée par le vent des prairies et brûlée par le so; leil; nous avions été assez mal nourris et encore plus mal couchés; la mauvaise humeur aurait été excusable même chez des hommes endurcis, et la souriante gracieuseté que nos charmantes compagnes conservèrent jusqu'à la fin était assurément digne d'éloges. « Le meilleur n'est pas trop bon pour moi, me disait l'une d'elles, mais je ne demande pas mieux que le meilleur. » C'était de la bonne philosophie pratique après un voyage de six jours où ce *meilleur* dont on se contentait se résumait en un méchant lit, un mauvais repas, et en l'absence du plus ordinaire bien-être.

IX.

Omaha (dans le Nebraska) et Council-Bluffs (dans l'Iowa), situées l'une en face de l'autre, sur la rive droite et la rive gauche du Missouri, appartiennent à ces villes du Nouveau-Monde dont la croissance rapide, la prospérité extraordinaire font l'orgueil des Américains et l'étonnement des étrangers.

Omaha sert de tête de ligne au chemin du Pacifique; elle doit son importance à ce chemin de fer, elle est née et elle a grandi avec lui. La compagnie de l'Union y possède de vastes ateliers, où l'on construit des wagons et des locomotives qui, sous le rapport de la solidité et même de la perfection du travail, ne laissent rien à désirer. La ville, bâtie sur un plan grandiose, compte aujourd'hui 16,000 habitans. Les rues sont larges et droites, et parmi les maisons d'habitation qui les bordent on en remarque de magnifiques qui feraient honneur aux plus grandes cités des États-Unis. Omaha fournit à tous les besoins des cultivateurs et émigrans de l'ouest; elle ressemble à un vaste bazar où l'on s'approvisionne de marchandises et d'articles de toute espèce. La ville est assez spacieuse pour contenir dès aujourd'hui une population double de celle qui l'occupe. Aussi les rues offrent-elles au premier aspect peu d'animation. Toutefois, en observant la façon de vivre des habitans, on est frappé de leur

aisance et de leur luxe. Tous, jusqu'aux individus chargés du labeur le plus ingrat, sont bien et comfortablement vêtus; je ne rencontrai pas de mendiant, ni rien qui rappelât l'indigence, si fréquente dans nos cités; les chevaux attelés aux omnibus, aux charrettes même, avaient une superbe apparence, et les voitures à quatre chevaux étaient au moins aussi nombreuses que celles à deux. Tout semblait dire : Ici l'on ne regarde pas à la dépense parce qu'on a le moyen de gagner tout ce qu'on veut dépenser.

Il est impossible de s'arrêter à Omaha, après avoir traversé les immenses plaines de l'ouest, sans s'étonner que l'émigration ne prenne pas des proportions plus vastes qu'elle n'a fait jusqu'à présent. Si les philanthropes s'avisent jamais d'examiner cette question d'une manière sérieuse, ils y trouveront probablement la solution la plus simple et en même temps la plus honorable du problème de la misère sociale, problème que les palliatifs auxquels on a eu recours n'ont fait qu'ajourner. Au lieu de dépenser des millions à élever dans les capitales de l'Europe des cités ouvrières où le pauvre meurt de faim et de froid, si on consacrait cet argent à faciliter l'établissement de paysans et d'ouvriers dans le *far-west* des États-Unis, on ferait à la fois du bien à l'Europe en la débarrassant des nécessiteux dont elle est impuissante à soulager les maux, et du bien à l'Amérique, dont la richesse et la puissance se sont toujours accrues en raison directe du chiffre de sa population; mais des motifs d'étroite politique et de vanité nationale mettent des barrières presque insurmontables à l'exécution d'un plan si humain. Il convient mieux aux gouvernans de laisser les misérables se débattre dans leur impuissance que d'ajouter à la grandeur de l'Amérique, et il est plus flatteur pour l'amour-propre des nations ou des particuliers de fonder avec éclat des hospices en Europe que de semer obscurément des bienfaits au fond du nouveau continent. Et pourtant quelle admirable mission pour un Peabody du présent ou de l'avenir que de marcher vers un but qui lui permettrait de dire un jour : « Il y avait à Londres ou à Paris des milliers de créatures humaines qui demandaient à un salaire insuffisant, au vol même ou au crime, les moyens de soutenir leur problématique existence; j'ai sauvé autant que j'ai pu de ces malheureux, ils vivent en paix, contens et libres dans les plaines de l'Amérique, et ils forment au sein de la grande république un nouvel état dont je suis le fondateur. » Avec de l'argent et de la bonne volonté, il ne serait pas difficile de faire réussir une semblable entreprise. Peut-être est-elle trop simple, et cette raison suffit sans doute pour qu'elle n'ait pas de longtemps la moindre chance de succès.

Council-Bluffs fut, en 1846, créée par les mormons, qui venaient

d'être chassés de l'Illinois. Ils n'y restèrent que le temps nécessaire pour jeter les fondemens d'une colonie, et, obligés encore de fuir devant la persécution dont ils étaient l'objet, ils passèrent le Missouri, et ne s'arrêtèrent que dans la grande plaine du Lac-Salé. La ville naissante retomba après leur départ dans un oubli presque complet, dont elle ne fut tirée que par le vote de l'acte du congrès qui décrétait la création de la ligne du Pacifique. Depuis cette époque, elle est devenue un centre de communications, et, bien qu'elle n'ait encore que 16,000 âmes, elle s'accroît d'année en année d'une manière si sûre et si rapide, que sa prospérité justifie jusqu'à un certain point le patriotisme de clocher de ses habitans, qui appellent Chicago l'ancien et Council-Bluffs le nouveau centre des chemins de fer du nord-ouest. En effet, le Chicago et Nord-Ouest, le Council-Bluffs et Sioux-City, le Chicago et Rock-Island, le Burlington et Missouri, le Centre américain, le Saint-Louis, le Chillicothe et Council-Bluffs, enfin l'Union du Pacifique, en tout huit voies ferrées distinctes, aboutissent déjà ou aboutiront sous peu à Council-Bluffs. En vue de ses progrès futurs, la compagnie de l'Union a acheté, dit-on, de vastes terrains dans l'enceinte et dans la banlieue de la cité, qui présente aujourd'hui le même aspect que Chicago avait en 1840. Le chemin du Pacifique, qui s'arrête en ce moment à Omaha, sera conduit jusqu'à Council-Bluffs aussitôt que le pont jeté sur le Missouri sera terminé. En attendant, on traverse le fleuve sur de grands bateaux à vapeur.

Avant de quitter la ligne du Pacifique et de poursuivre le récit de mon voyage jusqu'à New-York, il me reste à dire quelques mots de la valeur commerciale de la grande entreprise que les Américains viennent d'accomplir. Une expérience de quelques années pourra seule décider si, au point de vue purement commercial, la ligne du Pacifique est une bonne ou une mauvaise affaire. Les apologistes de l'œuvre énumèrent complaisamment l'interminable liste de marchandises qui, dans le courant de l'année, s'échangeront entre les villes du Pacifique et celles de l'Atlantique; s'appuyant sur ce fait, reconnu par les économistes, que les voies de communication créent ou développent rapidement l'industrie sur leur passage, en même temps qu'elles favorisent le peuplement des contrées désertes, ils calculent à l'avance sur un mouvement de passagers tellement considérable qu'à lui seul il suffirait à défrayer l'intérêt du capital employé dans la construction de la ligne. De leur côté, les adversaires du chemin du Pacifique insistent avec force, et non sans d'excellentes raisons, sur ce fait, que la ligne parcourt, dans la plus grande étendue, des déserts où la nature elle-même s'oppose à l'accroissement rapide et considérable de la population. Ils admet-

tent que des états puissans et prospères pourront, avec le temps, se grouper dans les environs d'Omaha, autour du Lac-Salé et à une certaine distance de San-Francisco et de Sacramento; mais l'immense bassin de l'Amérique du Nord entre la Sierra-Nevada et les montagnes de Wasatch, l'ingrate région des Eaux-Amères, et la majeure partie du plateau qui s'étend depuis les Collines-Noires jusqu'au Missouri, tous ces vastes espaces sont condamnés, selon eux, à une perpétuelle stérilité, — partant à une solitude à peu près complète. Ils prétendent de plus, en thèse générale, qu'une ligne de l'étendue de celle du Pacifique, pour être suffisamment alimentée, doit desservir des districts populeux, et, tout en accordant le degré de richesse et de puissance des lieux de départ et d'arrivée, ils inclinent à croire que la compagnie, après avoir enrichi ses directeurs, finira par tomber en faillite. Quoi qu'il en soit, il est bon de faire observer à ce sujet que les actions de la ligne jouiront, pendant un grand nombre d'années, de la garantie de l'état, et d'après les données sur lesquelles il est permis de discuter la valeur commerciale de cette entreprise, on peut dire que, si en fin de compte elle essuie des pertes, le pays en supportera au moins la majeure partie. Du reste, les États-Unis sont assez riches pour payer ce qui est utile à la chose publique, et l'utilité du chemin du Pacifique, surtout au point de vue politique et civilisateur, n'est contestée par personne.

X.

Nous passâmes vingt-quatre heures à Omaha; le lundi 17 mai, nous partîmes pour Chicago. Ces deux villes sont à 494 milles (825 kilomètres) l'une de l'autre, distance que l'express franchit en une journée. On rencontre sur ce trajet un grand nombre de stations, dont les principales sont Boone, Cedar-Rapids, Clinton, Fulton, Dixon, Franklin, De Kalb et Geneva. Toutes ces petites villes me semblent en voie de prospérité; toutes, autant qu'un rapide coup d'œil permet d'en juger, ont un grand air de ressemblance. Ce sont partout les mêmes rues, larges, droites, coupées de places et d'avenues, bordées de spacieuses maisons et d'édifices publics, parmi lesquels les églises et les hôtels tiennent le premier rang. Les stations sont remarquables de bonne tenue. On y est bien traité, à des prix assez raisonnables; des servantes allemandes ou irlandaises y sont chargées du service. Les endroits les plus intéressans du trajet sont le passage du Missouri, entre Omaha et Council-Bluffs, et celui du Mississipi, entre Clinton et Fulton; on traverse le

premier de ces fleuves sur de grands bateaux à vapeur, et le second sur un pont magnifique, chef-d'œuvre de l'art moderne. Le pays que nous parcourons est plat, et paraît, en beaucoup d'endroits, d'une fécondité merveilleuse. Les villages, les fermes, les habitations isolées respirent le bien-être; mais il y a de vastes espaces encore privés d'habitans et de culture, et la pensée que la place n'y manque pas pour des milliers et des millions d'hommes assiége incessamment l'esprit. Nous rencontrons de nombreux troupeaux de chevaux en liberté qui, à l'approche du train, s'enfuient au grand galop. Une fois nous aperçûmes un enfant qui pouvait avoir douze ans, et qui, monté à cru sur un grand cheval bai, chassait devant lui une douzaine d'autres chevaux. Le petit bonhomme semblait se livrer à cet exercice pour son plaisir. En nous voyant, il excita sa bête de la voix, et pendant quelques instans il galopa à côté de nous comme s'il s'agissait d'une course de vitesse entre le quadrupède et la locomotive. Je vois encore la jolie tête de l'enfant, ses beaux yeux étincelant de joie, sa mine florissante de santé, et je me figure cette jeunesse heureuse et forte passée au sein de la grande et libre nature. C'est de cette jeunesse que sortent les hommes qui vont en avant, qui vont jusqu'au bout malgré la fatigue.

Nos wagons sont excellens. Il est impossible, à mon avis, de voyager dans de meilleures conditions. Moyennant un supplément de quelques dollars, j'ai pris, avec un de mes amis, un cabinet dans une des voitures de luxe qui accompagnent le train. L'intérieur de ce wagon est d'un faste extravagant et inutile. Il est tapissé de glaces dont les cadres sont richement dorés; un tapis aux vives couleurs couvre le parquet; les siéges, garnis de coussins en étoffes précieuses, sont en bois sculpté. Le wagon entier est divisé en compartimens qui, pendant la nuit, sont séparés les uns des autres par des portières épaisses. Pendant le jour, ces mêmes compartimens forment autant de *boxes* du genre de celles que l'on trouve dans les tavernes anglaises. Nous y faisons dans la journée deux excellens repas. La carte est aussi complète que celle de nos premiers restaurans, et les prix des plats sont, chose étonnante, fort raisonnables : on déjeune, sans vin, pour un dollar, et on dîne pour un dollar et demi. La table desservie, on nous apporte un jeu d'échecs. D'autres voyageurs, dans le même compartiment que nous, jouent aux cartes. Le soir venu, on nous dresse des lits où nous pouvons nous étendre commodément. Le matin, un des garçons, un noir d'une tenue irréprochable, nous apporte nos bottes cirées et nous indique un cabinet de toilette, situé à l'extrémité du wagon et où nous trouvons de l'eau en abondance et de fort beau linge. Ces voitures n'ont, autant que je puis en juger, qu'un seul inconvénient;

comme je n'en souffre pas, je n'ai pas le droit de m'en plaindre; je le signale cependant à cause des réclamations que j'ai entendu élever. Il n'y a pas, à ce qu'il paraît, de wagons à lit pour les femmes qui voyagent seules, et il s'ensuit que ce sont surtout les hommes qui profitent du grand comfort qu'offrent les wagons de luxe. Cela m'étonne, car en Amérique on fait généralement de très grandes concessions au bien-être des femmes.

Chicago, située à la pointe sud-ouest du lac de Michigan, est une ville merveilleuse. La rapidité incomparable avec laquelle elle s'est accrue, sa prospérité inouie, ont formé le sujet d'études spéciales publiées dans cette *Revue* même. Je ne m'y arrêterai que fort peu. Je ne puis cependant passer outre sans donner quelques chiffres extraits de documens officiels qui me paraissent vraiment curieux. En 1829, Chicago avait 30 habitans, en 1834 1,800, en 1844 8,000, en 1850 28,000, en 1855 80,000, en 1863 150,000, et enfin au dernier recensement, celui de 1866, 264,836. Des proportions plus étonnantes encore s'observent dans les chiffres qui accusent le développement du commerce et de la navigation : le bois, en Amérique, se mesure au pied; en 1865, il est, d'après des données authentiques, arrivé au port de Chicago 647,145,734 pieds, c'est-à-dire environ *deux cent mille kilomètres* de bois; dans la même année, on signale l'arrivée de 66 millions de lattes et de 311 millions de bardeaux. Le commerce des grains et d'autres articles d'approvisionnement donne des chiffres non moins étonnans. La statistique de la navigation américaine constate qu'en 1865 le commerce de Chicago employait : 73 bateaux à vapeur jaugeant 43,500 tonneaux, 76 barques d'une capacité de 34,978 tonneaux, 52 bricks de 17,626 tonneaux, enfin 559 brigantins d'une capacité totale de 150,862 tonneaux. En lisant ces chiffres, il ne faut pas perdre de vue qu'ils rendent compte d'un état commercial qui s'est produit dans le second quart de ce siècle. Pour tout homme qui a une notion quelconque des résultats généraux du commerce d'un état ou d'une ville, les statistiques de Chicago ont quelque chose de fantastique, d'incroyable même.

Les Illinois qui habitent Chicago sont très fiers de leur ville. Ce sont les Marseillais des États-Unis. Ils ont la réputation d'être vantards; la vérité est qu'ils sont les citoyens les plus entreprenans de la république; ils aiment les gros chiffres, et, comme pour beaucoup d'intelligences vives et peu cultivées, la statistique a pour eux un charme tout particulier. Ils tournent et retournent les sommes de leur commerce dans tous les sens et arrivent à faire des rapprochemens insensés. Ils savent combien de fois le bois importé annuellement à Chicago pourrait faire le tour du monde, et ils se frottent

les mains d'un air provoquant en énonçant cette singularité. En parlant d'un riche industriel, un Illinois me dit : « Il a autant de dollars de revenu qu'il entre de briques dans la construction de telle église. » Après vingt-quatre heures de séjour à Chicago, ce style hyperbolique n'a plus rien qui surprenne. La législation de l'Illinois rend le divorce facile, et on dit que, comparativement aux autres villes de l'Amérique, il règne à Chicago une grande dissolution de mœurs. La grandeur des projets dont on entend parler a souvent quelque chose de comique par l'exagération; il n'en est pas moins certain que l'on a fait à Chicago des choses vraiment grandioses; les habitans n'admettent pas l'impossible, ils sont persuadés que Chicago peut tout faire et finira par tout faire; qu'elle doive être un jour la première cité de l'Amérique et du monde entier, cela ne fait pour eux l'objet d'aucun doute. L'auteur d'un guide très prosaïque de Chicago se livre, de la meilleure foi du monde, au calcul suivant : « en 1860, la ville avait 109,260 habitans, montrant depuis ce dernier recensement un accroissement de 264 pour 100; en 1864, la population était de 169,353, en 1865 de 178,000, et en 1866 de 264,836, ce qui faisait de Chicago la quatrième ville des États-Unis. En suivant les mêmes proportions, la population de notre cité sera donc de 500,000 habitans en 1872, de plus de 1 million en 1880, et en 1900 le double de la population actuelle de New-York. »

Puisque je suis en train de citer, j'ajouterai encore quelques lignes du même auteur; elles sont écrites dans le style particulier aux habitans du « grenier du monde, » de la « cité des jardins du continent américain. » — « *Les Mille et une Nuits* ne contiennent rien de plus merveilleux que le développement de Chicago. Rien au monde n'est plus miraculeux, plus étrange, plus incroyable que ce développement. Si par un seul exemple nous voulions prouver la supériorité de l'Amérique sur tous les autres pays du monde, si nous étions appelés à démontrer la puissance de ses institutions, l'accroissement de son commerce, l'énergie irrésistible de son peuple, l'extension de son industrie, son aptitude à se servir de tous les avantages que la nature lui a départis, si nous étions appelés à démontrer cela, nous n'aurions autre chose à faire qu'à citer Chicago, la ville modèle (*the standard city*) de l'Amérique (1). »

En effet, cette ville met admirablement en lumière certains côtés de la vie américaine; elle est comme un abrégé de la grande république. On y trouve toutes les qualités éminentes qui ont fait de l'Amérique la plus grande, la plus puissante et la plus riche nation

(1) *Chicago, a stranger's and tourist's Guide*, publié à Chicago en 1866.

du monde; on y constate aussi cette choquante absence du sentiment du beau qui rend toute communion intime d'idées entre Américains et Européens chose difficile, sinon impossible; on y admire une énergie, une vigueur incomparables; on est amusé par mille ridicules grotesques. On ne peut s'empêcher de reconnaître qu'on se trouve en présence d'un très grand peuple; l'admiration qu'on ressent pour lui est si vive et si naturelle, on éprouve un tel besoin de l'exprimer, qu'on n'hésiterait point à la témoigner à ceux qui en sont l'objet, s'ils ne mettaient pas eux-mêmes obstacle à cet hommage spontané en l'exigeant comme un tribut qui leur est dû. Ils n'attendent pas l'éloge, ils le provoquent, et, s'il ne vient pas assez vite et assez complet, ils le font de leur propre autorité. Le patriotisme est fort beau, et dans ses exagérations même il peut garder quelque chose de respectable; mais, lorsqu'il tend à l'apologie d'un seul pays au détriment de tout autre, l'expression en est à la longue injuste et souvent offensante. L'étranger, fatigué des sempiternelles déclamations de son hôte américain, déclamations qui en somme peuvent se résumer en ceci : nous sommes grands, riches, jeunes, libres, et vous êtes petits, pauvres, vieux et esclaves; l'étranger, poussé à bout, finit par éclater. « Oui, dit-il, vous êtes de grands marchands et de grands entrepreneurs, l'argent ne vous coûte rien, et vous ne reculez devant aucun obstacle. Vous êtes libres, et vous n'êtes gouvernés que par des hommes que vous avez choisis vous-mêmes; mais vous ne savez rien, vous ne comprenez rien de ce qui est vraiment noble et beau. Vous n'avez ni poète, ni philosophe, ni musicien, ni statuaire, ni peintre de premier ordre; vous avez des parleurs, mais point de penseurs; vous vivez, à peu d'exceptions près, dans une ignorance complète des belles-lettres et des beaux-arts. Vous êtes jeunes, c'est-à-dire vous êtes des enfans; les futilités vous amusent, et vous ne pouvez comprendre ce qui est grand et sérieux. Vous pillez notre littérature, mais vous ne traduisez et n'imitez que ce qui en est faible ou mauvais; nos grandes œuvres ne vous sont accessibles que dans les éditions *ad usum delphini*. Vous nous empruntez nos acteurs, et vous en faites des saltimbanques, nos cantatrices, et vous en faites des chanteuses de cafés-concerts; vous montrez les tableaux de nos maîtres comme on montre chez nous les géans à la foire, en attirant la foule au bruit du tambour et de la trompette. Vous vous moquez de notre aristocratie, mais personne de nous ne recherche le commerce des grands et la distinction avec autant de fureur que vous. Vous rendez nos modes ridicules en les exagérant : lorsque nous marchons sur de hauts talons, il vous faut des échasses; somme toute, nous nous passerions beaucoup plus facilement de vous que vous ne pourriez

vous passer de nous, et vous ne devriez pas oublier que tout ce que vous avez produit de grand, vous l'avez fait avec les instrumens que vous nous avez empruntés. »

Ces argumens *ad hominem* ne servent à rien. L'Allemand s'engage rarement dans de pareilles discussions; sa patience et son indifférence le protégent, et il porte en lui de sa propre valeur un sentiment d'autant plus fort qu'il est plus intime. Le Français n'est pas aussi exposé qu'un autre aux attaques de l'Américain : il fréquente surtout des cercles français, et la plupart du temps il parle l'anglais si mal qu'une discussion en cette langue s'épuise vite. L'Anglais au contraire ne manque jamais de relever le gant que son « cousin » lui lance; il se fait le champion de l'Europe en général, de l'Angleterre en particulier; il ne décolère pas, et neuf fois sur dix il n'emporte de son séjour en Amérique qu'un souvenir aigri par les discussions qui ont marqué son passage dans ce pays, dont la grandeur très réelle lui est restée cachée derrière des défauts et des ridicules plus apparens.

Mon séjour à Chicago ne fut que de courte durée. Nous étions descendus à l'hôtel de Sherman, immense caravansérail où nous étions inconnus et où on nous avait donné de mauvaises chambres, fort inférieures à celles que nous avions trouvées à l'Occidental-Hotel de San-Francisco. Il règne dans Sherman-house une animation étourdissante, et bien que, pour l'étranger, la vie n'y soit pas agréable, je conseillerais néanmoins au voyageur européen de s'y rendre pour faire l'expérience de la vie d'hôtel américain dans son expression la mieux définie. Dans le corridor de l'étage où l'on nous avait logés, il y avait un *policeman* qui montait la garde comme sur la voie publique; vers une heure du matin, au moment où je venais d'éteindre le gaz, il entra dans ma chambre après avoir frappé à ma porte, et me dit d'un ton d'autorité : « Vous feriez mieux de vous enfermer à clé. » La chambre, l'escalier et les couloirs étaient placardés d'avis et d'extraits de la législation de l'Illinois définissant la responsabilité et les droits des maîtres d'hôtels, et invitant tous les voyageurs à déposer chez le caissier de la maison bijoux, argent et autres objets précieux.

Chicago contient un grand nombre d'églises et d'établissemens publics. Dans les rues, surtout dans une belle avenue voisine du lac Michigan, je fus frappé des dimensions colossales de quelques maisons, véritables châteaux princiers, dont la construction doit avoir coûté des millions de dollars; mais ce qui est particulièrement curieux à observer, c'est l'agitation qui règne au port, près du Pont-Tournant : le fracas d'une vingtaine de remorqueurs qui, sifflant et soufflant, entraînent de grands bâtimens, tantôt au mouillage, tan-

tôt au large, les cris des matelots, des bateliers, des portefaix, des cochers, mille bruits confus accompagnant un travail incessant et divers, forment un ensemble étourdissant, et dont l'animation des docks et de la Cité de Londres ne donne qu'une idée imparfaite.

Les femmes de Chicago ne m'ont point paru aussi belles que celles de San-Francisco; il me semble qu'elles s'habillent avec plus d'éclat et moins de goût que leurs charmantes compatriotes de l'ouest. Les voitures, très nombreuses d'ailleurs et attelées de rapides trotteurs, n'ont pas non plus l'élégance achevée des légers véhicules californiens; mais les habitans appartiennent bien à la même race d'hommes que j'avais rencontrés dans Montgommery-street : ils marchent du même pas rapide et affairé, et semblent dire aux autres passans : « Rangez-vous et laissez-moi passer, je n'ai pas le temps de marcher autrement que droit devant moi. » Certaines rues, situées dans les quartiers aristocratiques de la ville, sont fort bien entretenues, les larges dalles de pierre qui y servent de trottoirs sont remarquables; mais au centre des affaires la propreté laisse beaucoup à désirer. L'impression générale que Chicago fit sur mes compagnons de voyage et sur moi-même ne fut point aussi agréable que celle que San-Francisco nous avait laissée, et nous quittâmes la ville sans beaucoup de regrets.

Nous approchions du terme de notre course à travers le continent de l'Amérique du Nord; il ne nous restait plus qu'à nous rendre de Chicago à New-York. Plusieurs routes nous étaient ouvertes : nous choisîmes celle qui nous permettait de visiter en passant les chutes du Niagara. Nous prîmes à cet effet nos billets au chemin de fer central de Michigan, et, quittant Chicago à cinq heures du soir, nous arrivâmes le lendemain à une heure de l'après-midi à *Suspension-Bridge* (le pont suspendu), nom donné à la station qui avoisine la grande cataracte. La route est intéressante, les voitures sont des plus commodes, et le trajet s'effectue d'une manière très agréable. On compte de Chicago aux chutes du Niagara 513 milles (826 kilomètres). Les principales stations sont Michigan, Marshall, Jackson, Ann-Arbor, Detroit, Windsor et Hamilton. Entre ces deux dernières s'élèvent, à peu de distance l'une de l'autre, deux petites villes qui portent un nom retentissant : je veux parler de Londres et de Paris. Les habitans du nouveau Londres et du nouveau Paris m'ont eu l'air d'être plus satisfaits de leur sort que ceux de nos vieilles capitales; l'abondance et la prospérité règnent partout dans ces parages fortunés. Aussi rien n'est plus fait pour réjouir à la fois le cœur et les yeux de l'étranger; il s'attable d'un meilleur appétit lorsqu'à l'entrée du buffet il n'est pas assailli par les mains tendues ou les plaintes dolentes des mendians et des affamés.

Le Niagara a donné son nom à une cité d'hôtels, de bazars et de lieux de plaisir, *Niagara Falls,* qui se trouve dans le voisinage immédiat de la chute. C'est une coquette petite ville avec de vastes hôtels tout neufs et bien tenus; pendant la belle saison, le monde élégant des états du nord s'y donne rendez-vous. Niagara présente alors un spectacle semblable à celui des villes d'eaux de l'Allemagne. A la fin du mois de mai, lors de mon passage, il y régnait encore une température inclémente; le froid était piquant; le soir venu, il fallait allumer de grands feux dans les poêles et les cheminées, et l'hôtel de la Cataracte, où j'étais descendu, était presque entièrement désert.

L'aspect des chutes du Niagara a été souvent décrit. L'impression qu'elles firent sur nous fut au premier coup d'œil assez faible. L'âme a besoin de se recueillir avant d'être en état d'apprécier le grand et le beau. Plusieurs auditions sont nécessaires à l'intelligence d'une grande œuvre musicale, et il faut s'y prendre à plusieurs fois pour s'élever jusqu'à la compréhension d'un des plus magnifiques spectacles de la nature. Lorsque l'esprit s'est accoutumé à cette nouveauté, il reste sous l'empire d'un charme ineffable; mais pour la foule des curieux la lumière ne se fait jamais. « C'est singulier, disent-ils tout désappointés; je m'étais imaginé autre chose. » On les amènerait devant des chutes cent fois plus imposantes que celles du Niagara que leur désappointement se manifesterait de même; ils ont des yeux pour ne point voir. Ils ne manquent pas pourtant de faire emplette des photographies de la cataracte, et à force de les montrer à d'autres, d'en vanter la magnificence et de les décrire, ils finissent par se convaincre qu'ils ont, eux aussi, admiré la merveille. Mon expérience des touristes, qui commence à être assez étendue, me porte à croire que le don de pouvoir jouir des beautés de la nature est infiniment plus rare qu'on ne pense.

Nous coupâmes en deux le trajet de Niagara à New-York en faisant halte à Elmira, jolie ville de 18 à 20,000 habitans, située au point de jonction de plusieurs voies ferrées. Je rencontrai là F. H..., un de mes amis du Japon. Il me conduisit dans la soirée à un concert où je fus frappé autant du nombre que de la variété des brillantes toilettes. Dans plus d'un de nos chefs-lieux de préfecture d'une égale importance, il aurait été impossible, je crois, de réunir le quart d'assistans si riches et si élégans. Cette richesse générale, qui s'observe dans presque tous les centres américains, est un des bienfaits du principe politique de la décentralisation. F. H... me présenta à plusieurs personnes de sa connaissance; partout on me fit l'accueil le plus cordial. L'hospitalité américaine, — j'ai eu

mainte occasion de la mettre à l'épreuve, — est d'une sincérité et d'une bienveillance admirables. Entre Niagara et Elmira, à l'extrémité orientale du lac Érié, se trouve la riche et populeuse cité de Buffalo, dont l'accroissement prodigieux rappelle celui de Chicago : en 1814, elle avait un peu plus d'un millier d'habitans; il y en a aujourd'hui près de 100,000. Le trajet d'Elmira à New-York dure douze heures. On traverse une contrée pittoresque; la voie ferrée longe le lit d'un fleuve dont les bords cultivés annoncent l'état florissant du pays. Le chemin de fer est bien entretenu, et les voitures de luxe où, moyennant un faible supplément, nous avons choisi des places, nous fournissent tout le comfort désirable.

Je passai quinze jours à New-York; ce ne fut qu'une suite à peine interrompue d'excursions, de visites et de fêtes. L'hôtel de la Cinquième-Avenue, où j'étais descendu, est le type de ces immenses caravansérails que, depuis quelques années, nous avons imités en France; c'est une ville dans la ville, et l'on s'y coudoie avec toute espèce de gens. Le soir, après dîner, on fait quelques tours de promenade dans les galeries et les vastes salons du premier étage. C'est une cohue élégante qui fait songer au foyer de l'Opéra. Beaucoup de femmes, suivant l'usage, viennent là très parées; toutes sont en toilette. Les hommes, à New-York comme à San-Francisco peu soucieux des exigences de la mode, se montrent dans le négligé du jour. Dans le salon du milieu, il y a un excellent piano sur lequel on exécute en général de mauvaise musique. — Les grandes rues de New-York, Broadway, Cinquième-Avenue, etc., s'étendent, comme quelques-uns de nos boulevards, sur une interminable longueur. Dans les quartiers aristocratiques, elles sont bien entretenues, et les maisons d'habitation sont fort belles; mais dans d'autres parties de la ville la municipalité n'apporte ni les mêmes soins ni la même surveillance. A Broadway, ainsi que dans le quartier des affaires, l'animation est extrême. Les omnibus sont beaucoup plus nombreux qu'à Paris; en revanche, il y a moins de voitures de place, ce qui s'explique par le tarif élevé de ce genre de véhicules. Les équipages de maîtres dépassent peut-être en luxe et en élégance ceux de Paris et de Londres; les chevaux se distinguent également par la beauté de leurs formes, mais ils paraissent moins bien soignés que les nôtres. La foule qui se presse dans les rues est naturellement très mélangée; cependant ce n'est pas la même foule que celle de Londres et de Paris; on y voit un plus grand nombre de toilettes opulentes que chez nous, et la misère ne s'y étale pas aussi ouvertement; pour ma part, je n'ai pas rencontré un seul de ces misérables en haillons sordides comme on en voit tant dans certains quartiers de Londres. Le Parc Central, le bois

de Boulogne de New-York, est bien dessiné, et il offrira, lorsque les ombrages s'y seront développés, une fort agréable promenade. C'est un passe-temps des plus récréatifs de s'y rendre à l'heure où le beau monde l'envahit, et d'y voir passer les fameux trotteurs dont les Américains ont fait une de leurs plus coûteuses fantaisies de luxe. On me montra un jour, dans une voiture découverte, un vieillard qui conduisait lui-même deux superbes chevaux; c'était le richissime commodore V..., dont l'attelage valait, dit-on, 100,000 francs. A diverses reprises, mes amis me conduisirent au théâtre; mais j'en revins médiocrement satisfait des pièces que j'avais vu représenter. Les plus passables demeuraient encore, à mon avis, bien au-dessous de celles qu'on joue sur nos scènes inférieures. Quant aux interprètes, ils sont d'un talent inégal, et on a rarement l'occasion d'en applaudir un bon; l'ensemble est presque toujours insuffisant. Le genre burlesque est tout aussi en faveur à New-York qu'à Paris, et les théâtres où l'on débite les plus grosses absurdités sont ceux qui récoltent les plus fortes recettes. J'assistai un soir à la représentation d'une pièce dans laquelle un train de chemin de fer, locomotive en tête, devait traverser la scène. Ce spectacle de haut goût était accompagné d'une musique à grand orchestre. On jouait un galop, et le bruit de la locomotive en marche était imité à l'aide de petits balais dont les *artistes* frappaient leurs contre-basses à coups réguliers. Ils faisaient un tel vacarme qu'il devint bientôt impossible de distinguer une seule note de musique. Le public paraissait dans l'enchantement. Le morceau fut bissé avec frénésie. Il se termina brusquement par un violent coup de sifflet qui me déchira les oreilles, et par l'apparition d'une petite locomotive en carton, un joujou d'enfant qui, aux éclats de rire du public, traversa la scène. Cette farce naïve était une des grandes *attractions* du moment, et suffirait, à ce qu'on m'assura, à faire la fortune de l'auteur. Un musicien allemand, nommé Thomas, poursuit à New-York le même but que le directeur des Concerts populaires à Paris : il veut répandre le goût de la musique classique, et donne une série de concerts dont les programmes, quoique moins exclusifs que ceux du cirque Napoléon, sont cependant en grande partie composés de morceaux des meilleurs maîtres; mais la musique toute seule n'aurait point, paraît-il, le don d'attirer assez de monde, car on donne les concerts dans la vaste salle d'un restaurant où, à propos de musique, on consomme, en quantités considérables, des boissons de toute sorte. Le public avait l'air néanmoins très attentif, et applaudissait aux bons endroits. Je crus remarquer qu'il se composait en majorité d'Allemands.

Dans les environs de New-York, on peut faire d'intéressantes ex-

cursions. Les rives de l'Hudson me semblent les plus pittoresques du monde. Les bateaux à vapeur, véritables hôtels flottans, qui font un service régulier sur ce fleuve, sont curieux à visiter. Je ne dirai rien de la population, de la richesse, de l'histoire, du commerce de New-York; ces graves sujets ont été traités avant moi avec plus d'autorité que je ne saurais le faire. Dans mon voyage à travers l'Amérique du Nord, la cité impériale n'a été qu'une des nombreuses stations où je me suis arrêté en passant, pressé que j'étais d'arriver au terme encore lointain de ma course. Je n'y ai vu que ce qui s'est offert à mes yeux; je n'ai pas eu le temps d'aller à la découverte des choses cachées. Selon l'expression d'un des héros de Tourguenef, « j'ai nagé à la surface; » mais je me rends cette justice que, lorsqu'il m'aurait été facile de faire preuve d'une profondeur factice en puisant l'érudition dans les ouvrages déjà publiés sur les États-Unis, je n'ai parlé que de ce que j'ai vu, et je n'ai rendu compte que d'impressions personnelles. Il n'est point difficile de critiquer l'Amérique, où la surabondance de forces et de richesses de toute espèce engendre nécessairement de nombreux et choquans abus. Aucune nation du monde n'offre autant d'armes à ses détracteurs que la grande république. Ainsi que les gens réellement forts, les États-Unis dédaignent de dissimuler leurs faiblesses, et n'hésitent point à laisser voir les défauts de leur cuirasse. Cependant un pays où les femmes sont charmantes, où les hommes sont énergiques et intelligens, où la liberté, au lieu de briller stérilement dans les discours et les livres, vit d'une existence forte et saine dans les lois et dans les coutumes; un pays qui attire chez lui les déshérités de l'Europe et qui les enrichit, où l'étranger est accueilli avec la plus large hospitalité; un tel pays ne manquera jamais de défenseurs à opposer à ses adversaires. — Je m'embarquai pour l'Europe le 5 juin 1869, non sans regret de quitter cette Amérique où quelques mois de séjour n'avaient été qu'une succession incessante d'émotions grandes et fortes.

RODOLPHE LINDAU.

LE

CONCILE DU VATICAN

SES PRÉLIMINAIRES ET SA CONSTITUTION

I. *Le Concile général et la paix religieuse*, par M. H.-L.-C. Maret, 2 vol.; Paris, Plon, 1869. — II. *L'Infaillibilité et le concile général*, par M. Deschamp; Paris 1869. — III. *Lettre de M. l'évêque d'Orléans au clergé de son diocèse*, Paris, Douniol, 1869. — IV. *M. l'évêque d'Orléans et M. l'archevêque de Malines*, par M. A. Gratry; Paris 1869. — V. *The œcumenical Council and the infallibility of the Roman pontiff*, by the archbishop of Westminster, London 1869. — VI. *Le Pape et le Concile*, par *Janus*, traduit par M. Paul Giraud, Paris 1870.

Le 8 décembre 1869, Rome présentait un des plus grands spectacles qui puissent être contemplés. Ceux qui ont assisté à la procession des pères du concile œcuménique s'avançant aux accens inspirés du *Veni creator* vers la salle de leurs séances ne reverront jamais de solennité semblable. Toutes les nations où se recrute la chrétienté catholique étaient représentées, depuis l'Amérique du Nord jusqu'au plus extrême Orient; l'Asiatique aux traits majestueusement calmes, le missionnaire apostolique à la longue barbe, marchaient à côté de l'Anglais, de l'Allemand, de l'Italien à la physionomie fine et expressive. La hiérarchie entière se déroulait sous les yeux comme une chaîne immense. Quand les pères eurent pris séance et que le pape eut entonné les psaumes du jour, l'aspect de l'assemblée rappelait cette merveilleuse fresque du *Saint-Sacrement*, qui est au Vatican même. Des milliers de voix émues se joignirent au *Te Deum*, dont le magnifique unisson, retentissant sous

la double coupole de Michel-Ange, semblait tout ensemble l'écho de la tradition et la voix de l'église actuelle.

Et cependant ce concile attendu avec tant d'ardeur à Rome, inauguré par des pompes si grandioses, marquait l'une des crises les plus graves qu'ait traversées le catholicisme. Il se réunissait dans des circonstances de diverse nature qui en accroissaient le péril. L'accord des voix le jour de l'ouverture dissimulait mal la profonde division des pensées et des tendances, surtout dans un temps d'irrésistible publicité, où, selon le mot de l'Évangile, les paroles prononcées tout bas sont promptement criées sur les toits. Je ne suis pas prophète, il est fort possible que l'unité triomphe, et qu'il en soit du concile comme de ces orchestres qui commencent par les dissonances les plus bruyantes pour s'unir en définitive dans une harmonie irréprochable; nous n'en sommes pas toutefois à cet heureux moment qui doit être attendu avec certitude par tous ceux qui, croyant à l'inspiration divine du concile, n'ont pas même le droit d'entretenir des inquiétudes. Les évêques tout à fait rassurés sont rares, on les trouve dans les rangs de la majorité, qui, comptant sur une victoire certaine, est fort disposée à reconnaître d'avance un caractère divin à sa propre opinion; mais dans les églises de France et d'Allemagne, partout où ne règne pas un fanatisme vulgaire ou une mystique servilité, les plus nobles représentans du catholicisme regardent avec angoisse du côté de Rome. Dans l'excès de leur anxiété, qui tient à un amour éclairé de leur religion, ils n'osent plus guère espérer qu'en la stérilité du concile. S'il n'est pas stérile, c'est-à-dire s'il dogmatise, s'il se prononce sans équivoque sur les questions pendantes, ils savent trop sous quelles influences il rendra ses oracles. Voilà ce qui ressort clairement de leurs réticences et de leurs avertissemens respectueux. Il ne sert de rien de se dissimuler la vérité des choses, elle est ainsi, et pas autrement. En outre l'ordre du jour élaboré pour l'assemblée du Vatican ne touche pas seulement à des questions de dogme capables de diviser profondément les esprits; on lui réserve encore la tâche dangereuse de formuler une haute philosophie sociale qui règle les relations de l'église et de l'état. C'est une nouvelle source d'alarmes pour ceux qui vivent de la vie moderne, et ne pourraient s'accommoder d'un autre régime.

Sous quelque point de vue qu'on l'envisage, le concile du Vatican est un événement d'une portée considérable dont les conséquences dépasseront peut-être toutes les prévisions. Il n'est pas nécessaire d'en connaître l'issue pour en apprécier la gravité; je dirai même qu'il vaut mieux l'ignorer pour en saisir toute l'importance. Le résultat final ensevelira dans l'oubli une bonne partie des incidens

qui l'auront précédé, et on ne songera plus guère à la période d'élaboration et de discussion qui révèle aujourd'hui le fond réel des pensées et des cœurs, qui soulève au souffle orageux de débats contradictoires le voile d'une apparente unité. Le présent lui-même n'est-il pas d'ailleurs plein d'enseignemens? Il nous initie à une situation complexe, à des déchiremens intérieurs qui se dissimulent facilement dans les temps ordinaires, mais dont la manifestation ardente est l'un des signes les plus caractéristiques du temps. Nous croyons donc utile d'étudier le concile dans sa préparation, dans sa constitution et dans ses débuts. On prête au saint-père un de ces mots spirituels dont il est prodigue dans sa verte vieillesse. « Les conciles, aurait-il dit, traversent trois périodes. La première appartient au démon, la seconde aux hommes, et la troisième au Saint-Esprit. » Les deux premières sont ainsi qualifiées parce qu'elles échappent encore aux oracles imposés, et n'évitent pas entièrement les libres discussions qui sont, comme on sait, les puissances démoniaques par excellence. Aussi nous offrent-elles un intérêt tout particulier. Quand on en sera venu à l'inspiration passive ou en d'autres termes à la docilité absolue, si toutefois on y arrive, les protonotaires apostoliques suffiront à l'histoire du concile. Pour le moment, il est encore vivant, c'est-à-dire agité en sens contraires, et il nous offre une représentation fidèle de l'église catholique considérée dans ses diverses tendances. Il nous apprend aussi comment la partie de l'église qui aspire à un absolutisme effréné marche à ses fins pour le plus grand malheur de la religion et de la société moderne. Comme elle n'a pas encore achevé sa victoire, ses visées peuvent être prises sur le fait en quelque sorte. C'est une occasion unique de savoir tout ce qu'elle pense et tout ce qu'elle espère.

I.

Il en est des conciles comme des parlemens, le même mot représente des institutions fort différentes selon les temps. Rien n'a plus changé que les grandes assemblées dont on voudrait faire aujourd'hui les gardiennes de la tradition immuable, et elles pourraient fournir un éloquent chapitre supplémentaire à l'*Histoire des variations* de Bossuet. Nous n'insisterons pas sur le premier des conciles, celui qui s'est tenu dans une pauvre chambre haute de Jérusalem. Il ressemble fort peu à la représentation que l'on en voit dans la salle conciliaire de Saint-Pierre. Le peintre a reçu, paraît-il, des lumières spéciales, car il fait du cénacle un collége de cardinaux présidé par la Vierge. Ces détails inédits manquent au récit de saint Luc. Au reste, les historiens ecclésiastiques ont souvent traité la chronique

de l'église primitive comme les historiens de l'ancienne monarchie traitaient nos annales, quand ils faisaient de Pharamond un roi à la Louis XIV. Les apôtres nous sont dépeints siégeant à Jérusalem, mître en tête, et rendant des décrets dogmatiques à la façon du pontificat moderne. Rien au contraire ne fut plus libre, plus spontané que la réunion de Jérusalem, décorée à tort du nom de concile. Il s'agissait de traiter une question fort grave, celle des rapports à établir entre les prosélytes sortis du paganisme et les prosélytes issus du judaïsme; fallait-il les soumettre les uns et les autres aux pratiques hébraïques, ou bien l'église pouvait-elle s'affranchir de la synagogue? Le christianisme avait-il le droit d'exister par lui-même? Il est certain que l'église entière de Jérusalem prit part au débat, qu'il n'y eut aucune présidence proprement dite. Paul, dont l'apostolat n'était pas encore reconnu, et Jacques, frère du Christ, qui n'était pas apôtre, y eurent l'influence prépondérante. La résolution fut une mesure sagement transitoire, et elle fut envoyée aux églises au nom « des apôtres, des anciens et des frères.» On est en pleine démocratie religieuse.

A l'époque suivante, nous n'avons pas de conciles généraux; l'église du IIe et du IIIe siècle n'a point de centre commun; elle manque de ce qui est l'âme de toute administration : la centralisation lui est inconnue. C'est qu'elle est le contraire d'une administration; c'est une société essentiellement libre dont l'unité est toute morale et organique. Il y a une église d'Orient, une église d'Afrique, une église de Rome et des Gaules. Chacune a son type, sa physionomie propre, ses coutumes particulières, bien qu'elles reposent toutes sur un fonds commun de doctrine et d'organisation, et qu'elles repoussent avec ensemble ce qui est en désaccord flagrant avec l'essence du christianisme, comme par exemple la gnose sous ses formes bizarres et variées. Les communications sont fréquentes, l'accord est admirable et profond; cependant la liberté est grande. Entre Justin martyr et Irénée, les différences doctrinales sont patentes. L'esprit large et brillant de Clément d'Alexandrie ne s'emprisonnerait pas dans les formules plus strictes qui plaisent à l'église d'Occident. Dans la lutte contre l'hérésie, on recourt plus d'une fois aux assemblées délibérantes; mais ce sont des assemblées locales, des synodes, non des conciles, et elles ne réclament nulle part l'infaillibilité. Rien ne fait mieux ressortir leur caractère hautement libéral que la résolution prise par un synode des églises d'Arabie de déléguer Origène auprès de Bérylle de Bostra pour le ramener par la persuasion d'une erreur doctrinale que l'on estimait être grave. Origène lui-même avait été condamné par son évêque à Alexandrie, ce qui n'avait pas empêché les églises d'Orient de le

recevoir à bras ouverts. Il ne faut pas que les théoriciens de l'absolutisme théocratique enlèvent à la liberté de la pensée chrétienne ce glorieux passé, et refassent en quelque sorte à la contrainte religieuse une généalogie suspecte; le droit d'aînesse appartient incontestablement à la liberté, et le résultat de la mission d'Origène montre que ce n'est pas à tort qu'on met en elle sa confiance, car il ramena Bérylle par une discussion loyale. Il ne fut pas moins heureux dans une seconde conférence avec d'autres hérétiques, pour laquelle il fut délégué par un synode des mêmes églises. « Il discuta avec tant de force, dit Eusèbe, qu'il amena les dissidens à répudier leur erreur. » N'oublions pas que les évêques qui siégeaient à ces synodes étaient élus par le peuple de leur église, et qu'ils ne ressemblaient en rien à un sénat recruté au gré d'un pouvoir monarchique.

Avec le IVe siècle commencent les conciles généraux, qui ont la prétention de représenter la chrétienté. Cette grande transformation est l'une des premières conséquences de l'union de la religion nouvelle avec l'empire. Constantin fut très scandalisé des querelles qui divisaient l'église. Il voulait bien la favoriser et l'enrichir, mais à la condition qu'elle ne fût pas la plus incommode des administrations de l'empire, et qu'elle présentât ce bel ordre et cette discipline bien réglée qui furent toujours l'idéal de l'esprit romain. Le concile de Nicée fut convoqué pour en finir avec les orageux débats que l'arianisme avait soulevés. Il fut tenu aux frais de l'empereur, dans son palais, et pour la première fois l'Orient et l'Occident chrétiens se trouvèrent en présence. On sait quelle fut l'issue de ce premier des conciles généraux; l'arianisme en sortit condamné, mais non vaincu, car il succombait à un coup de majorité auquel le puissant « évêque du dehors, » comme on appelait l'empereur, n'avait que trop poussé. Aussi la formule qui a triomphé au premier concile œcuménique est-elle un moule trop étroit pour la métaphysique chrétienne, qui a droit à plus de liberté, comme le prouve l'histoire de l'âge précédent. Ce n'est pas non plus sans tristesse que l'on voit les représentans de l'église, dont plusieurs portaient encore les stigmates de la persécution, attentifs et presque édifiés par les discours de cet étrange néophyte qui s'appelle Constantin. S'il a la foi correcte, il n'a pas les œuvres, car à peine aura-t-il prononcé le discours, je dirai presque le sermon d'adieu du concile, qu'il rivalisera avec les plus cruels césars en envoyant à la mort sa femme et son fils. Le concile de Nicée fut essentiellement impérial, ou du moins entièrement en dehors de l'influence de l'évêque de Rome.

Le second concile œcuménique se réunit à Byzance en 381, il prend la résolution la plus grave en complétant le symbole de Nicée par l'adjonction du dogme du Saint-Esprit. L'église de Rome n'y

est pas même représentée, et elle reçoit comme les autres églises une simple communication des décisions qui viennent d'être arrêtées. Si l'on ne peut contester que l'influence de l'évêque de Rome grandit sur les ruines de tous les pouvoirs politiques au milieu des terribles bouleversemens qui signalent l'agonie et la destruction de l'empire d'Occident, il n'est pas moins certain que jamais aucune de ses décisions n'est acceptée comme suppléant aux décrets d'un concile ou comme empreinte du sceau d'une autorité indiscutable. Les conciles généraux des trois premiers siècles se considèrent toujours comme l'autorité souveraine en matière de doctrine et de discipline, et ils agissent en conséquence. Même quand le *pape* de Rome (Alexandrie avait aussi le sien, portant le même nom) est d'accord avec le sentiment général de l'église et l'exprime d'une manière correcte, la chrétienté n'en tient pas moins ses grandes assises, qui reprennent toute la question débattue pour donner la solution définitive. C'est ce qui a lieu au concile œcuménique d'Éphèse (431) pour la polémique soulevée par Nestorius malgré la condamnation dont le pape Célestin avait déjà frappé sa doctrine. Le concile de Chalcédoine (449) se croit obligé de ratifier la lettre de Léon le Grand, écrite à l'occasion de la controverse d'Eutychès, et le pape lui-même déclare qu'il a besoin de cette confirmation conciliaire. Nous ne relevons ces faits qu'au point de vue du droit antique de l'église, sans nous attacher aux doctrines mêmes. Le christianisme primitif fut singulièrement surchargé à cette époque d'une métaphysique subtile. Gibbon a dit avec raison que cette dogmatique tourmentée, imposée à l'église sous peine de condamnation éternelle, ressemblait beaucoup à ce pont étroit comme la lame d'un rasoir qui, d'après la mythologie persane, doit conduire les âmes en paradis. En tout cas, ce n'est pas le pape qui en tient les clés, et il n'a pas encore établi le droit de péage qui coûtera si cher aux libertés de l'église. Lui-même reconnaît qu'il n'est point compétent pour décider de la doctrine à lui tout seul. Le pape Siricius (384-398) refuse de se prononcer sur l'hérésie d'un évêque; il déclare qu'il doit attendre le jugement des évêques de la province pour en faire la règle du sien. Quand l'évêque de Rome, oubliant cette sage prudence, formule un jugement hâtif sur les opinions contestées, et se met en opposition avec les grands docteurs de l'époque, organes du sentiment général de la chrétienté, il est sévèrement réprimandé, comme le pape Sosime le fut par les évêques d'Afrique pour avoir donné des gages au semi-pélagianisme. Le pape Vigile fut même mis en dehors de la communion de l'église au second concile de Constantinople (551) pour ses vacillations dans les controverses du temps; il dut se soumettre en déclarant qu'il s'était laissé prendre

aux suggestions de l'esprit des ténèbres. L'affaire du pape Honorius est bien connue, elle fait même aujourd'hui autant de bruit qu'au VIIe siècle. Il est notoire qu'il avait accepté l'hérésie *monothélite*, qui n'admettait qu'une seule volonté dans l'Homme-Dieu. Il est plus évident encore qu'il a été condamné par le concile œcuménique tenu à Constantinople en 681, et que ses écrits ont été voués aux flammes. Les ultramontains, après avoir vainement essayé de contester l'authenticité de ce décret, s'efforcent d'en appeler et d'établir qu'Honorius a été mal compris. La curie romaine s'épargne cette peine; elle a très habilement remanié son bréviaire. Dans l'office du pape Léon II, le nom d'Honorius figurait au nombre des hérétiques condamnés sous son pontificat; on a tout simplement effacé ce nom et arbitrairement mutilé le texte pour *abréger*, dit le père Garnier. Cet euphémisme charmant est un aveu. Il n'en demeure pas moins qu'un pape au VIIe siècle n'était point considéré comme au-dessus du jugement de l'église, et que l'autorité souveraine, la grande cour de cassation de la chrétienté, n'était pas à Rome. L'Occident lui-même était d'accord avec l'Orient pour sauvegarder le droit de l'église, car nous voyons en 774 la grande assemblée de Francfort rejeter le culte des images, que voulait lui imposer le pape Adrien Ier, qui cette fois s'appuyait sur les décisions d'un concile d'Orient.

Tout change à partir de cette époque. Il ne rentre pas dans notre plan de retracer les agrandissemens du pouvoir papal et cette tentative ambitieuse de ressusciter une monarchie universelle, une sorte de césarisme catholique mettant le glaive impérial au service de l'église ou plutôt de son chef absolu. Pour réaliser ce rêve, Rome déploya aux XIe et XIIe siècles autant de génie, de ferme et opiniâtre vouloir, de persévérante ardeur, d'habileté politique que la Rome antique. Elle eut aussi son corps d'armée modèle, sa légion, dans les grands ordres monastiques du moyen âge. Sans contester aucun des services qu'elle a rendus à la civilisation, il faut convenir qu'elle n'a pas plus hésité sur le choix des moyens que son illustre devancière dans la carrière d'une ambition sans limite et sans scrupule. Nous en appelons au témoignage de ce fameux livre de *Janus*, qui ne vient pas d'une source hérétique; on sait qu'il est l'œuvre de la portion la plus savante de ce catholicisme allemand peut-être destiné à sauver l'église des dernières servitudes. C'est là que l'on peut suivre les envahissemens de la domination papale, ses lents et sûrs progrès, et cet art incomparable de profiter des occasions changeantes pour réaliser un plan aussi immuable dans son dessein que souple dans les moyens employés. On voit l'église de Rome devenir insensiblement la cour de Rome, la curie romaine subordonner de

plus en plus la religion à ses fins politiques; elle s'allége l'esprit des inutiles préoccupations de la science religieuse, pour être tout entière au *tu regere imperio*, qui est sa devise, comme celle des fiers conquérans dont elle occupe la place. — A la fin du VIIe siècle, le pape Agathon avouait aux Grecs que ce n'était pas dans le clergé romain qu'on pouvait trouver une profonde intelligence des Écritures, « car, disait-il, obligé de gagner sa nourriture par le travail de ses mains, il ne pouvait faire autre chose que conserver avec simplicité la tradition des anciens conciles. » Nous verrons tout à l'heure ce qu'était cette simplicité; elle demandait certes de grands efforts, un pénible labeur qui méritait une meilleure récompense que le pain quotidien. Aussi l'a-t-elle obtenue par la suprématie ecclésiastique, qui est devenue pour la curie romaine une source non-seulement de gloire, mais encore d'abondance. En légitimant son intrusion dans toutes les affaires religieuses, en multipliant les appels à son tribunal, en se rendant nécessaire pour toutes les nominations épiscopales et pour tous les conflits, elle a véritablement étendu son diocèse aux limites du monde, elle a fait du pouvoir spirituel un glaive dont la pointe se retrouve partout, et dont elle seule tient la poignée. C'est ici qu'éclate l'admirable simplicité dont la louait le pape Agathon dans la conservation des anciennes traditions; cette simplicité s'est trouvée compatible avec une habileté d'interprétation consommée. Dante se plaignait déjà que Rome fût aussi riche en juristes qu'elle était pauvre en théologiens. L'absolutisme monarchique n'a pas trouvé de scribes aussi dévoués et aussi intrépides à fabriquer les preuves là où elles manquent. C'est en effet le grand procédé des avocats de la suprématie papale au moyen âge; ils enrichissent leur dossier, quand il est pauvre, de documens inédits jusqu'à eux, et qu'ils enjolivent à leur fantaisie.

La première, la plus célèbre de ces falsifications, est celle qui est attribuée à Isidore et connue sous le nom des *fausses décrétales*. L'origine en est assez singulière. Elle est l'œuvre de quelques évêques des pays francs de la rive gauche du Rhin qui, voulant s'affranchir de la dépendance de leur métropolitain, trouvèrent leur intérêt à élever très haut l'autorité du pape, à peu près comme les communes appuyèrent sur la royauté leur résistance contre la féodalité. Ces bons évêques ne reculèrent pas devant les mensonges les plus flagrans, et fabriquèrent de toutes pièces des décrets de conciles qui faisaient une part léonine à la papauté. Le pape Nicolas Ier trouva l'invention admirable et s'en servit; mais ce fut surtout Grégoire VII qui en tira un grand profit dans sa lutte formidable contre l'empire. Il fit réviser par ses légistes la collection quelque peu informe des évêques à demi barbares; les décrétales

furent rangées dans un bel ordre et mises en état de rendre de précieux services à la papauté. Anselme de Lucca, neveu du pape Alexandre II, fut le grand et habile réviseur des décrétales, et mérite d'être appelé le fondateur du droit grégorien. Le cardinal Dieudonné, également aux gages de Grégoire VII, amena l'œuvre au dernier degré de perfection; c'est lui qui inventa cette maxime commode, qu'il ne fallait tenir aucun compte des contradictions que l'on pourrait remarquer entre les textes rassemblés par lui, et cela en vertu du principe *que l'autorité la plus faible doit toujours céder à la plus grande*. Il s'ensuit que les traditions libérales de l'ancienne église ne sauraient prévaloir sur les empiétemens ultérieurs des souverains pontifes, par l'unique raison qu'elles préfèrent la liberté à l'autorité; celle-ci demeure le critère par excellence devant lequel tout doit fléchir.

Pendant les siècles suivans, les falsifications utiles furent considérablement augmentées, jusqu'à ce que l'école de droit de Bologne, vers 1150, en publiât un répertoire complet, véritable arsenal de pièces controuvées — remises à neuf avec une habileté juridique digne d'une meilleure cause; toutes les armes du despotisme religieux furent fourbies et polies, de manière à être en état de servir au jour voulu selon les besoins de la cour de Rome. Nous nous bornerons à donner quelques exemples de ce droit, destiné à appuyer les prétentions de la curie, et qui a exercé très certainement une influence plus considérable sur le sort de l'église catholique que ne l'ont fait tous les pères ensemble. On y retrouve naturellement les fausses décrétales, tous ces prétendus canons des grands conciles, à commencer par celui de Nicée, auquel on fait dire qu'aucun concile ne devra être tenu sans l'ordre du pape. La donation apocryphe de Constantin qui abandonnait l'Italie au saint-père est recueillie avec soin. Nicolas II avait déjà fait une opération fort élégante sur un décret du concile de Chalcédoine qui formulait le droit d'appel aux *premiers diocèses*, c'est-à-dire à un des patriarches orientaux; le pape substitua le singulier au pluriel, vraie bagatelle dont le résultat était d'antidater de plusieurs siècles sa primauté. Gratien y mit plus de rondeur. L'ancienne église d'Afrique avait rendu un décret fort incommode pour les prétentions papales : elle avait interdit les appels outre-mer, c'est-à-dire à Rome. Gratien ne se donna pas la peine de faire une interpolation ou une retouche; il changea résolûment le canon de Carthage en sens contraire, et ce qui était défendu se trouva commandé. Il n'est jamais embarrassé quand il s'agit d'établir par de nombreux canons de son invention que le premier devoir de l'église est de contraindre les hommes au bien et à la foi par tous les moyens coercitifs. « Le pape, dit-il, s'élève

au-dessus de toutes les lois de l'église; il peut en agir avec elles comme bon lui semble; seul il donne de la force à la loi. » Voilà pourtant le livre qui, pendant tout le moyen âge, est devenu, par les soins de la cour de Rome, le code de l'Occident chrétien! Saint Thomas y a puisé ses formules sur la primauté et l'autorité du saint-siége. Il s'en est servi en bonne conscience aussi bien que du prétendu document de l'ancienne église grecque fabriqué au XIIe siècle par un théologien latin qui, pour gagner les Orientaux aux théories papales, fait parler au gré du siége de Rome les Chrysostome et les Cyrille. Il prête audacieusement aux pères les plus éminens des cinq premiers siècles des thèses telles que celles-ci : « Jésus-Christ a transmis à Pierre sa toute-puissance, par conséquent le pape est seul en droit de lier et de délier. Christ est absolument avec chaque pape. Un concile ne tire son autorité que du souverain pontife. » Saint Thomas fit entrer ces maximes dans sa *Somme*, et jamais il ne parut mieux à Rome l'ange de l'école. Il est bon de montrer aux théoriciens de l'infaillibilité pontificale quelle est la généalogie de leur doctrine. M. Manning, dans sa lettre pastorale à son clergé, exprime l'espoir que le concile en finira par un coup d'autorité avec cette damnée critique historique qui trouve toujours des objections nouvelles, et qu'il consacrera la méthode de la foi transcendante. Il a raison, le concile n'aura rien fait s'il n'excommunie l'histoire qui, au point de vue des ultramontains, est une incorrigible hérétique.

Revenons à notre examen rapide des conciles. Nous ne nous en sommes pas écarté, car les falsifications dont nous venons de parler y ont joué un bien grand rôle, spécialement dans ceux qui ont été tenus en Occident. Rien n'est plus dérisoire que les conciles réunis à Rome à partir du XIIe siècle; le saint-siége ne les convoque que pour faire acclamer tous ses empiétemens. Il les tient sous son absolue dépendance et les fait voter à son commandement. Les conciles de 1123, de 1139 et de 1179 ne portent le titre d'œcuméniques que par le plus étrange abus de langage. On compte au premier six cents abbés pour trois cents évêques. Il n'y a pas même un semblant de discussion : chacun opine du bonnet ou de la mitre après que le pape a parlé. En trois séances, l'affaire fut bâclée au troisième synode de Latran, qui mérita d'être appelé le concile du souverain pontife. Le quatrième synode de Latran fut convoqué en 1215, par Innocent III. Il fut plus nombreux que les précédens, mais non pas moins docile; le pape fit lire aux pères les décrets qu'il avait préparés, et le *Te Deum* fut chanté. Le concile de Lyon de 1146 eut pour mission de déposer Frédéric II; aussi le pape eut-il bien soin d'en exclure tous les évêques allemands. Au synode de Vienne en 1311, Clément V réclama la condamnation des tem-

pliers, et, pour simplifier les choses, il fit proclamer par un prêtre que, si un évêque prononçait un seul mot sans son autorisation, il serait frappé d'excommunication majeure. Voilà ce qu'était devenue la représentation de la chrétienté, grâce aux procédés de la curie. Jules II en 1512, pour occuper les loisirs du concile de Latran, le consulte, dans sa troisième session, sur la translation de la foire de Lyon à Grenoble. Il est vrai que par compensation le pape fit acclamer par cette assemblée et publia aussitôt après la bulle *Pastor æternus*, qui lui conférait une pleine autorité et une puissance illimitée sur les conciles, en se fondant sur les pires falsifications historiques du passé. Les conciles de Latran demeurent le modèle du genre, et ils peuvent fournir des procédés commodes aux pouvoirs qui veulent manier à leur guise les assemblées délibérantes qu'ils n'ont convoquées que pour la forme. Comme le dit Janus, la papauté avait fait de ses conciles romains le paravent de son despotisme.

Cependant l'église n'avait pas accepté sans opposition un joug si nouveau et si humiliant. La France avait eu l'honneur d'organiser la résistance au nom même des traditions les plus anciennes et les plus respectées du christianisme. L'Université de Paris était devenue l'âme de cette opposition si grave, si sage. On pouvait regretter sans doute qu'elle fût trop au service de la royauté; mais ce serait devancer les temps que de lui demander nos notions modernes sur la séparation des deux pouvoirs. L'Université de Paris inaugurait un mouvement d'idées qui, en définitive, devait y conduire; en s'opposant à l'immixtion de la papauté dans les affaires civiles, elle faisait un premier pas dans le bon chemin. Les libertés de l'église gallicane mettaient au moins quelques obstacles à l'effrayante centralisation tentée par la papauté, et plaçaient l'autorité dogmatique dans le corps tout entier et non pas seulement dans le chef. On sait que, grâce à l'abaissement et même à l'avilissement d'une papauté divisée, l'église gallicane put, à l'époque du grand schisme d'Occident, faire triompher ses maximes au concile de Constance. La condamnation de Jean Huss ne doit point nous rendre injuste envers cette grande assemblée, qui fut vraiment la représentation de l'église. Gerson, l'illustre chancelier de l'Université de Paris, fut l'inspirateur des décrets de la quatrième et de la cinquième séance, qui formulent avec autant de netteté que de vigueur la supériorité des conciles sur le pape non infaillible. « Tout concile œcuménique, disaient les pères de Constance, régulièrement convoqué, représentant l'église, tient son autorité immédiatement du Christ. Chacun, même le pape, lui est soumis en matière de foi. » Confirmés au concile de Bâle, qui ne put terminer ses travaux, grâce aux intrigues romaines, ces décrets n'ont été ensuite écartés qu'au moyen

d'une fraude pratiquée par les scribes du pape au concile de Florence, lequel semblait n'avoir d'autre objet que la réunion de l'église grecque à l'église d'Occident, mais dont le but réel était de river les chaînes de la chrétienté, un moment détendues; on ne fit avec les Grecs qu'une paix plâtrée, parce qu'ils ne représentaient à cette époque qu'un empire aux abois et qui cherchait partout des appuis. Néanmoins la curie romaine a tiré de cette assemblée un grand bénéfice pour ses prétentions. Le décret principal du concile de Florence avait été formulé d'une manière assez ambiguë. « Le pape, disait ce décret, est le vicaire du Christ, la tête de toute l'église, père et docteur de tous les chrétiens; il a reçu de Christ le plein pouvoir de gouverner l'église et de la garder *en la manière* qu'indiquent les conciles œcuméniques aussi bien que les canons. » Les Grecs trouvaient dans ces derniers mots une restriction suffisante à l'omnipotence de l'évêque de Rome; ils entendaient s'en référer ainsi aux grands conciles œcuméniques des premiers siècles, tandis que les Latins, de leur côté, entendaient par là ces mêmes conciles falsifiés par leurs juristes, et les synodes de Latran, qui certes n'avaient nul besoin d'être révisés. Cependant à Rome on ne se contenta pas de cette équivoque; on ajouta trois lettres au texte du décret de Florence dans la traduction qui en fut donnée. Le canon original portait : le pape a reçu le pouvoir *en la manière* qu'indiquent les conciles. On traduisait à Rome : il a reçu le pouvoir, et *c'est aussi ce qu'indiquent* les conciles, — *quemadmodum etiam* au lieu de *quemadmodum et*. — *Etiam* au lieu de *et*, ce n'est rien, et pourtant c'est tout; la fraude est consommée.

Si la réforme enleva une partie de l'Europe au saint-siége, elle contribua en même temps à précipiter le mouvement de concentration qui accroissait l'autorité pontificale par les nécessités mêmes de la guerre religieuse. La papauté eut ses janissaires dans l'ordre des jésuites, et trouva en eux des défenseurs non moins impérieux. Ils la défendirent à outrance, mais en s'imposant à elle et en la contraignant en définitive de servir leur système d'autorité. Elle devint tout ensemble leur idole et leur instrument. La réaction contre le joug des jésuites fut énergique, surtout en France, où la tradition de Gerson et de l'Université de Paris était soigneusement cultivée par les juristes de la royauté triomphante. La centralisation de Paris ne pouvait s'accorder avec la centralisation de Rome, sans parler des légitimes résistances de la conscience chrétienne. Le concile de Trente mit aux prises les deux tendances; l'épiscopat de France et celui d'Espagne tinrent tête longtemps aux prétentions papales. C'est dans cette lutte plus ou moins ouverte que fut l'intérêt principal du concile, car, pour les graves questions dogma-

tiques qui divisaient alors la chrétienté, on se préoccupa de trouver des formules assez précises pour exclure la réforme, assez souples pour ne rejeter aucune école catholique. « Le pape, dit le cardinal Pallavicini, l'historien orthodoxe du concile, ne se prononça directement que sur un point, celui de laisser intactes les opinions diverses des scolastiques, afin qu'on ne s'aliénât aucune école sans nécessité, et que les catholiques se sentissent unis contre les hérétiques. » Ces moyennes d'opinions sont difficiles à saisir. On s'en aperçut fort bien lorsqu'après le concile deux des théologiens qui avaient concouru à la rédaction du canon sur la rédemption publièrent des commentaires parfaitement contradictoires. Le pape prit des précautions beaucoup plus grandes pour les décrets qui concernaient son autorité. Il fit d'abord tout ce qu'il put pour mettre le concile à sa portée. Un beau jour, ses partisans répandirent le bruit que la peste ravageait la ville de Trente; c'était une maladie toute bénigne et aimable, qui avertissait de ses intentions, car elle n'avait encore fait aucune victime. Aussi comprit-on bien vite qu'il s'agissait de la peste libérale, et le concile, qui s'était transporté à Bologne, revint à Trente. — La cour de Rome pouvait se consoler de cet éloignement, car elle avait les bras longs. Elle envoyait l'inspiration divine aux pères par cette fameuse valise bourrée de bénéfices dont parlait assez irrévérencieusement Ferrier, l'ambassadeur de France. Le chapeau ne fut accordé qu'aux bien pensans. Pallavicini raconte sans sourciller que dans un moment difficile le cardinal Morone, légat du pape, mandait au saint-père qu'il ferait bien de tenir prêts un certain nombre d'évêques pour les envoyer à Trente dans le cas *où ceux d'au-delà les monts* pousseraient trop loin leurs exigences. Le vrai directeur du concile était Lainez, le supérieur de l'ordre des jésuites. Quand il parlait, il faisait dresser son siége au centre de l'assemblée, et son geste nerveux était celui du commandement sans réplique. Les évêques italiens couvraient de leurs voix tumultueuses toute parole quelque peu indépendante. Un évêque de Cadix ayant affirmé que les métropolitains avaient autrefois ordonné les évêques de leurs provinces, il fut violemment interrompu par le cardinal président, et les Italiens le réduisirent au silence par leurs trépignemens et leurs clameurs. « Que ce maudit cesse de parler! » s'écrièrent-ils en chœur.

Tels étaient les ressorts secrets qui faisaient mouvoir cette « grande et lourde machine » du concile, selon l'expression de Sarpi. Les résultats, en ce qui concerne l'autorité papale, furent équivoques : l'infaillibilité du saint-père fut réservée; mais l'indépendance des évêques ne reçut aucune garantie, et la question de l'institution directe par Jésus-Christ resta dans le doute ou dans l'ombre. Elle

s'était présentée sous une forme assez singulière; il s'agissait de savoir si le devoir de la résidence était pour l'évêque d'institution divine ou papale. Le concile laissa sans solution les débats très vifs soulevés à ce sujet; défense fut faite par la papauté d'interpréter d'une façon quelconque les canons de Trente. La France ne voulut jamais les recevoir, parce qu'elle les trouvait attentatoires aux droits du royaume, bien qu'ils fussent modérés, si on les compare à ceux des conciles de Latran, qui avaient siégé en quelque sorte dans les antichambres de la papauté.

On sait quelle énergie cette opposition gallicane déploya dans le cours du XVIIe siècle. Elle se personnifia dans les deux plus grands noms de la prose française, Pascal et Bossuet. Les flèches brillantes et acérées des *Provinciales* transpercent encore l'école ultramontaine au travers de ses faux-fuyans et de ses équivoques. Quant à Bossuet, il a fallu, pour amortir sa polémique, avoir recours au vieux procédé des faux documens, comme on peut s'en convaincre par le savant ouvrage que l'abbé Loyson vient de consacrer à l'assemblée du clergé de 1682 (1). Fidèle aux traditions françaises, cette assemblée opposait aux empiétemens du saint-siége les grandes maximes du concile de Constance, et écartait sans détour la prétendue infaillibilité du pape. Il eût été bon sans doute de sauvegarder davantage l'indépendance de l'église vis-à-vis de la royauté, et surtout de respecter le droit des minorités religieuses, odieusement violé sur les instances de Bossuet. L'assemblée de 1682 renouvelait l'attentat des pères de Constance contre la liberté de conscience; mais au moins savait-elle parler à Rome un langage ferme et indépendant, qui arrêtait pour un siècle les progrès de l'ultramontanisme.

Nous n'avons pas à retracer ici les circonstances qui ont amené le triomphe ou du moins la recrudescence de l'idée ultramontaine au XIXe siècle. La révolution française, par la constitution civile du clergé et les persécutions qui la suivirent, jeta l'ancienne église de France aux pieds de la papauté. Napoléon continua son œuvre. Il avait beau s'être composé une bibliothèque gallicane, il n'en demanda pas moins au saint-père de déposer les évêques récalcitrans qui ne se conformaient pas au concordat, ce qui était une effrayante usurpation. M. d'Haussonville a montré ici même, dans un large récit des luttes de l'église et de l'empire au commencement du siècle, comment le grand despote traita la société religieuse. Il n'avait lu qu'un seul texte dans l'Évangile : *rendez à César ce qui est à César*, et il persécutait cruellement ceux qui se permettaient de lire la phrase tout entière et de rendre à Dieu ce qui est à Dieu. Napoléon

(1) *L'Assemblée du clergé de France en 1682*, par M. l'abbé Jules Loyson, 1 vol. in-8°: Didier.

a été par ses pratiques le plus puissant missionnaire de l'ultramontanisme. Joseph de Maistre et Lamennais ont trouvé les esprits merveilleusement préparés pour les précipiter dans le courant romain, dont leur éloquence faisait un irrésistible torrent. Aujourd'hui l'ultramontanisme a la majorité dans l'église catholique; c'est cette majorité qui siége au concile du Vatican, qui espère y faire triompher toutes ses prétentions. Elle y a pourtant trouvé ce vieil esprit « sorbonique et français » tant redouté à Trente, et devenu plus inquiétant pour elle depuis qu'il s'associe au solide savoir de l'église germanique. De là une situation grave et complexe que l'on ne saurait comprendre sans se rendre compte de la préparation et de l'organisation du concile du Vatican, comme aussi du degré de liberté dont il jouit.

II.

La bulle d'indiction date du 29 juin 1868, jubilé séculaire du martyre de saint Pierre. Les deux grands partis qui se divisent l'église catholique, et qui sont aussi inégaux par le nombre que par la valeur intellectuelle et morale, espéraient y trouver chacun leur triomphe ou du moins leur avantage. Les libéraux essayaient de se persuader que l'église aurait en quelque sorte ses états-généraux, qui mettraient fin au règne absolu de la curie romaine. La papauté aurait pu profiter du grand concours d'évêques qui se pressaient à Rome à l'occasion du jubilé pour enlever d'acclamation la consécration de son infaillibilité. En réunissant un concile, ne semblait-elle pas reconnaître une autorité supérieure à la sienne, et qui seule était capable de légitimer son droit? D'un autre côté, les ultramontains, après avoir trouvé dans ces derniers mois l'épiscopat docile à toutes leurs prétentions, comptaient sur une victoire facile qui mettrait un terme définitif à d'incommodes résistances. On ne pouvait rien inférer de la bulle d'indiction, qui posait toutes les questions à la fois. « Le concile œcuménique, disait ce document, devra examiner avec le plus grand soin et déterminer ce qui convient en ces temps calamiteux pour la plus grande gloire de Dieu, pour l'intégrité de la foi, pour la splendeur du culte, pour le salut éternel des hommes, pour la discipline et la solide instruction du clergé, régulier et séculier, pour l'observation des lois ecclésiastiques, pour la réforme des mœurs, pour l'éducation chrétienne de la jeunesse, pour la paix générale et la concorde universelle. » On peut appliquer à ce programme le mot fameux : *tout est dans tout*. La curie romaine a eu soin d'en déterminer le sens. La *Civiltà cattolica*, que l'on peut appeler le *journal officiel* de la papauté depuis

que la rédaction de ce recueil a été organisée en une espèce de congrégation par un bref du 12 février 1866, a trouvé que la franchise était cette fois ce qu'il y avait de plus habile. Le 6 février 1869, l'organe de la curie romaine indiquait, comme les points principaux qui devaient être soumis aux délibérations, l'infaillibilité du pape, l'assomption de la Vierge et la promulgation des doctrines du *Syllabus*. M. Fessler, le secrétaire désigné du concile, y ajoutait la question des rapports de l'église et de l'état, et du pouvoir temporel de la papauté. La *Civiltà cattolica* s'exprimait sur le *Syllabus* avec une netteté qui ne laissait rien à désirer. « Les catholiques libéraux craignent que le concile ne proclame la doctrine du *Syllabus*. Les catholiques proprement dits, c'est-à-dire la grande majorité des croyans, ont l'espoir tout contraire. » Voilà qui est clair et sans ambages. — Le concile devait être, dans la pensée de ceux qui le préparaient, la condamnation sans appel du catholicisme libéral et de la société moderne. La *Civiltà* ajoutait que l'on avait lieu d'espérer que l'infaillibilité du saint-père serait non pas discutée, mais acclamée d'enthousiasme, et elle rappelait que les meilleurs conciles ont été les plus courts. Ces mots étaient significatifs et révélaient un plan, celui de supprimer le plus possible les débats et de réduire le concile à une vaine représentation. Nous verrons de quelle manière ce plan a été suivi, tout en étant contrarié à plusieurs égards.

Le premier fait à signaler dans la période de la préparation du concile est l'invitation adressée par le saint-père aux deux grandes fractions de la chrétienté qui sont en dehors du catholicisme. Une lettre apostolique fut envoyée aux patriarches d'Antioche, de Jérusalem et de Constantinople; mais, comme il s'agissait uniquement de venir à Rome faire acte de soumission, elle fut repoussée. L'église grecque invoqua ses traditions plus anciennes, et la Russie aurait pu ajouter qu'en fait d'autorité elle n'avait rien à envier à Rome, et qu'elle pratiquait scrupuleusement les doctrines du *Syllabus* sur le devoir de persécuter l'erreur. La lettre pontificale adressée aux églises protestantes les sommait également de faire pénitence pour leur révolte passée. Il s'agissait de reconnaître la primauté du saint-siége, et non pas de débattre librement en concile les questions controversées, comme l'avaient fait à Nicée les ariens. Ces églises étaient citées à la barre d'un tribunal pour y être acquittées après amende honorable. Déjà les protestans s'étaient abstenus de paraître à Trente, où on leur offrait pourtant un semblant de discussion. Il est vrai qu'on leur promettait le sauf-conduit de Jean Huss. Au XIXe siècle, ils n'avaient pas à craindre de semblables équivoques, mais, prêts à entrer dans un débat sérieux, ils déclinaient une invitation dérisoire, qui les supposait déjà gagnés d'avance. Le saint-

père, dans sa lettre d'invitation, leur demandait de « reconnaître quelle influence fâcheuse exerce sur la société la discorde née de l'antagonisme des principes religieux, » et leur rappelait « les révoltes déplorables, les désordres et les troubles dont le fléau a visité les peuples schismatiques. » L'argument parut faible à la libre Angleterre et à la grande république américaine; il ne fut pas considéré comme beaucoup plus fort par l'Allemagne protestante, surtout au lendemain de la révolution de la dévote Espagne.

Le refus des Grecs et des protestans les mettait en dehors de la préparation du concile, du moins au point de vue religieux; néanmoins leurs gouvernemens auraient pu se croire politiquement intéressés à s'en préoccuper. Ils ont pensé avec raison qu'il valait mieux attendre l'événement. La Russie, qui a mérité l'indignation du monde en persécutant les catholiques de Pologne, n'a pas même d'ambassadeur à Rome. L'Angleterre n'y a pas de ministre officiellement reconnu, bien qu'elle y soit représentée par un spirituel diplomate, M. Odo Russell, qui connaît mieux que personne les choses romaines. La Prusse est obligée d'y avoir une ambassade à cause des provinces rhénanes; mais sa seule démarche à l'égard du concile a été d'envoyer un très beau tapis pour la salle des séances, aimable attention qui ne l'engage nullement à s'y agenouiller pour faire l'obédience. Les États-Unis d'Amérique ont une légation à Rome, mais je les soupçonne d'en faire un poste de plaisance et de repos pour leurs hommes d'état fatigués. Quelles affaires peut avoir auprès de la papauté le pays classique de la séparation de l'église et de l'état? Il n'en est pas de même de l'Autriche, de l'Espagne, de l'Italie et de la France, puisque la majorité de leur population appartient au catholicisme. Cependant aucune de ces grandes puissances n'a voulu être représentée au concile; le royaume italien et l'Espagne avaient d'excellentes raisons pour ne pas braver de trop près les foudres pontificales dirigées contre les détenteurs des biens de l'église. Quant à l'Autriche, elle avait assez à faire de dénouer les liens du concordat, qui a failli lui coûter l'existence nationale. La France, après quelques tergiversations, a jugé opportun de décliner toute responsabilité dans un concile où elle ne pourrait rien empêcher, et où il lui serait désagréable d'assister, dans la personne de son ambassadeur, à la condamnation de son droit public. Comme l'a très bien fait remarquer M. Émile Ollivier dans son discours du 8 juillet 1868 sur l'assemblée du Vatican, cette abstention des pouvoirs civils marque le progrès des temps et l'invincible courant qui porte à la séparation des deux pouvoirs.

Non-seulement les états catholiques ne se sont pas fait représenter au concile, mais ils ont évité avec soin de peser sur lui d'aucune

façon. Le prince de Hohenlohe a bien essayé, l'été dernier, d'organiser une entente entre les gouvernemens européens pour exercer une sorte d'action préventive sur les résolutions si graves auxquelles les ultramontains poussent le concile en lui demandant de consacrer le *Syllabus* et l'infaillibilité pontificale, et de réduire ainsi à néant toutes les conventions avec les gouvernemens de l'Europe moderne. Le chef du cabinet de Munich remarquait avec raison que l'assemblée du Vatican, en entrant dans cette voie, sortait de la sphère religieuse, et menaçait la paix des états; il a rédigé, pour les facultés théologiques de la Bavière, une sorte de questionnaire sur les changemens politiques qui pourraient résulter de la proclamation du nouveau dogme. Il n'a obtenu que des réponses ambiguës, embarrassées, qui indiquent bien que de graves modifications seraient possibles, mais sans rien préciser. Sa circulaire aux gouvernemens n'a eu aucun résultat. Le général Ménabréa s'est borné à déclarer que le royaume italien repoussait tout ce qui serait contraire à sa constitution. Le ministère français, interpellé au sénat, a répondu qu'il attendrait de connaître les résolutions du concile pour s'alarmer, mais qu'en tout cas il respecterait la liberté de l'église sans renier le droit de l'état. Nous voilà bien loin du gallicanisme des anciens temps; il est vrai qu'il ne servirait plus à rien, et que, dans une époque de publicité universelle, l'interdiction de la publication des bulles n'aurait aucun sens. Les appels comme d'abus n'empêchent nullement l'épiscopat ultramontain de diriger l'église à son gré. Le gouvernement français, qui ne peut rien chez lui contre l'ultramontanisme, peut beaucoup pour celui-ci à Rome, car c'est la France qui monte la garde autour de Saint-Pierre, et qui rend possible, par sa protection armée, tout ce qui serait décidé et fulminé contre la société que nos soldats représentent.

Si des gouvernemens nous passons aux diverses églises pour suivre le mouvement des esprits religieux à la veille du concile, nous verrons se produire des tendances bien tranchées et même très opposées. Laissant de côté pour le moment Rome et la papauté, recueillons les principales manifestations faites par les deux grands partis qui divisent le catholicisme au moment où ils se préparaient au solennel et décisif rendez-vous du Vatican. Le parti ultramontain s'est tout de suite montré plein d'un arrogant espoir; il se savait en majorité considérable et de plus en parfaite harmonie avec le saint-siége. L'Orient tout entier, avec ses vicaires apostoliques sortis du collége de la Propagande, lui appartenait. Ces hommes simples et dévoués, sans grande instruction et sans indépendance, ont le culte de la papauté. L'Afrique du sud valait l'Orient à cet égard. Bien que le catholicisme aux États-Unis ait su se plier avec une admirable

souplesse aux libres institutions, bien que les quelques évêques nés sur le sol de la république soient tous libéraux en politique, plusieurs d'entre eux ont donné des gages à l'ultramontanisme, qui compte également sur les évêques irlandais. Cependant une portion du clergé américain a réclamé la liberté de l'église vis-à-vis des pouvoirs civils; cette manifestation a fait concevoir des espérances exagérées sur ses dispositions, car il est certain que cette fois la minorité seule avait parlé. L'église catholique de la Grande-Bretagne est tout entière gagnée au parti papal; la fraction irlandaise, qui a su maintenir son indépendance dans une glorieuse pauvreté en repoussant tout salaire de l'état, est plus fanatique qu'éclairée. Elle a les ardeurs d'une minorité longtemps persécutée, et la grande mesure réparatrice qui vient d'illustrer le ministre Gladstone n'a pas réussi à la calmer. L'église catholique anglaise proprement dite est poussée aux extrêmes par un double motif : elle est séparée du culte national, en outre elle est essentiellement une église de convertis, sans avoir d'ailleurs aucune chance d'entamer le roc anglo-saxon. Son représentant le plus distingué, l'archevêque Manning, est un ancien *fellow* d'Oxford. L'un des premiers, il a levé le drapeau de l'infaillibilité pontificale dans un manifeste qui a fait sensation et donné le ton au parti. Les luttes passionnées dont la Belgique est le théâtre entre les catholiques et les libéraux ont jeté la majorité des premiers dans l'ultramontanisme le plus fougueux. M. Dechamps a, lui aussi, publié sur l'infaillibilité du saint-père un mandement qui a eu un retentissement considérable; il a contribué à dessiner les positions avant le concile. Genève a fourni au même parti l'un de ses orateurs les plus agréables, couvrant de fleurs les doctrines absolues; c'est M. Mermillod, évêque d'Hébron, qui est tout ensemble ultramontain et radical, toujours aimable et onctueux. Les ultramontains d'Italie sont des hommes d'action qui ne savent ni parler ni écrire; avec leurs confrères d'Espagne, ils représentent au concile ces moines utiles qui, au dire de Pascal, remplacent les raisons pour les autoritaires à bout d'argumens.

Le contingent ultramontain venant de France a une bien autre importance certes; il a pour lui le nombre, car depuis le commencement du siècle l'ancien gallicanisme a de plus en plus perdu de son crédit. La plupart des séminaires appartiennent à la tendance papale. Saint-Sulpice se défend encore quelque peu au nom de ses glorieuses traditions. Un journaliste passé maître dans l'invective a beaucoup contribué à ce revirement des esprits. Il a repris tous les thèmes de la *Civiltà cattolica*, les a dépouillés de leur lourde enveloppe scolastique et les a taillés en quelque sorte en flèches acérées, trempées dans ce fiel dévot qui est le fiel le plus amer et le plus pé-

nétrant. Il a organisé en faveur du concile une souscription à grand fracas, qui n'était qu'un moyen d'agiter l'opinion. « O sainte Vierge, s'écriait un souscripteur, le pape vous a proclamée immaculée, faites qu'il soit infaillible! » C'était une heureuse application de la loi des échanges : *donnant, donnant*. Au moment du départ pour Rome, les mandemens ultramontains se sont mis à pleuvoir comme grêle. Plusieurs évêques ont transformé leurs adieux en scènes pathétiques; ils se sont fait remettre en grand apparat des adresses qui les suppliaient de pousser à la proclamation de l'infaillibilité du saint-père. Reconnaissant une voix du ciel dans ce qui n'était que l'écho de leur propre pensée, ils ont promis de se conduire à Rome en courageux confesseurs.

Le catholicisme libéral a bien des degrés. S'il compte des adhérens dans tous les pays, même en Angleterre et en Belgique, il n'est nulle part aussi décidé, aussi hardi qu'en Allemagne. On n'habite pas impunément cette terre classique de la libre science. Le génie de la race se plie difficilement au joug, du moins dans le domaine de la pensée, car l'Allemagne s'est souvent montrée trop docile dans la vie politique. Le contact avec les grandes églises de la réforme a été très salutaire au catholicisme germanique, qui, loin de s'enfermer dans ses séminaires comme dans une citadelle d'obscurantisme, s'est mêlé à la vie universitaire, si indépendante en Allemagne. A Munich, à Tubingue, il a eu ses écoles, illustrées par des travaux considérables. Il a pu revendiquer pour des hommes comme Hœfele et Mœhler une place distinguée dans la phalange des grands théologiens du XIXe siècle. L'ultramontanisme ne trouvait pas les conditions favorables pour se développer sur cette terre de la science large et profonde et de la piété mystique; il parvenait sans doute à s'y établir, mais il n'y exerçait aucune prépondérance, si ce n'est dans quelques contrées de l'Allemagne du sud. Dès que la bulle d'indiction du concile parut avec le commentaire et le programme de la *Civiltà cattolica*, la résistance aux prétentions des jésuites commença de s'organiser. Au mois de juillet, la *Gazette de Cologne* publiait le manifeste dit des *catholiques allemands*, qui faisait entendre des bords du Rhin les vœux des laïques pieux et distingués. Voici en substance ce qu'ils réclamaient avec autant de modération que de fermeté au nom des plus chers intérêts de l'église : « Si dans un concile général les évêques ont seuls le droit de délibérer, les pensées et les désirs de tous les membres de l'église doivent être pris en considération; les laïques peuvent aussi bien que les prêtres avoir de l'influence sur les décisions d'un concile. Les laïques ultramontains ne se font pas faute de cette intervention dans des journaux passionnés qui parlent certes assez haut. Ce parti

n'a-t-il pas à Rome son organe dans la *Civiltà cattolica*, qui tend résolûment à la réalisation de ses plans? Et nous n'aurions pas le droit de dire : Nous ne partageons pas ces vues et ces espérances; nous les combattons au contraire de toute notre énergie! » Les catholiques allemands insistent sur ces quatre points. Ils demandent que l'église renonce à toute force politique, que les deux grands pouvoirs se meuvent chacun dans sa sphère, et qu'on en finisse à jamais avec tout ce qui rappelle la théocratie du moyen âge. « Rien, disent-ils, n'éloigne plus de l'église les esprits que la crainte d'un régime qui mettrait la violence au service de la religion. L'état n'est jamais plus chrétien que lorsqu'il reconnaît la nécessité de s'arrêter aux limites de l'ordre naturel et de ne pas empiéter sur l'ordre surnaturel, en laissant pleine liberté à la conscience et à la religion. » Le second point réclamé est que l'église prenne une position normale vis-à-vis de la culture intellectuelle et de la science; il est temps de mettre un terme à de vains et dangereux anathèmes. Le troisième point est la participation des laïques à la vie de l'église, la préoccupation des souffrances du peuple et la nécessité de nouveaux efforts pour ramener les frères séparés. Enfin les catholiques de Coblentz réclament la suppression de l'index romain, lequel rendrait impossible la discussion éclairée et impartiale avec les adversaires du christianisme.

Le manifeste de Cologne fut suivi d'une série de lettres insérées sous le pseudonyme de Janus dans la *Gazette d'Augsbourg*. Ces lettres ont été réunies en volume. On en attribue l'inspiration, sinon la composition, au célèbre chanoine Döllinger, qui a pris la tête de résistance au parti ultramontain. Savant illustre, théologien et historien de premier ordre, M. Döllinger a le droit d'élever la voix dans son église, car il lui a rendu d'immenses services par ses travaux d'histoire et de controverse. Dans son ouvrage sur le pouvoir temporel des papes, paru en 1858, il déclarait sans détour que ce pouvoir était le talon d'Achille du catholicisme. Döllinger est un écrivain nerveux, éloquent, et jouit dans son pays de la plus juste considération. S'il n'a pas écrit *Janus*, il l'a du moins confirmé par une brochure énergique publiée à Ratisbonne, à la veille du concile, sous ce titre : *Considérations proposées aux évêques du concile sur la question de l'infaillibilité du pape*. C'est un résumé vif et substantiel des lettres de la *Gazette d'Augsbourg*. *Janus* est l'acte d'accusation le plus formidable qui ait jamais paru contre la curie romaine, car il retrace son histoire, et présente un tableau complet de ses usurpations et de ses fraudes. Qu'on en juge par ce fragment de la préface :

« Nous avons écrit sous l'impression d'un danger sérieux qui menace tout d'abord l'église catholique et sa situation intérieure; mais, — et il ne peut en être autrement en présence d'une organisation qui embrasse 180 millions d'hommes, — ce danger prend de plus vastes proportions encore, et, se transformant en un grand problème social, il menace également les associations ecclésiastiques et les nations séparées de l'église catholique.

« Ce danger ne date point d'hier, et n'a point pris naissance avec la convocation du concile. Depuis vingt-quatre ans déjà, le mouvement rétrograde a commencé à se faire sentir dans l'église catholique, et aujourd'hui, comme une marée montante, il cherche, à l'aide d'un concile, à envahir l'église entière et à en absorber toute la force vitale.

« Nous, — et il faut entendre ce pluriel, non dans un sens figuré, mais au pied de la lettre, — nous reconnaissons, en ce qui concerne l'église catholique et sa mission, appartenir à cette opinion que nos adversaires nomment libérale. Nous partageons les vues de ceux qui tiennent une réforme générale et décisive de l'église, ou immédiate ou différée, pour aussi nécessaire qu'inévitable.

« Pour nous, l'église catholique ne s'identifie nullement avec le papisme : d'où il suit que, malgré la communauté ecclésiastique extérieure, nous sommes au fond profondément séparés de ceux dont l'idéal ecclésiastique est un empire universel régi par un monarque spirituel et, s'il est possible, temporel, — un empire de contrainte et d'oppression, dans lequel le pouvoir séculier prête son bras aux dépositaires de la puissance ecclésiastique pour réprimer et étouffer tout mouvement désapprouvé par elle.

« Nous ne nous dissimulons pas que plus d'une voix reprochera aux auteurs de ce livre de nier la papauté jusque dans ses fondemens. Le nombre est grand, en effet, de ceux pour qui ce mot biblique n'a plus de sens : *meliora sunt vulnera diligentis, quam fraudulenta oscula odientis*. Ceux-là se refuseront à comprendre qu'on puisse aimer et honorer une institution en même temps qu'on en dévoile les imperfections, qu'on en dénonce les vices, et qu'on en signale de propos délibéré l'action pernicieuse. Dans leur opinion, on devrait taire avec soin des choses de cette nature, ou tout au moins ne les mentionner qu'en les excusant. Il y a longtemps qu'on a inventé pour ce déni de devoir l'expression de *piété*...

« Nous estimons au contraire que notre piété se doit avant tout à l'institution divine de l'église et à la vérité, et c'est précisément cette piété là qui nous incite à nous élever franchement et sans détours contre toute transformation et altération de l'une ou de l'autre... Qu'il nous soit permis d'invoquer, comme preuve qu'ici nous n'agissons que dans l'esprit de l'église, deux sentences, dont l'une émane d'un pape et

l'autre d'un saint vénéré. Innocent III dit en effet : *Falsitas sub velamine sanctitatis tolerari non debet.* Et saint Bernard déclare : *Melius est ut scandalum oriatur, quam veritas relinquatur.* »

Un livre plus hardi encore que *Janus* l'a suivi de près, il est intitulé : ***Réforme de l'église romaine dans sa tête et dans ses membres, tâche du prochain concile*** (1). L'auteur s'occupe moins du passé que de l'avenir; il évite tous les mots irritans. Il se contente de caractériser en quelques traits rapides et précis la situation dans laquelle le romanisme jésuitique a mis l'église; puis il indique les remèdes que réclament des maux si graves.

« Mon livre, dit l'auteur, se produit comme la libre parole d'un Allemand qui porte en son cœur les intérêts du catholicisme. Cette parole réclame la réforme de l'église catholique dans sa tête et dans ses membres, la guérison des maux dont l'afflige la curie romaine. Celle-ci a blessé à mort l'église par la centralisation de tous les pouvoirs ecclésiastiques à Rome, par ses appels sans cesse renouvelés à la force matérielle pour soutenir des décrets ecclésiastiques, par son obstination à maintenir des principes sociaux en opposition avec toutes les idées et les besoins du temps; elle a exclu les laïques de toute participation à la vie de l'église et maudit toute science qui ne reçoit pas ses consignes. C'est ainsi qu'elle a déshonoré le catholicisme en présentant l'église comme une institution de police dans l'ordre social et une puissance de ténèbres dans l'ordre intellectuel. »

L'auteur rappelle en finissant ce mot de saint Ambroise : « rien n'est si dangereux auprès de Dieu, si honteux auprès des hommes pour un prêtre que de ne pas dire librement son sentiment. » C'est le pur amour de la vérité qui le fait parler, et son unique désir est de « ranimer sur la terre ce feu que le Christ y a allumé pour dévorer l'erreur et le mal. »

Ces manifestations précédèrent la fameuse déclaration de Fulda, signée par vingt évêques allemands. Celle-ci était tenue à une grande modération de langage, on peut même dire qu'elle l'a exagérée. Cependant la pensée des évêques signataires n'est pas douteuse; au fond, ils protestent contre tout ce qu'on prépare à Rome, mais ils usent de l'artifice imaginé par les grands de la cour de Perse pour donner des avis à leur souverain. Ces seigneurs n'avaient trouvé rien de mieux que de le louer pompeusement des qualités qu'ils lui souhaitaient et qui lui manquaient. « O grand roi, que vous êtes généreux! » lui disaient-ils quand ils le trouvaient avare. C'est ainsi

(1) *Reform der römischen Kirche in Haupt und Gliedern.*

que les évêques de Fulda, qui craignent à juste titre que le concile ne fasse de nouveaux dogmes, qu'il ne condamne la société moderne, et qu'il n'ait pas la liberté suffisante, ne se font pas faute de dire dans leur adresse : « Jamais un concile œcuménique ne pourrait formuler un nouveau dogme qui ne serait pas contenu dans la sainte Écriture et dans la tradition apostolique. Jamais un concile œcuménique ne pourrait formuler des maximes qui seraient en opposition avec la justice et le droit de l'état, avec les vrais intérêts de la science et de la liberté légitime. Rien n'est moins fondé que la crainte que le concile manque de la liberté nécessaire à ses délibérations. » Pour des lecteurs de la *Civiltà cattolica*, le tour est ingénieux; mais, quelque habile et révérencieuse que soit l'adresse de Fulda, le sens en est clair : elle prend nettement parti contre l'ultramontanisme et son programme.

L'église catholique hongroise a conservé un esprit très libéral. Elle est plus décidée qu'aucune autre à repousser les prétentions de la curie. Qu'on en juge par le ferme langage que tenait cet été l'un de ses membres les plus distingués à un congrès catholique réuni à Pesth :

« Le monde catholique est à la veille de grands événemens. Ne dissimulons rien et disons ouvertement ce que chacun sait. Le monde catholique est divisé en deux grands partis : l'un, libéral, qui veut marcher d'accord avec l'état moderne, — l'autre ultramontain, qui a horreur de la liberté de penser la plus timide. J'ai l'intime conviction que les représentans catholiques hongrois réunis dans cette assemblée, animés par la foi religieuse et l'amour de la patrie, n'oubliant pas que leurs travaux intéressent l'église et le pays, — que l'histoire les jugera un jour, se prononceront sans hésiter en faveur des idées catholiques libérales.

« L'Évangile n'est nullement ennemi du libéralisme; bien plus, comme source de l'amour éternel, comme rayon de la lumière divine, il est le libéralisme même. Le congrès, je l'espère, exprimera hardiment et nettement cette idée, et ses membres, par tous leurs actes, prouveront qu'ils entendent servir l'église et la patrie en la popularisant. Aucun d'eux ne voudra soutenir le parti qui, cherchant à s'identifier avec l'église, s'efforce de prouver que celle-ci est l'ennemie jurée de l'état moderne et conduit ainsi le catholicisme à sa perte. »

Dans le tableau tracé, dit-on, pour le saint-père, afin qu'il puisse d'un coup d'œil se faire une idée de l'esprit des diverses églises, le Portugal est mis à côté de la Hongrie comme appartenant au parti de la résistance libérale. Nous ne savons pas bien quelle place y occupe la France. Si l'on compte les suffrages, elle doit être

marquée de blanc; si on les pèse, elle doit être très mal classée sur ce fameux tableau, car il est certain que l'élite morale et intellectuelle de son haut clergé appartient à la tendance libérale, à commencer par l'archevêque de Paris, vrai fils de la France moderne qui a mérité la haine de la curie romaine. On a lu cette fameuse lettre où le pontife lui reproche sa soumission aux lois de son pays avec non moins d'acrimonie que sa résistance à l'absolutisme romain. M. l'archevêque de Paris s'est exprimé très modérément sur le concile, mais sa personne même vaut un mandement libéral. La faculté de théologie de la Sorbonne est demeurée fidèle à ses glorieuses traditions. On sait le bruit qu'a fait le remarquable livre sur *le concile général et la paix religieuse*, de son doyen, le savant abbé Maret, qui discute pied à pied les affirmations de l'ultramontanisme. Non content de réclamer la supériorité du concile sur le pape, il demande la périodicité des assemblées délibérantes de l'église. Son collègue l'abbé Gratry vient d'entrer en lice en s'attaquant avec verve à une falsification de l'histoire due aux docteurs ultramontains; il s'agit de la condamnation prononcée par le sixième concile œcuménique contre le pape Honorius. « Le seul fait, dit-il dans sa première lettre, des falsifications systématiques du bréviaire romain toujours dans le sens de la souveraineté absolue et de l'infaillibilité séparée, ce seul fait, et il y en a d'autres, suffit à nous interdire devant Dieu et devant les hommes, aux yeux de la foi et de l'honneur, de rien proclamer dans ce sens de trop suspect, puisqu'il a pour allié le mensonge. » Une tempête d'injures s'est déchaînée à ce sujet du côté des ultramontains contre l'abbé Maret et l'abbé Gratry. Le mandement d'adieu de M. Dupanloup a été pour le clergé français ce qu'a été le manifeste de Fulda pour l'Allemagne. En prenant aussi nettement parti contre l'opportunité du nouveau dogme, l'évêque d'Orléans a effacé aux yeux de Rome tous les services qu'il avait rendus, spécialement dans la campagne relative au pouvoir temporel. Ni l'âge ni de cruelles souffrances n'ont pu amortir l'ardeur de M. de Montalembert; il est encore l'un des plus vaillans dans son parti, et il est certainement le plus hardiment libéral. On s'en est bien aperçu en lisant la lettre qu'il a envoyée aux catholiques allemands pour souscrire à leur programme. Pour M. Arnaud (de l'Ariége), qui combat depuis longtemps la papauté temporelle, le dogme de l'infaillibilité est une prétention injustifiable; il montre dans son livre sur *l'Église et la révolution* la profondeur de l'abîme creusé par les docteurs du *Gesù* et les encycliques entre la société moderne et l'église. M. de Metz-Noblat, l'un des membres de la ligue libérale de Nancy, exprimait en ces termes les angoisses des consciences qui ne veulent pas séparer la liberté

et l'église : « que sera-ce quand personne ne pourra plus dire : Je suis catholique, et cependant je n'aspire point à établir la domination de l'église sur l'état! » Si pour M. de Metz-Noblat la coupe est déjà pleine, il n'est pas étonnant qu'elle ait débordé pour le père Hyacinthe, le premier prédicateur de la chaire catholique, qui se trouvait aux prises avec la tyrannie romaine, dont il dépendait directement par sa situation. On a beaucoup discuté ce grand acte, qui est avant tout un grand sacrifice, surtout dans un pays latin comme le nôtre, qui dit si volontiers *væ solis* et n'admet guère les nobles initiatives. On en a contesté l'opportunité, comme si l'heure de la conscience n'était pas l'heure de Dieu même, comme si toutes les raisons secondaires ne s'effaçaient pas devant le devoir d'être fidèle à ses convictions. En tout cas, le père Hyacinthe a dit tout haut ce que tout catholique libéral dit à mots plus ou moins couverts. Son appel au Christ a été une parole décisive dont on verra plus tard la fécondité.

Rome, on le comprend, n'est pas restée inactive dans cette période de préparation, d'autant plus qu'elle entendait bien la faire servir à ses desseins, qu'elle assimile d'emblée aux décrets éternels. C'est la conviction du saint-père, qui est engagé directement par sa foi religieuse dans le parti des *zelanti* les plus extrêmes. Il ne se tient pas sur ces hauteurs sereines où le pontife d'une grande église, comme le souverain d'un grand état, pourrait se croire obligé de demeurer, afin d'exercer un pouvoir modérateur. Non, il agit comme le vrai chef de l'ultramontanisme. Sans doute il en est de lui comme de tous les chefs des partis politiques ou religieux, il suit l'impulsion plutôt qu'il ne la donne. Les jésuites ont trouvé en lui un soutien d'autant plus précieux qu'il est sincère. Nulle âme n'est plus droite, plus pure. Une auréole de bonté ceint son front, son accueil est paternel, mélangé d'autorité et de familiarité. Sa piété est profonde, mais aussi aveugle que celle de la plus humble paysanne de la campagne romaine. Il a toujours agi par une sorte d'inspiration; même aux jours de son libéralisme et de sa popularité, il ne décidait l'acte le plus simple qu'après avoir consulté son crucifix, méthode de gouvernement fort dangereuse quand il s'agit de mesures où la raison et le jugement peuvent seuls prononcer. « Il met toujours les sublimités du ciel dans les bas-fonds de la politique, » disait de lui un de ses anciens ministres. Cette nature mobile et ardente explique le revirement de ses opinions à la suite du mouvement de 1849. Depuis lors, Gaëte a été le Sinaï de Pie IX; c'est à la lueur des éclairs de la révolution qu'il a cru recevoir, comme un nouveau Moïse, les tables de la loi. Les jésuites y ont écrit les doctrines du *Syllabus*, et le saint-père croit défendre Dieu

même en les promulguant, car il y met toute sa conscience. Il purifie en quelque sorte au feu de sa piété les calculs du *Gesù*, qui sont d'un ordre bien différent. Bon jusqu'à la tendresse quand sa foi n'est pas en jeu, il est susceptible de devenir implacable pour des motifs religieux. L'église catholique ne pouvait, dans les temps que nous traversons, posséder un pape plus respectable et plus dangereux. Plutôt moine exact et austère que théologien, il connaît très médiocrement l'histoire de l'église; aussi va-t-il droit à son but, sans être arrêté par aucune considération : de là son intervention constante et passionnée dans la préparation et dans la conduite du concile.

Longtemps avant le 8 décembre 1869, le pape avait pris parti pour la droite extrême par un bref explicite adressé à Mgr Dechamps à l'occasion de sa brochure sur l'infaillibilité du successeur de saint Pierre. D'ailleurs la *Civiltà cattolica*, qui, comme nous l'avons dit, est devenue une véritable institution pontificale organisée par l'autorité supérieure, donnait tous les jours la pensée de Pie IX, et c'est avec son assentiment, si ce n'est sur son ordre, qu'elle a publié le fameux programme qui a soulevé tant d'opposition. Le pape, aussitôt la bulle d'indiction lancée, a envoyé aux évêques un questionnaire qui révèle ses préoccupations, car il porte sur les moyens d'abolir le mariage civil, les écoles laïques, sur le danger de l'introduction des domestiques hérétiques dans les maisons pieuses et sur la profanation des cimetières, qui ne sont plus uniquement ouverts aux catholiques. Rien de plus étroit que cette consultation demandée par la papauté à l'épiscopat du monde entier. On la voit uniquement soucieuse de resserrer les liens de l'esclavage spirituel sans qu'aucune des grandes questions du temps soit seulement abordée.

Le soin principal du saint-père avant le concile a été d'organiser les congrégations appelées à élaborer les décrets qui devaient être soumis à la haute assemblée. Ces congrégations se sont distribué la besogne de manière à avoir des formules prêtes sur tous les points de la foi, de la morale sociale et de la discipline. Formées de prélats romains et de théologiens de divers pays, elles étaient présidées par des cardinaux et entièrement inspirées par les grands docteurs de la *Civiltà cattolica*. On espérait qu'elles abrégeraient si bien la tâche du concile qu'il se bornerait à sanctionner leur travail. Les scribes du *Gesù* insistaient beaucoup dans leurs publications sur ce que l'excellence d'un concile pouvait se mesurer à sa brièveté; au reste, la *Civiltà cattolica* parlait sans détour d'enlever les décisions principales par acclamation. On trouve une piquante révélation de ces projets dans une brochure assez naïve intitulée : *A la veille du concile*, qui a été beaucoup louée dans le

camp ultramontain. « On prétend, disait assez singulièrement l'auteur, qu'il y a eu des évêques offusqués de ce que de simples prêtres aient été admis au secret des travaux préparatoires du saint-siége, lorsqu'eux-mêmes les ignoraient. — N'auraient-ils donc pas compris qu'il n'y a ici que l'affaire de *chacun son tour*, et que le cuisinier n'est pas mieux nourri que son maître parce qu'il voit le dîner qu'il prépare avant le maître, qui ne le voit que lorsqu'il a l'avantage de le manger? Au concile, ce seront les évêques qui auront les voix, les simples prêtres n'y auront plus de place. » Ce français de cuisine a un sens fort clair; les congrégations romaines comptaient bien épargner au concile le soin de préparer lui-même ses délibérations : c'était l'affaire du clergé inférieur. Les évêques n'auraient plus qu'à s'asseoir les yeux fermés à la table du festin dogmatique qu'on leur aurait dressée. Cette fois la curie romaine a compté sans ses hôtes. C'est qu'en effet il n'était pas possible que ce grand mouvement des esprits au sein du catholicisme aboutît à un silence universel. Les diverses tendances qui s'étaient heurtées dans les débats préliminaires se sont rencontrées au concile. Une majorité considérable est sans doute restée aux ultramontains, grâce à l'appoint des vicaires apostoliques; mais on a vu un centre gauche se former sous la direction des évêques allemands. Quelques prélats anglo-américains, parmi lesquels on a surtout remarqué l'évêque de Savannah, les évêques français les plus distingués, et à leur tête M. Dupanloup, en font partie. Un peu plus à gauche siégent les Hongrois; l'habitude qu'ils ont du latin leur donne un sérieux avantage, car ils le parlent fort bien, et l'archevêque Hainald en a tiré des accens de liberté qui ont fait frémir toute la Propagande. Toutefois le grand orateur de cette fraction est M. Strossmayer, évêque de Surinam. Les portes du concile ont bien quelques fissures; elles ont laissé passer les paroles brûlantes de l'éloquent Croate contre les règlemens imposés au concile et les pratiques des congrégations romaines.

Il faut reconnaître en effet que tout a été merveilleusement combiné pour étouffer la liberté des discussions. D'abord la disposition de la salle conciliaire est si mauvaise que la plupart des orateurs ne sont pas entendus; ensuite il n'y a pas, à vrai dire, de débat : il n'y a guère qu'une suite de discours qui ne répondent pas les uns aux autres et qui vont s'ensevelir dans les archives du Vatican. Rien n'est plus gothique que toute cette procédure. Le saint-père a remis à chaque évêque une bulle réglementaire du concile. Cette bulle a soulevé la plus vive opposition, et un évêque hongrois s'est fait rappeler trois fois à l'ordre en protestant contre ces mesures inouies. Le pape a nommé directement une commission des propositions,

composée intégralement des adhérens les plus passionnés de l'ultramontanisme. Nulle proposition ne peut être faite sans en recevoir l'autorisation, qui doit toujours être confirmée par le saint-père. C'est mettre un bâillon sur les lèvres des représentans de l'église au moment même où on les invite à délibérer sur ses plus grands intérêts. La nomination de cinq autres commissions a été abandonnée au concile. Deux sont insignifiantes : l'une est chargée d'examiner les excuses que font valoir les évêques pour s'absenter de Rome; l'autre, dite de conciliation, doit juger leurs différends. Celle-ci eût été fort nécessaire au concile de Trente, où deux évêques se prirent par la barbe dans un débat dogmatique. Les autres commissions sont celles de la foi, des missions et de la discipline. Les listes étaient faites d'avance, et la minorité en a été exclue avec un soin scrupuleux. On s'était arrangé d'ailleurs pour que les commissions n'eussent aucune importance. En effet, elles ne sont point chargées de préparer librement les questions soumises au concile; c'est l'affaire des congrégations romaines. Les décrets ou *schemata* sont soumis au concile tout entier, et ce n'est qu'en cas de dissentiment grave que les commissions entrent en scène. On comprend combien un tel système rend les surprises faciles. Les cardinaux présidant les séances ont un pouvoir dictatorial, et font tout ce qu'ils peuvent pour renfermer les discussions dans les plus strictes limites. Au reste, toute latitude est laissée au parti ultramontain, toute liberté est refusée au parti contraire. A peine le concile était-il ouvert, que paraissait une décision de la congrégation de l'*Index* qui frappait le manifeste des opposans et interdisait la lecture de *Janus*, alors que la ville était inondée des produits de l'officine des jésuites. Il y a plus, l'archevêque de Malines et M. Manning peuvent répandre à profusion leurs attaques contre M. Dupanloup; la permission d'imprimer est refusée à la réplique. Ainsi l'on accepte le combat, mais à la condition que l'adversaire soit désarmé. Les chaires de Rome retentissent des objurgations et des anathèmes des évêques de Poitiers et de Tulle contre le catholicisme libéral; celui-ci est condamné au silence le plus absolu dans la ville éternelle. On a toutes les immunités contre lui; il n'a aucun droit. Défense expresse est faite aux évêques de se réunir par nation et de se concerter, ce qui assure un avantage immense à ceux qui reçoivent leur consigne du Vatican. On dit que pour les débats dogmatiques les mémoires écrits seront substitués aux discours; mais le plus grand attentat contre la liberté du concile a été la bulle affichée sur les murs de Rome peu de jours après l'ouverture. Cette bulle frappait d'excommunication majeure tous ceux qui n'admettaient pas les doctrines du *Syllabus*, ou qui contesteraient le moindre bref papal.

Ainsi le saint-père tranchait d'office et d'avance une partie des questions qu'il avait l'air de soumettre au concile.

On se demande à quoi bon cette vaine représentation. M. Thiers disait un jour avec une haute raison qu'il y a quelque chose de pire que l'absence de parlement, c'est un parlement fictif, qui n'est là que pour faire illusion. Telle est la grande assemblée du Vatican. Elle est certainement moins libre que le conseil d'état le plus soumis. Qu'on suppose un corps législatif où l'on ne puisse faire une seule proposition sans l'agrément du souverain, où le droit de réplique directe n'existe pas, où les commissions soient annulées, où l'opposition ne puisse faire entendre sa voix, où toutes les manifestations libérales soient étouffées; il serait la risée du monde. Il est triste de penser que l'assemblée qui devait être libre entre toutes, parce qu'elle traite de ce qui touche de plus près à la conscience, est au-dessous du dernier des parlemens. Comment, devant une organisation semblable, ne pas se rappeler ce mot d'un apôtre : « là où est l'esprit de Christ, là est la liberté? »

Nous n'essaierons pas de deviner, grâce à des indiscrétions plus ou moins apocryphes, ce qui s'est débattu au concile depuis qu'il est ouvert. On sait que la minorité a énergiquement discuté sur les points de règlement et de discipline, et que le parti romain est impatient de lui enlever ce qu'un polémiste religieux appelait « la liberté du mal, » c'est-à-dire la parole. Les décrets préparés sur les relations du pouvoir civil et de l'église dépasseraient toutes les prévisions; ils formuleraient avec audace la tyrannie religieuse la plus absolue. L'événement le plus grave est la pétition pour l'infaillibilité papale, qui suit son cours. Cette démarche prouve que la majorité ne recule pas devant l'opposition des cent cinquante évêques qui protestent dans un contre-document. On espère encore que le concile ne tranchera pas cette dangereuse question; mais il semble bien difficile, au point où en sont les choses, qu'il se taise, car alors on se demanderait à quoi sert une assemblée qui prétend aux lumières d'en haut, si elle ne peut trancher les problèmes ecclésiastiques ou dogmatiques dès qu'ils sont graves, et parce qu'ils sont graves. Ceux qui s'applaudiraient de cette fin de non-recevoir comme d'un triomphe se réjouiraient en définitive d'un acte équivalent à l'abdication de l'autorité conciliaire. D'un autre côté, nous savons ce qu'entraînerait la proclamation du fameux dogme. Aura-t-on recours à l'équivoque, à la formule élastique? Qui tromperait-on ainsi? Ne sait-on pas que les bulles pontificales donneraient promptement un commentaire qui serait une définition précise? On parle de la prorogation du concile comme d'un remède. Si cette prorogation n'était pas une dissolution réelle, elle ne ferait que reculer

et aggraver les difficultés. Une dissolution serait un aveu d'impuissance dont le catholicisme contemporain pourrait ne pas se relever. On le voit, la crise est fort grave. Elle a mis en pleine lumière l'opposition tranchée, absolue du catholicisme libéral et de ce que M. l'évêque d'Orléans appelle le *romanisme*. Voici en quels termes M. l'abbé Gratry caractérise dans ses deux premières lettres cette tendance, qui, ne l'oublions point, est prépondérante maintenant : « Le mensonge profitera-t-il à Dieu, à l'église, à la papauté? Ni la papauté, ni l'église, ni Dieu, n'ont voulu le mensonge; *numquid indiget Deus mendacio vestro?* Aujourd'hui les courtisans de l'un des douze apôtres, de celui qui d'ailleurs est aux yeux de tous le plus grand, ces courtisans semblent dire au peuple chrétien : Il est tout, les autres ne sont rien... Je comprends plus clairement que jamais pourquoi notre admirable mère, la sainte église de Dieu, mère de l'humanité, dont l'âme n'est autre chose que l'ensemble de tous les justes qui ont toujours vécu, je comprends pourquoi notre mère bien-aimée règne à peine, aujourd'hui encore, sur la vingtième partie du genre humain. La raison du retard, la voici : c'est l'ennemi secret et intérieur qui arrête notre marche; c'est cette école d'erreur que je dénonce et qui n'est autre chose que l'obstacle prévu par le Christ, — ces portes de l'enfer qui essaieront de prévaloir contre l'église, mais qui ne pourront prévaloir. Or la vue claire de l'ennemi, de ses œuvres et de ses démarches me remplit d'espérance. Le voilà, l'ennemi caché, le voilà démasqué! »

Malheureusement cet ennemi pourrait être tout ensemble démasqué et vainqueur au Vatican. Que sortira-t-il de tout cela? — Il est impossible de le prévoir; nous nous bornons à former le vœu que jamais les hommes qui ont élevé le drapeau du libéralisme chrétien dans le catholicisme ne consentent à l'abaisser sous prétexte de soumission, car ils contribueraient ainsi à faire confondre l'Évangile avec une doctrine d'oppression qui répugne à toutes les consciences droites; ils sacrifieraient à la fausse autorité l'honneur du christianisme et ce qui doit être à leurs yeux le salut de la société moderne.

EDMOND DE PRESSENSÉ.

ÉTRANGE HISTOIRE

Il y a environ quinze ans, nous raconta M. C..., les devoirs de mon service m'amenèrent au chef-lieu du gouvernement de T..., où je dus passer quelques jours. Je trouvai un assez bon hôtel, établi depuis six mois seulement par un tailleur juif qui s'était enrichi. A ce que j'ai ouï dire, la maison ne garda pas longtemps sa renommée, accident assez ordinaire chez nous. Alors elle était dans tout son éclat. Les meubles neufs jouaient et craquaient la nuit; on eût dit un feu de file. Les draps, les nappes, les serviettes, sentaient le savon; les planchers peints avaient une forte odeur d'huile de chanvre, ce qui, au dire du premier garçon, gaillard fort déluré, mais médiocrement propre, était souverain contre la propagation des insectes. Le garçon susdit, jadis valet de chambre du prince G..., se distinguait par l'aisance de ses manières et par son assurance. Portant un habit qui n'avait pas été fait pour lui, des souliers éculés, une serviette sous le bras, la face bourgeonnée, les mains en sueur, il gesticulait sans cesse en lançant quelques petites phrases insinuantes. Tout d'abord il m'avait honoré de sa protection, me jugeant capable d'apprécier son mérite et son usage du monde. Quant à son avenir, c'était une âme désenchantée. — Voulez-vous savoir notre position, me dit-il un jour, représentez-vous des harengs pendus au séchoir. — Il s'appelait Ardalion.

J'eus des visites à faire aux fonctionnaires de la ville. Grâce à Ardalion, je me procurai une calèche et un valet de pied, dépourvus de fraîcheur et fort râpés l'un et l'autre; en revanche, le valet avait une livrée, et la voiture des armoiries. Après mes visites officielles, j'allai chez un ancien ami de mon père, établi à T... depuis longtemps. Il y avait bien vingt ans que je ne l'avais vu. Il s'était marié, il était devenu père de famille, veuf et fort riche par suite de spé-

culations sur les fermages, c'est-à-dire qu'il prêtait aux fermiers sur hypothèque et à gros intérêts. « Courir des risques, c'est, dit-on, faire acte de noblesse (1). » Au fond, il ne courait guère de risques. Tandis que j'étais à causer avec lui, une jeune personne d'environ seize ans, petite, fluette, entra dans le salon, s'avançant sur la pointe du pied, d'un pas léger, mais un peu incertain. — C'est ma fille aînée, me dit mon ami, ma Sophie, que je vous présente. Elle a remplacé ma pauvre femme; elle tient la maison et a soin de ses frères et de ses sœurs. — En la saluant, tandis qu'elle se glissait sur une chaise, je pensais à part moi qu'elle ne ressemblait guère à une maîtresse de maison et à une institutrice. Elle avait une figure tout enfantine, rondelette, avec de petits traits agréables, mais immobiles. Ses yeux bleus, sous des sourcils singulièrement dessinés et également immobiles, regardaient avec une attention étonnée, comme s'ils apercevaient quelque chose d'inattendu. Sa bouche un peu gonflée, — la lèvre supérieure légèrement saillante, — ne souriait pas, et semblait n'avoir jamais souri. Deux taches roses allongées se dessinaient sur ses joues délicates. De chaque côté de son front étroit pendaient en boucles des cheveux blonds et fins. Sa poitrine se soulevait à peine, et ses bras se pressaient contre sa taille avec une sorte de gaucherie rigide. Elle avait une robe bleue tombant sans plis, comme celle d'un enfant, jusqu'à ses pieds. L'impression que produisait cette jeune personne n'était pas celle d'une nature maladive, c'était une énigme à deviner. Pour moi, je ne la pris pas pour une petite provinciale timide, mais je crus trouver un caractère singulier, que je ne m'expliquais pas, qui ne m'inspirait ni attraction ni répulsion; seulement il me sembla que jamais je n'avais rencontré une âme plus sincère. Une sorte de pitié, — oui, de pitié, s'éveillait en moi en pensant à cette jeune vie déjà si sérieuse et si préoccupée. Dieu sait pourquoi! — Elle n'est pas de ce monde, me disais-je, bien que dans l'expression de sa figure il n'y eût rien d'idéal. Évidemment Mlle Sophie entrait au salon uniquement pour remplir son devoir de maîtresse de maison que son père lui avait attribué.

Il se mit à me parler de la vie qu'on menait à T..., de ses plaisirs et de ses agrémens. — On y est bien tranquille, le gouverneur est un peu mélancolique, le maréchal de la noblesse... est garçon; mais à propos, après-demain il y a un grand bal à l'assemblée de la noblesse. Je vous engage à y aller. Vous y verrez de jolies personnes et aussi toutes nos *intelligences*.

Mon ami, en homme qui avait étudié à l'université, aimait à se servir d'expressions savantes. Il les employait avec une apparence d'ironie sous laquelle on sentait son respect pour le style élevé.

(1) Proverbe russe.

D'ailleurs il est reconnu que les spéculations sur les fermages développent chez les gens, avec la solidité des principes, une tendance à la profondeur.

— Oserai-je vous demander si vous irez à ce bal? dis-je à Mlle Sophie. J'avais envie d'entendre le son de sa voix.

— Papa doit y aller, et je l'accompagne. — Sa voix était douce, lente, elle prononçait les mots comme si elle n'avait pas complétement compris.

— Permettez-moi, en ce cas, de vous inviter pour la première contredanse. — Elle baissa la tête en signe de consentement, mais sans m'honorer du moindre sourire.

Je pris congé un instant après, et je me rappelle l'effet singulier que produisit sur moi son regard attentif qui me suivait; involontairement je me retournai, croyant qu'il y avait derrière moi quelqu'un ou quelque chose.

De retour à l'hôtel, où m'attendaient l'éternelle julienne, les côtelettes aux petits pois et une gelinotte brûlée, je dînai à la hâte; puis, assis sur mon divan, je m'abandonnai à mes pensées. Elles roulaient sur l'énigmatique Sophie; mais Ardalion, qui venait de desservir, s'expliqua ma méditation à sa manière. — Il y a bien peu de distractions dans cette ville-ci pour messieurs les voyageurs qui passent, dit-il de son air dégagé en époussetant le dos des fauteuils avec une serviette sale, occupation, comme on sait, ordinaire aux domestiques civilisés; — bien peu de distractions! — Et une grosse pendule à cadran blanc et chiffres violets semblait appuyer de son tintement monotone la remarque d'Ardalion, et répéter après lui : — Bien peu! bien peu! — Pas de concerts, continua-t-il, pas de théâtres... (Il avait voyagé hors de son pays avec son maître, peut-être même était-il allé à Paris; c'est pourquoi il savait bien qu'il ne faut pas dire *kiatr* comme les paysans). — Pas de bals ni de soirées parmi messieurs de la noblesse; rien de tout cela! (Il s'arrêta un moment, probablement pour me permettre de remarquer la pureté de son style.) On ne se voit guère, chacun reste sur son perchoir comme une chouette. Où peuvent aller messieurs les voyageurs? Nulle part en vérité.

Ardalion me jeta un regard oblique. — Écoutez donc, reprit-il après un instant de silence, si par hasard vous vous trouviez en disposition de... — Il me regarda de nouveau en dessous, mais probablement il ne me trouva pas dans la disposition qu'il fallait. Le garçon civilisé se dirigea vers la porte, fit mine de réfléchir, puis, se retournant, s'approcha de moi, et, penché à mon oreille, il me dit avec un sourire enjoué : — Si monsieur voulait voir des morts?

Je le regardai avec stupéfaction. — Oui, continua-t-il à voix basse, nous avons ici un homme pour cela. Mon Dieu, c'est un pau-

vre garçon, sans lettres, et pourtant il fait des choses extraordinaires. Si par exemple on se présente à lui et qu'on veuille voir n'importe quel défunt de sa connaissance, il vous le montre tel quel.

— Comment cela?

— C'est son secret, car bien que ce soit un homme qui n'a pas étudié, à vrai dire, qui ne sait pas dire deux,... il a la foi, il est fort dans les choses divines. Les marchands ont beaucoup de respect pour lui.

— Est-ce qu'on sait cela dans la ville?

— Ceux qui en ont besoin le savent; mais pourtant, à cause de la police, on y fait des façons, parce que, on a beau faire, ces choses-là sont défendues, et pour les gens du peuple... cela fait du scandale. Les gens du peuple, la populace,... vous savez, cela finit toujours par des coups de poing.

— Vous a-t-il fait voir des morts? demandai-je à Ardalion. Je n'aurais pas osé tutoyer un mortel aussi distingué.

Ardalion baissa la tête. — Oui, il m'en a fait voir. Il m'a montré mon père comme s'il était vivant.

Je le regardai avec attention. Il souriait et jouait avec sa serviette; il soutenait mon regard avec condescendance, mais aussi avec fermeté. — Cela est fort curieux, m'écriai-je enfin. Est-ce que je pourrais faire la connaissance de cet homme-là?

— Ce n'est pas impossible, mais il faut d'abord commencer par la maman. C'est une vieille femme respectable, qui vend des pommes en plein air sur le pont. Si vous voulez, je la préviendrai.

— Oui, faites-moi ce plaisir.

Ardalion toussa dans sa main. — Et vous lui ferez un petit cadeau, peu de chose s'entend, car c'est à elle, à la vieille, qu'il faut donner. Moi, de mon côté, je lui expliquerai qu'elle n'a rien à craindre, que vous êtes un voyageur, un homme comme il faut, qui comprend bien que tout cela doit rester secret, et qui ne voudrait pas qu'il lui arrivât de la peine.

Ardalion prit son plateau d'une main, et, imprimant un balancement gracieux à la fois à son épine dorsale et à ce plateau, qu'il tenait en équilibre sur le bout de ses doigts, il se dirigea vers la porte. — Ainsi je puis compter sur vous? lui dis-je comme il se retirait.

— Ayez bon espoir, répondit-il d'une voix assurée. Voyons d'abord la vieille, et nous vous rendrons réponse bien exactement.

Je vous fais grâce de toutes les pensées que me suggéra la révélation du garçon de l'hôtel, j'avouerai seulement que j'attendis la réponse avec impatience. Le soir, assez tard, Ardalion tout penaud m'annonça qu'il n'avait pas trouvé la vieille. Pour l'encourager, je

lui donnai un assignat de trois roubles. Aussi le matin suivant il entrait dans ma chambre le sourire aux lèvres. La vieille consentait à me voir.

— Eh! petit, cria-t-il dans le corridor. Eh! jeune artisan, arrive ici! — Sur quoi entra un enfant de six ans, tout barbouillé de suie, comme un chat de mars, la tête tondue, sans cheveux même par places, portant une robe de chambre à raies toute déchirée et des galoches à ses pieds nus. — Vois-tu, tu vas mener monsieur où tu sais, dit Ardalion en se tournant vers le gamin et me désignant à lui. Quand vous serez arrivé, monsieur, vous n'avez qu'à demander Mastridia Karpovna. — L'enfant fit entendre un petit grognement, et nous nous mîmes en route.

Après avoir marché assez longtemps par les rues non pavées de la ville de T..., nous nous trouvâmes dans une des plus désertes et des plus misérables. Mon guide s'arrêta devant une vieille maisonnette de bois à deux étages, et, s'essuyant le nez à la manche de sa souquenille, il me dit : — C'est ici; la porte à droite. — Je montai le perron, j'entrai dans un petit vestibule, et je frappai à droite. Une porte basse avec des ferrures rouillées s'entr'ouvrit, et je me trouvai en présence d'une grosse vieille femme en casaque de couleur cannelle, doublée de peau de lièvre, un mouchoir de couleur sur la tête.

— Mastridia Karpovna? lui demandai-je.

— A vous servir, monsieur, répondit-elle d'une voix glapissante. Soyez le bienvenu. Monsieur veut-il s'asseoir?

La chambre était encombrée d'une quantité de vieilles nippes, de chiffons, de coussins, de matelas, de sacs, si bien qu'il n'était pas facile de s'y retourner. Le soleil y entrait à peine par deux petites fenêtres couvertes de poussière; dans un coin, derrière un tas de paniers posés les uns sur les autres, sortait un bruit étrange. On soupirait, on geignait. Était-ce un enfant malade, un petit chien?... Je m'assis, et la vieille se tint debout devant moi. Son visage était jaune, presque diaphane et comme de cire. Ses lèvres avaient disparu, et l'on ne reconnaissait sa bouche, perdue au milieu de ses rides, qu'à une fente transversale. Une mèche de cheveux blancs s'échappait de dessous son mouchoir de tête. Quoique profondément enfoncés sous son front proéminent, ses yeux gris, bordés de rouge, brillaient comme des charbons. Son nez, pointu comme une alène, flairait l'air sournoisement.

— Oh! oh! ma commère, me dis-je à moi-même, tu es une fine mouche, toi!

Elle sentait légèrement l'eau-de-vie.

Je lui exposai le but de ma visite, dont elle devait d'ailleurs être

déjà prévenue. Elle m'écouta en clignotant des yeux, tandis que son nez semblait s'allonger comme le bec d'une poule qui va picoter un grain de blé.

— Oui, oui, me dit-elle enfin, Ardalion Matveïtch nous a dit comme cela... que monsieur aimerait à voir ce que sait faire notre enfant... Seulement c'est que nous craignons...

— Quant à cela, lui dis-je en l'interrompant, vous pouvez être bien tranquille... Je ne suis pas un mouchard.

— Oh! mon petit père, que nous dites-vous là? s'écria la vieille. Qui est-ce qui oserait penser pareille chose d'un monsieur comme vous? Et puis, à propos de quoi nous moucharder? Est-ce que nous aisons quelque chose de mal? Mon pauvre enfant, monsieur, n'est pas de ceux qui voudraient faire ce qu'il ne faudrait pas,... ni se mêler de vilaines sorcelleries... Ah! Dieu garde, et la très sainte mère de Dieu! (Ici la vieille se signa trois fois.) Dans tout le gouvernement, il n'y en a pas un pour jeûner et prier comme lui, monsieur. Même c'est pour cela qu'il a obtenu cette grâce-là... Que voulez-vous? ce n'est pas œuvre de ses mains; cela vient d'en haut, mon doux monsieur... Oui...

— Eh bien! lui dis-je, c'est affaire conclue. Quand pourrai-je voir votre fils?

La vieille se remit à clignoter des yeux, et deux fois tira d'une de ses manches son mouchoir de poche pour le remettre dans l'autre manche. — C'est que, monsieur, voyez-vous, monsieur, nous avons peur...

— Mastridia Karpovna, veuillez prendre ceci, lui dis-je en lui donnant un assignat de dix roubles.

De ses doigts tordus et gonflés, pareils aux serres charnues d'un hibou, la vieille saisit le billet et le fourra dans sa manche; puis, après avoir fait mine de réfléchir, elle se frappa les genoux de ses mains, comme si elle prenait une résolution soudaine.

— Viens-t'en ici ce soir, mon cher monsieur, me dit-elle, non plus de sa voix ordinaire, mais d'un ton plus grave et plus solennel. Pas dans cette chambre-ci, mais tu auras la bonté de monter au second. A gauche, il y a une porte, ouvre-la, et tu entreras, mon bon monsieur, dans une chambre vide, et dans cette chambre tu verras une chaise. Assieds-toi sur cette chaise et attends, et, quoi que tu voies, ne dis pas un mot et ne fais rien. Et ne t'avise pas de causer avec mon fils, parce que... il est trop jeune, et avec cela il tombe du haut mal. Il est facile de l'effrayer... Il tremble, il tremble comme un poulet,... pauvre petit!

Je regardais Mastridia. — Vous dites qu'il est tout jeune; mais, s'il est votre fils...

— Fils de l'âme, mon petit père, fils de l'âme! J'en ai beaucoup

d'orphelins, moi, ajouta-t-elle en faisant un signe de tête dans la direction du coin où j'avais entendu geindre. Hélas! seigneur mon Dieu, très sainte mère de Dieu! Et vous, mon petit père, mon bon monsieur, je vous en prie, avant de venir, ayez la bonté de penser un petit peu fortement à n'importe qui de vos défunts parens ou amis, qu'ils puissent avoir le royaume des cieux! Repassez un peu, à part vous, vos défunts, et celui que vous aurez choisi, ayez-le bien dans la tête, tenez-le bien, pour quand mon petit garçon viendra.

— Faudra-t-il dire à votre fils la personne que...?

— Du tout, du tout, mon petit père, pas un mot! Il saura bien découvrir dans vos pensées ce qu'il lui faudra. Seulement mettez-vous bien dans l'esprit la personne défunte, et puis à votre dîner buvez un petit peu de vin,... un verre, deux, trois verres. Le vin ne gâte jamais rien. — La vieille sourit, se lécha les lèvres, et, portant la main devant sa bouche, laissa échapper un soupir.

— Ainsi à sept heures et demie, lui dis-je en me levant.

— Sept heures et demie, mon petit père, monsieur, me répondit avec assurance Mastridia Karpovna.

Je rentrai à mon hôtel. Je ne doutais pas qu'on ne me préparât quelque mystification; mais comment s'y prendrait-on, voilà ce qui excitait ma curiosité. Je n'échangeai que quelques mots avec Ardalion. — A-t-elle consenti? me demanda-t-il en fronçant le sourcil, et sur ma réponse affirmative il s'écria: « C'est un ministre que cette vieille! » Selon le conseil du ministre, je me mis à passer en revue les morts de ma connaissance, et après une assez longue méditation mon choix s'arrêta sur un vieillard mort depuis longtemps, un Français qui avait été mon précepteur. Ce n'était pas une attraction particulière pour le personnage qui me le fit choisir, mais c'était une figure originale, n'ayant aucun rapport avec celles de ce temps-ci, et qu'il était impossible de contrefaire. Il avait une tête énorme, entourée de cheveux touffus, blancs, peignés en arrière, avec d'épais sourcils noirs, un nez crochu et deux verrues lilas au milieu du front. Il portait un habit vert à boutons de métal poli, un gilet rayé à revers droits, un jabot et des manchettes. — S'il me montre mon vieux Deserre, me disais-je, je conviendrai qu'il est réellement sorcier.

A dîner, selon le conseil de la vieille, je bus une bouteille de Lafitte, *premier choix*, au dire d'Ardalion, ayant un fort goût de liége brûlé et laissant au fond du verre un épais précipité de bois de Campêche.

Exactement à sept heures et demie je me trouvais devant la maison de l'honorable Mastridia Karpovna. Tous les volets étaient fermés, mais la porte était ouverte. J'entrai dans la maison, je grimpai un escalier branlant, et au second étage, ayant ouvert la porte

à gauche, comme la vieille me l'avait recommandé, je me trouvai dans une chambre assez grande, mais démeublée, faiblement éclairée par une chandelle posée sur l'enseuillement de la fenêtre. En face de la porte, contre la muraille, était une chaise de paille. Je mouchai la chandelle, je m'assis sur la chaise et j'attendis.

Les dix premières minutes passèrent assez vite. Dans cette chambre, il n'y avait absolument rien pour attirer l'attention; mais au moindre petit bruit que j'entendais, je regardais la porte. Le cœur me battait. Après les dix premières minutes, dix autres encore, puis une demi-heure, trois quarts d'heure..., rien ne bougeait. De temps en temps je toussais, afin d'avertir de ma présence. Je commençai à frapper du pied; l'impatience me gagnait. Être mystifié de cette manière n'était pas mon compte. L'envie me vint de me lever, de prendre la chandelle et de descendre... Je regardai la chandelle dont la mèche allongée s'était recouverte d'un gros champignon, et en tournant mes regards vers la porte je frissonnai involontairement... Un homme debout s'appuyait contre cette même porte. Il était entré si vite et si doucement que je n'avais rien entendu.

Il avait une simple capote bleue; il était de taille moyenne et assez robuste en apparence. Les mains derrière le dos et avançant la tête, il me regardait fixement. La faible lumière de la chandelle ne me permettait pas de bien distinguer ses traits; je n'apercevais qu'une masse de cheveux en désordre, retombant sur son front, de grosses lèvres tordues et des yeux presque blancs. J'allais lui adresser la parole quand je me rappelai l'injonction de Mastridia, et je n'ouvris pas la bouche. L'homme me regardait toujours fixement, et moi je le regardais de même, quand, chose étrange, tout d'un coup, je me sentis saisi par un mouvement de peur, et, involontairement docile à la leçon qui m'avait été faite, je me mis à penser à mon vieux précepteur. Toujours mon homme était devant la porte, respirant péniblement comme celui qui gravit une montagne ou qui porte un fardeau; mais ses yeux semblaient s'élargir et se rapprocher de moi, et je me sentais mal à l'aise sous ce regard inflexible, lourd et menaçant. Par momens, ses yeux s'allumaient intérieurement d'un feu sinistre, tel que j'en avais remarqué dans l'œil d'un lévrier prêt à *piller* un lièvre, et, tel qu'un lévrier, mon homme s'attachait à suivre mon regard lorsque j'essayais un *crochet*, c'est-à-dire quand je détournais les yeux.

Je ne saurais dire combien de temps cela dura : une minute, peut-être un quart d'heure; lui, toujours me regardant fixement, moi, toujours plus mal à l'aise, effrayé et pensant à mon Français. Deux ou trois fois j'essayai de me dire : Quelle bêtise, quelle comédie! Je voulus rire, hausser les épaules... Non, ma volonté s'arrêtait comme *figée*, je ne trouve pas d'autre terme pour expri-

mer ce qui se passait en moi. Je me sentais captivé, enchaîné. Tout à coup mon homme quitta la porte et fit un pas ou deux vers moi, puis il me sembla qu'il sautait à pieds joints et se rapprochait encore... puis encore, puis encore... Ses yeux menaçans restaient obstinément fixés sur les miens, tandis que ses mains demeuraient croisées derrière son dos et qu'il respirait toujours plus fortement. Ces sauts me semblaient ridicules; mais ma terreur n'en devenait pas moindre, et en même temps, ce que je ne puis m'expliquer, je me sentais pris de somnolence. Mes paupières se fermaient... Cette figure aux cheveux ébouriffés, aux yeux blanchâtres, parut se dédoubler devant moi... et aussitôt disparut... Je frissonnai. Il était de nouveau entre la porte et moi, et toujours plus près... Puis encore il disparut... comme dans un brouillard... Un instant après, je le revoyais... Plus rien... Encore, le voilà, et plus près, toujours plus près!... et sa respiration étranglée, devenue une espèce de râlement, tombait sur moi. De nouveau un brouillard confondit tout, et de ce brouillard je vois sortir des cheveux blancs peignés en arrière et la tête de mon vieux précepteur. Oui, voilà ses verrues, ses sourcils noirs, son nez crochu; voilà son habit vert, ses boutons de métal, son gilet rayé et son jabot!... Je poussai un cri, et me levai de ma chaise... Le vieillard avait disparu, et à sa place je voyais l'homme à la redingote bleue. Il se dirigeait en chancelant vers la muraille, s'y appuya de la tête et des deux mains, et, râlant comme un cheval qui corne, il s'écria d'une voix sourde : — Du thé! — Aussitôt Mastridia, venue je ne sais d'où, courut à lui : — Vasinka, Vasinka! lui dit-elle en essuyant précipitamment la sueur qui coulait à flots de son front et de ses cheveux. J'allais m'approcher quand d'une voix déchirante elle s'écria : — Mon cher monsieur, mon père chéri, ne le tuez pas! allez-vous-en, pour l'amour du Christ! — J'obéis. Elle, se tournant vers son fils : — Mon père nourricier, ma petite colombe, lui disait-elle pour le calmer, tout de suite tu auras du thé, tout de suite. Et vous, mon petit père, allez chez vous prendre une petite tasse de thé. — Je sortis.

De retour à l'hôtel, je suivis le conseil de Mastridia et me fis apporter du thé. J'étais fatigué, abattu. — Eh bien, me demanda Ardalion, vous y êtes allé? vous avez vu?

— On m'a montré quelque chose, répondis-je, que..., je l'avoue, je n'attendais pas.

— C'est un homme d'une grande sagesse, dit Ardalion en posant le samovar... Les marchands ont pour lui la plus grande considération.

Dans mon lit, en méditant sur mon aventure, je m'imaginai y trouver une explication. Cet homme sans doute possédait un pouvoir magnétique considérable. Agissant sur mes nerfs par des moyens

à moi inconnus, il avait réveillé l'image de mon précepteur d'une manière si vive et si précise que j'avais cru qu'elle s'offrait à moi, que je l'avais devant les yeux... La science connaît ces *métastases*, ces déplacemens de sensations. Fort bien; mais la force qui produit de pareils effets demeure toujours un mystère inexplicable. — J'ai beau faire, pensai-je, j'ai vu de mes yeux mon vieux précepteur qui est mort.

Le lendemain était le jour du bal à l'assemblée de la noblesse. Le père de Sophie passa chez moi, et me rappela l'invitation que j'avais faite à sa fille. A dix heures du soir, j'étais à mon poste avec elle au milieu d'une salle fort éclairée, dansant des contredanses françaises au grondement terrible d'une musique militaire. Il y avait énormément de monde, beaucoup de dames, et d'assez jolies femmes; mais la palme entre toutes appartenait à ma compagne, bien qu'il y eût dans sa physionomie quelque chose de bizarre. Je remarquai que ses paupières ne s'abaissaient que très rarement, et que l'expression de franchise de ses yeux rachetait à peine ce qu'ils avaient d'étrange; mais elle était bien faite, et tous ses mouvemens étaient gracieux, quoique timides. Lorsqu'en valsant sa taille se cambrait et qu'elle penchait son col délicat sur son épaule droite, comme pour s'éloigner de son cavalier, on n'aurait pu imaginer rien de plus jeune et de plus chaste. Elle était tout en blanc, avec une croix de turquoises attachée par un ruban noir.

Je l'invitai pour la mazurka et j'essayai de causer avec elle, mais elle me répondait par monosyllabes et comme à regret; en revanche, elle écoutait avec attention et ses traits exprimaient cet étonnement pensif qui m'avait intrigué la première fois que je l'avais vue. Pas l'ombre de coquetterie dans toute sa personne; jamais un sourire, et ces yeux fixés imperturbablement sur ceux de son interlocuteur, — ces yeux qui, dans ce moment même, semblaient voir autre chose que ce que tout le monde voyait... Étrange créature! A la fin, ne sachant comment l'intéresser, l'idée me vint de lui raconter mon aventure de la veille.

Elle m'écouta avec une curiosité évidente; mais, contre mon attente, elle ne montra aucune surprise à mon récit, et me demanda seulement si l'homme ne se nommait pas Vassili. Je me rappelai que la vieille l'avait appelé devant moi Vasinka. — Oui, répondis-je; il s'appelle Vassili; le connaîtriez-vous?

— Il y a ici un saint homme nommé Vassili, dit-elle. Je pensais que ce devait être lui.

— La sainteté n'a rien à voir ici, répliquai-je; c'est un effet du magnétisme, un fait intéressant pour les docteurs et les naturalistes. J'essayai de lui exposer ce que c'est que cette force particulière qu'on appelle le magnétisme, au moyen de laquelle la volonté d'un

individu est soumise à celle d'un autre individu, etc.; mais, à dire la vérité, mes argumens un peu confus ne parurent faire aucune impression sur elle. Sophie m'écoutait, laissant tomber sur ses genoux ses mains croisées, qui tenaient un éventail. Elle était absolument immobile, aucun de ses doigts ne remuait, et il me semblait que toutes mes paroles rejaillissaient loin d'elle comme si elles fussent tombées sur une statue de marbre. Elle les comprenait, mais il était évident qu'elle avait ses idées à elle, bien arrêtées et inébranlables.

— Vous n'admettez pourtant pas les miracles? m'écriai-je à la fin.

— Assurément je les admets, répondit-elle tranquillement. Comment ne pas admettre les miracles? Est-ce que l'Évangile ne nous dit pas qu'avec de la foi, autant qu'un grain de sénevé, on peut remuer les montagnes? Qu'on ait de la foi, et on fera des miracles.

— Il faut qu'il y ait peu de foi dans ce temps-ci, répondis-je, car on n'entend pas parler de miracles.

— Il y en a pourtant; vous-même en avez vu. Non, la foi n'a pas disparu aujourd'hui, mais le commencement de la foi...

— Le commencement de la sagesse, interrompis-je, c'est la crainte de Dieu.

— Le commencement de la foi, continua-t-elle sans se troubler, c'est l'abnégation, l'humilité...

— L'humilité aussi? lui demandai-je.

— Oui, l'humilité! L'orgueil, l'arrogance, la présomption, voilà ce qu'il faut détruire, ce qu'il faut déraciner. Vous parliez tout à l'heure de la volonté,... il faut aussi qu'elle soit brisée.

J'enveloppais de mon regard toute la figure de cette jeune fille qui prêchait ainsi. — La petite ne badine pas, me disais-je à moi-même. — Je regardai nos voisins de la mazurka : ils m'observaient, et il me sembla que mon étonnement les amusait. Un d'eux me souriait d'un air sympathique, et semblait me dire : — Eh bien! n'avons-nous pas notre demoiselle phénomène? Nous la connaissons, allez.

— Et vous, mademoiselle, repris-je, avez-vous essayé de briser votre volonté?

— Chacun est tenu de faire ce qui lui paraît la vérité, répondit-elle d'un ton un peu dogmatique.

— Permettez-moi de vous demander, repris-je après un moment de silence, si vous croyez possible d'évoquer les morts?

Sophie secoua doucement la tête. — Il n'y a pas de morts!

— Comment, il n'y en a pas?

— Il n'y a pas d'âmes mortes. Elles sont immortelles et peuvent toujours paraître, si elles veulent. Elles sont sans cesse autour de nous.

— Comment? Supposez-vous, par exemple, qu'à côté de ce major de garnison au nez rouge il peut se trouver une âme immortelle?

— Pourquoi pas? La lumière du soleil éclaire bien son nez, et la lumière du soleil, de même que toute lumière, vient de Dieu. Et que signifient les apparences? Pour celui qui est pur, il n'y a rien d'impur. Seulement il faut trouver un maître, trouver un guide.

— Permettez, permettez, dis-je, non sans un peu de méchanceté; vous voulez un guide... Votre confesseur, à quoi vous sert-il donc?

Sophie me regarda froidement. — Je crains que vous ne veuillez vous amuser à mes dépens. Mon confesseur me dit ce que je dois faire, et moi, j'ai besoin d'un guide qui me montre lui-même, par son exemple, comment on se sacrifie.

Elle leva les yeux au plafond. Ce visage de jeune fille, avec cette expression de rêverie immobile, d'extase profonde et continuelle, me rappelait les madones de Raphaël..., pas celles de sa dernière manière, qui ont toutes mes préférences. — J'ai lu quelque part, continua-t-elle sans se tourner vers moi et presque sans remuer les lèvres, qu'un grand seigneur voulut être enterré sous le seuil d'une église, afin que tous ceux qui entreraient le foulassent aux pieds... Voilà ce qu'il faut faire de son vivant...

Boum! boum! tarararara! Les instrumens de cuivre retentirent. J'avoue que notre conversation au milieu d'un bal était fort excentrique. Involontairement elle éveillait en moi des pensées... d'une nature entièrement opposée à la dévotion. Je profitai d'une invitation faite à ma dame dans une des figures de la mazurka pour laisser tomber notre discussion quasi théologique. Un quart d'heure après, je ramenais Mlle Sophie à son père, et le surlendemain je partis. Bientôt l'image de cette jeune personne au visage enfantin, à l'âme impénétrable comme le marbre, s'effaça de ma mémoire.

Deux ans se passèrent, et cette image se reproduisit encore; voici comment. Je causais avec un de mes camarades qui revenait d'une tournée dans la Russie méridionale. Il avait passé quelques jours à T... et me donnait des nouvelles de ce pays. — A propos, s'écria-t-il, tu connais sans doute V... G... B...?

— Parfaitement.

— Et sa fille Sophie, tu la connais aussi?

— Je l'ai vue deux fois.

— Figure-toi qu'elle a pris la clé des champs.

— Comment cela?

— Oui. Voilà trois mois qu'elle a disparu et qu'on n'a plus de ses nouvelles. Et le plus drôle, c'est que personne ne peut dire avec

qui elle s'est enfuie. Impossible de rien découvrir! Pas le moindre soupçon. Elle avait refusé tous les partis. C'était la modestie, la réserve personnifiée. Voilà mes prudes et mes dévotes! Ç'a été un scandale diabolique dans tout le gouvernement de T... Son père est au désespoir... Et quel besoin avait-elle de se faire enlever? Son père aurait fait tout ce qu'elle aurait voulu. C'est incompréhensible! Tous les lovelaces du gouvernement..., pas un ne manque à l'appel.

— Et on ne l'a pas encore rattrapée?

— Comme si elle était tombée à l'eau. Une jolie fille à marier de moins, voilà qui est triste!

Cette nouvelle me surprit fort; elle bouleversait toutes les idées que je m'étais faites sur Sophie B...; mais il arrive tant de choses singulières!

Pendant l'automne de cette même année, mon service m'obligea d'aller dans le gouvernement de S..., sur la route de T..., comme on sait. Par un temps pluvieux et froid, les rosses de la poste tiraient à grand'peine mon léger tarantas dans la boue d'une route effondrée. La journée avait été, il m'en souvient, des plus malheureuses. Trois fois nous nous étions embourbés jusqu'au moyeu. Mon cocher, à chaque pas, me jetait dans une ornière, et quand, à force de crier et de jurer, il en était dehors, il retombait aussitôt dans une autre plus profonde, si bien que le soir, arrivant harassé au relais, je résolus de passer la nuit dans la maison de poste. On me conduisit dans une chambre où je trouvai un vieux divan de bois, un parquet tout de travers, une tenture en papier toute déchirée. Cela sentait le *qvas*, la vieille natte, l'oignon et même la térébenthine. Les mouches s'y ébattaient en immenses essaims; pourtant on y était à l'abri de la pluie, qui pour lors tombait à seaux. Je dis qu'on m'apportât un samovar, et, assis sur le divan, je m'abandonnai à ces pensées couleur... non de rose, familières à tous ceux qui voyagent en Russie. Elles furent interrompues par un grand bruit dans la salle commune, dont ma chambre n'était séparée que par une mince cloison. C'était un grincement aigu de ferrailles semblable au frottement d'une chaîne, mais il était dominé par une rude voix d'homme criant à tue-tête: — Dieu bénisse tous les habitans de ce logis! Dieu bénisse! Dieu bénisse! Amen! amen! Arrière, Satan! — La voix traînait la dernière syllabe de chaque mot d'une façon presque sauvage; puis j'entendis un profond soupir et comme un corps très pesant qui tombait sur un banc en faisant résonner la chaîne.

— Akoulina! servante de Dieu, viens-t'en, reprit la voix. Regarde : misère et bénédiction! Ha, ha, ha! Pouah! Seigneur mon Dieu, seigneur mon Dieu, seigneur mon Dieu! (On eût dit un diacre au chœur.) Seigneur Dieu, souverain de mon cœur! pardonne à

mes méfaits. Oh! oh! oh! Pouah! Fi! et bénis cette maison à la septième heure!

— Qu'est-ce que cela? demandai-je à l'hôtesse, qui m'apportait le samovar.

— Ah! mon Dieu, répondit-elle en chuchotant avec empressement, c'est un saint homme de Dieu. Il n'y a pas longtemps qu'il est venu dans notre pays; il a bien voulu visiter ma maison, et par un temps comme celui-ci! il ruisselle, mon bon monsieur, c'est comme une rivière,... et les chaînes qu'il porte,... c'est une pitié!

— Bénis Dieu, bénis Dieu, recommença la voix. Akoulina, Akoulina-Akoulinouchka, mon amie! où est notre paradis?... notre paradis de beauté? Au désert, notre paradis... notre doux paradis... Que cette demeure, pour étrenne de ce siècle, reçoive la paix!... Oh! oh! oh! — La voix murmura quelques mots incompréhensibles, et tout d'un coup, après un bâillement prolongé, j'entendis comme un rire enroué. Ce rire semblait involontaire, et chaque fois qu'il s'était produit, l'homme crachait avec indignation, comme s'il se reprochait son accès de gaîté (1).

— Hélas! mon Dieu! dit l'hôtesse en se parlant à elle-même avec beaucoup d'émotion, Étienne, mon mari, n'est pas ici! Voilà un malheur! Il dit des choses si consolantes, et moi, pauvre femme, je n'y comprends rien. — Elle sortit en hâte.

Il y avait une fente à la cloison, j'y mis l'œil et je vis un « innocent (2) » assis sur un banc et me tournant le dos. Je ne voyais qu'une tête énorme, grosse comme un chaudron à bière, des cheveux hérissés, un large dos voûté, couvert de haillons rapiécés et ruisselant d'eau. A genoux en face de lui, sur l'aire de terre battue, était une femme d'apparence maladive, portant une casaque mouillée, et sur la tête un mouchoir foncé qui lui retombait sur les yeux. Elle faisait tous ses efforts pour ôter les bottes de l'innocent; mais ses doigts glissaient sur le cuir détrempé et couvert de boue. La maîtresse de la maison, les mains croisées sur sa poitrine, contemplait avec béatitude le saint homme, qui continuait à grommeler des phrases inintelligibles.

Enfin la femme parvint à lui ôter ses bottes, mais peu s'en fallut qu'elle ne tombât à la renverse. Sans s'arrêter, elle se mit à défaire les bandes de toile qui couvraient, au lieu de bas, les pieds de l'innocent. Il avait une plaie sur le cou-de-pied... Je quittai ma fente avec dégoût.

(1) Coutume superstitieuse des Slaves. Après son rire involontaire, le fou crache, comme indigné contre lui-même pour avoir cédé à une instigation du diable.

(2) *Yourodivyi*, un fou par dévotion, qui mène une vie errante en s'imposant de rudes pénitences. Le peuple accorde un respect religieux à ces êtres que *Dieu a touchés*, et qui méprisent tous les biens terrestres.

— Est-ce que vous ne prendriez pas une petite tasse de thé, mon bon père? lui demanda humblement la maîtresse de poste.

— De quoi s'avise-t-elle? répondit l'innocent; choyer une guenille pécheresse... oh! oh! oh! J'en voudrais briser tous les os, et elle... du thé!... Oh! oh! ma respectable bonne dame, Satan est fort chez nous... Sur lui tombe le froid, sur lui la famine, et les cataractes du ciel, les pluies qui transpercent; mais il vit toujours... Souviens-toi du jour de l'intercession de la mère de Dieu! Tu verras ce qui t'arrivera... Tu verras!...

L'hôtesse poussa un léger soupir d'étonnement.

— Seulement écoute-moi. Donne tout, donne ta tête, donne ta chemise... On ne demande pas : donne toujours! parce que Dieu te voit. Lui faut-il beaucoup de temps pour éparpiller ton toit? Il t'a donné, le bienfaiteur t'a donné du pain... Mets-le dans le poêle... Oui, il voit tout, tout... Tu sais bien, l'œil dans le triangle (1). A qui?

L'hôtesse se signa à la dérobée sous son fichu.

— Vieil ennemi, dur comme dia-mant! s'écria tout à coup le malheureux insensé : dia-mant! dia-mant! — Et il grinçait des dents avec fureur. —Vieux serpent! Mais Dieu ressuscitera, oui, il ressuscitera et il dispersera ses ennemis... Je réveillerai les morts... Je marcherai sur son ennemi... Ah! ah! ah! — Pouah!

— N'auriez-vous pas un peu d'huile, demanda une autre voix que j'entendais à peine. Je voudrais en mettre sur sa plaie... J'ai sur moi un linge propre.

Je regardai de nouveau à la fente. La femme était toujours occupée de la jambe de l'innocent. — C'est la Madeleine, me dis-je.

— Tout de suite, tout de suite, ma colombe, dit l'hôtesse. — Et elle courut à ma chambre prendre avec une cuiller l'huile de la lampe allumée devant les images.

— Quelle est la femme qui l'accompagne? lui demandai-je.

— Nous ne savons pas, mon petit père, qui elle est; mais elle fait son salut... Peut-être que c'est pour ses péchés; mais lui, quel saint homme que c'est!

— Akoulinouchka, ma chère enfant, ma fille bien-aimée,... reprit l'innocent, et tout à coup il fondit en larmes. Sa compagne, toujours à genoux devant lui, leva les yeux...

— O ciel! me dis-je, où donc ai-je vu ces yeux-là?

L'hôtesse rentra avec l'huile. La femme acheva le pansement, et, se relevant, demanda s'il serait possible d'avoir place dans un grenier avec un peu de foin... Vassili Nikititch aime beaucoup à coucher sur le foin.

— Comment donc! certainement, répondit l'hôtesse. Venez-vous-

(1) L'œil céleste, qui se trouve dans un triangle sur la plupart des images grecques.

en, mon petit père, dit-elle à l'innocent. Séchez-vous, reposez-vous. — Le fou en geignant se leva lentement du banc où il était assis. La chaîne qu'il portait se mit à tinter, et comme il se retournait pour chercher les saintes images, je vis sa figure en plein, tandis qu'il faisait de grands signes de croix du revers de sa main.

Je le reconnus à l'instant; c'était ce Vassili qui m'avait fait voir mon défunt précepteur. Ses traits avaient peu changé, mais son expression était encore plus sauvage, encore plus farouche. Ses joues pendantes étaient couvertes d'une barbe hérissée. Ses haillons pleins de fange, sa mine hideuse, inspiraient plus de dégoût que de terreur. Il continuait ses signes de croix tout en promenant un regard stupide sur le sol, dans les coins de la chambre; il avait l'air d'attendre quelque chose.

— Vassili Nikititch! dit sa compagne en le saluant humblement. Il releva la tête, et, essayant de faire un pas, chancela et faillit tomber. Elle s'avança aussitôt et le soutint en lui prenant le bras. La voix, la taille de cette femme, indiquaient qu'elle était jeune; mais il était impossible de voir son visage.

— Akoulinouchka, mon amie!... dit l'insensé en traînant la voix et en ouvrant une bouche énorme; en même temps il se frappait la poitrine et faisait entendre un long gémissement qui semblait venir du fond de l'âme. Tous les deux sortirent en suivant l'hôtesse.

Je demeurai quelque temps encore sur mon dur canapé à réfléchir sur ce que je venais de voir. Mon magnétiseur avait fini par devenir un innocent. Voilà où l'avait conduit ce pouvoir qu'il était impossible de méconnaître en lui.

Le matin, je voulus me mettre en route; la pluie n'avait pas cessé, mais je ne pouvais m'arrêter plus longtemps. Sur le visage de mon domestique, qui m'apportait de quoi me faire la barbe, je remarquai une sorte de sourire sardonique contenu, dont je savais bien la cause. A coup sûr, il venait d'apprendre quelque chose d'extraordinaire et qui n'était pas à la gloire des maîtres. Évidemment il était impatient de m'en faire part.

— Eh bien! lui dis-je enfin, qu'y a-t-il?

— Monsieur a vu l'innocent d'hier?...

— Oui, eh bien?

— Et sa compagne, monsieur l'a vue aussi?

— Oui.

— C'est une dame... de la noblesse.

— Allons donc!

— Comme j'ai l'honneur de vous le dire. Des marchands de T... ont passé par ici et l'ont reconnue. Ils ont nommé sa famille; seulement j'ai oublié comment ils l'appellent.

Il me sembla qu'un éclair passait devant mes yeux. — L'innocent est-il encore ici? lui demandai-je.

— Oui, il n'est pas encore parti. Mon gaillard est là sous la porte qui leur sert un plat de son métier. Il leur en conte de belles, il sait ce que cela lui rapporte. — Mon domestique appartenait à cette classe de serviteurs éclairés dont Ardalion faisait partie.

— Et la demoiselle est avec lui?

— Oui, elle fait aussi son service.

Je sortis sur le perron et vis l'innocent. Il était assis au-dessous de la porte sur un banc qu'il tenait à deux mains, dandinant à droite et à gauche sa tête baissée comme une bête féroce en cage. Les touffes épaisses et crépues de ses cheveux allaient et venaient, ainsi que ses grosses lèvres pendantes, d'où sortait un murmure étrange et qui ne ressemblait pas à la voix humaine. Sa compagne cependant se lavait la figure à un seau suspendu près du puits. Elle n'avait pas encore remis son mouchoir de tête, et achevait sa besogne à quelques pas de la porte, se tenant sur une petite planche au-dessus de la mare au fumier. Je la regardai, et, maintenant qu'elle était tête nue, je frappai des mains d'étonnement. Sophie B... était devant moi! Au bruit, elle se retourna et fixa sur moi ses yeux bleus immobiles comme autrefois. Elle était bien changée. Le hâle avait donné à son teint une nuance uniforme de jaune rougeâtre, son nez s'était effilé, ses lèvres s'étaient rétrécies. Cependant elle n'était pas devenue laide, mais à son ancienne expression de rêverie et d'étonnement s'en joignait une nouvelle : c'était un air de résolution, presque de hardiesse et d'enthousiasme concentré. Sur ce visage, plus la moindre trace de grâce enfantine.

Je m'approchai. — Sophie Vladimirovna, m'écriai-je, est-ce vous dans ce costume et dans cette compagnie?...

Elle frissonna, me regarda encore plus fixement comme pour reconnaître qui lui adressait la parole; mais, sans me répondre un mot, elle courut à son compagnon.

— Akoulinouchka, bégaya l'innocent avec un profond soupir, nos péchés, nos péchés...

— Vassili Nikititch, partons tout de suite, tout de suite, entendez-vous? lui dit-elle, tout en jetant d'une main son mouchoir sur sa tête, tandis que de l'autre elle soulevait le coude de l'insensé. Allons, Vassili Nikititch, ici il y a du danger!

— Je viens, je viens, ma petite mère, répondit l'innocent avec soumission, et, portant tout son corps en avant, il se souleva de son siége. — Seulement il faudrait quelque chose pour attacher la bonne petite chaîne.

Je courus après Sophie, je me nommai, je la suppliai de m'écouter, d'entendre un mot seulement. Je cherchai à la retenir en lui

disant que la pluie qui tombait à flots pourrait lui faire le plus grand mal, ainsi qu'à son compagnon. Vainement je lui parlai de son père... Une animation méchante, impitoyable, s'était emparée d'elle. Sans faire la moindre attention à mes paroles, ses lèvres serrées, la respiration entrecoupée, elle pressait son compagnon tout ahuri, lui adressait à voix basse quelques mots d'un ton impérieux, l'entourait d'un bras et de l'autre soutenait sa chaîne. En un instant, elle lui avait enfoncé sur les yeux une mauvaise casquette d'enfant, lui avait mis son bâton à la main, elle-même avait jeté la besace sur son épaule,... et déjà ils étaient sur la route. Je n'avais pas de droit pour l'arrêter, et d'ailleurs qu'aurais-je pu faire? Elle entendit mon dernier appel désespéré et ne tourna pas la tête. Soutenant son *saint homme*, elle s'avançait à grands pas sous une pluie battante, au milieu de la boue noire qui couvrait la route. Un instant, je suivis les deux figures de Sophie et du fou au milieu du brouillard; à un tournant, ils disparurent, et je ne les revis plus.

Je rentrai dans ma chambre consterné, abasourdi. Je ne pouvais comprendre qu'une jeune fille bien élevée, riche, abandonnât ainsi sa maison, sa famille, ses amis, renonçât à toutes ses habitudes, à tout le bien-être de l'existence, et pourquoi? Pour courir après un vagabond imbécile et s'en faire la servante! Impossible de s'arrêter un instant à l'idée qu'une passion capricieuse, un amour dénaturé eût été le mobile de sa résolution. Il suffisait de regarder l'ignoble figure de son saint homme pour rejeter une pareille supposition. Non, Sophie était restée pure, et, comme elle me l'avait dit une fois, pour elle, il n'y avait rien d'impur. Je ne comprenais pas son coup de tête, mais je ne la condamnai pas, de même que je ne condamne pas d'autres jeunes âmes qui se sont sacrifiées à ce qu'elles croyaient la vérité, à ce qu'elles croyaient leur vocation. Je regrette sa fuite insensée, mais je ne puis lui refuser ni une certaine admiration, ni même mon respect. Elle était sincère quand elle me parlait d'abnégation et d'humilité..., et, pour elle, penser et agir c'était même chose. Elle avait cherché un directeur, un guide, et elle l'avait trouvé... mais où, grand Dieu!

Elle avait voulu subir l'humiliation, elle avait voulu être foulée aux pieds... Plus tard, j'ai entendu dire que sa famille l'avait enfin retrouvée et que la brebis perdue était rentrée au bercail; mais elle n'y demeura pas longtemps et mourut bientôt en silence, avec son secret.

Paix à ton cœur, pauvre être incompréhensible! Vassili Nikititch probablement promène encore sa folie. Ces gens-là ont une santé de fer.

IV. TOURGUENEF.

LES

CONDITIONS DE LA VIE

CHEZ LES ÊTRES ANIMÉS

I.

Les conditions d'existence auxquelles les êtres sont soumis offrent une diversité prodigieuse, en harmonie avec la diversité même des formes animales. Il y a en effet entre l'organisation, les particularités de séjour, les aptitudes, les mœurs, les instincts, l'intelligence des êtres, des relations intimes qui appellent l'étude profonde, et après l'étude — la méditation. On sent que cette étude est la voie sûre pour conduire à l'interprétation juste de la plupart des phénomènes de la vie et à l'idée saine du plan de la création. La possibilité de s'arrêter avec fruit sur un tel sujet date presque d'hier; elle ne pouvait venir qu'après la multitude de recherches scientifiques poursuivies jusqu'à notre époque. Il est donc utile de présenter un rapide aperçu des phases par lesquelles on a dû passer avant de voir se manifester les vues que nous voulons exposer.

En tout pays, chez les peuples primitifs comme chez les nations policées, la plus vague contemplation du monde animé a permis de reconnaître des conditions d'existence imposées par la nature aux divers représentans de la création. Tandis que les caractères les plus apparens, les traits d'organisation les plus remarquables restent inaperçus des observateurs superficiels, les principales aptitudes et le séjour des êtres les plus répandus n'échappent à personne. Les premiers hommes ont remarqué qu'il y avait des créatures

en quelque sorte attachées à la terre, d'autres douées de la faculté de se mouvoir dans l'air, d'autres enfin destinées à vivre dans l'eau. Animaux terrestres, aériens, aquatiques, voilà les seules distinctions avant tout examen un peu attentif. Dans le spectacle de la nature, rien ne frappe plus vivement l'esprit humain que les circonstances de la vie.

L'idée presque naïve qui fait concevoir de grands rapports entre les êtres les plus dissemblables, s'il y a quelque analogie dans certaines facultés et dans le séjour, s'enracine si profondément qu'elle persiste en présence de notions bien suffisantes pour la faire abandonner. Les exemples abondent. Autrefois, pour tous les yeux qui, avec une sorte de terreur superstitieuse, considéraient les chauves-souris pendant leurs rapides évolutions nocturnes, ces animaux, ayant la faculté de voler, devaient être des oiseaux. A une époque à laquelle déjà des connaissances scientifiques étaient acquises, les ignorans n'étaient plus seuls à suivre cette opinion. Les chauves-souris ont le corps couvert de poils, elles ont des dents, elles mettent au monde des petits vivans, elles allaitent leurs jeunes, en un mot elles réunissent tous les caractères essentiels des animaux terrestres habituellement désignés sous le nom de quadrupèdes. Des hommes instruits de ces faits par l'observation continuent néanmoins, comme les ignorans, à voir dans les chauves-souris des oiseaux d'une forme étrange ou tout au moins des êtres qui tiennent à la fois des oiseaux et des quadrupèdes. Au XVIe siècle, Belon, le naturaliste voyageur, Scaliger, le célèbre érudit, se contentaient de ce genre d'appréciation. Un sentiment aussi mal fondé se prononce bien plus énergiquement encore à l'égard des dauphins et des baleines; la persistance à regarder ces habitans des mers comme des poissons cède avec une peine extrême devant la notion exacte des traits les plus caractéristiques de leur organisme. Comme à la condition de séjour commune aux dauphins et aux poissons se joignait une assez grande ressemblance dans la forme générale du corps, on résista beaucoup avant de reconnaître la vérité. On n'ignorait pas que les baleines et les dauphins sont des animaux à sang chaud, les poissons des animaux à sang froid, que les uns ont une respiration aérienne, les autres une respiration aquatique, que les premiers, véritables mammifères, fournissent du lait; malgré tout, les baleines et les dauphins, vivant dans l'eau, semblaient ne pouvoir être que des poissons.

Si l'attention s'arrête le plus volontiers sur les conditions de séjour, elle est ensuite captivée par des aptitudes séduisantes. Sans avoir étudié, on a de tout temps admiré la construction du cygne et des autres oiseaux de la même famille si heureusement appropriée à leur mode de natation. Sans plus d'efforts, on a remarqué

que les poissons réalisent par la forme de leur corps et par leurs nageoires les conditions les plus favorables pour se mouvoir dans l'eau. On n'a pas eu besoin de recherches pour apprendre que les ailes de l'oiseau et de l'insecte sont les instrumens qui permettent à ces animaux de se soutenir dans l'air et de traverser des espaces plus ou moins considérables. A toutes les époques, les ailes ont été pour les hommes un objet d'envie, un idéal. En imagination, il existe des anges, et ces créatures célestes à forme humaine portent des ailes. S'élever en peu d'instans à de grandes hauteurs, franchir avec rapidité de vastes étendues, se dérober d'une façon presque soudaine à ceux que l'on veut fuir, tomber à l'improviste en certains endroits pour y découvrir des choses secrètes ou charmantes, sont des désirs qui ont agité bien des cœurs.

Quelques-uns des traits généraux de la nature ont été inévitablement sensibles dans tous les âges aux yeux des hommes les moins enclins à se livrer à de hautes spéculations; seulement rien n'était compris. Les premiers qui conçurent la pensée d'écrire l'histoire des animaux demeuraient sous l'empire des idées régnantes, ils s'arrêtaient aux apparences, qui suffisent pour satisfaire l'esprit de simples contemplateurs; mais vint le jour où des naturalistes songèrent à dresser une sorte d'inventaire de la nature. Alors de la nécessité de donner de chaque animal un signalement propre à le faire reconnaître naquit la préoccupation de saisir des particularités de conformation communes à un plus ou moins grand nombre d'espèces, sans désormais beaucoup s'inquiéter du genre de vie. On commença de s'apercevoir que des créatures très rapprochées par les caractères de leur organisation peuvent avoir des mœurs et un régime alimentaire fort différens. Cette vérité entrevue, on était loin cependant d'avoir une conception nette des formes typiques auxquelles se rattachent les êtres animés. Aussi ce fut un événement lorsque George Cuvier, plus instruit que ses devanciers, découvrit « qu'il existe quatre formes principales d'après lesquelles tous les animaux semblent avoir été modelés. » Cette nouvelle clarté reçut bientôt tout l'éclat imaginable par les observations d'un professeur de Saint-Pétersbourg, travaillant et méditant sans souci des opinions plus ou moins acceptées. Il était arrivé à cet investigateur patient et habile de constater que les caractères des êtres dans leur état d'embryons assuraient les divisions naturelles reconnues par Cuvier, et dont il y avait seulement à rectifier les limites. D'un autre côté, d'heureuses inspirations écloses dès les premières années de notre siècle imprimaient aux recherches une direction particulièrement favorable aux progrès de la science. Des comparaisons faites avec méthode procuraient la certitude que tous les représentans de

chacun des grands types zoologiques sont construits d'après un même plan fondamental, que les différences portent simplement sur la configuration des parties, sur le degré de développement ou de perfection, sur l'appropriation à des usages variés : vérité admirable peu à peu dégagée de l'obscurité, puis défendue contre de vieux erremens avec une sorte d'enthousiasme excité par le sentiment d'une grande cause à gagner pour l'esprit humain. Avec des succès mêlés de quelques revers dus à l'absence de connaissances encore suffisamment précises, on apportait chaque jour davantage les preuves que tous les animaux vertébrés, mammifères, oiseaux, reptiles, poissons, ont les mêmes organes situés dans des rapports constans, que tous les animaux articulés, insectes, arachnides, crustacés, dérivent d'un seul plan primordial. Pour les vertébrés, la démonstration est venue en grande partie des efforts de Geoffroy Saint-Hilaire; pour les articulés, elle a été faite par Savigny.

A partir de ce moment, il devint presque facile de comprendre la raison de la configuration ou du degré de développement de diverses parties de l'organisme, et d'avoir la signification d'un changement dans les formes. Un guide d'une sûreté incomparable était donné aux investigateurs. Sous l'impression de la joie bien légitime que faisaient éprouver le succès obtenu et plus encore l'idée grande et philosophique qui avait dominé dans la recherche des parties de même nature, ou, suivant l'expression actuelle, des *parties homologues* chez des animaux aussi différens que les poissons, les reptiles et les mammifères, on se demanda si l'*unité de composition* ne s'étendait pas au règne animal tout entier. Il y eut ainsi quelques tentatives pour assimiler les organes de l'insecte à ceux de l'animal vertébré; elles ne furent pas heureuses. Les organes ne conservent ni les mêmes rapports, ni les mêmes situations chez ces deux types; c'est en s'attachant exclusivement à des caractères de structure et à la fonction des parties qu'il est possible d'arriver à une sorte d'assimilation.

L'idée exacte de la constitution générale des animaux s'étant fait jour, les études d'anatomie, convenablement dirigées, cessaient d'avoir pour unique objet la configuration des organes; elles devaient tendre à l'interprétation des modifications de l'organisme, à la détermination du rôle des parties, à la découverte du mécanisme des appareils. Sous l'inspiration de ces vues, les résultats obtenus ont été immenses, et la science a grandi avec une merveilleuse rapidité. D'autre part, l'étude intime des tissus a mis en lumière ce fait important, que les élémens primitifs présentent les mêmes caractères essentiels chez tous les êtres animés. Par des expériences habilement conduites sur les animaux vivans, des fonctions de diffé-

rentes parties de l'organisme, qu'on n'aurait sans doute jamais soupçonnées à l'aide de tout autre mode de recherche, ont été mises en évidence. Les investigations sur les phases successives du développement des animaux, en montrant pour tous une origine identique, en révélant les détails les plus curieux sur les changemens qui se produisent dans les organes et dans les conditions d'existence d'une foule d'espèces, en apportant les comparaisons les plus instructives entre les états permanens et les états transitoires d'une infinité d'êtres, ont ouvert de nouveaux horizons à la philosophie.

Ainsi nous sommes arrivés à une époque où la science, riche de vérités solidement établies, a pris un caractère de grandeur des plus remarquables. A l'aide des moyens si variés dont les investigateurs ont usé, on est assuré de faire encore de belles et nombreuses découvertes, de compléter bien des connaissances restées imparfaites, de parvenir à de nouvelles généralisations; mais une vue différente de celles qui, jusqu'à présent, ont servi de guide aux naturalistes, commence à se manifester, promettant de porter au plus haut degré nos ressources dans l'investigation des phénomènes de la vie. Lorsque, seule, l'étude comparative des instrumens ne suffira plus pour éclairer sur le but de certaines modifications, pour expliquer la raison de divers changemens dans les formes, dans les dispositions, dans le développement excessif ou dans l'atrophie de quelques parties, lorsque à son tour la recherche expérimentale, nécessairement condamnée à se mouvoir dans des limites assez restreintes, deviendra impuissante, les ressources de l'esprit scientifique ne seront pas épuisées. Il restera encore à suivre ce que l'on pourrait appeler l'expérience de la nature. En un mot, c'est de l'observation constante des coïncidences entre tous les détails de l'organisation et les circonstances de la vie de chaque animal qu'il faut attendre la solution des plus grands problèmes de l'histoire naturelle. Rien dans l'organisme, semble-t-il, n'existe sans un rôle à remplir. A cette règle, on entrevoit une seule exception; des parties dépendantes des tégumens fort développées chez des mâles et absentes chez leurs femelles ne sont probablement autre chose que des ornemens.

La conformité de séjour et d'aptitude n'est plus aujourd'hui pour aucun zoologiste le signe assuré de ressemblances fondamentales, et cependant, par suite de cette tendance que nous avons signalée, elle conduit encore parfois à de graves erreurs d'appréciation. Une des choses les plus admirables de la nature, c'est l'extrême diversité obtenue d'un fonds commun, diversité qui, chez les êtres, se manifeste à la fois dans leurs caractères et dans les circonstances de leur vie. Une variabilité de conditions d'existence souvent grande chez les espèces d'un même groupe naturel, une sorte de répétition

de conditions analogues chez des espèces de groupes plus ou moins dissemblables, portent cette diversité aux plus lointaines limites imaginables. De là les appropriations exclusives des caractères importans de l'organisme.

Par un exemple qui sera compris sans peine, l'idée du rapport qui existe entre les particularités de conformation et le genre de vie sera rendue plus précise. Chacun a entendu parler de ces distinctions d'oiseaux granivores et d'oiseaux insectivores appartenant à une science qui n'est plus de notre temps. Le moineau, le pinson, le chardonneret, sont réputés des granivores,— les fauvettes, les bergeronnettes, des insectivores, malgré leur régime moins exclusif qu'on le supposait autrefois. Tous ces oiseaux offrent absolument la même conformation générale; les caractères qui les font distinguer au premier coup d'œil, comme la forme du bec, sont d'ordre tout à fait secondaire, et témoignent simplement d'adaptations à des circonstances biologiques quelque peu différentes. D'autres espèces d'oiseaux, presque sœurs par les mœurs et de parenté éloignée par l'ensemble de l'organisation, présentent des traits superficiels analogues qui trompent aisément les observateurs enclins à se fier à l'apparence. Tout le monde sait distinguer les petites hirondelles : hirondelle de fenêtre, hirondelle de cheminée, hirondelle de rivage, et la grande hirondelle ou martinet; mais tout le monde aussi, sans en excepter beaucoup de naturalistes, se persuade que tous ces oiseaux, appelés d'un nom commun, appartiennent à la même famille. Il n'en est rien cependant; les petites hirondelles ont la conformation des moineaux, et, presque seules, des appropriations à un genre de vie un peu particulier font la différence. La grande hirondelle est tout autrement construite, et nous montre une remarquable parenté avec ces charmans oiseaux de l'Amérique méridionale qu'on appelle les colibris. Petites hirondelles et grande hirondelle, représentans de deux types des mieux caractérisés, se nourrissent également d'insectes qu'elles doivent happer pendant le vol; alors elles ont également un bec petit, large à la base et fendu jusqu'au-dessous des yeux; également destinées à parcourir les airs avec rapidité et à franchir de grands espaces, elles ont également les pennes de leurs ailes d'une longueur exceptionnelle. Ainsi les espèces d'une infinité de groupes naturels, offrant des dissemblances plus ou moins grandes dans leur genre de vie, se font remarquer par des particularités très apparentes, mais d'ordre secondaire, qui leur donnent les aptitudes nécessaires à des conditions d'existence déterminées; des espèces de groupes tout à fait distincts peuvent donc se ressembler par quelques traits superficiels, signes certains d'appropriations soit à un régime, soit à des habitudes analogues. L'étude

des êtres, poursuivie d'une manière comparative dans tous les détails de leur organisation et dans tous les actes de leur vie, peut seule conduire sûrement à distinguer ce qui est général de ce qui est particulier, et, comme but suprême, à reconnaître les grandes lois de la nature. La route est à peine tracée, et l'on voit en perspective l'interminable série de conquêtes qui viendront successivement accroître le domaine de la science. Si tout encore devait se borner à apprécier les relations de l'organisme et des circonstances de la vie, à acquérir une certitude même avant l'observation directe à l'égard des habitudes d'un animal d'après la seule considération de sa conformation, ou à l'égard de particularités organiques d'après des aptitudes reconnues, le résultat serait déjà immense; mais au-dessus d'un tel résultat s'élève la question des instincts, de l'intelligence, du sentiment, dans leurs rapports avec l'organisme, — la psychologie, appuyée sur des faits capables d'être démontrés par l'observation et l'expérience, et par la comparaison, cette précieuse source de lumière.

Dans cet ordre d'idées, nous avons à nous préoccuper des faits dont l'explication sera fournie par les données de la science actuelle et des sujets qui, pour être bien compris, réclament des recherches d'un nouveau genre. Au milieu d'un champ aussi vaste, nous devons nécessairement nous arrêter à un petit nombre d'exemples, — choisis parmi les plus frappans et les plus instructifs, — et négliger les choses de science tout à fait vulgaire. Il y aurait peu d'utilité à s'inquiéter des membres convertis en rames pour la natation et en organes pour le vol, ou des dents en harmonie avec le régime et les appétits, rien n'ayant été plus souvent cité par les naturalistes pour montrer leur puissance de déduction. Dans cette étude, dont les limites doivent être restreintes, nous ne chercherons pas à insister à l'égard de l'homme sur des coïncidences du genre de celles que nous nous proposons d'examiner chez divers animaux. Pour avoir un terme de comparaison, il nous suffira de remarquer que l'homme, doué d'une intelligence fort supérieure à celle de toutes les autres créatures, possède des avantages physiques aussi prononcés dans l'attitude de son corps et dans la forme de sa main, cet incomparable instrument naturel. L'instrument étant donné, doivent être donnés instinct et intelligence capables de le mettre en usage et d'en tirer tout le parti possible. C'est là une vérité absolument générale, destinée à sortir éblouissante de l'observation et par-dessus tout de la comparaison des faits, et qu'il est nécessaire d'avoir sans cesse devant les yeux.

II.

Comme nous voulons examiner en premier lieu quelques animaux de diverses classes, remarquables par des particularités de leur conformation extérieure et en même temps par des aptitudes spéciales, il nous paraît bon d'appeler l'attention sur un mammifère fort étrange : l'aye-aye ou chiromys de Madagascar.

Après avoir parcouru la Chine et les Indes orientales durant les années 1774 à 1780, Sonnerat, un voyageur français, aborde sur la côte occidentale de cette grande terre de Madagascar, si intéressante par ses productions naturelles. Les indigènes lui amènent un animal gros comme un chat et couvert d'une épaisse toison; ils le voyaient eux-mêmes pour la première fois, et ils exprimaient leur surprise en répétant *aye*, *aye*. Sonnerat, confondu d'étonnement aussi bien que les Malgaches, tentait vainement de rattacher ce mammifère à un type connu; il lui trouvait des rapports de physionomie tout à la fois avec les écureuils, les makis et les singes. Par un singulier caprice, le naturaliste voyageur désigna le curieux animal par l'exclamation qui avait énergiquement frappé ses oreilles, et le nom a été conservé.

L'aye-aye, dont l'activité ne se manifeste que pendant la nuit, a de gros yeux arrondis comme ceux des hiboux et des chats-huans. Il est doux, craintif, dormant tout le jour, la tête cachée entre les jambes et la queue repliée par-dessus. A ces traits s'ajoute une chose plus extraordinaire et tout à fait unique : les deux pieds de devant, qui ressemblent un peu à la main des singes, ont des doigts assez épais et garnis de poils; un seul de ces doigts, celui du milieu, est nu, tout grêle, et doué de la faculté de se relever et d'agir d'une manière très indépendante des autres; on croirait à une difformité. C'est ici que se révèle d'une façon saisissante un rapport entre un détail de conformation, des conditions d'existence singulières et un instinct très particulier. Sonnerat eut en vie, pendant deux mois, un mâle et une femelle qu'il nourrissait avec du riz cuit, dont ils se contentaient faute de mieux et sans doute au détriment de leur santé. Ils se servaient pour manger, rapporte notre voyageur, de leurs deux doigts grêles comme les Chinois se servent de baguettes. Cette remarque n'aurait pas jeté beaucoup de lumière sur le véritable usage de ce doigt grêle, si l'on n'avait été éclairé par des renseignemens obtenus des habitans de Madagascar, et depuis peu par les observations de quelques voyageurs. L'aye-aye se nourrit en partie d'insectes, recherchant les plus volumineux et les plus délicats, les larves qui vivent dans les troncs et les branches d'ar-

bres. Souvent les arbres sont fissurés, et il est possible d'atteindre les larves qui les rongent et de les arracher de leur retraite ; mais les fissures, étant étroites, ne livrent passage qu'à un instrument bien mince. Pour l'aye-aye, l'instrument est son doigt grêle. Avec l'instrument, l'animal ne peut manquer d'avoir à son service des sens, un instinct, une intelligence propres à le conduire au but déterminé. En effet, il a des yeux dont la pupille, extrêmement dilatable, donne largement accès à la pâle lumière du crépuscule ou de la lune, et lui permet d'errer la nuit au milieu des forêts sans la moindre difficulté. Il a des oreilles qui dénotent une grande finesse de l'ouïe, et, à n'en pas douter, il distingue le bruit léger d'une larve occupée à ronger le bois. Il apporte aux nécessités de sa recherche une intelligence surprenante : on peut le voir frapper un tronc ou une branche d'arbre de son ongle, en un mot recourir à la percussion pour reconnaître s'il existe une cavité capable de loger une larve. Doué d'un odorat subtil, l'aye-aye s'assure de la qualité des alimens. Le docteur Vinson, à qui nous devons d'intéressantes observations sur les animaux de l'île de Madagascar, rapporte qu'un aye-aye en captivité ne voulait pas de toutes les larves indistinctement, et les reconnaissait en les flairant. Le curieux mammifère, apparenté aux makis par l'ensemble de ses caractères, possède un système dentaire analogue à celui des rongeurs. Aimant ces fruits du tropique remplis d'une pulpe savoureuse, avec ses puissantes incisives il en entaille la dure enveloppe, introduit son doigt grêle par l'ouverture qu'il a pratiquée, et, approchant sa bouche de l'orifice, il fait couler la substance pulpeuse. Lorsqu'une main est fatiguée, il se sert de l'autre main.

Est-il possible de voir une créature mieux faite pour vivre dans des conditions étroitement déterminées, et dont la singularité des habitudes réponde d'une manière plus complète aux singularités de conformation? Le célèbre naturaliste de l'Angleterre, M. Richard Owen, auteur d'une belle étude sur le chiromys de Madagascar, a trouvé ici de puissans argumens pour réfuter les idées trop facilement accueillies sur la mutabilité des espèces. Par ses caractères zoologiques, l'aye-aye est un être isolé dans la création; comme les makis, ses plus proches alliés, il habite des forêts où les insectes fourmillent de tous côtés. Rien ne l'obligerait, pas plus que les animaux du même groupe, à préférer les espèces cachées dans les troncs d'arbres, si une destination propre, en rapport avec des instincts et des organes particuliers, ne lui avait pas été attribuée dès l'origine. Y a-t-il la moindre raison de supposer que l'amincissement d'un doigt des extrémités antérieures se soit produit par un usage forcé chez des individus d'une suite de générations qui n'avaient nul be-

soin de se soumettre à la peine pour trouver des alimens en abondance?

Les animaux fouisseurs destinés à une vie souterraine sont bien connus sous le rapport de leurs caractères et de leurs instincts, répétés en quelque sorte chez les types les plus différens. Chacun remarque leur corps passablement long et à peu près cylindrique, leurs membres antérieurs courts, larges et d'une extrême puissance. Voyez la taupe, son corps n'offre aucune partie saillante capable de faire obstacle à une circulation facile dans des galeries étroites; ses pieds de devant ressemblent à de fortes mains dont la paume calleuse est tournée en dehors avec des ongles larges et tranchans. Saurait-on concevoir pour écarter et briser la terre des instrumens d'une plus grande perfection? Le museau de l'animal, rendu résistant par la présence d'un os particulier, est un boutoir agissant comme une tarière. A ces particularités, qui expliquent si bien le genre de vie de la taupe, s'ajoutent des sens dont le degré de développement est en harmonie avec les conditions d'existence de ce mammifère. Des organes de vision sont inutiles à un être condamné à vivre dans les ténèbres; ils sont rudimentaires. Pour se reconnaître dans de sombres réduits, un tact très fin est indispensable; il est fourni par le museau presque nu, portant des poils raides, disséminés. Dans un espace resserré, pour être averti d'un danger ou de la présence d'insectes dont il s'agit de s'emparer, il est essentiel d'être sensible aux moindres bruits; les organes d'audition répondent à cette exigence. En l'absence de la vue, pour être guidé dans la recherche de sa nourriture, un odorat très subtil est de première nécessité; l'organe olfactif est très développé. Une organisation et des instincts si bien appropriés à la vie souterraine rendent à la taupe l'existence impossible dans toute autre condition.

On trouve chez un insecte des particularités de conformation, des habitudes, des instincts si analogues à ceux de la taupe, que cet insecte, d'après le sentiment populaire, a été appelé le taupe-grillon. Il a un corps presque cylindrique, des pattes antérieures refoulées vers la tête, avec les jambes prodigieusement larges et garnies de fortes dentelures de façon à prendre une sorte de ressemblance avec les pieds de la taupe. Les jambes du taupe-grillon et les pieds de la taupe sont des organes de nature absolument différente ayant reçu une appropriation à peu près identique.

Il y a des animaux qui, parmi ceux de la même classe ou de la même famille, n'offrent rien de plus extraordinaire qu'une particularité en apparence insignifiante. La raison de cette particularité minime est-elle trouvée, l'intérêt jaillit. Des oiseaux de la famille de notre coucou, répandus dans les régions chaudes de l'Afrique,

de l'Asie et de l'Australie, connus sous le nom de coucals (*centropus*), en fourniront un exemple. On sait combien les barbes des plumes des ailes et de la queue sont flexibles et douces au toucher chez les oiseaux en général. Chez les coucals elles sont au contraire rigides et dures comme des épines. En l'absence d'observations, on aurait peut-être cherché longtemps sans résultat à quelle nécessité répondait cette structure des plumes, mais on a eu les remarques des voyageurs, et tout de suite on a saisi une merveilleuse appropriation. Les coucals habitent de sombres forêts et se nourrissent d'insectes qu'ils sont obligés d'aller chercher au milieu des lianes enroulées autour des arbres. Ces lianes sont d'une extrême dureté; les plumes ordinaires des oiseaux seraient lacérées, déchiquetées au contact, celles des coucals y résistent.

Si nous voulions passer en revue les espèces d'oiseaux, pour chacune d'elles nous trouverions dans les détails de conformation des pattes les signes de certaines habitudes faciles à constater, — dans la forme et le développement du bec l'indice d'une prédilection pour une substance alimentaire. Sur ce sujet, on a enregistré une foule d'observations curieuses qu'il nous est impossible de rapporter. Voici cependant un exemple, pris à peu près indifféremment au milieu de beaucoup d'autres, d'un bec fort singulier, adapté à un régime très spécial, qui semble fournir un enseignement qu'il est bon de ne point négliger. Tout le monde connaît le bec-croisé (*loxia curvirostra*), cet oiseau assez joli de plumage qui hante les forêts d'arbres verts et les plantations de pins; son bec a les mandibules très arquées en sens opposé et croisées vers les deux tiers de la longueur. Il faut voir l'oiseau pourvu de ce bec étrange brisant et épluchant les cônes résineux pour admirer la valeur d'un pareil outil. Une modification bien simple a suffi pour créer l'instrument au moyen duquel il attaque les pommes de pin, et cette sorte d'anomalie ne se produit qu'à une époque tardive du développement de l'animal. N'y a-t-il point là un motif propre à engager les naturalistes qui croient à la mutabilité des espèces à tenter une petite expérience? Il s'agirait simplement d'emprisonner des becs-croisés dans un enclos et de les priver de leur nourriture habituelle en leur procurant en abondance les alimens recherchés par les oiseaux granivores. Ou les becs-croisés périraient sans se propager, ou, par suite d'un nouveau régime, après quelques générations leur bec aurait changé de forme, et en aurait pris une autre mieux appropriée à un genre de vie différent. Si l'expérience réussissait, notre oiseau des pins ne serait pas encore devenu un vulgaire moineau ou un gros-bec ordinaire, mais au moins la théorie dont on s'est beaucoup occupé aurait gagné un argument sérieux.

Parmi les poissons, il y a des espèces qui saisissent leur proie au-devant d'elles ou même hors de l'eau, d'autres espèces qui cherchent leur nourriture dans les fonds vaseux. Chez les premières, comme la perche, la mâchoire inférieure dépasse la mâchoire supérieure; chez les dernières, c'est le contraire, la bouche est refoulée en dessous, et souvent elle est accompagnée d'appendices charnus propres à remuer la vase; le barbeau en est un exemple. Ainsi partout un caractère dénote des habitudes et des instincts auxquels l'animal ne peut se soustraire.

A l'égard des insectes et des arachnides, on a poussé fort loin l'étude des coïncidences entre les mœurs et les particularités de la conformation extérieure. L'examen des instrumens de travail chez les espèces habiles à construire suffit aujourd'hui pour apprécier sûrement le genre d'industrie de l'espèce. Par la considération des appendices, on reconnaît de quelle façon et dans quelles conditions l'animal doit se mouvoir. Dans une infinité de circonstances, de la disposition des organes de la vue on déduit sans crainte d'erreur l'existence d'habitudes vagabondes ou sédentaires avec une foule de nuances. En même temps, chez les insectes et les arachnides, on suit pas à pas, mieux peut-être que partout ailleurs, les progrès de l'instinct et de l'intelligence avec les degrés de perfection des instrumens, comme l'amoindrissement de ces facultés avec la simplification des appendices.

Une condition de séjour différente de celle qui se présente habituellement à nos regards offre un intérêt considérable relativement à l'appropriation des organismes aux milieux et à la question des origines des êtres. Des animaux de diverses classes vivent dans des endroits absolument privés de lumière; ces animaux sont aveugles. Il y a juste un siècle, on découvrit dans des eaux souterraines de la Basse-Carniole une espèce de batracien d'assez grande taille, 30 à 35 centimètres, d'un blanc rosé, portant des branchies extérieures, en un mot ressemblant, avec de fortes proportions, à une larve de triton ou salamandre aquatique. C'était un animal aveugle; un zoologiste le fit connaître sous le nom de protée serpentin (*protæus serpentinus*). La première idée fut que ce batracien était entraîné dans les grottes par les eaux qui, à l'époque des pluies, débordent des lacs de Sittich; mais cette supposition ne se trouva point justifiée. Les protées n'ont jamais été pris que dans des eaux souterraines, et l'on s'en procure toujours aisément dans la grotte d'Adlesberg, située sur le chemin de Vienne à Trieste. Voilà donc une espèce d'un genre particulier, fort distinct de tous ceux qui existent en Europe, vivant d'une manière constante dans l'obscurité. Il y a dans le Kentucky, aux États-Unis,

une caverne profonde, la caverne du Mammouth, abondamment pourvue d'eau. Aucune lumière n'y pénètre, c'est l'obscurité complète. Un poisson habite l'eau de la caverne où nécessairement vivent d'autres animaux et des végétaux capables de les nourrir. Ce poisson, blanchâtre, dépourvu d'écailles, d'une espèce qu'on n'a jamais rencontrée ailleurs, est absolument privé de la vue; ses yeux, à l'état rudimentaire et cachés sous la peau, sont sans usage possible; son appareil auditif au contraire est très développé. Le poisson du Kentucky a été appelé l'amblyopsis des cavernes (*amblyopsis spelæus*), le nom de genre faisant allusion à la cécité de l'animal. L'amblyopsis présente dans l'ensemble de sa conformation des caractères tellement particuliers que les auteurs par lesquels il a été le mieux étudié n'ont pu le rapporter avec certitude à aucune des familles connues de la classe des poissons. Quelques zoologistes, peut-être à juste titre, ont vu en lui le type d'une nouvelle famille. M. Louis Agassiz, juge si autorisé dans la question, voulant garder une extrême réserve, a seulement déclaré qu'il inclinait à le considérer comme une forme aberrante de la famille des cyprinodontes. Le séjour de l'amblyopsis est extraordinaire, ses caractères ne sont pas moins particuliers. Entre tous les poissons, il n'est ni espèce, ni genre, ni famille même, où l'on aperçoive pour lui une véritable parenté. En présence de ces faits, il serait difficile d'admettre que le poisson de la caverne du Mammouth n'a pas été créé pour vivre dans la condition unique où il a été recueilli par les naturalistes.

A une époque encore peu ancienne, un entomologiste de l'Allemagne se mit à explorer avec soin des grottes de la Carniole, et y découvrit des coléoptères carnassiers aveugles, fort agiles, tout pâles, étiolés, presque transparens, ayant une taille de 7 à 8 millimètres et des proportions pleines d'élégance. Ces insectes ne rappelaient de bien près aucune forme connue; on les désigna sous le nom d'anophthalmes pour exprimer leur caractère le plus frappant, l'absence des yeux. Longtemps le fait demeura isolé, mais depuis quelques années des recherches actives, entreprises dans les grottes de l'Ariége, des Pyrénées et de différentes parties de l'Europe et de l'Amérique du Nord, ont procuré la découverte de beaucoup d'espèces distinctes appartenant au même genre. La chasse aux anophthalmes ne serait pas du goût de tout le monde. Par bonheur, les entomologistes sont des gens résolus à braver les situations pénibles et à subir bien des désagrémens pour arriver à leur but. On pénètre dans les grottes avec des torches et l'on avance en glissant sur le sol mouillé et inégal, en se heurtant aux pierres, en s'écorchant aux aspérités. Près de l'entrée d'une grotte où l'obscu-

rité n'est pas complète, on trouve parfois une espèce d'anophthalme ayant des yeux imparfaits, mais il faut aller plus loin pour apercevoir les agiles coléoptères aveugles que l'on cherche. Presque toujours c'est sur une étendue assez restreinte que le chasseur saisit ces insectes, courant sur les parois de la caverne ou blottis sous les pierres. Aujourd'hui les anophthalmes connus sont nombreux, et, fait digne de remarque, chaque espèce semble confinée dans une seule grotte ou dans quelques grottes peu éloignées les unes des autres. Si les chercheurs d'insectes aveugles étaient simplement excités par le désir de prendre des espèces étranges et d'en parer leurs collections, ils n'en ont pas moins servi utilement la science en procurant des élémens qui portent à méditer sur les conditions d'existence de certains êtres. Par leurs caractères zoologiques, les anophthalmes ont des rapports intimes avec des coléoptères de la même famille vivant à la lumière; mais ils ont des formes et des proportions qui leur appartiennent tellement que l'idée d'une origine commune ne saurait venir à l'esprit d'aucun naturaliste. Les espèces observées dans différentes grottes et dans des conditions semblables sont parfaitement distinctes, et en trouvant chez la plupart d'entre elles une atrophie complète, non-seulement des yeux, mais aussi des nerfs optiques, il est difficile de croire à autre chose qu'à une appropriation d'organisme à un genre de vie spécial.

D'ailleurs dans les ténèbres des cavernes et des grottes profondes il y a des animaux de plus d'une sorte; on y rencontre de petites crevettes, de petites araignées, des insectes de divers genres, tous privés d'organes de vision. Il y a dans ces sombres réduits des espèces phytophages servant, dans une certaine mesure, à la nourriture des carnassiers, — et des végétaux, certains champignons, les seules plantes connues susceptibles de se développer en l'absence de lumière, destinés à nourrir les espèces phytophages : c'est tout un petit monde séparé du reste du monde. L'anfractuosité d'une caverne, aussi bien que le recoin le plus enchanteur, est le séjour de nombreuses créatures qui se recherchent, se fuient, se massacrent et s'agitent dans un perpétuel tourbillon.

Qui pourrait n'être pas entraîné à chercher par la pensée à remonter jusqu'à l'origine de ces êtres privés de la vue dont l'existence semble si misérable? M. Agassiz fut invité à donner son opinion sur l'état primitif des animaux sans yeux de la caverne du Mammouth. L'éminent zoologiste invoqua la nécessité d'une suite d'observations et d'expériences pour arriver à la certitude absolue. Il conseilla de tenter d'élever des embryons des espèces de la caverne en les soumettant à des conditions différentes de celles dans lesquelles on les trouve actuellement, et il termina par cette décla-

ration : « d'après tout ce que je sais de la distribution géographique des animaux, je suis convaincu que ceux-ci ont été créés dans les circonstances où ils vivent maintenant, dans les limites où ils se rencontrent et avec les particularités de structure qui les caractérisent aujourd'hui. » Ceux qui se tiennent en dehors de l'observation des faits doivent seuls être aisément portés à croire que les habitans des cavernes, poissons, insectes ou autres, sont aveugles parce qu'ils vivent et se reproduisent d'une manière incessante au milieu de circonstances où l'organe de la vue ne saurait remplir son rôle. En réalité, cette supposition n'a rien d'inadmissible d'après les lois du développement organique : une atrophie peut se produire sous certaines influences; mais la connaissance des conditions de la vie strictement déterminées pour les animaux en général oblige à repousser une telle interprétation à l'égard des espèces des cavernes. On est à peu près assuré que les espèces destinées à voir le jour périraient ou cesseraient de se propager, si elles étaient confinées dans une atmosphère chargée d'humidité et plongées dans une obscurité complète. Depuis le moment où M. Agassiz a exprimé son opinion, des espèces aveugles ont été recueillies en grand nombre; les observations se sont multipliées, et sur un point de la plus haute importance il ne reste pas de doute possible : les animaux des sombres réduits ne se rencontrent pas dans les endroits exposés à la lumière, et beaucoup d'entre eux par leurs caractères diffèrent des espèces clairvoyantes de façon à écarter toute idée de communauté d'origine.

III.

Après les exemples d'appropriation des parties extérieures à des conditions d'existence déterminées, nous devons rechercher comment des parties de l'organisation interne expliquent des aptitudes spéciales. A cet égard, les faits acquis ayant le caractère de la précision absolue ne sont pas encore aussi nombreux qu'on pourrait le souhaiter, mais il y a lieu de beaucoup attendre des investigations qui se poursuivent de nos jours.

En 1853, le premier hippopotame vivant que l'on ait vu en Europe depuis le temps des Romains fut introduit dans la ménagerie du muséum d'histoire naturelle de Paris. C'était un événement, et chacun se plaisait à observer les allures étranges de l'animal dont les dépouilles, les descriptions et les images n'avaient pas donné une juste idée. Le nouvel hôte du Jardin des Plantes plongeait souvent dans son bassin pour reparaître bientôt à la surface de l'eau; mais à diverses reprises l'animal fit au fond de sa baignoire des séjours si prolongés, que plus d'une fois on fut pris d'inquiétude.

Comme on ne s'expliquait point alors chez un mammifère de cet ordre la faculté de ne respirer qu'à des intervalles très éloignés, une asphyxie semblait possible. On cessa de s'en préoccuper quand on eut la conviction que l'hippopotame demeurait au fond de l'eau parce que tel était son agrément, et désormais on ne douta plus de l'existence de certaines dispositions organiques propres à l'animal amphibie. L'occasion de les étudier s'offrit plus tard. Le premier hippopotame était un mâle; il vint une femelle, et de leurs relations naquirent des enfans; plusieurs moururent, et Gratiolet, le professeur dont la parole a charmé tant d'auditeurs, se livra sur eux à une recherche sérieuse. Cette recherche a permis d'expliquer comment, chez l'hippopotame, l'asphyxie ne se produit qu'après une longue suspension de la respiration. Plusieurs remarquables dispositions des veines obligent le sang à s'accumuler sur place, à ne pas faire un brusque retour au cœur, à ne pas arriver en grande abondance aux poumons. De la sorte l'animal, soustrait à une imminente congestion du cerveau, des yeux, des poumons et même des muscles, conserve la liberté de ses mouvemens.

Les chauves-souris, les jolies petites perruches appelées les *inséparables*, d'après l'idée d'un besoin d'affection chez ces charmans oiseaux, les *agapornis* des zoologistes, s'accrochent par les pattes et dorment la tête en bas. Dans cette position, la plupart des animaux seraient frappés de congestion cérébrale. Pareil accident n'est à craindre ni pour les chauves-souris, ni pour les petites perruches. On comprend la possibilité d'une attitude peu ordinaire chez ces animaux dès l'instant que l'on a observé le nombre et la disposition des valvules des veines de la tête et des parties antérieures du corps. La différence énorme qui existe dans la puissance et la rapidité du vol des oiseaux est bien connue. Le faisan, la perdrix, ont un vol lourd et peu soutenu; le moineau n'est pas des mieux favorisés; l'aigle, le faucon, les mouettes au contraire, sont merveilleusement doués sous le rapport du vol. Qui n'a, pendant les belles soirées, admiré les vertigineuses évolutions de la grande hirondelle? Sans doute les dimensions relatives des ailes, la forme générale du corps, permettent déjà de se rendre compte, dans une certaine mesure, de la facilité plus ou moins grande des mouvemens chez les oiseaux; mais le partage inégal de la puissance de locomotion n'est pas dû seulement aux proportions du corps et des membres, il provient aussi de l'étendue de l'appareil respiratoire et de l'énergie de la circulation du sang. Si un faisan était entraîné dans la course d'un faucon, un moineau dans celle d'un martinet, le malheureux faisan, le pauvre moineau, seraient tout de suite essoufflés, et bientôt ils tomberaient inertes. Chez les oiseaux, la capacité des réservoirs aériens est toujours dans un rapport parfait avec le degré d'activité,

la rapidité des mouvemens, la puissance du vol. A cet égard, une étude comparative, qui n'a pas encore été faite d'une manière suffisante, donnerait lieu à des remarques pleines d'intérêt. La respiration étant plus ou moins active, la circulation du sang à son tour offre des variations correspondantes, circonscrites dans des limites fixées par la structure ou la disposition des organes. Chez les grands voiliers, le cœur a de plus fortes proportions eu égard au volume du corps que chez les espèces sédentaires. Le ventricule gauche, qui chasse le fluide nourricier dans tout le système artériel, a des parois d'une épaisseur considérable soutenues encore par d'énormes colonnes charnues chez les oiseaux d'un vol puissant, où les contractions doivent se faire avec le plus d'énergie. Il est curieux de suivre par l'examen toute la série des nuances dans les canards, les grues, les flamans, les goëlands, les oiseaux de proie, où enfin se trouve réalisé le plus haut degré de perfection. Chez les espèces ayant un vol peu soutenu, comme les gallinacés, les perroquets, les moineaux, les mêmes parois, les mêmes colonnes charnues ne présentent comparativement qu'une résistance assez faible. De la même façon est modifiée la capacité du ventricule droit, dans lequel vient affluer le sang veineux; médiocre dans les espèces d'habitudes tranquilles, elle est grande chez les espèces aux allures vives et capables d'exécuter de rapides voyages.

Autrefois des hommes simples s'imaginèrent qu'il suffirait de s'attacher des ailes aux épaules pour s'élever dans l'air. Si réellement l'idée amena un commencement d'exécution, la tentative dut aussitôt convaincre les plus entreprenans de l'inanité du projet. L'homme est sans force pour manœuvrer de grandes ailes, et, possédât-il la force, les proportions et la pesanteur de son corps resteraient des obstacles invincibles. L'oiseau, tout couvert de plumes, admirablement taillé pour son principal mode de locomotion, a des muscles d'une puissance prodigieuse pour mettre en mouvement ses membres antérieurs, et il offre peu de poids, car son corps renferme de vastes poches toujours remplies d'air, et ses os, pour la plupart, sont creux. De nos jours, l'idée de la navigation aérienne revient sans cesse; il y a des chercheurs qui se préoccupent peu en général des données de la science, et qui néanmoins sont très convaincus de la possibilité d'un succès. Le modèle ne semble-t-il pas être dans la nature? Mais c'est précisément ce modèle qui inspire au naturaliste la crainte que l'on ne poursuive une chimère. Le volume d'un aigle ou d'un condor n'est pas très considérable, et l'oiseau qui atteint une plus grande taille, sans perdre cependant aucun des caractères essentiels du type auquel il appartient, est inhabile à voler. L'autruche et les casoars demeurent à terre; les gigantesques dinornis, qui vivaient à la Nouvelle-Zélande il y a peu d'an-

nées encore, ne volaient pas; l'épyornis de Madagascar, dont les œufs énormes ont été une cause d'étonnement et presque d'admiration, n'était pas plus favorisé que les précédens. Ainsi l'observation de ce qui existe dans la nature donne à penser que la locomotion aérienne est incompatible avec de grandes dimensions.

Nous ne pouvons songer à prendre dans toutes les classes du règne animal des exemples de coïncidences entre les particularités de l'organisation et les aptitudes; mais il en est un que tout invite à citer, parce qu'il porte sur des animaux qui sont habituellement sous les yeux de tout le monde. Une carpe vit à l'aise dans un bassin étroit dont l'eau bourbeuse n'est pas souvent renouvelée; une truite jetée dans ce même bassin y meurt asphyxiée en quelques minutes; il faut à la truite une eau courante et toujours bien aérée. La première consomme peu d'oxygène, sa respiration est faible; la seconde a une respiration infiniment plus active. La différence dans la fonction est expliquée par quelques dispositions dans les branchies et dans l'appareil de la circulation du sang, et alors on comprend, pour la truite, la nécessité absolue d'un séjour autre que pour la carpe.

Parmi les particularités remarquables de la vie des êtres, il n'en est guère de plus instructives que les exceptions qui se présentent dans un grand nombre de groupes naturels. Ainsi les représentans d'une classe sont-ils généralement des animaux terrestres, quelques-uns néanmoins séjournent dans l'eau; une classe est-elle composée d'espèces essentiellement aquatiques, plusieurs espèces de cette division zoologique possèdent la faculté de s'échapper de leur élément. Une telle différence dans les conditions d'existence n'entraîne pas ordinairement une modification profonde de l'organisme. On est frappé ici de la simplicité des moyens qu'emploie la nature pour obtenir un résultat considérable. Parmi les poissons et les crustacés, animaux si admirablement conformés pour leur genre de vie ordinaire, il est des espèces qui, volontairement ou accidentellement, passent une partie de leur existence hors de l'eau. Chez les animaux aquatiques, la mort survient dès l'instant que les organes respiratoires, cessant d'être baignés, commencent à se dessécher. Qu'il existe une disposition propre à empêcher l'écoulement du liquide contenu dans la chambre qui loge les branchies, l'animal pourra vivre assez longtemps à l'air libre. Les anguilles, qui aiment à se promener et qui s'aventurent sans danger au milieu des prés, doivent cette faculté au mode d'occlusion de leur chambre respiratoire. Les anabas des rivières de l'Inde, le gourami de la Chine, sont bien mieux pourvus encore; ils possèdent un véritable réservoir formé de cellules circonscrites par des lames foliacées; aussi, sans le moindre inconvénient, peuvent-ils

s'écarter de leur séjour habituel et même faire d'assez longs voyages; l'eau de leur réservoir s'écoule avec lenteur en humectant les branchies.

Comme les poissons, les crustacés en général demeurent constamment dans l'eau; plusieurs crabes, il est vrai, sortent de la mer, mais prudemment; ils ne s'éloignent pas du rivage, et leurs excursions sont de courte durée. Quelques espèces seules pénètrent dans les terres, et vont au loin courir les campagnes pendant des mois entiers. Ces crabes terrestres, ainsi qu'on les nomme (gécarcins), presque tous joliment parés de vives couleurs, sont répandus dans les régions chaudes de l'Amérique du Sud et fort abondans aux Antilles, où ils marquent par la dévastation leur passage à travers les champs. Ils se distinguent des autres crabes par une carapace bombée et extrêmement haute. On comprend tout de suite l'avantage de cette disposition : la carapace étant fort élevée, la chambre respiratoire est devenue spacieuse, et cette chambre bien close, tapissée d'une membrane perméable, étant remplie d'eau, les branchies demeurent baignées. L'air aspiré vient alors pleinement satisfaire aux besoins de la respiration. Pour un crustacé habile à grimper sur les arbres, fort abondant sur les côtes de l'Inde, des îles Moluques, des îles Seychelles, etc., le moyen de vivre longtemps hors de l'eau est fourni par une autre disposition également bien simple. Ce crustacé de grande taille, appelé le birgue larron (*birgus latro*) parce qu'il mange les fruits, n'a ni une carapace très convexe, ni une chambre respiratoire très vaste; mais au-dessus de ses branchies il existe des végétations vasculaires propres à retenir l'humidité et agissant à la manière d'une éponge. Partout nous arrivons à constater une relation étroite entre l'organisation et les aptitudes, entre les instincts et les caractères des parties externes. C'est ainsi que les conditions de la vie imposées à chaque espèce nous apparaissent déterminées de façon à faire regarder comme impossibles des modifications un peu considérables chez les êtres animés.

IV.

Il est une relation d'un genre particulier, des plus intéressantes à suivre dans ses diverses manifestations, c'est celle qui existe entre les facultés des adultes et l'état des nouveau-nés. Les espèces inférieures sont assez fortement constituées dès le moment de leur naissance pour subvenir à leurs besoins sans le secours d'autrui. Les espèces qui nous donnent le spectacle des plus admirables instincts naissent faibles et incapables de vivre sans les soins de leurs mères ou de leurs nourrices. Parmi les êtres qui allaitent leurs petits, ne

voyons-nous pas les plus intelligens, les mieux doués sous tous les rapports, venir au monde dans un état de faiblesse extrême, qui impose aux parens, et surtout aux mères, le devoir de garder et de protéger longtemps leurs enfans? L'homme en est le premier et le plus grand exemple. Parmi les oiseaux, il y a une distinction plus tranchée que chez les mammifères, qui tous, sans exception, tirent leur premier aliment de leurs mères. Les poussins, au sortir de la coquille, sont déjà robustes et habiles à se nourrir par eux-mêmes : à la vérité, ils suivent leur mère et semblent réclamer sa protection; mais, s'ils l'accompagnent et se réfugient sous son ventre, c'est uniquement pour trouver la chaleur essentielle aux nouveau-nés de tous les animaux à sang chaud. William Edwards, le célèbre physiologiste, montra, il y a près d'un demi-siècle, que chez les nouveau-nés la faculté productrice de chaleur est rarement assez développée pour que la température de l'organisme puisse se maintenir au degré normal, si l'atmosphère se refroidit beaucoup. Les observations et les expériences des naturalistes prouvaient que les jeunes animaux doivent être tenus chaudement, et qu'à cet égard l'instinct des mères n'est jamais en défaut. MM. Villermé et Milne Edwards reconnurent, par un ensemble de faits bien constatés, que l'espèce humaine n'est pas soustraite à la loi générale, et de la sorte ils furent conduits à s'élever contre l'obligation barbare de transporter aux mairies les enfans nouveau-nés, qui courent en effet un danger de mort, si le froid vient à les saisir. On s'appuyait, pour montrer le péril, sur des données scientifiques irrécusables; néanmoins il a fallu à quelques esprits d'élite quarante ans d'une persévérance à toute épreuve pour triompher de la routine administrative et obtenir à Paris l'abandon d'une pareille pratique.

Si, au sortir de l'œuf, les petits de la poule et de la cane, oiseaux d'une intelligence très bornée, n'ont besoin de leur mère que pour se réchauffer près d'elle, au contraire tous ces gentils oiseaux qui nous ravissent par leur chant, par leur industrie, par leurs amours, par leur intelligence, à nos yeux d'autant plus merveilleuse que la créature est plus mignonne, tous ceux que l'on habitue à vivre de notre vie domestique et qui répètent les paroles humaines, enfin ces fiers oiseaux comme l'aigle et le faucon sont dans l'obligation de veiller longtemps sur leurs petits. Après la naissance, ceux-ci sont condamnés à demeurer au nid des semaines ou des mois, et à tout attendre de leurs parens. Quels parens que les hardis moineaux, que les fauvettes et les rossignols au pur gazouillement, que les perroquets au bruyant ramage, que les faucons au cri strident! Habiles à construire des nids moelleux, pleins de ressources pour en réunir les matériaux, ils se soumettent aux plus pénibles fatigues afin de veiller sur leur progéniture, afin de la défendre contre

les attaques possibles; ils déploient une activité prodigieuse pour trouver les alimens qui conviennent à leurs enfans, et ils témoignent à ceux-ci un amour inépuisable. La nécessité d'élever les jeunes et de travailler pour eux amène l'union durable de deux individus, un mâle et une femelle, heureux d'être rapprochés dans un sentiment d'affection mutuelle, et la famille se constitue. La loi est générale. Le besoin et le plaisir de vivre ensemble ne vont pas au-delà d'une saison, si dans cet espace de temps les petits sont devenus assez forts pour prendre leur liberté; ils se prolongent davantage, si la croissance des jeunes est plus tardive. Que ceux-ci réclament pendant un temps très considérable le secours de leurs parens, les époux demeureront presque indéfiniment attachés l'un à l'autre. M. Jules Verreaux, le naturaliste voyageur, particulièrement familiarisé avec l'histoire des oiseaux, en a signalé un exemple chez une espèce fort intéressante à divers titres. Tout le monde a remarqué dans les ménageries ce singulier oiseau de proie qu'on nomme indifféremment le messager, le secrétaire ou le serpentaire. Il a des pattes d'une hauteur comparable à celle des membres d'une grue ou d'une cigogne; c'est une sorte de faucon monté sur des échasses. Il a une démarche grave et fière; une huppe raide, située en arrière de la tête et toujours frémissante, lui donne une extrême élégance. A cause de cette huppe, l'oiseau est devenu le secrétaire pour ceux qui y ont vu une ressemblance avec la plume que se mettent derrière l'oreille les gens chargés de tenir les écritures, le serpentaire pour ceux qui ont préféré rappeler une particularité de mœurs de l'oiseau de l'Afrique australe.

Les secrétaires, fort répandus aux environs de la ville du Cap, sont respectés par les habitans à raison des services qu'ils rendent dans la colonie. Autour de la plupart des habitations, il y en a un couple qui établit son aire au sommet des buissons élevés et très ordinairement à la cime des mimosas. Ces oiseaux faisant une chasse incessante aux serpens, on s'explique sans peine l'utilité de leurs grandes échasses. Ils dominent le terrain, et comme leur vue est très perçante, ils distinguent de loin le reptile, qu'il est sage de ne pas aborder sans précaution. Aussi le serpentaire qui a découvert une proie avance avec prudence, et, l'œil animé, les plumes du cou et de la nuque dressées, il épie le moment favorable, puis s'élance d'un bond, et souvent, d'un seul coup de pied appliqué avec une force incroyable, il terrasse sa victime. Parfois le serpent blessé se redresse furieux, sifflant avec rage, et se jette sur l'ennemi; mais le serpentaire, bientôt remis d'une hésitation et naturellement peu timide, ouvre les ailes pour s'en faire un bouclier, évite les atteintes par des sauts brusques, et, le reptile tombant sur le sol épuisé de fatigue, l'oiseau s'en approche et le tue à coups de pied. Ces sortes

de luttes entre un secrétaire et un serpent dangereux produisent toujours une vive impression sur l'esprit des personnes qui en sont témoins. Il y a dans la vie de l'oiseau du Cap des circonstances dont l'intérêt est d'une plus haute portée. Pour lui, le premier âge est d'une longueur remarquable; les jeunes serpentaires demeurent dans le nid au moins six mois; ils ont acquis, à peu de chose près, la taille de leurs parens, qu'ils sont encore incapables d'aller chercher leur vie. Leurs jambes et leurs tarses, d'une dimension exceptionnelle, ne se consolident qu'avec beaucoup de lenteur, et, tant que cette consolidation n'est pas faite, ils ne sauraient entreprendre les chasses dangereuses auxquelles les poussent leurs instincts et leurs appétits. Nourrir ces grands enfans d'une voracité sans pareille impose au père et à la mère l'obligation de faire une guerre incessante aux serpens, et, lorsque ceux-ci deviennent rares dans la contrée, de rechercher les lézards et même les insectes. La nécessité de pourvoir aux besoins des jeunes pendant une moitié de l'année, succédant à la durée de l'édification du nid, puis de l'incubation, détermine ainsi chez le serpentaire l'union à peu près indissoluble du mâle et de la femelle.

Cette différence entre les oiseaux, les uns pleins d'intelligence et si faibles au début de la vie que leur existence serait impossible sans une famille, les autres de peu d'instinct et de peu d'intelligence, venant à la lumière dans un état de développement assez avancé pour se suffire à eux-mêmes, apparaît tout aussi prononcée chez les insectes. En général, ceux-ci, à leur naissance, n'ont besoin d'aucun secours; les espèces de quelques groupes cependant sortent de l'œuf dans un tel état de faiblesse qu'ils périraient tout de suite, s'ils ne recevaient les soins d'une mère ou d'une nourrice. Ce sont ces admirables insectes, — les guêpes, les bourdons, les abeilles, les fourmis, — dont l'industrie, les instincts et l'intelligence déconcertent notre raison.

Nous venons de voir la règle. Les êtres doués de la plus belle organisation ont des enfans trop faibles pour pouvoir être abandonnés : aussi en prennent-ils soin; mais la règle n'est pas universelle. Des espèces assez voisines des plus remarquables par leur industrie ne savent rien faire pour leurs petits, et cependant ces jeunes animaux, au début de la vie, réclament une assistance de tous les instans. Besoin impérieux à satisfaire d'un côté, impuissance absolue de l'autre, voilà le problème dont la solution est trouvée à l'aide d'un instinct spécial dévolu aux mères incapables de travailler pour leur progéniture. Quand on ne peut pas élever ses enfans, on les confie à des étrangers; rien de plus simple. Cet oiseau que l'on nomme le coucou est bien connu, et l'on débite encore sur lui des choses fort étranges, sans distinguer toujours entre

les vieilles légendes et les récits des observateurs exacts. Le coucou, que l'on entend sans cesse dans les grands bois et que l'on n'aperçoit presque jamais, tant il se cache, ne fait pas de nid, personne ne l'ignore. Inhabile à construire, il va déposer ses œufs dans les nids d'autres oiseaux. La raison de cette incapacité nous échappe; jusqu'ici aucune particularité connue de l'organisme n'a permis de l'expliquer. Néanmoins une remarque très curieuse a été faite : les individus des deux sexes sont en nombre fort inégal; il y a quinze ou vingt mâles pour une seule femelle. Devant la foule des prétendans, la femelle, paraît-il, veut plaire à chacun, et ses galanteries perpétuelles la détourneraient de tout devoir maternel. Les coucous portent alors furtivement leur œuf dans les nids de différens oiseaux, le rouge-gorge, le rossignol, la fauvette des roseaux, le pouillot, beaucoup d'autres encore, et ces oiseaux, s'ils ne s'aperçoivent de rien, couvent l'œuf étranger, et après l'éclosion soignent l'intrus comme un de leurs petits malgré sa taille bientôt très supérieure et fort dangereuse pour les légitimes. Si l'on en croit certaines affirmations, la femelle du coucou ne perd pas toutefois en entier le sentiment de la maternité; elle ne quitte le voisinage des lieux où sont élevés ses jeunes qu'après leur départ du nid.

Quelques insectes se comportent à peu près comme les coucous. Les gros bourdons velus, tantôt roux, tantôt noirs, avec des parties jaunes, fauves ou rougeâtres, si communs pendant la belle saison sur les fleurs des champs ou la lisière des bois, sont des êtres, on le sait, qui travaillent à merveille et qui s'occupent de leur progéniture de la manière la plus irréprochable. A côté de ces insectes industrieux, on rencontre des espèces incapables de tout soin et si pareilles par leurs principaux caractères et par leur aspect à de vrais bourdons que de minutieux naturalistes n'avaient pas su les en distinguer; mais le jour vint où un observateur, Le Peletier de Saint-Fargeau, plus attentif que ses devanciers, s'aperçut d'une différence significative : ces espèces, confondues naguère avec les bourdons, sont privées d'instrumens de travail; leurs jambes n'ont pas de corbeille pour recueillir le pollen, pas d'épines pour saisir des lames de cire; le premier article de leurs tarses, encore fort large, n'est plus cependant la palette dont les bourdons se servent comme d'une truelle, il ne porte aucune brosse propre à faire tomber le pollen récolté. Pas d'instrumens de travail, c'est l'impossibilité manifeste de construire, c'est aussi l'impossibilité de nourrir les larves. Ces insectes, désignés sous le nom de psithyres, ont recours aux bourdons pour la conservation de leur propre espèce. La ressemblance donnée par la nature à ces deux sortes d'êtres est aisée à expliquer. Le coucou, introduisant un œuf dans le nid d'un petit oiseau, n'a

pas à craindre de se faire un mauvais parti, s'il est surpris par le propriétaire. Ce n'est pas la même chose pour l'insecte qui pénètre chez les bourdons; l'habitation est toujours plus ou moins remplie et gardée par des individus dont les coups sont mortels. La ruse la mieux concertée échouerait. Ici il faut tromper sur sa qualité, il faut paraître bourdon quand on ne l'est pas. Les psithyres ont donc reçu en partage la taille, les formes, les nuances et tout l'aspect des bourdons, et, comme il y a de ces derniers des espèces en assez grand nombre que leurs couleurs distinguent, il y a des psithyres répondant aux particularités caractéristiques de ces différentes espèces. En voyant l'un d'eux, sans crainte d'erreur on peut dire : Voilà le parasite de tel bourdon. Le psithyre entre donc sans être inquiété dans la demeure où l'on travaille, où l'on nourrit les jeunes sujets, son vêtement le fait prendre pour un membre de la famille; il entre avec la confiance de n'être pas reconnu pour étranger, de n'être point maltraité. Dans les cellules construites en vue d'une autre destination, il dépose ses œufs; les larves qui en sortiront auront toute l'apparence de celles des bourdons, et ceux-ci, dans leurs soins, n'établiront aucune différence. Ainsi se perpétue une relation entre deux espèces n'appartenant pas au même genre. Les bourdons se passeraient fort bien des psithyres, mais la disparition des premiers serait la perte inévitable des derniers.

Tous ces insectes laborieux qu'on appelle vulgairement les abeilles solitaires et les abeilles maçonnes sont également exposés à recevoir les visites d'hyménoptères de la même famille, incapables de travailler; mais ces étrangers n'ont pas la livrée des espèces dont ils envahissent les nids; ils n'en ont nul besoin, ne devant agir que par l'adresse et la ruse. L'abeille solitaire, seule, édifie le berceau de sa postérité, et approvisionne chaque loge d'une quantité de nourriture juste suffisante pour la larve destinée à l'occuper. En quête de sa récolte, elle est obligée de s'éloigner fréquemment; l'abeille qui ne travaille pas et n'a d'autre souci que d'opérer le dépôt d'un œuf dans la cellule où sa larve mangera la provision amassée pour la larve de l'espèce laborieuse, se tient aux abords du nid où l'on apporte le miel et le pollen; elle étudie la situation, profite, pour pénétrer dans le réduit, de l'absence du propriétaire, y met un œuf, puis s'échappe furtivement, comme le larron qui ne doute pas du danger qu'il courrait, s'il venait à être rencontré.

V.

Lorsqu'on arrête ses regards sur les circonstances de la vie des êtres animés, on est très frappé de voir d'un côté des créatures heureusement douées dont les conditions d'existence semblent pleines

d'attrait, d'un autre côté des créatures moins favorisées, et enfin des êtres en quelque sorte déshérités dont la vie n'est possible qu'avec le secours ou au moins l'appui d'espèces ayant en partage la force ou l'habileté. De là des associations d'animaux vraiment singulières; parfois l'infortuné attend sa subsistance de la bonne volonté du riche, plus souvent le faible accompagne le fort soit pour être transporté, soit pour profiter du fretin que ce dernier abandonne. M. van Beneden, l'éminent professeur de l'université de Louvain, appelle ces animaux qui s'attachent à la fortune d'autrui des *commensaux*.

Dans certaines fourmilières habitent de petits coléoptères luisans que l'on nomme des clavigères; leur tête est surmontée de grosses antennes, et les côtés du corps portent des bouquets de poils. Ceux-là sont bien déshérités; absolument aveugles, ayant une bouche dont les pièces articulées sont fort petites et très peu mobiles, ils ne peuvent manger seuls, l'assistance des fourmis leur est indispensable. Il existe entre ces insectes une relation des plus curieuses très bien observée par un naturaliste habile, M. Lespès. Les clavigères produisent une liqueur douce qui enduit leurs bouquets de poils; les fourmis, friandes de tout ce qui est sucré, hument cette liqueur, et les clavigères deviennent pour elles des hôtes chéris. En retour de leurs bons offices, elles les nourrissent en leur donnant la becquée. Lorsqu'on bouscule une fourmilière, chacun sait avec quel zèle, quelle promptitude, quelle sollicitude les fourmis emportent leurs larves et leurs nymphes pour les mettre à l'abri du danger. Elles agissent de la même façon à l'égard des clavigères qu'elles croient menacés. Malgré tout, la condition humble appartient à ces derniers dans l'association, où chacun trouve son compte; c'est l'esclavage rendu inévitable par des défauts d'organisation. Pour le philosophe, il y a peut-être une chose plus intéressante encore que cette condition d'esclavage dans les relations des fourmis et des clavigères. Les expériences répétées de M. Lespès ont prouvé que les fourmis ont besoin d'une éducation pour apprécier les bienfaits qu'elles peuvent obtenir des petits coléoptères luisans. Toutes les fourmilières de même espèce ne possèdent pas de clavigères. S'avise-t-on de mettre quelques-uns de ces pauvres aveugles dans un nid où il n'en existe pas, les fourmis ne se doutent nullement du bonheur qu'on a voulu leur procurer. Avec leur instinct de chercher à se rendre compte de ce qui se passe dans leur demeure, elles examinent les intrus, et, ne découvrant pas le parti qu'il est possible d'en tirer, elles les mettent en pièces.

Dans certaines associations d'individus d'espèces différentes, il règne une sorte d'égalité; celle de la moule et du petit crabe connu sous le nom de pinnothère en offre l'exemple. Le pinnothère, auquel on a attribué bien à tort des propriétés malfaisantes sur l'é-

conomie animale, trouve un abri dans la moule. Couvert d'une carapace dure comme la pierre, armé de pinces puissantes et doué d'une excellente vue, il tombe à l'improviste sur sa proie, et la dévore tranquillement; la moule reçoit les reliefs. Il lui donne la pâture, elle lui fournit le logement. — Le plus souvent l'association n'est avantageuse que pour l'individu faible, seul d'ailleurs à la rechercher. — De tout petits poissons restent à demeure dans la bouche d'une grosse espèce de silure des côtes du Brésil, habile à pêcher à l'aide de ses barbillons, et là ils saisissent au passage ce qui leur convient. — Un poisson de la Méditerranée d'une forme effilée, le fierasfer, assez mal partagé pour faire la chasse, s'introduit dans l'estomac des holothuries, où il puise à son aise. Les holothuries sont des zoophytes revêtus d'un tégument très coriace, et qui ont la bouche entourée de tentacules rameux. Les Chinois les mangent, surtout l'espèce qu'on appelle le trépang comestible. Beaucoup d'animaux dont les moyens de locomotion sont très imparfaits, principalement des crustacés, s'accrochent à des poissons et recueillent leur subsistance en voyageant. Des espèces d'une organisation inférieure perdent leur entière liberté; les cirrhipèdes se fixent pour ne plus jamais se détacher, attirant vers leur bouche les corpuscules flottans à l'aide d'appendices convertis en cirres frangées. Les coronules, qui appartiennent à ce groupe, s'attachent sur la peau des baleines, et sont promenées de la sorte dans les eaux, où les êtres microscopiques propres à les nourrir sont en profusion.

Un autre genre d'association est celui des parasites avec les êtres dont ils tirent directement leur subsistance. Parmi ces parasites, il en est d'une organisation si inférieure que le transport de ces animaux chez les individus destinés à les héberger semble dépendre d'un hasard. Les vers intestinaux n'ont pas d'appendices, ils se meuvent dans les plus étroites limites; l'arrivée de ces vers au lieu où l'existence leur est possible n'est le fait ni de leur instinct, ni de celui de leurs parens. Les êtres savent d'autant mieux lutter contre les chances d'accidens que leur organisation est plus parfaite, que leurs instincts et leur intelligence sont plus développés. Pour les espèces inférieures très exposées aux chances de destruction, le désavantage est compensé par une extrême fécondité. Chez les espèces impuissantes à se protéger, la fécondité devient immense. Les vers intestinaux ne sont mis en situation de vivre que par des circonstances presque fortuites; leurs œufs sont produits et répandus en nombre incalculable.

VI.

Toutes les coïncidences du genre de celles que nous venons d'examiner entre les aptitudes physiques et l'organisme des êtres peuvent être saisies dans les moindres détails par l'observation et l'expérience. Seulement ce n'est point aux phénomènes de l'ordre physique que la science doit s'arrêter dans l'étude de la vie, les phénomènes de l'ordre psychologique lui appartiennent aussi. La liaison est intime entre les deux ordres de phénomènes. Pour s'en convaincre, il suffit de comparer entre eux quelques animaux dans toutes leurs manifestations, et ces animaux à l'homme lui-même. Nous ne sommes plus au temps où l'on croyait sérieusement que les bêtes sont de simples machines.

L'esprit humain a tout d'abord été frappé par les différences prodigieuses qui se révèlent dans les formes, dans la conformation organique, dans les habitudes des êtres. La diversité est immense en effet, car chaque espèce porte son empreinte dans des caractères zoologiques et biologiques parfaitement appréciables; mais, après une longue suite de recherches, l'unité dans le plan général a été dévoilée. On avait reconnu chez tous les êtres animés les mêmes appareils organiques, les mêmes tissus, les mêmes fonctions, le même commencement. Ce qui diffère, c'est le degré de développement ou de perfection, ce sont les appropriations. Les facultés du domaine de l'intelligence sont-elles soumises à une autre loi? Poser la question, c'est faire comprendre tout ce qu'il y aurait là de contraire à l'harmonie des phénomènes naturels; rapprocher les faits les mieux démontrés par l'observation et l'expérience, ce sera fournir les preuves évidentes que la loi est la même. Cuvier a dit un jour : « Pour bien connaître l'homme, il ne faut pas l'étudier que dans l'homme. » Le grand naturaliste songeait surtout aux détails matériels de l'organisme. Avec une égale vérité, on peut ajouter : Pour bien connaître l'intelligence, il ne faut pas l'étudier seulement dans les manifestations de l'intelligence humaine.

Comme on a déjà pu en juger par les détails que nous avons rapportés sur la vie de divers animaux, les instincts très développés chez les espèces douées d'une riche organisation se restreignent en même temps que l'organisation se dégrade. Tout animal a l'instinct de faire usage des instrumens qu'il possède, et la nature de ses instrumens détermine le genre de ses opérations. L'homme ne fait nulle exception à cette règle. Saurait-on s'imaginer des hommes réunis en un petit groupe isolé qui ne se serviraient pas de leurs mains pour façonner des armes, des outils, des ustensiles, pour se bâtir des abris avec les matériaux à leur portée, pour se confec-

tionner des vêtemens, si le froid les rend nécessaires? Parfois une ressemblance dans les produits de l'industrie de peuplades fort éloignées a conduit à supposer d'anciens rapports ou une communauté d'origine, lorsqu'on aurait été dans la vérité en reconnaissant que les individus avaient obéi aux mêmes instincts sans avoir besoin d'aucune tradition. Partout l'intelligence se montre unie à l'instinct; pas d'instinct possible sans une intelligence pour le diriger et le dominer. On a cru à deux sortes de phénomènes indépendans l'un de l'autre, faute d'avoir étudié d'une manière comparative les circonstances de la vie chez l'homme, les mammifères, les oiseaux et les insectes. L'intelligence a ses degrés, manifestes à l'égard des individus, beaucoup plus manifestes à l'égard des espèces, et de même que dans l'organisme la dégradation ou le perfectionnement ne porte pas toujours sur l'ensemble, mais seulement sur quelques parties, de même l'intelligence peut demeurer forte en quelques points et très affaiblie en d'autres points. Voir dans l'intelligence des animaux des réductions proportionnelles de la nôtre serait s'abuser étrangement. Buffon était aveuglé par une idée de ce genre en ne voulant reconnaître chez le castor qu'un instinct machinal, parce que ce mammifère n'a pas l'esprit du chien ou du renard. Le castor possède dans ses robustes dents incisives des instrumens propres à couper le bois, dans sa queue une véritable truelle, dans ses pieds de devant presque des mains. Il a tout ce qu'il faut pour bâtir, il a l'instinct de la construction, et son intelligence se montre admirable dans la série des actes que ses travaux exigent. Les castors choisissent l'endroit le plus convenable à leur établissement; sur une rivière sujette à des débordemens, ils élèvent une digue avant de construire leur habitation; ils se dispensent de ce travail sur un lac dont le niveau change peu; ils coupent un arbre de façon à le faire tomber du côté de l'eau, c'est-à-dire du bon côté; ils le taillent comme il convient; les individus se partagent la besogne, l'un enfonce les pieux, l'autre applique le mortier; ils parent aux accidens, à l'inondation. Quelle suite d'observations et de réflexions nécessaires! Le castor a une spécialité, il possède une merveilleuse intelligence dans cette spécialité : hors de là, il est fort ordinaire, et certes, comme le remarque Buffon, il n'a pas l'esprit du chien.

Il est impossible de songer sans une sorte de terreur à quoi se réduirait l'intelligence d'un homme privé de tous les sens. Toutes nos idées sur le monde extérieur nous arrivent par leur intermédiaire. Chez les animaux, les mêmes sens existent à des degrés de développement très variables; mais, pour apprécier avec une entière rigueur les nuances dans les impressions que peuvent transmettre les organes, d'immenses recherches sont indispensables; elles s'exé-

cuteront, et le résultat ne pourra manquer de nous éclairer sur les phénomènes de l'ordre intellectuel. La possibilité de parvenir à expliquer toutes les perceptions des êtres par l'étude comparative des organes des sens paraît évidente. On distingue moins bien ce que l'investigation anatomique du cerveau fournira de lumière sur les actions mentales; jusqu'à présent, ces actions ne sont reconnues que par les manifestations qui nous frappent. Nous constatons simplement d'une manière générale que le volume relatif du cerveau et le degré de centralisation des masses nerveuses sont en rapport avec l'étendue des instincts et de l'intelligence. Seulement, dès l'instant que l'on aura obtenu une notion précise des organes des sens et des facultés de chaque espèce, l'étendue des perceptions pouvant être déterminée de la façon la plus nette dans tout animal, il sera permis de concevoir l'espérance d'arriver à un résultat considérable en étudiant le cerveau d'une manière comparative chez les espèces reconnues susceptibles des mêmes perceptions et chez les espèces ayant des perceptions d'un autre genre. En procédant de la sorte, la science rebelle à toute croyance venant de l'imagination ne s'écartera pas des voies de l'observation et de l'expérience.

Les êtres bien organisés ont une mémoire surprenante, sans cesse remarquée par les personnes qui aiment la compagnie des animaux; ceux-ci se souviennent d'un bienfait, d'une injure surtout. Un chien reconnaît l'ami de la maison après nombre d'années, et les lieux qu'il revoit après une longue absence. La faculté de raisonner, de comparer, d'apprécier les situations, ne se sépare point de la mémoire. Les animaux sauvages se montrent confians dans les localités où l'homme les laisse vivre en paix, pleins de défiance dans les endroits où la présence de celui-ci leur est devenue redoutable. Le témoignage des voyageurs qui ont exploré des contrées inhabitées est précieux à recueillir. « C'est une chose curieuse, dit Livingstone, que d'observer l'intelligence des animaux sauvages. Dans les contrées où on les chasse avec des armes à feu, ils se tiennent dans les endroits les plus découverts du pays, afin d'apercevoir le chasseur du plus loin qu'il est possible. Il m'est arrivé si souvent, lorsque j'étais sans armes, d'approcher, sans les inquiéter, d'animaux qui, lorsque j'avais mon fusil, s'enfuyaient dès que j'apparaissais, que je suis persuadé qu'ils comprennent parfaitement le danger qu'ils courent dans ce dernier cas et la sécurité qu'ils peuvent avoir en face d'un homme désarmé. Ici, où ils n'ont à craindre que les flèches des Balondas, ils demeurent pendant le jour au fond des forêts les plus épaisses, où le tir de l'arc est beaucoup plus difficile. »

Il est curieux d'observer l'effort d'un animal cherchant à comprendre. Une glace est posée à terre, un chat survient qui se

montre fort intrigué en apercevant son image. Il approche, croyant voir un autre individu de son espèce, et, ne pouvant le toucher de son museau, il lance des coups de griffe contre le verre. L'obstacle reconnu, il va regarder derrière le cadre, et, n'y découvrant personne, il revient et recommence le même manége, toujours inutile; puis, comme saisi d'une idée lumineuse, le corps frémissant, le poil ébouriffé, il se dresse contre le bord du cadre, envoyant des coups de pattes des deux côtés à la fois pour être certain de ne pas manquer d'attraper le mystificateur. Seulement, après s'être convaincu de l'inutilité de ses manœuvres, il abandonne la place, résigné à ne pas comprendre, à peu près comme un Arabe auquel on aurait voulu expliquer le système de la télégraphie électrique. Malgré tout, l'animal a fait preuve d'autre chose que d'un instinct machinal. On a mis en doute que les animaux eussent la conscience de leurs actes, et cependant, à défaut d'études sérieuses, la plus vulgaire observation devait à cet égard enlever toute incertitude. Un chien a été habitué à respecter les victuailles dans la maison qu'il habite, mais parfois il ne résiste pas à la tentation; c'est toujours furtivement qu'il dérobe un bon morceau, et, s'il craint d'être surpris, il se sauve au plus vite comme un vrai larron. Dans une maison vivait un cobaye, c'est-à-dire un cochon d'Inde, animal d'une intelligence assez bornée. Le pauvre petit adorait les fruits, et au dessert de son maître, qui dînait seul plongé dans la lecture, on le mettait sur la table chargée de fraises, de poires ou de pommes. Il savait qu'il lui était interdit de rien prendre sans l'avoir reçu. A certains jours, s'il n'était pas promptement servi, la tentation devenait trop vive; le moindre regard l'arrêtait, mais, impatienté d'attendre, il venait frapper de son museau le bras de son maître, et grimpait après lui en grognant, si l'appel semblait n'avoir pas été entendu. Des faits tout aussi concluans pourraient être énumérés presque à l'infini. Les sentimens, les passions, se manifestent chez les animaux sous tous les aspects. Un chien prend une personne en affection, une autre en haine, il a des préférences et des antipathies de toute sorte. Un perroquet reçoit les meilleurs traitemens de tous les membres de la famille qui se l'est attaché; pour l'un d'eux, il n'a que des amitiés, des câlineries, des gentillesses; avec un autre, il est réservé; avec un autre, il est méchant. L'animal intelligent est dans ses amours plein de tendresse. Les jolis oiseaux chanteurs sont ravissans à contempler quand ils se font leurs agaceries; l'émotion qu'ils éprouvent se traduit par toute sorte de signes, leur poitrine se soulève plus fort qu'à l'ordinaire, leur petit cœur bat plus vite. Le sentiment est l'apanage de toutes les créatures d'élite.

C'est se tromper beaucoup de croire que les animaux sont insen-

sibles à la beauté. A certains momens, ils semblent eux-mêmes animés du désir de paraître beaux; les cerfs et toutes les espèces de la race féline prennent une attitude fière; les oiseaux qui ont une belle huppe dressent cette huppe, ceux qui ont une belle queue, tels que les paons, étalent cette queue, comme dominés par le sentiment de l'orgueil. Du reste il est évident, d'après l'observation, que la beauté des individus d'un sexe doit produire sur ceux de l'autre sexe une assez forte impression. Ils acquièrent tout leur éclat dans le temps où les mâles et les femelles se rapprochent. Les poissons, chez lesquels on aperçoit à peine quelques pâles lueurs d'intelligence, prennent alors des couleurs d'une vivacité surprenante. Beaucoup d'oiseaux en plumage de noce semblent avoir revêtu des habits de fête; le gentil chardonneret, le gai pinson sont tout brillans, le bouvreuil, habituellement d'un rose terne, s'est empourpré. On aurait tort de penser que, parmi les animaux richement organisés, un mâle pouvant choisir s'unisse indifféremment à la première femelle venue, une femelle à un mâle sans le moindre souci des avantages extérieurs; l'observation ne permet pas d'accepter une semblable opinion. Un amateur distingué, M. le comte Primoli, qui aime les oiseaux et qui sait une infinité de choses charmantes sur leurs ménages, s'était procuré plusieurs de ces énormes pigeons obtenus par une suite de *sélections*, et désignés par les oiseleurs sous les noms de pigeons de Hollande et de pigeons romains. L'époque de la pariade arriva, et ce fut l'instant de choisir, ici un époux, là une compagne. Il y avait dans le voisinage des pigeons ordinaires; or il advint que chaque gros pigeon alla rechercher une petite compagne, chaque grosse femelle un époux de petite taille. On voit des choses semblables ailleurs que chez les animaux. Pour conserver la race, il fallut rendre les communications impossibles.

Les mammifères et les oiseaux les mieux doués témoignent leur joie à l'idée d'une distraction, comme les chiens de chasse en voyant prendre les fusils, comme les chevaux fringans quand on se prépare à les faire sortir. Ils éprouvent de l'ennui, et l'on sait que l'ennui est quelquefois mortel, même pour les bêtes. Les conditions de la vie ne se bornent aux besoins purement matériels que chez les espèces inférieures. Les mammifères et les oiseaux aiment à s'amuser; souvent le jeune chat ne veut pas jouer tout seul, et à sa manière il vous invite à jouer avec lui. Les animaux ont des colères terribles; la passion de la vengeance peut les exciter à un point extrême; il n'est pas jusqu'à des insectes, tels que les guêpes et les abeilles, qui ne poursuivent un agresseur durant des heures entières, cherchant à le blesser. Tous les êtres se montrent paresseux; l'oiseau, qui a pour devoir de construire un nid, se dispense de cette besogne,

s'il rencontre un vieux nid qu'il puisse aisément réparer. On a songé à mettre à profit cette paresse pour retenir ou même attirer les petits oiseaux dans les lieux où ils étaient devenus rares; des nids artificiels ont été placés dans les arbres et les buissons, et le succès a été complet. La plupart des abeilles solitaires ont aussi leur paresse. Des espèces de ce groupe qu'on nomme les anthidies ont fourni à un entomologiste anglais un exemple de paresse qui mérite d'être noté, tant il prouve l'intelligence de ces curieux insectes. Les anthidies garnissent habituellement leurs nids d'une sorte de flanelle qu'elles confectionnent lentement avec la bourre des fruits des scrofulaires et des bouillons blancs; des individus de ce genre, apercevant des vêtemens de flanelle qui séchaient sur le pré, allèrent en tailler des morceaux. Le travail était tout de suite fait.

L'homme, qui domine la création entière par l'ensemble de ses aptitudes physiques, par ses facultés intellectuelles et par la possession de la parole, est soumis en ce monde aux mêmes lois que les autres créatures. On a répété complaisamment que seul il fait des progrès, et un physiologiste célèbre, qui s'est beaucoup occupé des fonctions du cerveau, a exprimé cette pensée par une sorte de sentence : « l'animal ne fait jamais de progrès comme espèce; l'homme seul fait des progrès comme espèce. » Cela semble vouloir dire que les hommes d'aujourd'hui ont une supériorité naturelle sur ceux de l'époque de Moïse ou du temps de Périclès; en réalité, on a confondu l'espèce humaine avec la société, qui se perfectionne et qui grandit par le travail de ses membres.

En résumé, le grand caractère d'unité qui se dégage de l'ensemble des faits de l'ordre physique se dégage également de l'ensemble des faits de l'ordre intellectuel les mieux observés et les plus indiscutables. De même que les aptitudes, que les fonctions perdent en importance lorsque les instrumens se simplifient et disparaissent lorsque les organes n'existent plus, les facultés de l'ordre intellectuel s'amoindrissent quand l'organisme se dégrade. Nulle part les phénomènes de la vie ne diffèrent essentiellement; ici se manifestant avec éclat, ailleurs d'une manière faible, ils s'évanouissent lorsqu'il n'y a plus d'instrumens pour les produire. Chez les êtres animés, l'union est intime entre tous les phénomènes, et seule la reconnaissance de cette vérité, qui est un récent progrès issu de l'étude et de la raison, prépare à l'investigation scientifique une nouvelle voie, et promet à l'esprit humain de nouvelles lumières.

ÉMILE BLANCHARD.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

28 février 1870.

Il n'est rien de tel que d'être au parterre pour bien voir une pièce et pour en apprécier les effets. On est du moins à l'abri des illusions complaisantes de ceux qui, se trouvant dans les coulisses ou même dans les chœurs, ne voient rien et se figurent qu'ils font tout marcher. Hélas! les choses ne marchent pas aussi nettement et aussi sûrement qu'on le croirait; elles ont, si l'on veut, une apparence triomphante; au fond, elles manquent d'une certaine liaison intime, elles vont passablement au hasard. Notre pièce politique et parlementaire avait pourtant bien commencé aux premières heures de cette année. Elle était conduite par des hommes de bonne volonté entrant sur la scène, c'est-à-dire au pouvoir, avec du talent, de la considération et l'amour du bien public. Ces ministres d'un ordre nouveau avaient pour eux le vent qui soufflait, la force d'une situation, et, mieux encore, cette fortune exceptionnelle d'être entre tous les instrumens désignés d'une transformation nécessaire, ardemment désirée. On ne demandait qu'à les suivre et à mettre en eux tout ce qu'il faut de confiance pour assurer le succès d'une si belle entreprise. Rien n'est essentiellement changé sans doute, l'opinion nourrit toujours les mêmes vœux; ce qu'on pensait il y a deux mois, on n'a pas cessé de le penser, et ce qui a fait la raison d'être du cabinet du 2 janvier est encore sa force dans les circonstances difficiles que traverse la France. Seulement les incidens sont venus, la pièce s'est embrouillée et a pris des allures quelque peu vagabondes; la confusion s'en mêle, si bien que de ce régime parlementaire si longtemps regretté et enfin renaissant il est à craindre que nous n'ayons jusqu'ici que les faiblesses, les prodigalités de parole et les embarras de l'action dans le ministère, les troubles dans le parlement, les disputes vaines, les coups de théâtre, les questions de cabinet improvisées à tout bout de champ.

Nous vivons en effet dans un moment singulier, où tout a de la peine

à reprendre sa place, et où, à défaut d'une activité réglée et féconde, règne un besoin universel de recommencer sans cesse les mêmes luttes, de se battre dans le vide, de se perdre surtout en manifestations retentissantes qui n'éclaircissent rien. On laisse volontiers à la presse le léger ridicule d'avoir une idée par jour, on réserve pour soi le droit de faire une déclaration par jour. La droite s'explique, la gauche s'explique, le gouvernement arrive pour s'expliquer à son tour plus que tout le monde, et en fin de compte, au bout de toutes ces explications, le pays, qui suit ce spectacle avec surprise, en vient à être plus impatient que jamais de démêler la vérité des choses, de savoir où il en est, ce qu'on veut faire et comment on veut le faire. On a failli le savoir le jour où M. le comte Daru, pressé par M. Jules Favre et parlant visiblement pour tous ses collègues, est venu définir avec le bon sens le plus élevé la politique du gouvernement. Ce jour-là, on a éprouvé un véritable soulagement, comme si on sortait d'un brouillard incommode, en entendant cette parole sérieuse, ferme et sincère qui a eu un juste retentissement, et le corps législatif presque tout entier s'est laissé entraîner par ce langage qui n'avait assurément rien d'ambigu, qui attestait tout à la fois l'homogénéité, le libéralisme et la résolution du ministère. On se croyait bien fixé après cela, la dissolution était écartée pour le moment, on avait un gouvernement libéral, et on pouvait marcher. Pas du tout! Le lendemain, nouvelles perplexités, nouvelle manifestation ministérielle à propos des candidatures officielles. Cette fois c'était M. Émile Ollivier, fort habilement attiré à la tribune par M. Ernest Picard et M. Grévy, et intervenant par une déclaration qui ne contredisait pas sans doute le langage de M. le ministre des affaires étrangères, qui le complétait et le précisait sur un point spécial, si l'on veut, mais qui dans tous les cas avait pour effet immédiat de laisser entrevoir encore une fois la question ministérielle, disparue la veille dans un vote d'enthousiasme. C'était un changement de front sur place. La veille, M. le comte Daru avait rallié le corps législatif tout entier, sauf la fraction la plus extrême de la gauche; le lendemain, M. Émile Ollivier ralliait la gauche tout entière avec les centres contre la fraction la plus obstinée de la droite, s'attachant furieuse et consternée aux débris de la candidature officielle. Le coup de bascule a été complet. Que M. Émile Ollivier, pour accentuer plus vivement la politique du ministère dans les élections, se soit cru obligé de décliner en fait pour le gouvernement un droit d'intervention qu'il a d'ailleurs admis en principe, et qu'il se soit même laissé entraîner à un engagement de neutralité absolue en toute circonstance, la question n'est pas là pour le moment. Il est bien clair que la révolution qui s'accomplit a ses conséquences dans les procédés électoraux comme dans tout le reste. La question est dans cette confusion sans cesse renaissante qu'on crée au feu des discussions de tous les jours,

dans cette mobilité apparente des choses qu'on entretient involontairement, lorsque la première nécessité serait beaucoup moins d'avoir des victoires d'éloquence que d'agir, beaucoup moins de multiplier les déclarations théoriques que de mettre la main à l'œuvre, et d'appliquer cette politique libérale qui n'est jusqu'ici, aux yeux du pays, qu'un généreux et séduisant drapeau.

Malheureusement c'est là un piége dont il ne semble pas bien aisé de se défendre. Les réformes vraies et sérieuses qui touchent à l'administration, aux finances, à l'instruction publique, aux intérêts commerciaux et économiques, ces réformes sont difficiles sans doute, elles exigeraient une patiente et laborieuse attention; alors on les ajourne pour se jeter sur cette proie de la dissolution du corps législatif et des candidatures officielles, sans songer qu'en agissant ainsi on a l'air de se dérober aux véritables difficultés, et de tout sacrifier à l'éclat des discussions passionnées. Rien n'est assurément plus facile que de décréter de mort le corps législatif, c'est bien plus facile que de faire de bonnes lois, un coup de tête et une signature suffisent. En quoi cependant la situation se trouverait-elle simplifiée? Elle n'en serait que plus obscure au contraire, une dissolution prononcée par impatience ne ferait que compliquer un mouvement à peine commencé, et somme toute l'honorable comte Daru a posé la question dans les termes les plus justes lorsqu'il disait l'autre jour : « Pourquoi n'accepterions-nous pas le concours de cette assemblée? Pourquoi imposerions-nous au pays des agitations qui ne sont jamais sans danger, et qui seraient dans ce cas sans motif? » La dissolution serait-elle nécessaire parce que cette chambre, qui n'a que quelques mois d'existence, est insensible au vœu public, parce qu'elle est née de l'abus des influences officielles, et qu'elle ne représente plus l'opinion? Par une contradiction qui n'est pas la seule dans son discours, M. Jules Favre lui-même a été le premier à rendre témoignage en faveur de ce corps législatif dont il demande pourtant la disparition. M. Jules Favre a fait aux députés ce compliment un peu imprévu, que « le souffle de la volonté nationale a passé par leur conscience, » et a eu raison de tous les mauvais vouloirs. Ce sont les cent-seize qui ont provoqué le message du 12 juillet 1869 et le sénatus-consulte du 8 septembre; ce sont les cent vingt-huit qui ont donné naissance au ministère du 2 janvier 1870. Au contact de ces manifestations du corps législatif, le pouvoir personnel a reculé. « C'est le pouvoir national qui a affirmé sa volonté, et cette volonté a été acceptée, » M. Jules Favre le dit. Il resterait à savoir comment une assemblée qui a fait tant de choses, au dire de M. Jules Favre, serait désormais absolument incapable de coopérer avec quelque utilité à une transformation dont elle a été la promotrice victorieuse, comment elle serait indigne de vivre un jour de plus.

Pour ceux qui se plaisent aux analogies de l'histoire, la crise de 1869 et de 1870 ressemble étrangement à une autre crise parlementaire du temps passé, celle de 1816, et elle doit inévitablement se dénouer de la même manière. La majorité sortie des dernières élections, c'est la majorité royaliste de 1816; le ministre libéral d'autrefois s'appelait M. Decazes, il s'appelle aujourd'hui M. Émile Ollivier, et le corps législatif actuel ne peut échapper à un coup semblable à cette ordonnance du 5 septembre 1816, qui fut le point de départ des plus libérales et des plus fécondes années de la restauration. Tout cela est fort bien; mais cette opposition ou plutôt cette majorité de la chambre *introuvable* de 1816 concentrait en elle-même toutes les passions les plus furieuses de réaction. Elle poussait aux proscriptions implacables, à la banqueroute envers les créanciers mal pensans, au rétablissement de tous les priviléges. Ce qu'elle voulait en un mot, et elle ne le cachait pas, c'était pousser jusqu'au bout sa victoire sur la révolution, de même que la révolution avait poussé jusqu'au bout sa victoire sur l'ancien régime. Franchement le corps législatif actuel est-il de cette trempe? et en est-il arrivé à ce point de puissance réactionnaire que M. Émile Ollivier n'ait plus qu'à reprendre au plus vite le rôle sauveur de M. Decazes? Bien mieux, cette ancienne majorité dont on parle toujours n'est même plus la majorité; elle n'est qu'une minorité, et parmi ces cinquante-six qui l'autre jour ont brûlé leur dernière poudre pour la candidature officielle, si l'on pouvait compter ceux qui voteraient pour le rétablissement du régime de 1852, combien y en aurait-il? Il ne suffit pas de dire que tout est changé, qu'à une situation nouvelle il faut nécessairement un corps législatif nouveau. La révolution de 1830 avait bien aussi changé quelque peu l'état de la France; la chambre des députés ne fut cependant pas dissoute, elle resta ce qu'elle était, complétée par des élections partielles, et, parmi les victorieux employés à consolider l'œuvre de juillet, beaucoup ne croyaient pas certainement avoir été élus pour cela. Lorsqu'en 1839 le comte Molé, ayant à faire face comme chef de ministère à une formidable coalition parlementaire, en appelait au pays, on ne lui épargnait pas la dure et amère accusation d'être l'instrument du pouvoir personnel, de pousser jusqu'à la dernière limite dans les élections l'abus des influences officielles et de la corruption administrative. Ceux qui vinrent après M. Molé n'eurent pourtant pas la pensée ou ne se crurent pas obligés de dissoudre cette chambre qu'ils avaient représentée d'avance comme viciée par l'action administrative, et qui se composait au moins pour moitié de députés dévoués à l'ancien ministère ou à ce qu'on nommait le pouvoir personnel. On s'arrangea avec elle, et on marcha du mieux qu'on put. Nous ne voulons dire qu'une chose : la dissolution, telle qu'elle se présente aujourd'hui, n'est ni une affaire de principe, ni une affaire de né-

cessité immédiate, puisqu'il n'y a eu jusqu'ici aucun conflit entre le corps législatif et le nouveau ministère, — ni même une tradition parlementaire invariable; c'est une question d'opportunité et de circonstance, M. Daru l'a laissé entrevoir avec autant de tact que de jugement politique. — Est-on bien certain d'ailleurs qu'une élection entreprise aujourd'hui produirait ce qu'on en attend, qu'un corps législatif nouveau vaudrait beaucoup mieux que celui que nous avons? Une élection à l'heure présente serait vraisemblablement l'expression de l'immense désordre d'idées inhérent à une transition qui n'est même pas achevée. On nous écrivait récemment de province : « Liberté complète ici! Nous avons des valets de ville qui colportent tout ensemble dans leur bissac les avis de la commune, les circulaires de M. le préfet et *la Marseillaise!* Du reste, ils n'y mettent aucune malice, cela leur est parfaitement indifférent. » C'est l'image de ce qui se passe un peu partout, confusion et incertitude. Le plus pressé est donc d'éclairer les esprits, de hâter l'organisation libérale du pays, de refaire une situation nette et telle que les populations sachent au moins ce qu'elles font, sur quoi elles vont voter, et, pour accomplir cette œuvre nécessaire avant tout, de quel instrument peut-on se servir si ce n'est de la chambre qui existe? C'est fort bien de proclamer l'indignité d'une assemblée, seulement on ne voit pas que du même coup on proclame la radicale inaptitude de cette assemblée à faire la loi essentielle, mère d'une représentation nationale nouvelle, — la loi électorale.

Est-ce à dire que ce corps législatif doive vivre indéfiniment ou même longtemps? Nous ne le savons certes pas; il peut aller plus vite qu'il ne croit vers la dissolution, s'il continue, comme aussi il peut prolonger son existence avec plus de bon sens. Encore une fois c'est une question d'opportunité, de même que les candidatures officielles, qui ont donné lieu l'autre jour à de si dramatiques débats, à de si vives péripéties parlementaires, sont tout simplement une question de mesure. Notre malheur en France est toujours le fanatisme des mots et des déclarations sonores; nous ne pouvons pas nous résoudre à considérer une affaire politique avec la simple raison politique; il nous faut à tout prix des idéalités et des systèmes pour paraître sérieux. Si les partis étaient de bonne foi, et s'ils voulaient en convenir, le problème des candidatures officielles ne serait point, après tout, bien difficile à résoudre. Il n'est point douteux que le gouvernement ne peut ni ne doit faire des élections comme il fait de l'administration, qu'il n'a pas le droit de mettre en mouvement l'immense machine placée sous sa main, de se servir des ressources dont il dispose pour aider à la nomination d'un député; il ne doit en un mot ni suspendre la loi pour ses candidats préférés, ni abuser de son pouvoir. Tout cela est clair comme le jour. Quant au reste, quant à l'abstention absolue préconisée par M. Jules

Favre, par M. Grévy, par M. Picard lui-même, quant à la neutralité absolue admise par M. Émile Ollivier, nous prendrons la liberté de dire après M. le garde des sceaux que c'est un pur exercice académique. M. Émile Ollivier était sûrement de la plus parfaite bonne foi; ce qu'il disait, il le pensait. Malheureusement ce jour-là il était dans les nuages, et c'est son collègue de l'intérieur, M. Chevandier de Valdrôme, qui a dit le mot vrai, sensé, politique, en déclarant que le système des candidatures officielles avait disparu avec le régime de 1852, mais que le gouvernement ne pouvait renoncer au droit d'attester ses préférences, d'avouer ses amis. Qu'on nous comprenne bien : nous n'avons nullement l'idée de mettre deux ministres en guerre et de détacher une pierre de cet inébranlable édifice du 2 janvier dont parlait M. le comte Daru. Nous tenons au contraire l'édifice pour utile, et nous souhaitons qu'il dure. Il n'est pas moins certain que, surpris par une bourrasque parlementaire, M. le ministre de la justice a parlé en théoricien, peut-être aussi en tacticien, nullement en homme d'état. Bien plus, il a promis ce qu'il ne peut pas tenir, ce que M. Grévy, M. Jules Favre, M. Picard, ne pourraient pas tenir mieux que lui, parce qu'il n'y a pas de promesse qui soit plus forte que la nature des choses.

Le gouvernement le voulût-il de la meilleure foi du monde, il ne pourrait pas se renfermer dans cette neutralité absolue dont M. le garde des sceaux fait un système. Est-ce qu'il n'y a pas mille circonstances où il intervient malgré lui, par le fait seul de son existence? Des désordres éclatent, provoqués par des adversaires; ils sont naturellement réprimés. M. le garde des sceaux croit-il qu'il ne sera pas accusé d'avoir manqué à ses promesses? Des nouvelles infamantes sur les pouvoirs publics se répandent au moment d'un scrutin; elles sont démenties par les moyens administratifs les plus prompts, on poursuit les auteurs de ces nouvelles, croit-on que le gouvernement ne sera pas accusé d'être intervenu? Ces comités mêmes dont on suggère l'idée aux amis du gouvernement, est-ce qu'on ne les considérera pas comme une intervention déguisée? La plus spirituelle et la plus sanglante critique du système de neutralité absolue de M. Émile Ollivier est la sanction que M. Picard a voulu lui donner tout aussitôt. M. Picard, qui a ordinairement plus de sens et plus de jugement politique, a présenté sans rire un projet édictant une amende contre toute personne qui prendrait la qualité de candidat du gouvernement. Bien entendu, on peut se dire candidat de l'opposition, candidat radical, candidat socialiste; le gouvernement seul est un pestiféré qu'on ne peut avouer sans s'exposer à l'amende. Un interrupteur inconnu a laissé échapper le mot, « le gouvernement est un prévenu dans les élections! » Et voilà comme on entend déjà le régime parlementaire! Nous devons ajouter qu'un seul membre de l'opposition, M. Jules Simon, a eu le courage de désavouer

cette doctrine bizarre et de reconnaître le droit du gouvernement, dans la mesure de ce qui est permis, bien entendu. On veut des élections libres, — qu'on travaille à former des mœurs libres, à établir un régime libre! Le secret est là, il n'est point ailleurs, il n'est point surtout dans des déclarations de neutralité absolue qui disent trop ou qui ne disent rien.

Ce qu'il y a de grave, ce n'est pas qu'un ministre, aiguillonné par la contradiction, emporté par sa bonne volonté et son éloquence, professe tout haut un système plus ou moins radical, qu'il ait l'air d'être, comme on dit, avancé dans ses opinions; ce qu'il y a de dangereux au contraire, c'est que le ministère n'avance pas autant qu'on le croirait, autant qu'il le pense peut-être lui-même. Il va à droite, il va à gauche; hier il ralliait l'opposition la plus extrême dans un coup de scrutin que nous persistons à croire assez équivoque sous une apparence décisive; à la première occasion, les cinquante-six qui l'ont abandonné se débanderont pour revenir de nouveau à lui. Il se fait un équilibre avec des dextérités de parole toujours renouvelées, et en définitive, si à travers tout cela le corps législatif perd souvent son temps, s'il s'épuise en discussions vaines et irritantes la faute en est un peu au gouvernement, qui ne l'occupe pas, qui le laisse glisser dans ces débats orageux où il a trouvé lui-même plus d'un piége. Le ministère a présenté un certain nombre de lois, il est vrai, et M. Daru en traçait l'autre jour un exposé qui suffirait à défrayer une longue session. M. le ministre des affaires étrangères avait hautement raison. Seulement ces lois se dérobent on ne sait où, on ne sait comment; elles voyagent à travers les espaces, sans compter qu'elles n'ont pas toutes la même importance, que quelques-unes sont abrogées déjà par la force des choses avant de l'être par un vote. En Angleterre, il y a une multitude de lois de sûreté générale qui dorment enfouies dans les archives, que personne ne songe à révoquer, et qui n'empêchent pas le peuple anglais d'être libre.— Mais quoi, dira-t-on, le ministère n'est-il pas plein d'activité? Il fait des circulaires, il nomme des commissions! — Oui en effet, c'est là une partie considérable de la politique ministérielle. Des commissions, nous en avons de toute sorte, commission pour l'enseignement, commission pour la décentralisation, commission pour l'organisation municipale de la ville de Paris; d'autres viendront bientôt, on n'en peut pas douter. Ces succursales parlementaires ont sûrement leur mérite : elles sont très noblement peuplées. Après tout, elles serviront peut-être bien à quelque chose, ne fût-ce qu'à faire l'éducation de certains membres qui trouveront là une belle occasion d'étudier les questions qu'ils sont chargés de trancher; mais enfin, si ces commissions étaient nécessaires, à quoi bon alors le conseil d'état? Si c'est au conseil d'état que doit revenir le soin de revoir, de corriger ou d'amplifier les projets qui seront préparés, à

quoi bon les commissions? Et si on n'arrive ainsi qu'à une notable perte de temps, à quoi bon tout cet appareil qui ne fait que compliquer l'expédition des affaires? L'indécison et l'inaction peuvent prendre bien des formes, il faudrait y songer. Et si nous parlons ainsi, ce n'est point dans un stérile sentiment de critique, c'est au contraire parce que nous désirons ardemment le succès de cette généreuse entreprise, qui n'a qu'à se développer, en restant environnée de toutes les garanties, pour assurer sans violence ce que le pays poursuit depuis quatre-vingts ans à travers toutes les révolutions.

Le parlement anglais n'est pas réuni depuis longtemps, et déjà il est saisi de deux de ces actes qui caractérisent une administration libérale, qui attestent la vigueur mesurée avec laquelle se déploie l'esprit de progrès dans un grand pays. M. Gladstone n'a pas tardé à tenir une de ses promesses en portant devant la chambre des communes et en développant pendant trois heures avec une mâle et sobre éloquence un bill que l'on pourrait appeler le complément de sa politique de pacification ou de réparation à l'égard de l'Irlande. L'an dernier, c'était l'abolition de l'église officielle, de la suprématie protestante dans une contrée toute catholique; cette année, c'est la question des terres qui est résolûment abordée, et la question des terres en Irlande est certainement aussi délicate, aussi difficile, peut-être plus pressante encore que celle de l'église, puisqu'elle touche à cette grande plaie de la misère irlandaise qui a fini par engendrer le meurtre. M. Gladstone du reste n'a pas craint d'avouer la profondeur du mal et la négligence imprévoyante de l'Angleterre. Il n'a pas hésité à le dire, si en 1833 on eût un peu plus écouté un patriote irlandais, M. Crawford, lorsque pour la première fois il signalait les désastreuses conditions agricoles de son pays, si en 1845 on n'eut pas laissé de côté les recommandations fort sages d'un comité nommé par sir Robert Peel, l'Irlande ne serait pas arrivée à l'état où elle est, la question ne se serait pas envenimée. Aujourd'hui il n'y a plus à reculer, le gouvernement lui-même prend l'initiative d'une bienfaisante réforme.

Le mal pour les Irlandais vient depuis longtemps de la dure condition faite à ceux qui cultivent le sol vis-à-vis de ceux qui le possèdent sous la protection de priviléges féodaux toujours survivans. Non-seulement la difficulté de contracter rend la propriété inaccessible, mais encore les tenanciers sont toujours exposés à épuiser leurs ressources sur un sol qui peut leur être enlevé subitement sans compensation. Les améliorations qu'ils ont réalisées, les dépenses qu'ils ont faites, tout cela est au profit du propriétaire. Cette absence de sécurité a eu de dangereux et inévitables résultats; elle a tari l'activité et le bien-être, engendré une misère à laquelle les Irlandais n'ont échappé que par les émigrations; elle a découragé, irrité les tenanciers et créé entre les diverses classes

de population un antagonisme redoutable qui s'est traduit dans ces derniers temps en meurtres mystérieux. C'est là le mal auquel il s'agit de porter remède en établissant un équilibre de garanties entre les propriétaires terriens et les classes subordonnées qui vivent de leur travail. Le remède, il n'y a pas à s'y tromper, est une révolution sociale dans toute la force du terme, et cette révolution, M. Gladstone l'accomplit avec l'esprit pratique anglais, sans toucher au droit du propriétaire, mais en favorisant la transmission et la diffusion de la propriété, — sans intervenir dans la fixation des conditions de la tenure, mais en garantissant les tenanciers contre les expulsions iniques et intéressées. C'est là tout l'esprit du *land-bill* qui vient d'être présenté par M. Gladstone, et qui se résume dans une double série de mesures. Une partie du bill facilite la vente des terres en offrant aux nouveaux acquéreurs une avance de fonds remboursables par annuités; une autre partie définit les rapports du propriétaire et du tenancier, en consacrant au profit de celui-ci des usages d'ailleurs admis dans certaines portions de l'Irlande. Le tenancier ne pourra plus désormais être expulsé à trop courte échéance et sans garanties; les améliorations qu'il aura réalisées lui seront comptées et remboursées. Un tribunal arbitral tranchera les différends suscités par l'exécution de la loi. En un mot, c'est tout un ensemble de combinaisons ingénieusement conçues pour accomplir une grande réforme, pour créer un droit nouveau sans porter atteinte à l'essence du droit ancien de propriété. Et il y a quelque chose de plus remarquable encore que les détails minutieux et complexes d'un bill, c'est la large et humaine inspiration de M. Gladstone présentant son œuvre comme un gage de réparation et de réconciliation offert à l'Irlande, non comme un acte de parti, mais « comme une œuvre commune d'amour et de bonne volonté générale pour le bien commun de la commune patrie. » Quand il parlait ainsi avec un chaleureux entraînement, le chef du ministère libéral de l'Angleterre évoquait habilement le souvenir d'un des plus éloquens discours de lord Derby sur l'Irlande, et celui d'un discours plus récent de M. Disraeli, — ce qui peut faire croire qu'il y aura bientôt un grand débat, mais point de dissentiment profond sur les affaires irlandaises.

L'Angleterre a du reste en ce moment le bonheur d'être tout entière à des réformes sérieuses et de l'ordre le plus élevé. M. Gladstone avait à peine présenté son bill sur l'Irlande que le vice-président de l'instruction publique, M. Forster, arrivait au parlement avec un autre bill destiné à développer l'éducation populaire en Angleterre et dans le pays de Galles. M. Forster part de ce point, qu'il faut absolument « couvrir le pays d'écoles, » qu'il doit y en avoir partout, et que l'instruction doit être rendue obligatoire là où cette mesure sera nécessaire. Ce caractère obligatoire est certes assez nouveau en Angleterre, où l'état a si peu

l'habitude d'empiéter sur la liberté individuelle, et il y a une chose tout aussi nouvelle, c'est la pensée à peine déguisée de séculariser en quelque sorte l'éducation populaire, ou du moins de décliner dans l'instruction publique toute solidarité avec une confession religieuse distincte. Par ces deux points, le bill de M. Forster est essentiellement libéral et nouveau. Personne cependant n'a paru s'en étonner. Ce bill, destiné à développer « les forces intellectuelles de l'Angleterre, » a semblé au contraire le complément naturel du dernier bill de réforme électorale. Puisqu'on appelle le peuple au gouvernement du pays en lui donnant le pouvoir politique, il faut se hâter de lui donner l'instruction. « Il y a des questions qui réclament des réponses, des problèmes qui demandent des solutions, s'est écrié M. Forster; est-ce de colléges électoraux plongés dans l'ignorance qu'on peut attendre et ces réponses et ces solutions? » C'est ainsi que les réformes s'engendrent, c'est ainsi qu'un ministère libéral fonde son ascendant bien mieux que par des disputes théoriques et par des déclarations retentissantes. Le fait est que les choses marchent assez vite en Angleterre, et que le mouvement populaire s'accentue. Si les ouvriers ne sont pas encore au parlement, déjà ils frappent à la porte. L'un d'eux, M. Odger, a failli être élu tout récemment à Southwark à la place de M. Layard, envoyé comme ministre à Madrid. Le candidat tory, M. Beresford, a été nommé, mais M. Odger le suivait de près; il lui a manqué trois cents voix tout au plus sur douze mille votans, et il avait bien quelque raison de considérer ce résultat comme une victoire morale. Le jour où un ouvrier entrera au parlement, la constitution anglaise n'en sera pas changée sans doute, et les partis qui se disputent le pouvoir ne garderont pas moins leur puissance; mais ce sera certainement une nouveauté et le symptôme d'une singulière transformation dans la société britannique.

Les événemens d'aujourd'hui ne naissent pas au hasard, ils procèdent du passé, et c'est toujours assurément une chose curieuse de suivre à travers le mouvement des peuples la filiation des problèmes de la politique européenne. Guerre, politique, diplomatie, finances, tout se tient : c'est l'intérêt souverain de l'histoire de mettre à nu cet enchaînement, de faire revivre devant nos yeux ces époques du premier empire, de la restauration, auxquelles nous nous rattachons de tant de manières, et c'est ce que font des livres comme celui de M. Lanfrey, comme celui de M. A. Calmon sur la politique financière de la monarchie des Bourbons. M. Lanfrey, sans détacher son regard de notre temps, continue le récit de cette prodigieuse époque du premier empire; il publie maintenant le quatrième volume de son *Histoire de Napoléon Ier*, il arrive à 1809. Campagne de Prusse et de Pologne, Friedland et Tilsitt, expédition d'Espagne, guerre d'Autriche, affaires intérieures de la France, tout se presse et se mêle dans ces pages rapides, substantielles et nerveuses

du brillant historien. M. Lanfrey a étudié profondément la période napoléonienne, il est dominé par la passion de la vérité et de la justice, et il est surtout exempt d'illusions à l'égard de celui qui a rempli le commencement du siècle de son fiévreux héroïsme.

Seulement, en voulant trop ramener le personnage à des proportions plus vraies et plus humaines, il finit quelquefois par le diminuer de telle façon que la fortune inouie de Napoléon serait plus inexplicable encore; elle serait même très humiliante pour la France, qui se trouverait réduite à n'avoir été pendant quinze ans que le jouet banal et servile d'un jongleur de génie. Franchement, si l'empereur n'eût été que cela, il ne se serait pas emparé de la France, et il n'aurait pas si longtemps dominé l'imagination de tout un peuple. Le point vulnérable chez Napoléon, c'est la politique, et M. Lanfrey le démontre avec une irrésistible vigueur. Le système par lequel il prétendait amener l'Angleterre à merci est à peine discutable; l'entreprise contre l'Espagne n'est pas même avouable. Successivement il se précipite sur l'Autriche, sur la Prusse, il les humilie trop pour ne pas leur laisser de durables ressentimens, et il ne les affaiblit pas assez pour les réduire à l'impuissance; il flotte entre tous les systèmes. Dans ce rêve gigantesque, dont il va chercher la réalisation à Tilsitt, que poursuit-il? Il livre ce qu'il ne devrait pas livrer, la Finlande par exemple; il enflamme l'ambition d'Alexandre en se réservant les moyens de ne pas la satisfaire, et il se prépare un nouvel ennemi. Il noue au galop des combinaisons sans durée toutes pleines d'inévitables conflits. De politique, l'empereur n'en avait point. Il a joué sur le grand échiquier de l'Europe un jeu effréné; il a vaincu souvent, il a pétri dans ses mains toutes les puissances sans se faire une alliée à peu près sûre d'une seule de ces puissances, sans se laisser conduire ou retenir par le sentiment des vraies conditions de la grandeur de la France. Il a péri comme périssent ces immenses orgueils, faute de tenir compte du temps, de la liberté, de la justice, et cette chute qu'il se prépare de ses propres mains, cette chute aussi prodigieuse que sa grandeur, on peut la voir déjà écrite dans toutes ces entreprises, que M. Lanfrey retrace d'une plume ardente et implacable.

Les erreurs de Napoléon sont gigantesques comme ses conceptions, ses procédés de despotisme à l'intérieur sont souvent d'une puérilité indigne d'une nature supérieure; rien n'est plus vrai, M. Lanfrey en donne de saisissans exemples. Il faut bien cependant, quoi qu'on en dise, que ce terrible génie ait eu en lui-même autre chose que tout cela pour que son image se soit projetée sur la France en pesant si cruellement sur ce gouvernement des Bourbons, que M. Calmon, en homme d'équité et d'esprit, nous montre sous l'aspect le plus pratique dans son *Histoire parlementaire des finances de la restauration*. Le livre de M. Cal-

mon est sérieusement instructif, et, en paraissant ne toucher qu'aux finances, il laisse entrevoir réellement la marche, les inspirations, les procédés de ce gouvernement honnête et sensé qui dans la politique extérieure a eu pour organe un duc de Richelieu, dans la politique intérieure un de Serre, un Decazes ou un Martignac, et dont les finances ont été conduites successivement par M. le baron Louis, M. Corvetto, M. de Villèle, M. Roy. La restauration a commencé sous le poids d'un désastre public, ce fut son malheur, non sa faute; elle a mal fini, et cette fois ce fut sa faute avant d'être son malheur; mais, chose remarquable, si en politique elle n'a pas échappé aux piéges de l'esprit de réaction et aux conséquences de la plus imprudente des luttes contre toutes les tendances de la société moderne, elle n'est pas moins restée, au point de vue financier, ce que M. Calmon appelle justement une « période de bon ordre et de bonne administration. » Le crédit public fondé, le contrôle des chambres établi, la lumière et la bonne foi introduites dans le régime administratif, la fortune de la France réparée et relevée en quinze ans après les plus effroyables épreuves de la guerre et des invasions, c'est là un bilan financier comme n'en laissent pas toujours même des gouvernemens plus heureux, et nos ministres peuvent lire avec fruit cette histoire où ils trouveront le goût sévère de la régularité, l'art de faire beaucoup sans recourir à des moyens démesurés. Le temps et les conditions de l'économie publique changent sans doute. Nos budgets ont franchi le premier milliard, que les budgets de la restauration n'avaient pas atteint encore, ils ont dépassé le deuxième milliard, et ils sont en marche vers le troisième, si l'on ne s'arrête pas. Les combinaisons du crédit sont infinies; les travaux publics ont pris des proportions qu'ils n'avaient pas autrefois. Tout change et grandit; il n'y a qu'une chose qui est ou qui devrait être de tous les temps, — c'est la prévoyance, c'est la sagesse, qui, dans les finances comme dans la politique, reste la sûre et modeste conseillère à laquelle on ne fausse pas impunément compagnie.

CH. DE MAZADE.

LA MADONE DE PÉROUSE

AU LOUVRE.

N'est-ce pas une nouveauté à peu près sans exemple que de voir exposé dans une salle du Louvre, au centre de nos collections, un tableau qui n'en fait pas partie et qui n'est là qu'à titre de dépôt et par admission temporaire? Le fait semble un peu moins étrange quand on apprend que ce tableau passe à bon droit pour être l'œuvre de Raphaël,

que le possesseur consent à s'en défaire et que notre musée, souhaitant de l'acquérir, veut sonder l'opinion, consulter le public, et, s'il le trouve favorable, se faire, pour obtenir que l'achat s'accomplisse, un titre de son assentiment.

Il y a dans cette innovation certain parfum parlementaire dont avant tout nous nous félicitons; elle est d'ailleurs trop peu conforme aux procédés habituels de la direction de nos musées, c'est un démenti trop flagrant de certains actes trop célèbres, et de bien d'autres qui se préparent en ce moment et dont nous parlerons tout à l'heure, pour que nous n'approuvions pas hautement la déférence dont cette fois on fait preuve envers le public; mais les meilleures mesures ont leurs inconvéniens. Si tous ceux qui verront ce tableau, touchés de ses beautés, disent tout haut ce qu'ils en pensent, s'ils se révoltent à l'idée de le voir partir pour faire la gloire de quelque autre galerie après cette hospitalité qu'il a reçue de la nôtre, ne vont-ils pas faire croître, et sans mesure, des prétentions déjà trop peu modestes? On parle d'un chiffre effrayant, qui aurait, il y a vingt ans, passé pour chimérique, et qui n'a d'excuse aujourd'hui que dans la folie de certaines enchères et le niveau qu'elles ont fait prendre aux prix des œuvres même de second rang. Faudra-t-il donc, pour calmer le vendeur, ne pas dire ce qu'on sent, jouer la tiédeur, l'indifférence? Mais alors ce serait du même coup refroidir le public, dont la chaleureuse adhésion peut seule assurer l'entreprise. Le plus simple est de ne pas s'inquiétêr de ce cercle vicieux et d'aller droit au but en disant franchement ce que nous pensons de l'œuvre et l'impression qu'elle produit sur nous.

D'abord c'est une découverte. On savait bien par Vasari que Raphaël, dans sa vingt-deuxième année, de 1504 à 1505, avait peint à Pérouse, pour le maître-autel d'un couvent de cette ville, appartenant aux dames de Saint-Antoine de Padoue, un tableau dont il prend la peine de décrire la composition et de signaler l'importance; mais ce tableau, on savait que les religieuses l'avaient vendu en 1678. Qu'était-il devenu? Les uns le disaient perdu (1); d'autres savaient que les Colonna, par l'entremise du comte Antonio Bigazzini, l'avaient acquis moyennant 2,000 scudi, et qu'il était resté dans leur palais à Rome jusqu'en 1802, époque où il devint la propriété du roi de Naples Ferdinand IV. Ce prince ne l'avait pas acheté pour le laisser voir; il l'enferma dans ses appartemens particuliers, où depuis il est toujours resté, si bien qu'à moins d'être de la cour et même de l'intimité royale on n'en soupçonnait pas l'existence, et je ne sache pas que de 1802 à 1860 beaucoup de voyageurs aient pu le visiter. Depuis 1860, il appartient à M. Ber-

(1) Témoin ce qu'on lit à la page 34, t. VIII, de l'édition de Vasari (Milan 1809), reproduisant l'ancienne édition de Rome : « questa tavola è sparita, avendola le monache venduta. »

mudez de Castro, en faveur duquel le roi François s'en est dessaisi avant qu'il fût lui-même dépouillé de ses états.

On le voit donc, l'apparition de ce tableau est presque une trouvaille, c'est la révélation d'un trésor à peu près perdu. Ajoutons que parmi les œuvres du maître exécutées pendant les dix années de sa première jeunesse, de 1495 à 1505, avant son dernier séjour à Florence, on n'en connaît que trois d'une importance égale à celle-ci pour la richesse de la composition, le nombre des figures, l'ampleur de l'ordonnance, et l'une d'elles est une fresque, la grande page de *San-Severo* de Pérouse, à jamais fixée à sa muraille; les deux autres sont deux tableaux, mais que ni l'un ni l'autre on ne peut acquérir, le *Couronnement de la Vierge* du Vatican et le *Sposalizio* de la *Brera* à Milan. C'est donc une chance unique qui s'offre à nous de combler la seule lacune un peu notable qu'on puisse regretter dans l'admirable série de nos Raphaël du Louvre. Si cependant ce tableau n'avait d'autre mérite que la date et la dimension, quelque intérêt chronologique qu'il y eût à le posséder, nous n'insisterions pas, surtout en face du prix qu'on en demande; mais en même temps qu'il est de premier ordre comme spécimen d'une époque charmante dans cette vie dont chaque jour, chaque heure est un événement, il l'est aussi, et plus peut-être encore que les trois autres, comme témoignage du travail de transformation qui s'opérait de 1504 à 1505 dans ce merveilleux esprit, travail qui s'y révèle par la simultanéité des styles les plus divers. C'est là un caractère tellement prononcé dans ce tableau que M. Passavant s'est cru autorisé à soutenir que le maître ne l'avait pas exécuté tout d'une haleine, qu'il l'avait laissé là pendant près d'une année, pendant son voyage à Urbin et son premier séjour à Florence, pour le reprendre et le terminer seulement après son retour à Pérouse vers la fin de 1505. « Certaines figures, dit-il, principalement la sainte Vierge et le saint Paul, rappellent le *Couronnement de la Vierge* (du Vatican), les tons vigoureux de quelques draperies font penser au *Sposalizio,* tandis que sainte Catherine et sainte Dorothée laissent voir le nouveau style acquis à Florence. » Nous ne garantissons pas les assertions de M. Passavant, mais rien n'est plus vrai que cette diversité de style, d'intention, d'exécution même, sans pour cela qu'il en résulte une disparate trop accusée et non sans un surcroît d'agrément et de variété dans l'effet général du tableau.

Nous aurions dû déjà en décrire le sujet. C'est une vierge glorieuse, c'est-à-dire assise sur un trône richement décoré et surmonté d'un dais, conformément aux traditions des écoles primitives et en particulier des maîtres de l'Ombrie, mais avec une ampleur architecturale qui est déjà presque une innovation. Sur les marches du trône, le petit saint Jean debout se dirige vers l'enfant Jésus qui lui donne sa bénédiction. Le geste et le regard de l'enfant sont d'une douceur indicible; il est vêtu,

ainsi que le saint Jean. Vasari nous apprend que les bonnes dames du couvent avaient interdit au peintre les nudités, même enfantines. Je ne sais en vérité si de cette exigence n'est pas né, par sa rareté même, comme un charme de plus dans la composition. Sur le premier plan du tableau, et comme gardiens du céleste trône, on voit d'un côté saint Pierre et de l'autre saint Paul. Derrière eux, et plus près de la Vierge, deux saintes sont debout, saintes martyres, comme l'indiquent les palmes qu'elles portent à la main; l'une est vue de profil, l'autre de face. La première est incontestablement sainte Catherine, la roue armée de dents sur laquelle elle s'appuie ne permet pas le doute; l'autre, au dire de Vasari, serait sainte Cécile; M. Passavant l'appelle sainte Dorothée, et, à voir les fleurs qui lui ceignent le haut du front, on pourrait aussi bien en faire sainte Marguerite. L'ensemble de ces sept figures n'est pas tout le tableau, ce n'en est que la partie centrale. Il y avait dans le bas un gradin, *una predella*, suivant l'usage alors constamment suivi pour les tableaux d'autel, et dans le haut un couronnement cintré, un tympan semi-circulaire, où Dieu le père à mi corps, entouré d'anges et de chérubins, contemple du haut de sa gloire l'enfant divin et sa mère, autre usage presque aussi constant. Le gradin fut vendu par les religieuses à la reine Christine de Suède moyennant 601 écus romains, en 1663, quinze ans avant la vente des deux autres parties du tableau. Que ce gradin, composé de trois petits sujets, dont un délicieux portement de croix, soit venu de Suède dans la galerie d'Orléans, puis qu'il ait passé en Angleterre comme presque tous les trésors de cette galerie; que l'ouvrage de Crozat nous donne connaissance de ces trois petites compositions, ce sont là autant de détails étrangers à notre sujet. Ne parlons que du tympan et du tableau central, puisqu'ils sont là devant nos yeux et que c'est d'eux seulement qu'il s'agit.

Par un hasard singulier nous avons à Paris, dans l'église Saint-Gervais, au-dessus du banc d'œuvre, un ancien tympan de même forme que celui-ci, bien qu'un peu plus grand d'échelle, traitant le même sujet, d'après les mêmes traditions, et à peu près dans le même style. C'est une œuvre du Pérugin, exécutée, sinon tout entière de sa main, du moins dans son école, sous ses yeux et sous sa direction. Or rien n'est plus intéressant, plus instructif que de comparer ces deux peintures. La prodigieuse supériorité de l'élève éclate de toutes parts. Dans le tympan de Saint-Gervais la figure principale, Dieu le père, a beau ne manquer ni d'ampleur ni même de noblesse, comme on y sent la convention, quelles formes banales, sans nerf, sans accent! Dans le tympan de Pérouse au contraire quelle merveille que cette même figure! que ce regard abaissé est tendre et compatissant! quelle expression pénétrante sans la moindre banalité! et comme peinture, quelle touche délicate et puissante! pas un coup de pinceau qui ne porte, qui n'ait son intention et

son effet. Cette seule figure du Père éternel est pour nous hors de prix, d'autant plus qu'elle diffère du type idéalement sublime et tout italien que le peintre découvrira plus tard pour représenter le Créateur, la première personne de la Trinité. Ici la tête est beaucoup plus humaine, plus voisine des types germaniques, sans cependant tomber dans le portrait. Maintenant si vous continuez la comparaison entre ces deux tympans, vous trouverez des différences non moins significatives : d'un côté deux anges debout s'avançant en adoration sur les nuages, avec naïveté sans doute, mais aussi avec quelle gaucherie! puis une nuée de chérubins semés à foison dans ce ciel, sans grâce, sans esprit, d'un aspect fatigant par cette profusion même et par la monotonie de ces formes joufflues; d'autre part au contraire, dans ce tympan de Pérouse, quelle sobriété, quel goût! Deux têtes de chérubins, pas davantage, mais quelles ravissantes créatures! et les deux anges, quelle heureuse innovation que de les avoir mis à genoux! comme ils se groupent, comme ils sont ajustés, avec quel style déjà tout magistral! Cette seule comparaison vaut un cours d'esthétique; elle révèle, explique, commente Raphaël mieux que tous les professeurs. Nous possédons déjà un des termes du parallèle; l'autre est là, gardons-nous de le laisser partir.

Ce n'est pas tout, descendons au tableau. Je vois des gens qui nous disent : A quoi bon acquérir ces peintures? nous en avons d'autres au Louvre de la même main, tout aussi authentiques et infiniment plus parfaites. — Assurément, si pour souhaiter qu'un tableau soit acquis il faut nécessairement qu'aucune tache ne le dépare, ne parlons plus de celui-ci. Un jeune homme, même un jeune homme de génie, ne peut éviter quelques fautes, et il s'en trouve ici qui n'échapperont pas même aux yeux les moins exercés. Ainsi le petit saint Jean n'a pas des proportions heureuses : sa grosse tête lui donne un peu l'aspect d'un nain, et son ajustement laisse également à désirer. La sainte, vue de face, est une figure de cire, sans caractère, sans expression. Il est vrai que son visage est traversé, justement à la hauteur des yeux, par une fente du panneau. Cette fente est remplie d'un mastic assez mal appliqué sur lequel je ne sais quel pinceau a fait des yeux qui louchent, ce qui n'ajoute pas grand charme à ce visage déjà peu vivant par lui-même. C'est à peu près la seule tare un peu notable qu'il faille citer dans ce tableau; mais la tête de la sainte Catherine suffit, à notre avis, pour racheter tout cela. Si cette tête se rencontrait dans un tableau peint à Florence, un ou deux ans plus tard, on ne manquerait pas de l'admirer; ce profil si candide et si pur, ces blondes tresses si gracieusement nouées, en quelque lieu qu'on les trouvât, auraient un charme souverain; mais là, dans cet ensemble, dans cette composition empreinte encore d'archaïsme ombrien, ne sent-on pas que cette tête, outre sa propre beauté, prend comme un autre attrait d'un genre particulier, l'attrait d'un fruit pré-

coce et précurseur? Raphaël, le vrai Raphaël, est déjà là tout entier, par son impulsion propre et par sa propre séve. En vérité, quand un pareil trésor vous tombe entre les mains, le laisser échapper, ce serait de la barbarie. Nous ne parlons pas seulement de cette sainte Catherine : l'enfant Jésus, le saint Pierre, le saint Paul aussi, bien que moins vivans et déjà presque un peu trop académiques, enfin la sainte Vierge, dont le type allongé ne manque ni de grandeur ni de pureté mystiques, ce sont là des beautés de franc aloi, indépendamment même de tout intérêt historique. Ajoutez-y la vigueur du coloris, la transparence des chairs, la hardiesse des empâtemens dans les draperies, une certaine intensité générale de ton qui semble faire pressentir les Vénitiens, et vous conviendrez que ce panneau central, non moins que le tympan, doit, malgré quelques taches, passer pour une des œuvres de premier ordre que tous les musées d'Europe doivent se disputer.

Nous ne comprenons qu'une seule objection à ce projet d'achat que nous nous permettons d'appuyer de nos vœux, et cette objection n'a point trait au tableau, ne conteste ni les beautés dont il abonde, ni les enseignemens qui en découlent; elle est d'un tout autre ordre, et ceux qui la soulèvent, entre autres l'habile directeur d'une feuille qui fait autorité en de telles questions, la *Gazette des Beaux-Arts,* sont les admirateurs sincères, intelligens de cette œuvre d'élite, et souhaitent avec passion que notre musée en reçoive comme un glorieux complément; mais voici ce qu'ils disent : « Pour un achat de cette importance, il faut qu'un crédit soit demandé à la chambre, à moins que la liste civile ne prenne la dépense entièrement à son compte, auquel cas l'objection disparaît; mais si un crédit est nécessaire, qui le demandera? M. le ministre des beaux-arts n'a pas les musées dans ses attributions; sera-t-il en situation d'obtenir cette somme lorsqu'il ne pourra promettre ni surtout garantir à la chambre que le tableau une fois acquis ne sera pas exposé aux volontés capricieuses d'une administration sans contrôle, et qu'au lieu d'être offert au public comme un sujet d'étude et de travail, il ne deviendra pas, comme à Naples, l'ornement tout privé de quelque habitation princière? » Pour motiver ce genre d'appréhension, ils n'ont pas même besoin de réveiller le souvenir du cercle impérial et des tableaux du Louvre servant à le tapisser : on pourrait dire que l'histoire est ancienne, que la leçon a été bonne, qu'on en profitera; non, ils nous citent comme exemple des audacieux caprices qu'il y aurait lieu de redouter, ce qui, à l'heure même où nous écrivons, se passe dans le palais du Louvre, ce que le public ignore encore, ce que dans quelques jours, dit-on, il verra de ses yeux.

Un riche amateur de peinture a eu naguère l'heureuse et très honorable idée de léguer à notre musée une précieuse collection de tableaux du XVIIIe siècle acquis par lui avec amour et discernement pendant cin-

quante années. Que la direction du Musée se fût empressée d'établir dans les parties inoccupées du Louvre un local convenable à l'exposition du cabinet de M. Lacaze, qu'on eût à cet effet disposé, décoré un ou plusieurs salons sans regarder à la dépense, rien de mieux, nous n'aurions pu donner trop d'éloges à cette sollicitude éclairée; mais pour créer fallait-il donc détruire? Pour nous faire jouir de ces gracieuses productions de l'esprit français, fallait-il nous priver d'une adorable série des œuvres les plus charmantes et les plus pures du génie grec? En vérité, c'est à n'y pas croire. Nous ne pouvons nous imaginer qu'il faut renoncer à revoir dans cette vaste salle des états, sous cette lumière tombant de haut et accusant si bien les moindres reliefs, dans ces belles vitrines, derrière ces grandes glaces, et dans un ordre si méthodique et si artistement combiné, cette collection de terres cuites antiques, incomparable et introuvable, qui seule avait justifié l'acquisition tardive et onéreuse du musée Campana en partie défloré, devant laquelle tous les savans d'Europe s'étaient extasiés, ne sachant ce qu'ils devaient nous envier le plus de la collection elle-même ou de cette façon de la faire si bien valoir. Rien à coup sûr, depuis bien des années, n'avait fait plus d'honneur à la direction de nos musées que l'arrangement de cette salle; rien n'avait tant charmé nos artistes, même nos industriels, qui devant ces admirables figurines, ces bas-reliefs exquis, devant ces heureux exemples de la couleur appliquée à la plastique, avaient puisé des notions de style dont la trace commence à se faire sentir dans certaines productions de notre haute industrie. Eh bien! cette salle si parfaitement éclairée, si habilement disposée pour l'étude, permettant même aux moins instruits de comparer entre eux tous ces petits chefs-d'œuvre sans déplacement et sans efforts, cette salle, vous ne la verrez plus, elle a cessé d'exister; les vitrines sont enlevées; les terres cuites iront où elles pourront; on s'occupera de les loger quand on en aura le temps; on les divisera peut-être, sans pitié pour la chronologie; on parle même de les trier, d'en envoyer la moitié en province; peu importe, on fera ce qu'on voudra, cela ne regarde personne. En attendant, elles sont déposées depuis cinq mois sur le parquet de la galerie Charles X, qu'elles encombrent et qui par suite est fermée au public. Pourquoi ce bouleversement? pourquoi cette destruction d'une œuvre faite à grands frais voilà tout au plus six ans? Parce que c'est dans cette salle et pas ailleurs qu'on a la fantaisie de nous faire voir les tableaux de M. Lacaze. S'y trouveront-ils bien? Ce jour si haut, favorable aux terres cuites, le sera-t-il à ces petites œuvres coquettes, chiffonnées, à cet art de boudoir? Nous nous permettons d'en douter. Quand ce serait à tort, et cette charmante collection eût-elle dans ce local tout le succès du monde, nous n'en resterions pas moins aussi attristé que confondu devant ce coup d'état à la sourdine, sans avertissement, sans consultation, devant

ce mépris des habitudes du public, de la prédilection des artistes, des hommes d'étude et de savoir.

Eh bien! voilà l'exemple qu'on nous oppose quand nous disons : demandez à la chambre un crédit pour ne pas laisser l'Angleterre nous dérober la *madone de Pérouse*. Il faut en convenir, si la France veut que ses grandes collections d'art soient maintenues à la hauteur des principaux musées d'Europe, presque tous aujourd'hui si largement dotés, tandis que les nôtres végètent sous de misérables allocations, ce n'est pas un supplément de liste civile que ses mandataires devront voter. Rendre plus abondante une source qui se gouverne ainsi, ce ne serait pas féconder le domaine de l'art, ce serait l'exposer aux brusques alternatives de volontés changeantes, plus instables que les saisons. Nous ne voyons qu'un moyen d'assurer à nos collections la splendeur que notre patriotisme ne cesse d'envier pour elles, c'est que le souverain, qui vient de faire en politique de l'abnégation bien entendue et d'accroître ses forces en diminuant ses attributions, pendant qu'il est en train, fasse pour l'esthétique un sacrifice analogue, dont il recueillerait au centuple les fruits. Que la couronne se décharge de ce fardeau des musées; qu'elle renonce à un droit qui, pour être dignement exercé, lui deviendrait trop onéreux; que le pays, rentré en possession de ses collections, les entoure de garanties et les développe avec discernement et largesse; il y aurait là plus qu'un progrès pour nos arts et pour nos artistes, nous y verrions comme un heureux prélude d'un nouvel avenir, d'une transformation intellectuelle du pays. Espérons que ces idées ne sont pas jetées au vent, qu'il en germera quelque chose, et que, pour inaugurer nos espérances et pour nous consoler aussi de ces pauvres terres cuites si méchamment évincées, nous ne tarderons pas à voir la *madone de Pérouse* passer du salon obscur où elle est en dépôt aux honneurs du salon carré.

L. VITET.

REVUE LITTÉRAIRE.

Les Traqueurs de dot, de MM. Pontmartin et Béchard; Dentu. — *Un fils d'Ève*, de M. F. Génissieu; Hachette. — *Le Secret de M. de Boissonnange*, de M. E. Deligny; *Madame Obernin*, de M. Hector Malot; Michel Lévy.

On ne compte déjà plus aujourd'hui les formes diverses que le roman a revêtues; c'est un genre de production littéraire qui semble destiné à se renouveler et à reverdir indéfiniment. Le roman intime surtout ne tarit pas; les élémens les plus simples et souvent même les plus menus

suffisent à l'alimenter. Il s'est d'ailleurs formé, en matière d'imagination, une sorte de terrain vague où chacun use et abuse du droit de parcours; bien peu d'écrivains, surtout parmi les romanciers, se sont ménagé une propriété close et distincte. Aussi arrive-t-il rarement que sur quatre publications nouvelles, par exemple, la critique ait à distinguer une œuvre de talent : aujourd'hui cependant elle a cette bonne fortune relative.

L'éloge ne s'applique pas aux *Traqueurs de dot*. L'art n'a pas été à coup sûr le souci des auteurs en écrivant leur roman. L'enseigne seule, je veux dire le titre, a déjà quelque chose de faux et de forcé. Sous ce titre métaphorique d'un goût douteux on nous donne un récit où précisément les personnages principaux ne sont pas des traqueurs de dot. Je n'ai garde de m'en plaindre, car les ressorts de mélodrame qui font mouvoir particulièrement les traqueurs ne sont pas des plus merveilleux; passons donc. L'héroïne du livre est une femme qui, alors qu'elle était jeune fille, a fait taire sans trop de peine les préférences de son cœur pour se marier au gré d'une famille où l'on sait ce que vaut l'aune de toute chose. Une fois en pouvoir de mari, elle s'est du reste dédommagée de cette contrainte en prenant un amant. Cet amant, tel qu'il est dépeint, ne donne pas une haute idée de l'effort d'imagination auquel se sont livrés les auteurs. Après tout, cet amant va de pair avec l'héroïne. C'est un des traqueurs de dot annoncés; les autres, il n'est pas utile d'en parler : ce sont, dans leur genre, piètres chasseurs, dont les guêtres sont mal bouclées et qui manient assez gauchement des fusils de l'ancien système. L'objet traqué dans le livre, c'est la fille même de l'épouse adultère. L'amant de celle-ci entend exploiter ses relations criminelles et l'anxiété bien naturelle de la femme ainsi compromise pour se faire agréer comme gendre. La demoiselle à la dot, qui aime de son côté, sans la permission de ses parens, un jeune étudiant en droit intimement reçu dans la maison, ne s'accommode guère du roué qui la pourchasse. Comment sortir de cette situation? Les romanciers ne s'embarrassent point pour si peu; l'Ambigu a des coups de théâtre moins éclatans. On n'a peut-être pas remarqué, dans le pêle-mêle de récits et d'histoires enchevêtrés qui remplissent la première partie du livre, que les auteurs avaient embarqué pour l'Amérique le premier prétendant évincé de l'épouse infidèle : s'ils l'ont envoyé si vite au-delà des mers, c'était évidemment pour qu'il en revînt; il en revient en effet, et sur un lest précieux, un nombre incommensurable de millions. Il a eu la chance de jouer là-bas un rôle dans une des crises politiques si fréquentes parmi les républiques espagnoles du sud; il s'est lancé tête baissée dans la carrière toujours ouverte sur cette terre bénie des conspirations et des aventures, et il a reçu de ses complices et protecteurs, comme solde de son concours, des mines d'excellent rapport. Il n'en

faut pas davantage à un homme pour rentrer ensuite au pays natal, où sans argent nul n'est prophète, avec des allures et un train de Monte-Cristo. Monte-Cristo fait du reste un grand usage de ses trésors transatlantiques : il pensionne généreusement et fort à propos le fils d'un de ses anciens amis, ce même étudiant dont nous avons parlé; il sauve du même coup la femme adultère et sa fille, et, quant au traqueur maladroit, il l'envoie à son tour en Amérique chercher des millions ou se faire pendre. Voilà le roman. Il est de ceux dont l'analyse est en même temps la critique. Soyons juste toutefois : en dehors de cet imbroglio sans mesure il y a quelques parties qui sont meilleures et plus vraies : c'est entre autres un certain récit de luttes électorales où les concurrens et leurs menées sont peints sous des couleurs assez nettes et avec un relief assez heureux; mais un simple épisode bien traité n'assure pas, on en conviendra, le mérite d'une œuvre d'imagination.

Dans *Un fils d'Ève*, de M. F. Génissieu, nous trouvons une autre variété de la femme adultère, ou, pour employer un euphémisme de bon goût, de la femme qui cherche et trouve en dehors de son ménage un cœur où le sien se puisse épancher. Il s'agit encore ici d'un amant qui ne serait pas fâché d'épouser la fille de celle qu'il a détournée de ses devoirs conjugaux; mais cette fois la poursuite n'a rien de prémédité et ne procède pas de calculs odieux d'intérêt. Le fils d'Ève, — et, à propos, d'où vient ce titre dont on a peine à saisir le sens? — le fils d'Ève, après avoir séduit, par passe-temps, l'épouse livrée, au fond d'une campagne, à tous les rêves énervans de la solitude, s'aperçoit ensuite qu'il aime pour de bon, comme on dit, l'innocente et charmante jeune fille qui d'abord avait à peine frappé ses regards. Il y a du reste une correspondance parfaite entre ses sentimens et ceux de la jeune fille. Si quelque Monte-Cristo n'apparaît pas derechef, comme un *deus ex machina*, le cas des amoureux me paraît mauvais. Il l'est en effet, et au-delà de toute prévision : l'épouse coupable se laisse mourir de remords et de chagrin, et pour comble, l'amant se tue. Un certain docteur, qui a soigné la femme criminelle, a fait honte au séducteur de sa conduite et l'a décidé à cet héroïque sacrifice, qui ne serait pas du goût de tous les amans. Quant à la jeune fille, qui a déjà préparé sa robe de mariée et qui ne comprend rien à ce lugubre dénoûment, elle pardonne solennellement et à tout hasard à son futur, dont elle reçoit le dernier soupir, et cela sur la foi du docteur, qui lui dit que le suicide est une expiation. Nous n'ajouterons qu'un mot : M. Génissieu, dans la dédicace de son livre, exprime la conviction d'avoir fait une œuvre morale; nous n'entendons pas y contredire : que l'auteur d'*Un fils d'Ève* se préoccupe en outre à l'avenir de faire une œuvre littéraire.

Il y a relativement plus d'observation et de maturité dans *Le secret de M. de Boissonnange*, de M. Eugène Deligny. M. de Boissonnange est

agent matrimonial : il n'y a pas d'inutile métier. Il exerce d'ailleurs son industrie comme un sacerdoce; il se flatte de donner à ses cliens un bonheur pur et sans mélange. Ses labeurs consciencieux ne sont pas restés sans récompense : sur des milliers de mariages conclus par son entremise depuis dix-neuf ans, pas un seul n'a eu de fâcheux résultats, si ce n'est cependant le sien; il a été lui-même, mais lui seul, victime de ses propres manœuvres. A coup sûr, il y avait là une idée féconde à exploiter; l'auteur pouvait choisir de la comédie ou du drame, ou mêler les deux élémens dans une œuvre vive et émue. Les côtés professionnels sont, dans le livre de M. Deligny, la partie le mieux saisie et rendue; le romancier a mis assez bien en jeu les rouages divers du mécanisme complexe et parfois très délicat qui représente le gagne-pain de l'agent matrimonial, dont le cabinet est tout à la fois un bureau d'affaires et une sorte de confessionnal. Ce qui gâte le roman, c'est la fable même à laquelle se rattachent les malheurs conjugaux de M. de Boissonnange, c'est le rôle que jouent à l'égard l'un de l'autre l'entrepreneur de mariages et la femme qui l'a quitté pour mener la vie d'aventurière. Les types secondaires du livre sont sans contredit mieux trouvés et dépeints; mais le héros lui-même, ce mari dont l'incorrigible passion ne s'explique pas, et qui finit par n'avoir point d'autre souci que d'être reçu comme un amoureux clandestin chez sa légitime épouse, c'est là une invention que l'art le plus consommé aurait peine à faire accepter. Ni par la mise en œuvre, ni par le style, M. Deligny ne rachète cette erreur d'imagination.

On peut lire, en manière de dédommagement, le dernier ouvrage de M. Hector Malot, *Madame Obernin*. Ce roman révèle un talent réel, et mérite qu'on mette enfin les noms sur la figure des personnages qui sont en scène. Mme Obernin est une femme du monde qui mène grand train à Strasbourg. Sa vie s'est écoulée jusqu'ici sans trouble et sans reproche; mais l'orage s'avance : voici qu'un jeune étudiant en droit de la même ville, Robert, dont l'esprit s'est exalté à la lecture des romans de Balzac, et qui de propos délibéré cherche son *lis dans la vallée*, s'éprend à première vue de Mme Obernin. Le mari de celle-ci est un homme jeune, vigoureux, plein de cœur et d'intelligence, et qui aime sa femme avec passion; il n'importe, le fruit défendu a séduit Ève, et Mme Obernin laisse bientôt comprendre à Robert que ses sentimens sont partagés. Ici se développe un type de coquette dont M. Malot a su rendre avec vérité toutes les nuances. Par l'effet des contrastes, en lisant *Madame Obernin* nous nous souvenions de *Gerfaut;* dans l'œuvre de Charles de Bernard la baronne de Bergenheim est une coquette ingénue et candide, qui oppose tour à tour aux obsessions de son amant une gravité glaciale ou l'abandon le moins étudié, une fierté ironique et dédaigneuse ou les faiblesses de l'émotion la plus sincère. Mme Obernin, elle,

joue à froid son rôle de coquette; elle tient déjà le registre de ses sentimens en partie double, en attendant qu'elle le tienne plus tard en partie triple et quadruple; elle entend conduire de front l'amour adultère et le train de la vie conjugale; elle se préoccupe d'avance du moment où, comme on dit dans la prude Angleterre, elle sera « en voie de famille, » et elle s'arrange, — n'est-ce pas tout dire? — pour que l'enfant soit de son mari. Dans les circonstances les plus critiques, quand le secret de sa trahison est près d'éclater, elle montre une présence d'esprit qui sauve tout, il est vrai, mais qui accuse la dépravation de sa nature. Au fond, Mme Obernin est vicieuse et adroite, tandis que l'amante de Gerfaut, Mme de Bergenheim, reste honnête et pure jusqu'au milieu des égaremens de son imagination. Gerfaut de son côté est un roué, vieux de cœur et de tête, qui emploie pour faire le siége de la femme qu'il aime toutes les règles et tous les secrets de la stratégie galante; il est à la fois homme de conseil et d'exécution, il a tout un choix de méthodes qu'il examine et qu'il trie avec soin pour les adapter aux circonstances. L'étudiant Robert est tout autre : au lieu de conserver barres sur Mme Obernin, il se livre à elle et se désarme insensiblement. Dans l'intérêt de son amour, il se résigne à servir un gouvernement qu'il abhorre; il sacrifie son caractère à ses sentimens; il commet enfin toutes ces lâchetés que l'amour explique sans les justifier. Comme il arrive souvent aux natures faibles et sans équilibre, il tourne volontiers de court; l'expérience aidant, il promet d'entrer un jour dans la tribu des Gerfaut. S'il ne lui faut plus qu'un dernier coup de fouet pour l'engager dans la route où l'amant de la baronne de Bergenheim a fourni une si belle carrière, ce coup de fouet, il le reçoit de la main même de Mme Obernin. C'est la partie assurément la mieux étudiée et la plus forte du roman de M. Malot. M. Obernin vient de mourir, l'amante de Robert est libre; celui-ci, qui a quitté Srasbourg pour dérouter au dernier moment, après les scènes les plus navrantes, les soupçons et les jalousies du mari, espère, les délais voulus expirés, légaliser enfin ses amours; il se trompe : les rôles semblent désormais intervertis. Mme Obernin, si ingénieuse dans l'adultère, hésite maintenant, raisonne et ajourne. Les entrevues des deux amans en ces circonstances sont une étude psychologique des mieux conduites; nous regrettons de n'y pouvoir insister ici. Bref, Mme Obernin s'éloigne chaque jour de Robert; que d'hommes, en effet, après avoir été longtemps les bienvenus par la fenêtre, n'ont plus même ensuite la permission de se présenter par la porte! Mme Obernin, maîtresse absolue d'une immense fortune, trouve qu'un mari sous-préfet, — car, de chute en chute, Robert, l'étudiant républicain, est devenu un des sous-préfets de l'empire autoritaire, — constitue une dérogeance par trop grave. Elle n'est pas d'ailleurs de ces femmes comme Mme Bovary, à qui leur tempérament fait la loi; son amour n'a jamais été sans ré-

serve ni clairvoyance, et le peu qu'il en reste n'est point de force à tenir tête au sentiment nouveau d'ambition qui lève dans son cœur. Elle se remarie finalement, non pas avec son amant, mais avec un ancien prétendant évincé, le vieux général Cornaton, qui n'a du reste, par la suite, rien à envier à son devancier M. Obernin. Quant à Robert, dans l'excès de sa colère et de sa passion, il se retire aux Antilles, où il épouse la cassette d'une riche créole.

Tel est le canevas sur lequel M. Malot a brodé les développemens de son roman. Si l'étude morale de l'héroïne est bien déduite, si les phases de l'éducation malfaisante par lesquelles passe Robert se succèdent dans l'ordre logique et naturel, les personnages épisodiques, un seul excepté, le confident de Robert, ne sont pas moins heureusement traités. Il y a, entre autres, dans le livre de M. Malot un portrait de préfet sceptique et complaisant, homme fort aimable au demeurant, dont l'original, hier encore, était des plus prisés en haut lieu; nous devons croire que, depuis les dernières réformes, il a disparu pour jamais du monde administratif; M. Malot, en lui donnant un rôle dans son roman, a voulu sans doute sauver de l'oubli un type qui a fait son temps et qu'on aimera mieux dorénavant revoir en peinture qu'en réalité. Cependant il ne faut encore jurer de rien : cette race d'administrateurs, non moins charmante qu'immorale, est une race bien vivace, qu'on ne déracine qu'avec peine et qui se provigne à merveille.

On le voit, *Madame Obernin* est surtout un roman intime; mais il y entre à dose raisonnable des élémens d'une autre nature. S'il faut absolument tirer d'une œuvre d'imagination une moralité, nous dirons que le livre de M. Malot a peint le désarroi où ont vécu depuis vingt années les âmes qui n'avaient pas précisément une trempe d'acier; mais il nous répugne de démonter en quelque sorte, ainsi que les rouages d'une machine, l'œuvre d'un romancier qui a eu le rare talent de dissimuler habilement sa thèse : l'art ne doit-il point se passer de toute enseigne, sous peine de n'être plus l'art? Si le syllogisme ou le sermon laissent voir le bout de l'oreille, si le doctrinaire ou le moraliste se font prendre en flagrant délit, si la leçon, au lieu de filtrer en nous doucement et à notre insu, s'impose de haute lutte à notre esprit, nous n'hésitons pas à le dire, le poète ou le prosateur se sont fourvoyés; c'est là une vérité que trop d'écrivains, et les meilleurs, ont très souvent oubliée.

Avec toutes ses qualités, M. Malot n'a cependant pas écrit un livre tout à fait fort et durable. Je ne sais si *Madame Obernin* est un ouvrage de premier jet; mais si l'auteur a remis son roman sur le métier, il s'est décidé trop vite encore à un visa définitif. Si bonne que soit la conception, il reste ensuite à trouver la composition et la forme. A part quelques faiblesses de détail, des longueurs au début, M. Malot a trouvé la

composition, et c'est par là, non moins que par la fermeté de la pensée et la vérité du sentiment, que son livre se distingue de tant de productions hâtives du moment; mais la forme n'est pas encore complétement venue; le style manque parfois de cette vigueur concise, de cette vivacité nette et de bon aloi qui achèvent de marquer une œuvre à l'effigie du talent. Néanmoins, après les gages qu'il a donnés, nous attendons M. Malot à une nouvelle récidive qui, s'il y met tous ses soins, sera peut-être une pleine revanche.

Ainsi, de quatre romans que nous venons d'apprécier, un seul est écrit d'une plume tout au moins correcte, sinon brillante. Il n'est pas sans intérêt de se demander d'où vient ce dédain général de la forme chez les petits romanciers contemporains. Ce n'est pas même du dédain, c'est une incurie naturelle et, pour ainsi dire, inconsciente. On se hâte de jeter ses idées sur le papier, quand toutefois l'on a des idées, sans souci du qu'en dira-t-on. Si l'on juge d'un point de vue un peu large, il y a ici deux coupables qui méritent d'être condamnés solidairement, l'auteur et le public. L'un et l'autre se sont gâtés mutuellement. Depuis quarante années environ tout le monde s'est mêlé de lire; rien de mieux, assurément; mais, tout le monde se mêlant de lire, il s'en est suivi que trop de monde s'est mêlé d'écrire. Entre écrivains et lecteurs il s'est établi une sorte de balance d'offre et de demande comme celle qui régit l'échange commercial. Les feuilles quotidiennes, dont le nombre et l'extension s'étaient accrus tout d'un coup, entreprirent une sorte de courtage littéraire entre le public et les romanciers; ceux-ci se virent obligés de produire vite et quand même, afin de satisfaire aux besoins de cette consommation d'un nouveau genre. Il se trouva précisément que les premiers *feuilletonistes*, comme on les appela, les A. Dumas, les E. Sue et autres, captivèrent d'emblée les imaginations et les esprits par des récits pleins de verve et de force. Dès lors l'élan était pris de part et d'autre. Ainsi que ces hauts-fourneaux qui, du moment où on leur a mis le feu aux entrailles, ne peuvent plus impunément s'éteindre et chômer, *le rez-de-chaussée des journaux* dut chaque jour s'alimenter d'une lecture fragmentaire, émiettée, dont les effets fussent habilement ménagés en vue de l'émotion ou de la surprise. D'un autre côté, le public, surtout la masse peu lettrée dont l'art est le moindre souci, se montra fort accommodant sur la qualité des produits; l'orge et le pur froment devinrent tout un à ses yeux. Une fois entrés dans la voie du métier, les romanciers, qui en retiraient d'ailleurs des bénéfices matériels, se mirent volontiers à travailler sur commande, avec promesse de livraison à jour fixe. Tous ne versèrent pas dans ce négoce littéraire; mais le plus grand nombre en profita sans scrupule.

L'effet presque immédiat de cette floraison hâtive et factice d'un genre aussi délicat que le roman fut de dépraver entièrement et le goût

des écrivains et celui des lecteurs. L'imagination et l'idée souffrirent gravement de ce sans-gêne dans le travail; mais le style et la forme surtout s'en trouvèrent mal. L'idée, elle, peut toujours se sauver, et nous avons pu voir, de notre temps, que les conceptions du roman se transforment et se renouvellent avec assez de facilité. Tout en effet est matière exploitable pour ce genre ondoyant et divers; après les craintes qu'avaient inspirées des symptômes littéraires fâcheux, on ne peut nier aujourd'hui certains efforts individuels qui tendent à ramener les esprits vers une observation plus attentive et une étude plus posée de l'homme et de la nature. Ce qui, une fois déformé, ne se redresse pas aussi aisément, c'est l'art même de composer et d'écrire. Les meilleurs sujets, les idées les plus vraies ne valent que par la mise en œuvre; mais ce dur et scrupuleux travail de mise en œuvre exige des dépenses de peine et de temps, des retouches et des reprises qui ne sont guère dans le goût du jour. On n'écrit pas pour les lecteurs de demain, on écrit pour ceux du moment. Aussi un des caractères les plus frappans de la littérature actuelle est celui-ci : jamais on ne vit un aussi grand nombre de plumes faciles; en revanche, il semble que la moyenne des talens inférieurs ne se soit élevée qu'aux dépens de l'art supérieur : voilà un nivellement démocratique contre lequel il faut protester. Dans cette multitude d'écrivains de romans, qui ont pris possession du livre et du journal, combien en pourrait-on mettre hors de page? La plupart, à vrai dire, ne se donnent pas la peine de nourrir cette ambition : pourvu que « chaque jour amène son pain », comme dit le savetier de La Fontaine, ils n'ont cure du reste. Quelques-uns, et M. Hector Malot est sans doute du nombre, ont à coup sûr des visées plus nobles; leur imagination et leur pensée font effort pour s'élever; mais si la plume ne se met au pas avec l'idée, c'est en vain, au point de vue de l'art, que celle-ci s'élève et se fortifie.

JULES GOURDAULT.

THÉATRE DE L'ODÉON.

L'AUTRE, drame en quatre actes et un prologue, par M. GEORGE SAND.

L'Autre n'est pas une pièce facile à raconter en deux mots, elle est touffue, pleine non pas de faits, mais de sentimens. Quoi qu'il en soit, voici la donnée. Durant le prologue, nous sommes dans un sombre château d'Écosse, où le comte de Mérangis, marin français, a relégué Elsie Wilmore, sa femme légitime, qu'il trompe du reste avec impudence. Or la défaillante femme, — si défaillante qu'elle mourra dans le prochain entr'acte, — se laisse séduire par le docteur Maxwel et en a une fille.

Au seul aspect de ce comte de Mérangis, la faute d'Elsie Wilmore vous semblerait facile à expliquer et en vérité presque excusable; mais le marin, qui, pour tout dire, n'a que la loi pour lui, veut se venger, arrache à la mourante le fruit de son amour coupable, et la petite Hélène part en compagnie d'une gouvernante pour la France, où la vieille comtesse de Mérangis, mère du marin, doit la recueillir et l'élever. Maxwel, l'amant d'Elsie Wilmore, *l'autre* enfin, ne peut apprendre sans fureur le départ de cet enfant qu'il adore. Lui aussi a des droits, il s'indigne et menace au moment même où, le comte de Mérangis arrivant tout à coup, une scène violente s'engage, et les deux hommes sortent du château pour aller se battre dans un coin du parc. Tel est le prologue, un peu languissant dans la première moitié, mais dont la seconde est colorée, originale et brûlante de passion. Berton y est déjà superbe, et se montrera durant toute la pièce à la hauteur de ce début.

L'entr'acte nous vieillit d'une quinzaine d'années, et nous sommes chez la comtesse de Mérangis, au bord de la mer, dans le midi de la France. Hélène est maintenant une grande fille, belle, fière, tendre, aimant déjà son cousin Marcus, avec lequel nous faisons connaissance dans une des plus charmantes scènes de ce premier acte, qui tout entier est ravissant. Rien de gracieux, de délicat et de *distingué*, — j'insiste sur ce mot, — comme le couple de ces deux enfans qui s'aiment à leur insu et font assaut de générosité. Voilà de ces finesses de cœur, de ces fraîcheurs de sentiment que l'expérience la plus consommée ne saurait vous faire trouver. Cependant Maxwel, qui est devenu un docteur célèbre, est entré dans l'intimité de la vieille comtesse de Mérangis; il est un des hôtes de sa maison. Là il surveille sa fille, son Hélène chérie, qui lui rappelle tout un passé d'amour, il la suit des yeux, l'entoure, l'enveloppe de sa tendresse anonyme, et, quoiqu'il n'ose se faire connaître d'elle et s'avouer aux autres, il entend, le pauvre homme, la protéger, la diriger, exercer sur elle des droits que personne ne peut lui attribuer. Cette situation est-elle neuve, est-elle vieille, est-elle conforme aux principes, aux traditions? Je n'en sais rien, mais elle est saisissante, détaillée avec un art, une science du cœur inimitables. En réalité, toute la pièce est dans cette donnée, dans celle d'un père ayant au fond de son âme toutes les passions, toutes les jalousies, toutes les faiblesses et toutes les grandeurs de la paternité, et cependant condamné à ne rien pouvoir exprimer de ce qu'il ressent. Hélène elle-même n'a-t-elle pas mille raisons pour faire peu de cas de ses conseils, pour prendre en aversion cet étranger importun qui s'imagine pouvoir s'imposer? Suivent des scènes de luttes passionnées entre Marcus et Maxwel, où tous deux rivaux et jaloux, l'un comme père, l'autre comme amant, semblent vouloir s'arracher la tendresse d'Hélène. Jamais cœurs ne furent fouillés avec plus de science et d'art.

Il y a autour de cette pièce, et c'est là un des effets de sa noblesse, il y a une sorte de gaze qui poétise et grandit les personnages, mais qui tout d'abord étonne un peu. On dirait que l'âme de l'artiste s'interpose entre le public et la nature. Des élans inattendus, des oppositions singulières, un mélange de grandeurs et de naïvetés, le mépris de toute malice, l'oubli volontaire de certaines réalités, tout cela surprend, déconcerte, et ce n'est qu'au bout d'un instant que l'émotion bienfaisante se fait sentir. On n'entre pas de plain-pied dans cette maison qui n'ouvre pas sur la rue, et il faut faire un effort pour en monter les degrés. On n'est point saisi, entraîné par les agaceries de la porte; on n'y trouve pas au seuil la boisson malsaine : c'est un vin de haut cru que l'on vous sert, et qui mérite que l'on s'attable. Est-ce à dire que cette pièce soit sans défaut? En aucune façon, et même les défauts de Mme Sand sont comme tous les défauts des maîtres : ils ont ceci de particulier qu'ils crèvent les yeux; les ramasser et s'en faire un panache est la chose du monde la plus aisée. Oui, cela est parfois confus, il y a des naïvetés, des vides, des maladresses, des longueurs; oui, la première moitié du prologue ne semble pas fort utile, et le quatrième acte a d'évidentes faiblesses; mais que m'importe tout cela, si l'émotion que j'éprouve m'empêche d'en être choqué, si le beau caractère, la grande tournure, le souffle passionné du maître, dominent ces détails, et les effacent? Écoutez attentivement, avec bonhomie, Marcus, Hélène et Maxwel; vous serez bientôt en larmes, et vous aurez une reconnaissance profonde pour ce génie qui a eu la force, l'autorité de violenter vos habitudes, de vous faire sortir de votre petit milieu, et de vous enlever pour un instant dans le monde idéal du grand art.

Pourquoi maintenant Mme Sand a-t-elle cru devoir soutenir une thèse, défendre dans son drame telle ou telle vérité sociale, prouver je ne sais quoi, la voix du sang ou quelque chose de semblable? Je ne saurais l'expliquer, et dans tous les cas cette idée de thèse, en admettant qu'elle existe comme on le dit, m'est absolument indifférente. Nous avons vu vivre, aimer, souffrir ses personnages; n'est-ce point assez? et serait-il donc nécessaire que ce grand spectacle aboutît à la niaiserie d'une maxime, à l'enfantillage d'un proverbe?

L'amant, Maxwel, mérite la sympathie finale; d'ailleurs depuis le commencement il avait gagné toute notre amitié; nous avons lu dans son cœur, et nous n'y avons découvert que de bonnes choses. Comment ne pas le préférer à ce marin que nous avons vu pendant dix minutes, armé de la loi, il est vrai, et père officiel, mais aussi désagréable que possible et trompant sa femme au lever du rideau? Il est trop aisé d'établir la supériorité de Maxwel sur ce comte de Mérangis et trop naïf de considérer ce résultat comme la solution d'un problème : d'où il faut conclure, il me semble, que Mme Sand n'a jamais eu l'idée de soutenir

une thèse. Elle a pris un motif donnant lieu à un grand développement de passions, et voilà tout. Supposez que demain elle choisisse pour sujet la contre-partie de la pièce, n'est-il pas clair que dans ce nouveau drame Mme Sand arriverait presque involontairement à la sen- tence opposée, à savoir que la voix du sang ne signifie rien du tout, et qu'une fille peut, avec l'approbation de toute la salle, aimer le mari de sa mère et détester son père véritable?

Une thèse! pourquoi faire? Est-ce qu'il y a des lois absolues, un code inflexible dans le monde des sentimens? est-ce que le théâtre est fait pour agiter des questions sociales et prouver des vérités morales? est-ce qu'il n'a point assez fait pour notre enseignement et par conséquent pour notre moralisation lorsqu'il nous a envoyé à travers la face une bonne bouffée d'art? Seriez-vous par hasard comme ces critiques qui, persuadés de leur sacerdoce, croient ennoblir leur mission en étudiant la peinture au point de vue de l'amélioration des masses, en cherchant des sens philosophiques dans un coucher de soleil et des allusions sociales dans un effet de neige? Oui, les arts moralisent, rendent les gens meilleurs, mais uniquement parce qu'ils ouvrent leur esprit à des sensations d'un ordre élevé.

La nouvelle pièce de Mme Sand est d'ailleurs parfaitement jouée. M. Berton donne à tout ce rôle de Maxwel un grand caractère de fierté et de passion. Son fils est charmant de jeunesse et d'ardeur, ses façons ont gagné en simplicité; il est vraiment très beau de vigueur lorsqu'il lutte avec Maxwel, et veut arracher Hélène à son influence. Il est aussi d'une tendresse adorable avec cette Hélène chaste et fière, dont Mme Sarah Bernhardt exprime toute la délicatesse avec un rare talent. Mlle Page a un grand charme, et M. Raynard détaille avec une finesse extrême son petit rôle d'amoureux bon enfant.

En somme, c'est un succès de haute allure, nous avons une joie véritable à le constater. Sont-ils si nombreux au théâtre les écrivains de cet ordre?

C. Buloz.

pement
pour su-
ouveau
tence
qu'une
sa mère

un code
est fait
? est-ce
séquent
ace une
nes qui,
étudiant
nerchant
ions so-
les gens
des sen-

t jouée.
de fierté
es façons
lorsqu'il
est aussi
Mme Sa-
Mlle Page
même son

joie véri-
ivains de

z.